



15 Juillet 1410.

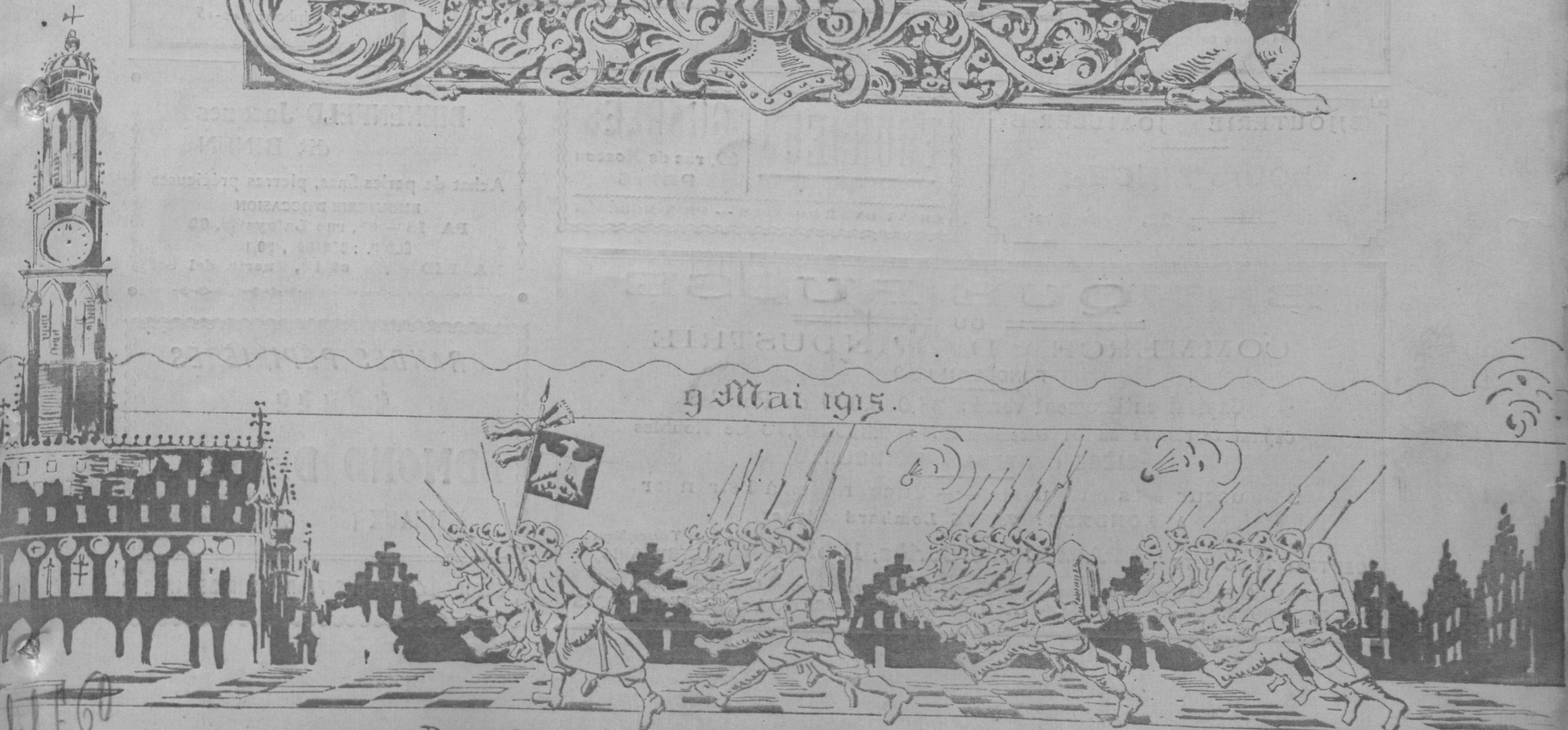
La Grande

Colonne

de la

France

9 Mai 1915.



COMPAGNIE
DES
MESSAGERIES MARITIMES

Paquebots-Poste Français

SERVICES ACTUELS
AU DÉPART DE MARSEILLE

pour l'Égypte et la Grèce
les Indes, l'Indo-Chine, la Chine, le Japon
l'Océan Indien et Madagascar
Australie, Nouvelle-Calédonie et Nouvelles-Hébrides

ADMINISTRATION CENTRALE : 14, boulev. de la Madeleine et 1, rue Vignon

DIRECTION DE L'EXPLOITATION : 3, Place Sadi-Carnot, MARSEILLE

A L'A
Marquise de Sévigné

Bonbons, Chocolats de Dessert
Marrons glacés — Baptême Sévigné
Confiserie, Fruits confits

Fantaisies Grand Luxe

BOITES MILITAIRES & BOITES des ALLIÉS

MAISONS DE VENTE A PARIS :

11, boulevard de la Madeleine

47, rue de Sèvres

1, place Victor-Hugo

Arthritiques

Diabétiques

Hépatiques

**VICHY
CÉLESTINS**



ÉLIMINE L'ACIDE URIQUE

**Banque Internationale de Commerce
DE PÉTROGRAD**

SIEGE CENTRAL A PÉTROGRAD

Capital-actions 60.000.000 roubles — Réserves 35.000.000 roubles

SUCCURSALES

A PÉTROGRAD : Bourse de Kalachnikoff (Section-Marchandises) et Bureau du Quartier-Sennaïa, Alexandrowsk (Gouvernement d'Ekaterinoslaw), Arkhangel, Bakhmout, Bakou, Berdiansk, Biisk, Ekaterinoslaw, Elisabethgrad, Eupatoria, Guénitshesk, Kakhovka, Kertch, Kharkow, Kherson, Kichinew, Kiew, Kislovodsk, Koursk, Kremenchoug, Krivoï-Rog, Lougansk, Méliopol, Minsk, Moscou, Nicolaiw, Odessa, Oumane, Pokrowsk, Rostoff s/D., Rybinsk, Samara, Saratoff, Simféropol, Sinelnikowo, Soumy, Stari-Oskol, Théodosie, Tiflis, Tomsk, Varsovie, Vilna, Vosnessensk, Windau, Yalta, Youzowka.

Succursales à l'Étranger : BRUXELLES, GENÈVE — PARIS, 26, rue Laffitte

LE PAPIER TAGAL est le MEILLEUR et le MOINS CHER de tous les papiers d'emballage
PRIX ET ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE
DÉPOT : 42, rue de Londres — TÉL. : Central 50.88

HOTEL

DE TOUT

PREMIER ORDRE

PRIX DE GUERRE

Très modérés

MARSEILLE

REGINA HOTEL

PLACE SADI CARNOT

PRÈS LA CANNEBIÈRE

250 CHAMBRES

ET

SALONS DONT 100 AVEC

Salles de bains

Adresse Télégraphique :

REGINOTEL

Téléphone : 40-15

BIJOUTERIE * JOAILLERIE

LOUIS SINGER

PARIS — 23, rue de Rivoli

FOURREUR CHARLES

39, rue de Moscou
PARIS

CRÉATION DE MODÈLES — PRIX MODÉRÉS

BIENEFELD Jacques
dit BINEN

Achat de perles fines, pierres précieuses

BIJOUTERIE D'OCCASION

PARIS — 62, rue Lafayette, 62

TÉLÉPH. : CENTRAL, 90-10

MADRID — 11 et 12, Puerta del Sol

BANQUE RUSSE

DU

COMMERCE & DE L'INDUSTRIE

FONDÉE EN 1889

Capital entièrement versé : 35.000.000 de Roubles

Capital de réserve au 31 Décembre 1915 : 9.893.769,78 de Roubles

SIÈGE CENTRAL A PETROGRAD

93 succursales en Russie — Succursales à l'étranger :

à LONDRES : 75, 76 Lombard Street

à PARIS : Rue Scribe, 11-bis

TÉLÉPHONE

CENTRAL 38.28 11.76

Adresse Télégraphique :
PETROPARIS

Dépôts de Fonds à vue et à terme. — Escomptes et recouvrements. — Ordres de Bourse
SOUSCRIPTIONS. — Lettres de Crédit. — Garde de titres. — LOCATION de COFFRES-FORTS

GRANDES PÉPINIÈRES



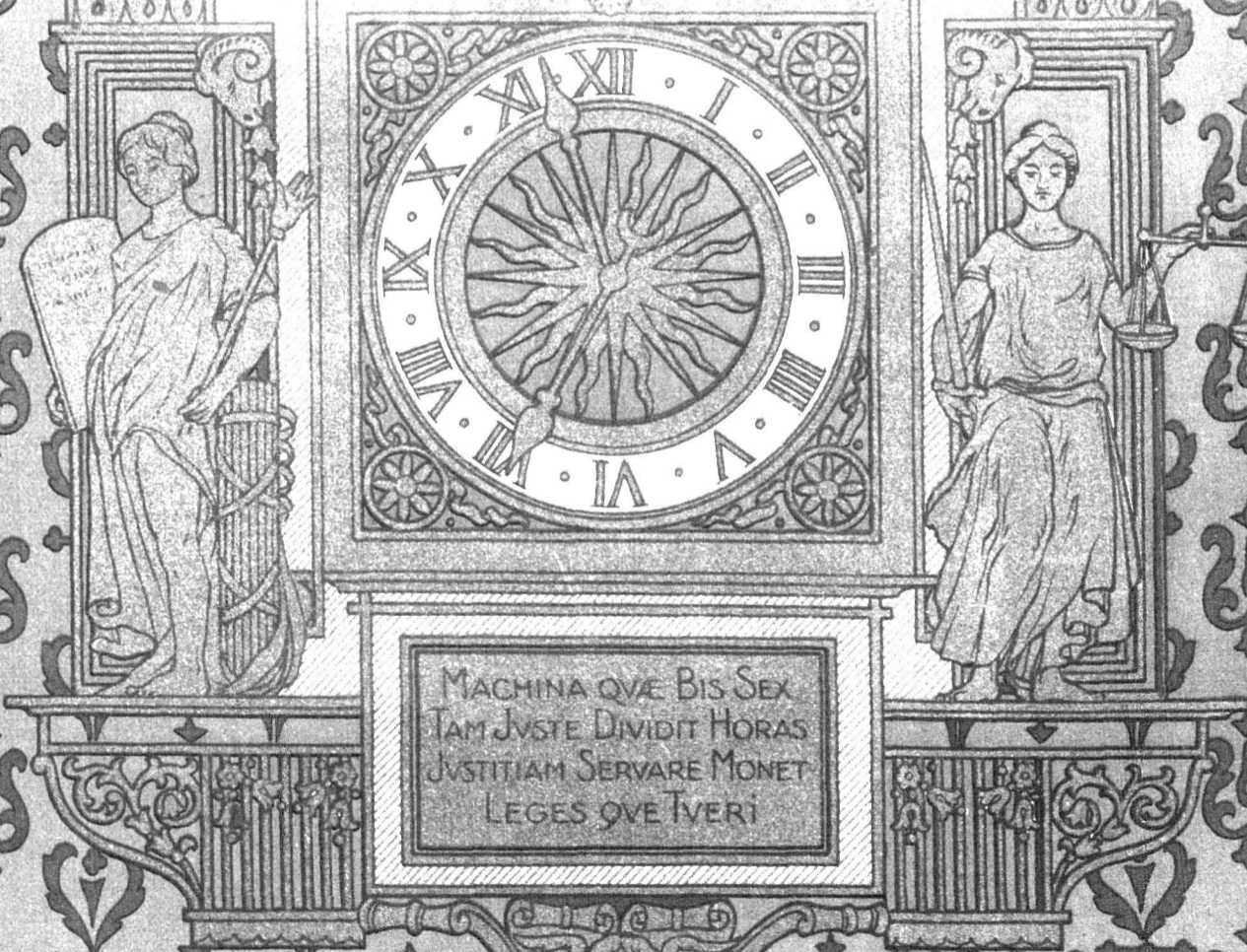
EDMOND DENIZOT

à MEAUX (Seine-&-Marne)

ENVOI DU CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE

B.T.C.

La France et la Pologne à travers les siècles



R. ANNO. D. 1685.

R. ANNO. D. 1852.

AQVARELLE DE BOLESLAS BUYKO 1916

R. P. RESTITVIT ANNO. 1909.

LA FRANCE ET LA POLOGNE

A TRAVERS LES SIÈCLES

ŒUVRE COLLECTIVE

sous la direction de

VENCESLAS GASIOROWSKI

avec le concours de

CASIMIR DE WOZNICKI

Introduction de M. PAUL DESCHANEL

COLLABORATION DE :

M^{me} LA PRINCESSE DE BAUFFREMONT — MM. GEORGES BIENAIMÉ — JOHN CHARPENTIER — ARTHUR CHUQUET
 ALBERT CIM — ANTONIN DEBIDOUR — ÉDOUARD DRIAULT — CHARLES DUPUY
 VENCESLAS GASZTOWTT — YVES GUYOT — J. GRAND-CARTERET — VICTOR JOZE — GEORGES LACOUR-GAYET
 ANDRÉ LEBEY — MARIUS LEBLOND — CAMILLE LE SENNE — W. LUTOSLAWSKI — LOUIS MARTIN
 PAUL DE NIC — PIERRE DE NOLHAC — STÉPHEN PICHON — ANTONI POTOCKI — M^{me} VALENTINE DE PUTHOD
 MM. ALEXANDRE SCHÜRR — HENRI SIGISMOND — HENRI WELSCHINGER — Z. L. ZALESKI.

PARIS

LA REVUE " POLONIA "

3^{bis}, RUE LA BRUYÈRE

—
 LAUSANNE

AGENCE CENTRALE POLONAISE

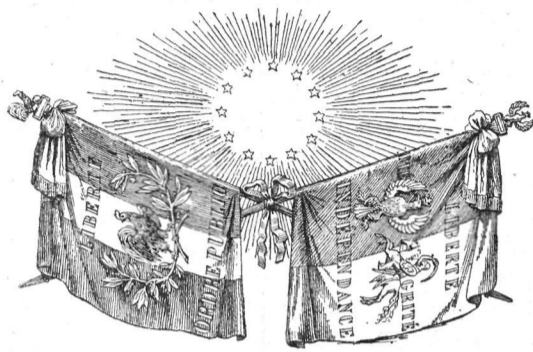
—
 1917

*Il a été tiré cent exemplaires numérotés
sur papier vélin d'Arches*

Couverture en quatre couleurs exécutée par la Lithographie Monrocq

—
IMPRIMERIE LEVÉ, 71, RUE DE RENNES, PARIS

La France et la Pologne à travers les Siècles



Emblème du Comité Franco-Polonais de 1831

La France a toujours chéri fraternellement la Pologne.
Toujours le sort de la Pologne a hanté l'âme française.
Le peuple Polonais a droit à la liberté.

Les Allemands ont commis contre le droit des gens et contre l'humanité le plus monstrueux des attentats en soumettant à la conscription les nationaux d'un territoire qui, à aucun titre, ne peut relever de leur autorité.

La proclamation du grand-duc Nicolas, en date du 16 août 1914, demeure à nos yeux la charte de la Pologne affranchie.

Paul Deschanel

FRANCE ET POLOGNE AU MOYEN AGE

(X-XIII^e SIÈCLE)

DEPUIS les temps les plus reculés, les peuples de France et de Pologne sont unis par les mêmes intérêts. » Ainsi s'exprimait, un peu avant le milieu du dernier siècle, dans les considérants de son acte d'organisation, un Comité national polonais constitué à Paris.

Maintenant que l'Europe politique s'est comme solidifiée, qu'entre la Seine et la Vistule ont pris corps des organismes d'Etats, que Paris et Varsovie sont séparés par la masse formidable de la Confédération germanique, nous avons peine à imaginer qu'il fut un âge où le continent étant amorphe, les frontières n'étant pas rigides, les éléments ethniques n'étant pas définitivement fixés, le grand internationalisme catholique et latin rapprochant les nationalités les plus diverses et les plus éloignées, la France et la Pologne ont pu communiquer à peu près directement sans voies ferrées ni routes carrossables.

Une petite histoire de Pologne, publiée vers 1850, dit qu'elles se rencontrent déjà sous Charlemagne. Il est certain qu'en guerroyant de longues années avec les Saxons l'Empereur à la barbe fleurie est allé jusqu'au voisinage des tribus qui ont constitué plus tard la nation polonaise. Quand on lit les plus anciennes chroniques de Pologne, c'est à peine si l'on s'y trouve dépaycé. Leurs auteurs, écrivant en latin sur l'organisation de la Pologne, donnent aux fonctionnaires et aux charges des noms occidentaux en usage chez les Mérovingiens et les Carolingiens. Certains historiens de la Pologne en ont même conclu que l'Etat polonais naissant s'était constitué sur le modèle des Francs.

L'erreur a été rectifiée. N'exagérons pas l'antiquité des amitiés franco-polonaises. Leurs titres authentiques, enregistrés par l'histoire et homologués par la critique, remontent à une date suffisamment vénérable.

La Pologne est entrée à la fin du x^e siècle dans la famille européenne, en acceptant le christianisme. Malgré sa position excentrique tout à fait à l'est du continent civilisé, c'est le rite romain qu'elle a reçu, et dès ce jour sa vie et sa culture ont été solidaires de l'Occident. La civilisation s'identifiant alors complètement avec la religion, il s'ensuit d'une part que la Pologne naissante entra en contact avec les principaux foyers de lumières, c'est-à-dire la France et l'Italie, d'autre part que le christianisme latin fut le grand agent des relations et comme la voie de communication entre ces lointains slaves et l'Occident en évolution.

Voilà pourquoi il nous faut faire à travers les annales, les chartes, les diplômes et les catalogues une promenade un peu austère, feuilleter les manuscrits et secouer l'auguste poussière des temps. Une date, un nom, un menu fait çà et là surgissent dans ce champ morne de vieux documents. En juxtaposant ces débris, on retrouve des lignes, des fragments de contours, et l'imagination restaure ensuite une silhouette de l'ensemble, une figure confuse de ces réalités que le temps a malheureusement ravies à notre mémoire. Les incunables des amitiés franco-polonaises, pour employer une autre métaphore, sont un manuscrit en déplorable état. Bien des pages manquent. Dans celles qui subsistent, quantité de lignes sont effacées. Il s'agit de déchiffrer à la loupe ce que les siècles ont épargné.

* * *

Le premier souverain historique de la Pologne, Mieszko, avait accepté le baptême en 966. Son fils, Boleslas le Grand, surnommé le Charlemagne de la Pologne, s'appliqua à consolider la foi nouvelle et inaugura les traditions que nous allons suivre. Le cloître de Cluny, dans les ténèbres de ces temps, était un foyer dont nous imaginons mal le rayonnement, et qui, pendant deux siècles au moins, répandit dans toute l'Europe occidentale les lumières de la science sacrée et profane. Ces lumières pénétrèrent jusqu'en Pologne. En 1008, Boleslas envoya en France, où régnait le fils de Hugues Capet, Robert le Pieux, une délégation qui se présenta aux portes du cloître de Cluny, pour demander des moines à cet ordre. Un cer-

tain nombre de Bénédictins prirent le chemin du pays inconnu, aussi inconnu que le serait une île d'Océanie pour un missionnaire de nos jours. Boleslas les établit en différents points de son royaume, à Sieciechow, sur la Lysa Góra, à Tyniec, sur les bords de la Vistule et tout près de Cracovie. On voudrait être mieux renseigné sur leur existence. On sait du moins que longtemps des moines français figurèrent dans ces monastères. Au milieu du xi^e siècle, sous Casimir I^{er} le Restaurateur, l'abbé de Tyniec, Aaron, qui devint évêque de Cracovie, était un Français, et il avait avec lui douze moines français. Vers le milieu du xiii^e siècle, celui du monastère de Sieciechow, l'abbé Nicolas, était également Français. Le détail nous est parvenu grâce au hasard d'une histoire tragique à laquelle Nicolas se trouva mêlé en 1234. La Pologne souffrait alors d'un interrègne. Boleslas le Chaste était sous la tutelle de sa mère Grzymislawa. Son oncle, l'ambitieux Conrad de Mazovie, avait accaparé la régence. Les seigneurs voulant émanciper le jeune prince, Conrad feint d'y consentir, invite Grzymislawa et son fils à se rendre chez lui pour leur remettre ses pouvoirs, poste en embuscade des hommes d'armes qui s'emparèrent d'eux et les jettent dans le monastère de Sieciechow. Conrad voulait les faire égorger. Comme il était absent, l'abbé Nicolas enivra la garde, et ils s'évadèrent.

D'autres ordres furent appelés en Pologne, Cisterciens et Augustins au xi^e siècle. Dominicains et Franciscains au xiii^e. Les Polonais appelaient les Cisterciens les moines gris, pour les distinguer des Bénédictins, auxquels ils donnaient le nom de moines noirs. Ils fondèrent dans le pays plusieurs cloîtres, où l'élément étranger, et particulièrement français, semble avoir longtemps dominé. Quand Vincent Kadlubek entra chez les Cisterciens de Jędrzejow vers 1220, c'est-à-dire quatre-vingts ans après l'établissement de l'ordre en Pologne, il était, selon ses biographes, le premier Polonais qui passa le seuil de ce cloître.

Le clergé séculier a pareillement subi beaucoup l'influence française. En même temps que des moines, Boleslas le Grand fit venir de France des prêtres. Les charges épiscopales, assez longtemps, furent partagées presque exclusivement entre Français et Italiens. Pendant un siècle, tous les évêques de Posen sont Italiens. Le premier et le deuxième évêque de Plock sont Italiens, mais le troisième est Français, et s'appelle Martin. Łubienski, auteur du xvii^e siècle qui a laissé une vie des évêques de Plock, dit de lui : « Il était lettré, et fort versé dans le droit canon; il avait amené avec lui quantité d'hommes de piété et de savoir, et apporté un fort grand nombre de manuscrits religieux. » Dans la liste des évêques de Kruszwica, les sept premiers noms sont italiens, et le huitième est français. Dans les premières années du xii^e siècle, le pape Pascal II envoie en Pologne le Français Gualdon, évêque de Beauvais, pour réprimer les désordres qui commençaient à s'y produire. Mais déjà la Pologne était capable de pourvoir avec ses propres ressources à ses besoins religieux. Beaucoup de Polonais savaient le latin. Boleslas le Hardi décida que les étrangers ne seraient plus appelés aux évêchés et prélatures, ce dont les Français s'accommodèrent, mais ce qui provoqua, paraît-il, un grand mécontentement parmi les Italiens.

* * *

Hors des frontières de leur pays, les Polonais catholiques avaient, en même temps, des occasions nombreuses de se rencontrer avec les Français. Ils lièrent connaissance non seulement à Rome, capitale de la chrétienté, mais en Palestine, où ils combattirent plus d'une fois côte à côte. Une légende historique du xi^e siècle nous rapporte les aventures d'un certain Jaxa de Miechow, qui fonda dans cette localité un établissement religieux dont les ruines subsistent, et qui suivit aux Croisades, avec une légion de Polonais et de Bohémiens, le frère de Boleslas le Frisé, Henri, duc de Sandomir et de Lublin. La légende a été contée par St. L.-Jaszowski, lequel a brodé agréablement sur les données de l'histoire. On y voit Godefroy, duc de Lorraine, réunir les chefs dans sa tente pour leur offrir les chants d'un

troubadour. Il engage la conversation avec Henri de Sandomir : « Je suis curieux, lui dit-il, de savoir votre avis sur les chants de ce troubadour, et de savoir si nous sentirons de même. — Nous autres Polonais, répond Henri, nous sommes de mauvais juges. L'art qui s'acquiert par l'étude n'arrive point encore à notre âme, mais l'inspiration nous pénètre peut-être plus. Demandez-nous, seigneur, quels sont les moyens pour vaincre dans un tournoi, pour lancer une flèche, pour monter à l'assaut, pour prendre une citadelle, demandez-nous ces choses, et nous saurons vous répondre. Cependant ne nous croyez pas tout à fait incapables d'écouter un chant d'amour, ni tout à fait insensibles à la mélodie. — Vous dites cela bien froidement. Allons, je vois que vous n'êtes pas à la hauteur de l'enthousiasme français. Les Français sont moins exclusifs ; leur main sait porter le sabre et sait tirer de doux accents d'un luth. »

Outre le pèlerinage en Terre Sainte, beaucoup d'autres lieux, en Europe même, attireraient la piété des Polonais. Ils allaient à Lorette. Ils allaient à Compostelle, traversant les provinces de France, ramassant en cours de route des histoires et des légendes qu'ils rapportaient ensuite dans leur pays. Avec leurs grands chapeaux couverts d'images pieuses et leur manteau parsemé de coquilles, les pèlerins attiraient les regards de la foule. S'arrêtant au pied d'une église ou dans un cimetière, ils racontaient les choses qu'ils avaient vues et celles qu'on leur avait dites. Et quand le public était nombreux, ils choisissaient quelque place élevée et chantaient des complaintes qu'ils accompagnaient de la kobza, le tout agrémenté d'une mimique « qu'ils avaient apprise, dit un vieil historien, des pèlerins français et italiens qui ont naturellement le goût et le talent d'ajouter aux mots de vifs mouvements des mains et de tous les traits du visage ».

Aucun nom, bien entendu, qui nous soit resté. Dans ces sortes de migrations religieuses plus ou moins périodiques, les pèlerins polonais qui ont traversé le Rhin ou les Alpes n'ont pas laissé de traces. Les seuls dont on ait conservé le souvenir sont quelques personnages célèbres par leur pouvoir ou leurs vertus. Tel saint Adalbert, apôtre des Cracoviens, et qui passe pour l'auteur de la *Bogorodzica*, le plus ancien chant religieux polonais. Avant d'aller évangéliser les Cracoviens, puis les Prussiens qui devaient le massacrer, Adalbert, après un pèlerinage à Jérusalem, vint visiter, dit-on, aux environs de l'an 996, les cloîtres français les plus célèbres, ceux de Tours, de Paris, et de Fleury.

Saint Gilles (Aegidius semble avoir joué en Pologne d'une réputation toute particulière.

Son tombeau était dans le Bas-Languedoc, à cinq lieues de Nîmes. Des foules nombreuses venaient visiter le monastère bénédictin de Saint-Gilles-lès-Bougeries, et apparemment beaucoup des pèlerins polonais qui se rendaient à Compostelle y faisaient une station pieuse. L'influence des Bénédictins en Pologne autorise à supposer que le culte de ce saint a été introduit par eux dans ce pays.

A la fin du XI^e siècle régnait en Pologne Ladislas I^{er} dit Herman, marié à Judith, fille du roi de Hongrie. La reine étant désolée de sa stérilité, l'évêque Lambert recommanda Saint-Gilles. Piotr, chanoine de Cracovie, est mis en tête d'une imposante délégation qui vient, avec de magnifiques présents, trouver les Bénédictins de Saint-Gilles. Un jeûne de trois jours est imposé aux moines, et le miracle s'accomplit. Le roi comble le clergé de bénéfices, et élargit les domaines de l'abbaye de Tynie. On élève des temples à saint Gilles. Toutes les femmes stériles l'invoquent.

Le fils de ce Ladislas Herman fut Boleslas, dit Bouche-Torse, qui lui succéda. Boleslas, exaspéré par les intrigues d'un frère naturel, qui s'appelait Zbigniew, lui fit un jour crever les yeux et le chassa du pays. Quelques années plus tard, le remords s'empara de lui. Prières,

jeûnes, aumônes, rien n'y faisait. Finalement, après les Pâques de l'an 1130, Boleslas se décida à entreprendre le voyage de France, et il vint en personne prier sur le tombeau de saint Gilles.

On ne saurait ici omettre l'histoire du prince Casimir, qui devait régner en Pologne, sous le nom de Casimir I^{er} le Restaurateur, de 1040 à 1058. Sa mère Ryxa l'avait entraîné tout jeune avec elle, laissant le pays aux désordres d'un interrègne. Où l'avait-elle abrité ? Un prêtre du nom de Godzislav Baszkon, trésorier de l'évêque de Posen au milieu du XIII^e siècle, a laissé des annales de Grande-Pologne où l'on trouve le récit suivant. Les seigneurs polonais, ayant appris de Ryxa qu'elle avait envoyé Casimir à Paris pour y étudier les arts libéraux, et qu'il avait embrassé la vocation de moine de Saint-Benoît, dans le cloître de Cluny, se hâtèrent de l'aller joindre et le trouvèrent

comme il était déjà consacré diacre. Ayant conféré avec l'abbé, ils se rendirent de là à Rome au lieu de retourner dans leur patrie. Après avoir présenté à Benoît IX l'image des calamités de leur pays, l'abaissement de la religion chrétienne, les flots de sang que les Tartares et autres voisins païens y faisaient couler sans cesse, ils demandèrent avec force qu'il ordonnât de leur rendre leur maître, avec permission de prendre femme pour que le Royaume ne fût point privé d'un héritier. Le Saint-Père s'apitoya dans son cœur paternel, permit que Casimir sortit du cloître pour prendre le gouvernement du Royaume, et le délia de son vœu de célibat. En retour de quoi Casimir et son peuple s'engagèrent à payer un tribut annuel à la fabrique de l'église de Saint-Pierre.

La critique historique, qui fait bon marché du pittoresque, nous oblige malheureusement à tenir tout cela pour une fable. Elle a montré les invraisemblances du récit, qui a certainement été ajouté dans la suite au texte de Baszkon. Il est probable que Casimir, réfugié au cloître de Brunwiller, a été confondu avec un Ladislas, cistercien, puis bénédictin à Dijon vers 1380. Il n'en est pas moins significatif, au point de vue qui nous occupe, qu'une pareille légende ait pu s'établir et garder crédit jusqu'à une époque très récente.

* * *

Quelle influence, par l'intermédiaire de la religion, la France du moyen âge a-t-elle exercée sur la civilisation polonaise ? Il est bien difficile de répondre avec quelque précision.

Bon nombre de Polonais venaient s'instruire dans les universités de l'Occident. Pour le droit, ils allaient surtout à Bologne et à Padoue, où plus d'un fut recteur, mais pour la théologie ils donnaient la préférence à l'Uni-

versité de Paris, qui avait été créée à la fin du XI^e siècle. Les étudiants y étaient répartis en quatre nations : Français, Anglais et Allemands, Picards, Normands. La vieille histoire de l'Université de Paris écrite par Bulé nous dit que les Polonais étaient comptés avec la nation anglo-allemande. Sur les bancs de cette école vinrent s'asseoir des personnages marquants de Pologne. Ainsi S. Iwo Odrowąż, plus tard évêque de Cracovie, où il commença, dit-on, en 1226, la célèbre église gothique de *Panna Marya* ; S. Czesław, en 1203 ; Conrad, prince silésien de la maison des Piast, en 1241 ; le chroniqueur Vincent Kadlubek, qui sera élu en 1208 évêque de Cracovie. L'évêque Stanislas Szczepanowski, assassiné sous Boleslas le Hardi et plus tard canonisé, vint probablement apprendre la théologie à Paris avant même la création de l'Université. Une *vie* de ce prélat, écrite en latin, dit de lui : « Il est certain qu'il se rendit au lieu où fleurissait alors le goût de toutes les sortes d'études, et qu'il s'y instruisit des arts libéraux, ainsi que du droit canon, car il est donné dans les chroniques comme ayant été un homme versé dans les lettres profanes et dans les sciences sacrées. »

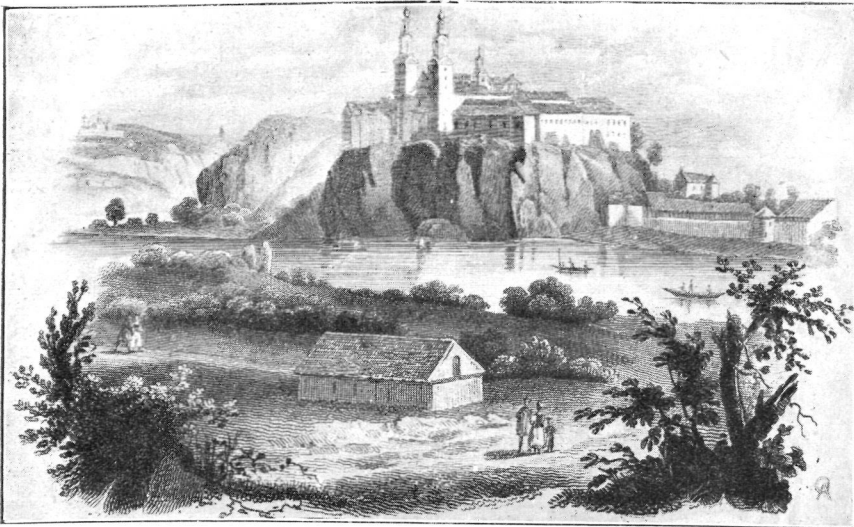
Les Dominicains, établis en Pologne en 1223, venaient achever leurs études en France, à Saint-Jacques de Paris. On a conservé d'un



Tombeau de Wladislas le Blanc, à Saint-Bénigne de Dijon.

de ces jeunes clercs, qui avait nom Gad de Ojców, une œuvre en vers français passables. C'est un naïf commentaire de la « Consolation de la philosophie » de Boèce, à destination d'une dame vertueuse brisée par les épreuves de la vie.

Les deux pays n'ignoraient pas leurs productions littéraires respectives. Deux franciscains polonais avaient été envoyés comme ambassadeurs en Tartarie par le pape Innocent IV (1246). L'un s'appelait



Le couvent de Tyniec sur la Vistule, où Boleslas le Grand, en 1025, établit l'ordre religieux des Bénédictins qu'il avait fait venir de France, et avec l'aide desquels il parvint ensuite à répandre les premiers rayons de civilisation en Pologne.

(par Antoine Oleszczynski.)

Benedict. L'autre, dans une lettre adressée à saint Louis, est désigné sous le nom de « Jean Carpin Polonois ». Ils ont laissé une relation extrêmement curieuse de leur voyage. Or, cette relation, on peut la lire dans la première encyclopédie qui ait été écrite en France, le *Speculum* de Vincent de Beauvais. Ce Vincent de Beauvais, de son côté, n'était pas inconnu en Pologne, car Marcin Polak, archevêque de Gnezne en 1278, l'a utilisé dans sa Chronique des papes et des empereurs, et s'est également servi d'un autre Français, Gilbert Richard, moine de Cluny.

On peut imaginer sans trop de peine l'action civilisatrice exercée par les ordres divers qui se sont implantés en Pologne. On se la représenterait mieux si le pays n'avait pas, à plusieurs reprises, subi d'épouvantables cataclysmes qui ont détruit beaucoup des traces de cette influence, comme par exemple la réaction païenne qui marqua la minorité de Casimir I^{er} au XI^e siècle, et l'horreur des invasions tartares au XIII^e. De riches collections ont ainsi disparu, que les clercs français s'étaient plu à constituer. A Breslau, la bibliothèque de la cathédrale se composait de manuscrits que les évêques du lieu, en particulier Lucilius I^{er}, avaient apportés de France et d'Italie. Un bénédictin polonais de l'abbaye de Troki, Stanislas Szczygielski, a publié à Cracovie en 1668 un gros in-quarto sur l'histoire de son ordre en Pologne. Il y dit avoir vu encore beaucoup de missels, bréviaires, livres de règles, antiphonaires en parchemin, martyrologes enluminés, le tout venant de la maison de Cluny.

En ces temps, les écoles naissaient à l'ombre des cathédrales et des abbayes. Il y a eu en Pologne, dès le XI^e siècle, de nombreuses écoles paroissiales et abbatiales, où l'on est fondé à supposer que les clercs séculiers et réguliers originaires de France ont joué un rôle important. Probablement la Pologne doit en grande partie à la France qu'on expliquait couramment dans ses écoles, au XIII^e siècle, les auteurs latins classiques comme Stace, Virgile, Horace et Salluste.

Il faut ici faire sa place à un curieux représentant de cette culture classique, personnage mystérieux dont on a beaucoup écrit et dont on ne sait guère, en fin de compte, que ce qu'il a dit de lui par hasard. Il est le premier chroniqueur polonais et on le connaît sous le nom significatif de Gallus. Certainement, il n'était pas Polonois, car il a écrit sa chronique, dit-il quelque part, pour n'être pas accusé de manger en parasite le pain de la Pologne. Son nom, sa tournure d'esprit, les gallicismes de son latin imposent la conviction qu'il venait de France. Ses connaissances étaient remarquables, car il parle volontiers des Romains, des Perses, de Priam, d'Alexandre ou d'Antiochus. On a supposé qu'il était le Marcin Gallus qui aurait, en 1060, fondé la première église de Miechow, mais « il faut croire, dit un érudit, qu'il y avait beaucoup de Gallus en Pologne ».

Sa Chronique, qui porte sur les seize premières années du règne de Boleslas Bouche-torse, comprend trois livres. Elle est rédigée en latin, vers et prose mêlés. Elle fut traduite dès son temps en polonais et on la lisait avec admiration à la cour du souverain. Comme Salluste, qu'il imite, il aime à mettre des harangues dans la bouche de ses héros et il lui arrive de prêter aux princes et aux chefs des passages empruntés textuellement à son modèle.

Gallus savait le polonais. Il fait, au commencement du premier livre, une description géographique de la Pologne qui atteste sa connaissance directe et précise du pays. Mieux que cela, comme un Hérodote, il avait interrogé curieusement les indigènes, et il complétait par leurs traditions ou souvenirs les relations officielles qu'il pouvait avoir en main « Nous nous sommes informés quelque peu auprès de ceux qui ont vu. Il n'est point mauvais d'enrichir notre récit des témoignages de ceux qui ont vécu longtemps. » Et c'est ainsi qu'il se fit chanter par les vieux divers chants nationaux qu'il a rimés en cantilènes latines. Telle la complainte sur la mort de Boleslas le Vaillant :

*Eheu! cheu! Boleslave! ubi tua gloria?
Ubi virtus? ubi decus? ubi rerum copia?
Satis restat ad plorandum. Ve mihi Polonia! etc.*

*
*
*

On ne doit pas oublier, quand on considère la culture polonaise dans ses premiers siècles, qu'elle a eu à subir d'inconcevables épreuves et qu'il lui a manqué entièrement les conditions d'un développement à peu près normal. On peut dire qu'entre 1150 et 1300, la Pologne a été entraînée dans une tourmente de sang qui ravagea lamentablement, avant leur maturité, les fruits de sa jeune civilisation. C'est presque un miracle que, dans ce déluge de fléaux, elle n'ait pas perdu le sens des traditions qu'elle s'était créées et cet instinct d'attachement à la France dont elle avait déjà donné tant de preuves. Au XIV^e siècle, avec Ladislas Lokietek et Casimir le Grand, dès que le ciel s'éclaircit, elle va renouer ces traditions. L'église nationale, maintenant adulte, n'aura plus besoin de la tutelle française. Mais les étudiants reprendront le chemin de Paris. On verra, par exemple, un Jean de Radlice, originaire de Grande-Pologne, venir faire à Montpellier de brillantes études de médecine, et le roi Charles V, l'ayant en grande estime, l'enverra à Louis d'Anjou, roi de Pologne et de Hongrie. Casimir le Grand, fondant l'Université de Cracovie, s'inspirera en partie de celle de Paris, et son délégué Jean de Grotów, revenant d'Avignon, ramènera avec lui, pour cette école nouvelle, trois philosophes et trois légistes de France. Désormais, la culture occidentale est établie en terre polonaise si solidement que rien ne pourra la déraciner. Les rayons de l'humanisme et de la Renaissance arriveront sur la Vistule avant même d'avoir échauffé l'âme française.

HENRI SIGISMOND.



Les Ambassadeurs de Pologne offrant la couronne à Casimir I^{er} dans le couvent de Cluny (Paris) 1040.

(A. Oleszczynski.)

LES CAPÉTIENS SUR LE TRÔNE DE POLOGNE

LOUIS D'ANJOU ET SA FILLE HEDWIGE



Le frère de saint Louis, Charles, comte d'Anjou, comte de Provence et du Maine, après avoir vaincu les princes allemands Manfred et Conradin, s'était, en 1268, établi définitivement dans le royaume de Naples pour lequel il rendait l'hommage au pape. Il avait contracté une double alliance avec la famille des Arpad, souveraine en Hongrie. Lors de l'extinction de cette dynastie, en 1310, son petit-fils Charles-Robert, grâce à l'appui du pape Boniface VIII, obtint le trône de Hongrie.

Charles-Robert ou Charobert avait épousé Elisabeth, fille du roi de Pologne, Ladislas Lokietek. Après la mort de celui-ci, il resta toujours uni d'amitié avec son beau-frère Casimir le Grand qui avait succédé à Lokietek.

Charles-Robert réconcilia Casimir avec le roi Jean de Bohême — celui qui fut tué dans les rangs français à la bataille de Crécy — il l'aïda à conquérir les duchés de Vlodimir Halisz, Lemberg. Casimir n'avait que des filles; sollicité par Charles-Robert, il consentit à reconnaître comme successeur à la couronne de Pologne Louis, fils du roi de Hongrie et neveu de Casimir. Cet accord excluait les descendants collatéraux de la dynastie nationale des Piast; mais les princes angevins brillaient de tous les charmes de la civilisation occidentale et Casimir voyait, pour la Pologne, de grands avantages dans une alliance avec la Hongrie.

Les magnats polonais, réunis à Wyszogrod en 1339, ratifièrent l'accord des deux rois. Ils acceptaient Louis d'Anjou, comme successeur de Casimir, au cas où celui-ci n'aurait pas de fils, mais posaient certaines conditions. Louis s'engageait à reprendre la Poméranie aux chevaliers Teutoniques, à ne nommer aux hautes fonctions et dignités que des Polonais, à respecter tous les privilèges, à n'établir aucun impôt nouveau. Charles-Robert mourut en 1342 et Louis lui succéda sur le trône de Hongrie. Quelques années après, en 1355, les magnats polonais, convoqués à Bude, précisèrent les conditions de l'accord de Wyszogrod; en ajoutant une clause qui réservait à la seule descendance mâle de Louis les droits à la couronne de Pologne.

Pour la première fois la noblesse polonaise se mêlait du règlement de la succession au trône et imposait des conditions à son futur roi.

On peut considérer cet événement comme un premier pas vers la royauté élective avec le *pacta conventa*, institutions qui furent plus tard si funestes à la Pologne. Casimir le Grand mourut en 1370. Le roi de Hongrie partit aussitôt pour la Pologne et se fit couronner à Cracovie, rompant ainsi avec la tradition; car tous ses prédécesseurs avaient toujours été sacrés à Gnesen. La cérémonie terminée, il retourna en Hongrie où il transporta les insignes royaux de Pologne et laissa la régence à sa mère Elisabeth, sœur du défunt roi.

Les Hongrois considèrent Louis d'Anjou comme un de leurs plus grands souverains; il a entrepris des guerres heureuses et étendu le territoire de la Hongrie jusqu'à l'Adriatique. En appelant de nombreux Italiens, il y a développé le commerce, enrichi le pays; mais la Pologne semble lui avoir tenu moins à cœur; il y recherchait surtout les avantages de la Hongrie et des ressources pour l'agrandissement de sa famille.

Il était marié à Elisabeth de Bosnie qui ne lui avait donné que des filles. Très ambitieux, il rêvait de les doter chacune d'un royaume. La Pologne était destinée à l'aînée Catherine; mais comme elle mourut très jeune, cette couronne devait échoir à la seconde, Marie, qui aurait épousé Sigismond de Luxembourg, fils de l'Empereur Charles IV. La Hongrie était promise à Hedwige, la plus jeune, fiancée, à l'âge de sept ans, à Guillaume, fils de Léopold duc d'Autriche et de Styrie.

Louis dut encore une fois convoquer les Magnats afin de réviser les conventions de Bude, lesquelles excluaient ses filles du trône de Pologne. En 1374, à Koszyce (en Hongrie), les magnats polonais s'engagèrent à reconnaître pour leur *roi* celle des princesses de Hongrie que Louis ou la reine, son épouse, choisirait. En échange, Louis leur faisait remise des arriérés de l'impôt foncier, confirmait, en les augmentant encore, leurs anciens privilèges. Il y eut pas mal d'opposants, mais le roi les retint de force dans la ville, jusqu'à ce qu'ils se fussent décidés à accepter ses propositions.

Cependant les Lithuaniens, après s'être emparés de Vladimir, avaient, avec l'aide de Georges de Belz et de Chelm, envahi une partie de la Pologne (1376). Louis marcha contre eux; les chassa du territoire et reprit les deux duchés. A l'intérieur, il fit rentrer dans le devoir Ziemowit, duc de Mazovie, et aussi Ladislas le Blanc; ce dernier des ducs de Cujavie s'était retiré dans un couvent à Dijon, puis, soudain, avait reparu dans ses anciens États et soulevé la population. Louis d'Anjou aurait voulu détacher de la Pologne la Lodomérie et l'incorporer à la Hongrie. Pour ne pas froisser les Polonais, il y installa d'abord son conseiller favori, Ladislas d'Oppeln (Opole). Celui-ci administra le pays avec sagesse, y fit affluer des colons et bientôt des villes s'élevèrent dans ces riches plaines que naguère les Tatars dévastaient périodiquement. Les habitants appartenaient à la religion grecque. Ladislas d'Oppeln, catholique ardent (il est le fondateur du fameux couvent de Czenstochowa), s'aliéna les cœurs par son intolérance. Il agissait dans l'esprit de Louis qui persécutait les Juifs dans son royaume. En 1375, la Lodomérie fut complètement rattachée à la Hongrie.

A Cracovie où résidait la reine-mère, les gentilshommes hongrois de sa suite avaient été massacrés par les habitants; et elle-même s'était enfuie en Hongrie. Ladislas d'Oppeln fut nommé régent. La reine-mère revint à Cracovie; mais son retour n'empêcha pas le soulèvement du duc Bartosz, de la Grande Pologne, et de Ziemowit, duc de Plock.

Le roi Louis envoya contre eux son futur gendre, Sigismond de Luxembourg, mais, avant que la révolte eût été vaincue, Louis d'Anjou mourut en 1382.

HEDWIGE

Sigismond de Luxembourg, qui se trouvait en Pologne, espérait voir couronner sa fiancée, la princesse Marie. Elle s'était déjà fait proclamer reine de Hongrie, cinq jours après la mort de son père et contrairement aux volontés du feu roi. De grands troubles agitèrent la Pologne. La noblesse se divisa et les divers partis formèrent des Liges ou *confédérations*, comme on les appelait. Les uns voulaient accepter Sigismond de Luxembourg; d'autres un Piast, le Duc de Mazovie; d'autres la seconde fille du roi, Hedwige. La guerre civile ensanglanta le pays. Au bout de quelques mois, la Confédération de Radomsk finit par gagner le plus grand nombre de partisans. Les confédérés déclaraient accepter pour *roi* une des filles de Louis d'Anjou, à la condition qu'elle habiterait la Pologne. Sigismond de Luxembourg retourna en Hongrie et la reine-veuve arriva à Cracovie avec la princesse Hedwige qui fut couronnée le 15 octobre 1384. Quelques mois après arriva une ambassade de Lithuaniens, pour demander, de la part du Grand-Duc Jagello, la main de la nouvelle reine de Pologne.

La Lithuanie et la Samogitie occupaient, sur la rive droite du Niemen, jusqu'à la Baltique, un pays d'une étendue égale à peu près au cinquième de la France actuelle; pays plat, couvert de lacs, de marécages, de forêts et ayant une population très clairsemée. Les Lithuaniens, les Samogitiens, avec les Lettes, semblent avoir été les derniers arrivés dans les immigrations aryennes. Leur langue, qui est encore parlée dans certains villages, se rapproche beaucoup du sanscrit des Righ-Védah. Leur régime social était une féodalité avec un chef, autocrate absolu, seigneur, non seulement de toutes les terres,



LA REINE HEDWIGE

(D'après un dessin de Matejko.)

mais encore de tous ses sujets; aussi bien du plus humble des serfs que du grand *boïard*, lequel ne pouvait même pas disposer de sa propre famille, conclure des mariages sans l'autorisation du Grand-Duc. Ce régime différait essentiellement de celui de la Pologne où la propriété foncière était indépendante, allodiale, où tous les nobles, égaux entre eux, jouissaient de droits civils très étendus et où l'autorité du roi n'avait jamais été tout à fait absolue.

Au *xiv^e* siècle les Lithuaniens pratiquaient encore le paganisme, adorant les forces de la nature personnifiées; un dieu suprême, *Perkunnos*, dont la voix était le tonnerre, et *Znicz*, le feu, qui était gardé par des vierges. Certains chroniqueurs du temps appelaient ces peuples, *filz de Baal* ou *Sarrasins du Nord*. Ils étaient d'ailleurs tolérants, et beaucoup de chrétiens, surtout des schismatiques grecs, vivaient au milieu d'eux.

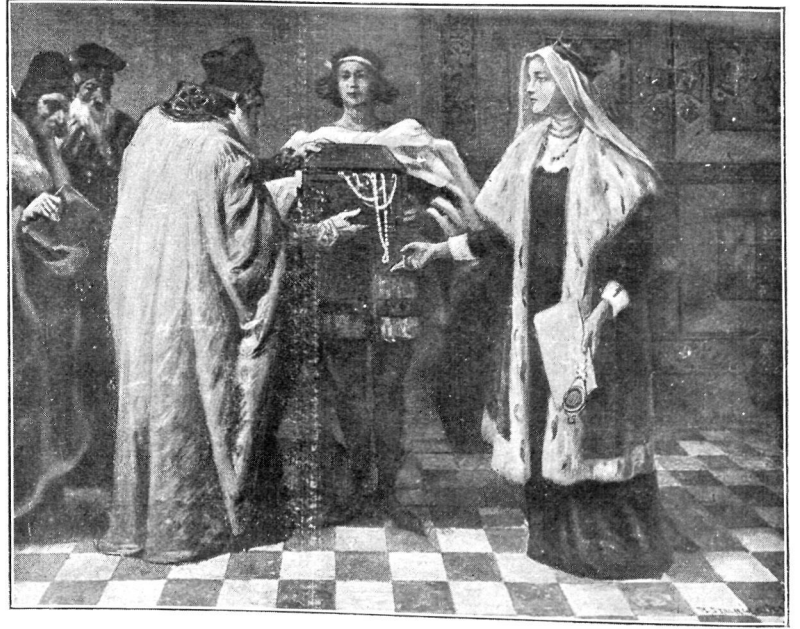
Pour convertir ces derniers païens, le pape avait envoyé les *Chevaliers de l'Ordre des Frères de l'Hôpital de Sainte-Marie des Teutons*, fondé au *xi^e* siècle et connu sous le nom d'*Ordre Teutonique* ou des *Chevaliers de la Croix*. Ils portaient un manteau blanc avec une croix noire sur l'épaule gauche. Conrad de Mazovie les avait fait venir au *xiii^e* siècle, pour combattre les Prussiens dont les fréquentes incursions dévastaient son duché. Les Teutoniques les exterminèrent et les remplacèrent par des colons allemands.

Clément V, en 1309, les établit à Marienbourg afin de les rapprocher des Lithuaniens parmi lesquels ils devaient répandre la parole de l'évangile. On comprend que la conversion de ces derniers païens eût été la fin de l'Ordre. Plus de païens, plus de Teutoniques; ils auraient été supprimés, ou peut-être, envoyés contre les Tatars d'Asie; ce qui ne leur souriait pas du tout. Dans leur crainte de voir les Lithuaniens abandonner le culte de *Perkunnos* et de *Znicz*, ils allaient jusqu'à dénoncer aux Grands-Ducs les missions des moines franciscains qui venaient prêcher en Lithuanie.

« Sur les bords du Niemen les Chevaliers Teutoniques préparaient à l'Empire une acquisition importante; ils la préparaient lentement, depuis bientôt cent cinquante ans, et, en exploitant avec beaucoup d'industrie ce qui restait encore, en Europe, d'esprit romanesque au *xiv^e* siècle; ils offraient à cet esprit les émotions et les mirages d'une croisade factice. Dans ce coin des « filz de Baal » la Germanie s'était ménagé une petite terre sainte, selon les besoins du siècle et tout à sa portée; on pouvait y combattre les infidèles sans trop de fatigue et avec des profits certains. Deux fois par an, aux mois de février et d'août, à l'approche des deux grandes fêtes de la Sainte-Vierge, arrivaient à Marienbourg les fils des nobles de tous les pays de la chrétienté, avec des cadeaux et offrandes pour le vaillant ordre; ils s'y faisaient armer chevaliers, échangeaient deux ou trois coups de lance avec les *Sarrasins du Nord* et s'en retournaient ensuite conter leurs prouesses aux belles demoiselles. Ces combats de parade propageaient la gloire, remplissaient les coffres et servaient les desseins de l'Ordre—ordre étrange et qui déjà porte dans ses flancs la Prusse triomphante de nos jours. Il l'annonce en effet et, dès le *xiv^e* siècle, il la préétablit par une organisation toute militaire et un génie bureaucratique comme n'en connut point l'Europe et, surtout, par une politique sans scrupule et sans vergogne ». Voilà ce qu'écrivait le regretté Klaczko en 1869 (*Une Annexion d'autrefois. Revue des Deux-Mondes*).

Jagello était fils d'Olgerd qui partageait le pouvoir avec son frère Kieystutt. Olgerd fut un grand général; il pénétra jusqu'aux portes de Moscou; s'empara de Smolensk, Twer, Briansk; il conquiert la Volhynie, la Podolie, l'Ukraine. Jagello était païen, il avait été élevé par une mère chrétienne du schisme grec. Arrivé au pouvoir, il prit la résolution de se convertir à la religion de sa mère. Son oncle Kieystutt et son cousin Witold duc de Troki s'y opposaient et lui déclarèrent la guerre. Avant la bataille, Jagello les attira dans une embuscade et les mit en prison. Kieystutt mourut. Il avait plus de quatre-vingts ans et c'est à tort que l'on accusa Jagello de l'avoir fait assassiner. Witold parvint à s'échapper et se réfugia chez les Teutoniques. Ceux-ci prenant sa cause en main, envahirent la Lithuanie.

C'est alors que Jagello, peut-être à l'instigation de quelques seigneurs polonais, eut l'idée de se faire catholique, et de réunir son pays à la Pologne. Il enlevait par là aux Teutoniques le prétexte de leurs attaques; il augmentait l'importance de son pays et lui ouvrait les voies de la civilisation. Il se réconcilia avec Witold et envoya une ambassade à Cracovie. Le projet de Jagello était également très avantageux pour la Pologne. Sa réunion avec la Lithuanie doublait la force du royaume; mettait un terme aux incursions des Lithuaniens, et en même temps donnait l'espoir d'annihiler la puissance de l'Ordre Teutonique, toujours menaçant. De vastes espaces à coloniser s'offraient à la population polonaise. Au point de vue moral, la Pologne acquérait la gloire d'amener tout un peuple à la religion catholique et pouvait étendre son influence vers l'Orient lointain. C'est pourquoi les seigneurs polonais qui, en fait, à ce moment gouvernaient le pays, s'efforcèrent de réaliser cette grande pensée et, comme la reine-mère



LA REINE HEDWIGE

Remettant ses bijoux pour subventionner l'Université de Cracovie.

ne s'y opposait pas, ils conclurent avec Jagello, en 1385, les conventions de Krewo. Le Grand-Duc s'engageait à se faire catholique, lui et toute sa nation; à rendre à la Pologne les pays qu'elle avait perdus; à réunir la Lithuanie à la Pologne. En échange, Jagello était proclamé roi de Pologne et obtenait la main d'Hedwige. Toutes ces combinaisons avaient été concertées sans l'assentiment de la petite reine de quatorze ans, installée depuis quinze mois au château de Wawel, et confiée à la tutelle de Dobieslaw, castellan de Cracovie. Le château était gardé; déjà pendant son voyage de Hongrie, la jeune princesse avait failli être enlevée par Ziemowit.

Voici ce qu'écrivit Klaczko dans l'article déjà cité : « D'une beauté remarquable, d'une piété fervente, nature ardente et énergique, la fille du roi Louis n'éprouvait que de l'horreur pour l'union projetée avec un païen, un barbare et que les Allemands lui dépeignaient comme hideux, tout velu. Les hauts dignitaires de la couronne avaient beau lui représenter les avantages politiques de cette union; les évêques lui parler du mérite, de la gloire insigne de conquérir tout un peuple à la foi du Christ; la pauvre enfant ne pouvait maîtriser la révolte de son cœur. Lors de la première ambassade lithuanienne, au mois de janvier, elle s'était bornée à rappeler qu'elle était promise à un autre, au duc Guillaume d'Autriche, et elle s'en remettait à la décision de sa mère, régente en Hongrie. Celle-ci ne donnait que des réponses évasives, contradictoires. Le dernier avis, venu de Bude, était même favorable au prétendant allemand. Forte de cette réponse, Hedwige se retrancha derrière la volonté de sa mère, le vœu du roi Louis, l'engagement pris, depuis si longtemps, avec un autre. Au moyen âge, les fiançailles étaient considérées comme sacrées et avaient presque la même force que le serment nuptial.

Guillaume d'Autriche parut soudain à Cracovie vers le milieu de l'été 1385. C'était un bel adolescent; il arriva avec un brillant cortège de jeunes seigneurs; des musiciens, des *minnesänger* et des costumes somptueux. Il ne pouvait habiter le château dont le castellan Dobieslaw lui interdit l'entrée; il se logea dans la ville basse. Les moines du couvent des Franciscains lui prêtèrent leur réfectoire pour donner des fêtes, auxquelles la reine et sa cour étaient invitées. On y dansait; la jeune reine de quatorze ans dansa avec le jeune prince; on s'enivra de joie; on renouvela maintes fois les serments d'Haimbourg. Ses courtisans lui conseillaient de célébrer le mariage en dépit des combinaisons politiques, au mépris des engagements qui avaient été pris pour elle. Heureusement une étourderie de Guillaume vint tout compromettre. Il voulut, un jour, forcer l'entrée du château. Un tumulte se produisit et le duc fut piteusement éconduit. Dobieslaw renforça les gardes du château pour protéger la reine; en réalité elle était prisonnière. Elle pensait plus que jamais à son fiancé.

Un soir, Hedwige quittait ses appartements, accompagnée de quelques fidèles servantes; elle voulait rejoindre son fiancé qui l'attendait caché dans la ville et fuir avec lui. Elle ne descendit pas par le grand escalier; mais se dirigea vers un guichet que l'on montre encore au vieux château de Wawel. Le guichet se trouvait fermé et des gardes étaient postés devant la porte. Ils refusèrent d'ouvrir, s'excusant sur leur consigne. La reine alors ordonna de lui apporter une hache; les gardes n'osèrent désobéir, et la petite reine de quatorze ans prit la hache et se mit à en frapper la porte, devant l'entourage stupéfait.

Au bruit des coups de hache, Dimitr de Goray, trésorier de la couronne, ancien serviteur du père et du grand-père d'Hedwige, accourut et tomba à ses pieds en pleurant. Au nom des rois ses aïeux, au nom de sa gloire, il supplia la jeune fille d'avoir pitié de son royaume. La fille des rois se ressaisit; la petite-nièce de saint Louis se rappela qu'elle se devait à son peuple. Elle fondit en larmes; prit le bras du vieillard qui la ramena dans ses appartements. Elle ne devait plus jamais revoir Guillaume. Elle lui écrivit sur-le-champ, pour le supplier de quitter la ville. Il le fit, mais sur des injonctions autrement pressantes. A la nouvelle de l'étrange scène du château, la population de Cracovie se souleva, parcourant les rues à la recherche du duc qui dut s'enfuir avec son brillant cortège, ses musiciens et ses *minnesänger*.

Hedwige se résigna. Pour la tranquilliser sur l'aspect du païen, son futur époux, on expédia Zawisza, un gentilhomme connu pour sa loyauté et qui, sous prétexte de complimenter Jagello, devait aller à sa rencontre et revenir aussitôt donner son appréciation. L'émissaire rapporta les renseignements les plus rassurants; « le païen était beau, « bien proportionné, de taille moyenne, avait des traits réguliers, « l'expression douce et les manières toutes princières. Jagello qui « s'était douté du véritable but de la mission de Zawisza, l'avait « accueilli avec une grâce parfaite et — ajoute le chroniqueur — l'avait « emmené au bain avec lui. » (Klaczko.)

Bientôt après Jagello fit son entrée solennelle à Cracovie. Le 15 février 1386, il fut baptisé et reçut le nom chrétien de Ladislas II.

Le 17 on célébrait son mariage avec Hedwige et quinze jours après il était couronné roi de Pologne.

Après toutes ces solennités le jeune couple partit pour la Grande Pologne et s'arrêta à Gniesen, l'ancienne capitale. Pendant le trajet du cortège, des gens de la suite avaient enlevé du bétail dans les campagnes environnantes. Les paysans étaient venus en pleurant se plaindre au roi. Sur la prière d'Hedwige, celui-ci, après enquête, fit droit à leur demande.

— Soyez consolée, dit-il à Hedwige, j'ai donné ordre de rendre leur bien à ces pauvres gens. — Oui, répondit la reine, mais qui leur rendra leurs larmes ?

Au mois d'octobre 1386 sortait de Cracovie une longue et étrange procession. L'époux de la Reine Hedwige, le roi Ladislas II, était à la tête du cortège; puis venaient ses frères et parents, ensuite les ducs, les princes, les grands dignitaires de la couronne et les palatins du royaume. Plus loin s'avançaient, en masse compacte, des moines franciscains, sous la conduite de l'archevêque, et des évêques de Cracovie et de Posen. Ces franciscains qui avaient tant de fois arrosé de leur sang de martyr, les bords du Niemen, s'y dirigeaient maintenant pleins de joie; ils devaient y distribuer les sacrements, bâtir des églises et évangéliser toute une nation... Le cortège traversa le Niemen et s'avança sur Wilno, la capitale des Grands-Ducs, où se trouvaient les sanctuaires de *Znicz* et de *Perkunnos*. Le peuple accourait en foule au-devant de leur *Kniaz* (Grand-duc); recueillait de sa bouche des discours étranges, le discours immortel d'un Dieu, le discours de la montagne... Jagello tenait à évangéliser lui-même son peuple, à le pénétrer des préceptes du Verbe. Le peuple écoutait d'abord stupéfait, puis ému; il cédait aux prières, aux supplications, aux injonctions de son prince; il faisait le signe de *Croix* et répétait les paroles du Crédo. Pour la première fois dans cette terre, si cruellement évangélisée jusque-là, par les Chevaliers Teutoniques, une nation venait à une autre lui parler, sans haine, du Dieu de l'Amour, lui donner le livre des livres, sans le présenter à la pointe de l'épée; et, en échange de la civilisation qu'elle apportait, elle ne songeait ni à demander la terre des habitants, ni à leur ravir leur langue, leurs mœurs, leur dynastie. (Klaczko.)

Jagello posa la première pierre d'une cathédrale et, à cette occasion, faisant abandon d'une partie de ses pouvoirs despotiques, il octroya à son peuple certaines libertés, qui le mettaient à peu près sur le même pied que la nation polonaise.

Seule la Samogitie restait païenne. La Petite-Russie et la Lodomérie appartenaient au schisme grec; la Pologne et la Lithuanie étaient catholiques. Cette conversion de la Lithuanie était un véritable désastre pour les Teutoniques. Avec cette hypocrisie monstrueuse qui, de tout temps, a été le principal levier des progrès de la monarchie prussienne; avec cette fourberie dont la plus récente manifestation a été la création de l'extraordinaire armée polonaise, les Teutoniques publièrent partout que la conversion des Lithuaniens n'était pas sincère; que l'on devait considérer leur baptême comme sacrilège et envoyèrent, dans tous les pays, des émissaires sollicitant l'organisation d'une croisade contre les « Sarrasins du Nord » fallacieusement convertis.

Pendant ce temps, Hedwige, à la tête d'une troupe de chevaliers, entreprenait la conquête de la Lodomérie, des pays de Jaroslaw et de Lemberg. La population de ces provinces que Louis d'Anjou avait

rattachées à la Hongrie, se pressait au-devant de la belle reine dont le sourire attirait tous les cœurs et qui, « vêtue de fourrures de zibeline », sur un cheval au caparaçon étincelant d'argent, apparaissait comme une fée bienfaisante. A Lemberg elle fit une entrée triomphale; elle y confirma aux diverses nationalités qui y étaient installées, les privilèges que leur avait accordés son grand-oncle le roi de Pologne, Casimir le Grand. C'est ainsi que, trois cents ans plus tard, le petit-cousin d'Hedwige, Louis XIV, faisait la conquête des cœurs alsaciens.

Les pays du Danube étaient toujours restés en étroite relation avec la Lodomérie. Ils furent rattachés à la Pologne comme pays vassaux. La même année 1387, Pierre Voïevode de Moldavie, voulant se libérer de l'autorité des Hongrois, vint à Lemberg offrir à Jagello l'hommage de vassalité. Cet exemple fut suivi, deux ans plus tard, par le Hospodar de Valachie et le souverain de la Bessarabie. Le rattachement, plus ou moins direct, de tous ces pays apportait de grands avantages économiques aux villes de la Lodomérie, notamment à Lemberg. Ces territoires très fertiles et que les incursions des Tatars avaient, en grande partie, transformés en déserts, devinrent bientôt, grâce aux immigrations des Polonais et des Lithuaniens, de florissantes colonies. Les villes de Przemysl, Grodek, Stryi et d'autres auxquelles Jagello donnait de larges libertés municipales, se développèrent rapidement.

Bientôt après (1390), la croisade appelée par les Teutoniques, sous les ordres de Wallenrode, se jetait sur la Lithuanie et mettait le siège devant Vilna.

« Que l'Europe chrétienne de ce temps, où les moyens d'information étaient si difficiles, ait cru aux « croisades » contre les « Sarrasins du Nord », qu'au lendemain même de la mission apostolique « de Jagello en Lithuanie et de la fondation d'une cathédrale catholique à Wilno, les preux les plus renommés de l'Angleterre, de « l'Écosse et de la France, un Lancaster (plus tard Henri V), un « Percy, un Douglas, un Boucicault, soient accourus à l'appel du « grand-maître de l'Ordre pour combattre les infidèles et pour « mettre par deux fois le siège devant Wilno (1390-1391), cela n'a « guère de quoi étonner. La veille de Sadowa, combien d'âmes « naïves, parmi nous, ne s'obstinaient-elles pas à saluer un champion « de la grande cause des nationalités dans la personne de M. de Bis-marck, qui déjà cependant avait donné sa mesure lors de l'exécution fédérale sur l'Eider. » (Klaczko, *ibidem*.)

Ces « croisés » avaient commencé par fomenter en Lithuanie une grande révolution à la tête de laquelle était Witold, le neveu de Jagello. Le roi de Pologne leur fit lever le siège et se réconcilia avec Witold, qu'il nomma Grand-Duc de Lithuanie.

Witold était un prince énergique, remuant et, malgré les conventions passées avec son frère, il se considéra bientôt comme indépendant. Irrité des remontrances du roi, il céda la Samogitie à l'Ordre Teutonique. Puis marcha contre les Tatars. Timur-Lenk, le chef de la *Horde d'Or*, était suzerain de Moscou; il avait conquis d'immenses pays en Sibérie, en Chine, puis l'Hindoustan et la Syrie. L'Europe tremblait devant lui. Le Khan de la Horde Blanche s'étant soulevé contre Timur-Lenk et, ayant été vaincu, vint demander du secours au vaillant duc de Lithuanie, Witold. Cette expédition fut considérée comme une guerre de religion; le pape fit prêcher la croisade et des chevaliers de tous les pays s'enrôlèrent dans l'armée lithuanienne. Seule, Hedwige, comme mue par un pressentiment, déconseillait cette expédition. Après quelque succès, l'armée de Witold fut battue à la bataille de Vorskla en 1399. Les Tatars pénétrèrent dans l'intérieur de la Petite-Russie, levèrent une forte contribution sur Kiev et étendirent leurs ravages jusqu'en Volhynie. Cette défaite resserra les liens entre la Lithuanie et la Pologne; elle abolit dans l'esprit de Witold les idées séparatistes et fit sentir encore une fois aux Lithuaniens la nécessité de s'appuyer sur la Pologne.

Hedwige mourut cette même année 1399, après avoir mis au monde une fille qui ne vécut que de deux jours.

Sa vie a été une longue suite de sacrifices. Elle était douce, compatissante aux malheureux. Elle allait souvent dans les prisons où elle faisait cesser les tortures et parfois donnait la liberté aux détenus qui lui semblaient avoir suffisamment expié leurs fautes. Son influence bienfaisante se manifestait dans les conseils du gouvernement. Son intervention personnelle a plus d'une fois empêché la guerre avec les Teutoniques. Les archives de l'Ordre, conservées à Königsberg, possèdent une lettre d'Hedwige au Grand-Maître, écrite à l'insu de « son époux bien-aimé »; elle y représente l'injustice des procédés de quelques chevaliers et supplie les seigneurs de Marienburg de ne pas rendre plus difficiles les relations, déjà si tendues, entre les deux gouvernements. Dans d'autres pièces confidentielles de la chancellerie de Marienburg, dans les rapports adressés aux « manteaux blancs » par les nombreux agents secrets qu'ils entretenaient à l'étranger, il est souvent parlé du mauvais vouloir que s'at-

tire la reine, à la cour de Cracovie, par ses continuels efforts pour empêcher tout conflit sanglant avec la Prusse. Elle a su montrer de la fermeté vis-à-vis de quelques vassaux turbulents, tels que le duc de Mazovie et le duc d'Oppeln.

Hedwige et Jagello fondèrent à Cracovie le couvent des *Bénédictins slaves*, lesquels, pareillement aux religieux d'Emaüs, installés par Charles IV à Prague, célébraient les cérémonies du rite catholique en langue slave; ils avaient pour mission d'établir l'union entre les églises romaine et grecque en Lodomérie.

Pour la Lithuanie, elle institua un séminaire spécial attaché à l'Université de Prague. La Pologne lui doit le relèvement de l'Académie de Cracovie, fondée par Casimir le Grand. Cette académie ne pouvait prospérer faute de subsides, et d'ailleurs il lui manquait la Faculté, la plus importante à cette époque, la Faculté de théologie. Elle créa des écoles dans tout le pays, encouragea sans cesse le déve-

loppement intellectuel de son peuple. La littérature moderne de la Pologne date de son règne. Dans son testament qui nous a été conservé, elle avait fait deux parts de sa fortune privée : l'une aux pauvres, l'autre à l'Université de Cracovie.

La France et la Pologne peuvent être également fières d'Hedwige d'Anjou.

Le premier acte de cette grande reine a été le sacrifice de son cœur, de ce cœur où se mêlaient le sang des Piast et des Capétiens et qu'elle immolait à son peuple.

Elle joignait à la tendresse mystique de la Polonaise, l'adresse captivante de la Française. Par sa piété, elle a gagné les âmes de toute une nation à la foi chrétienne; par son sourire, elle a conquis de riches provinces à son royaume.

ALEXANDRE SCHURR.

RONSARD ET KOCHANOWSKI

PAGES DE CHRONIQUE FRANCO-POLONAISE AU XVI^e SIÈCLE



EST toujours une besogne infiniment délicate que de vouloir rechercher l'influence d'un écrivain sur un autre, d'autant plus que retrouver les mêmes éléments chez les deux ne prouve encore pas qu'ils aient été copiés ou empruntés. Aussi ne nous efforcerons-nous pas d'étudier ce que Kochanowski doit à Ronsard, ni ce qu'il a pu imiter de l'illustre poète français, — ce serait la matière d'une étude par trop spéciale, — mais nous indiquerons, tout simplement, les relations qu'a eues Ronsard avec la Pologne et Kochanowski avec la France, les relations dont un des épisodes fut la rencontre des deux poètes à Paris, au sujet de laquelle, d'ailleurs, nous n'avons presque pas de renseignements.

D'abord, en ce qui concerne la famille de Ronsard, il existe une légende suivant laquelle cette famille aurait été originaire de la Pologne. Au XVII^e siècle un des chefs de la maison de Ronsard, en fournissant à d'Hozier ses preuves de noblesse, affirma, entre autres, « qu'il existait des lettres qui furent données à un des ancêtres du poète par Philippe de Valois, par lesquelles ce roy reconnoit que le père et le filz sont venus, à la tête de cent gentilshommes, de Pologne, les commandant pour son service dans ladite guerre, et qu'ils sont filz et petit-filz du marquis de Ronsard, qui veut et entend qu'ils jouissent, eux et leur postérité, des privilèges de noblesse, tout ainsi que les autres gentilshommes du royaume » (1). On sait aujourd'hui que l'origine orientale des Ronsard n'est qu'une légende et qu'il faut considérer cette famille comme originaire des bords du Loir, du Vendômois. Mais qu'elle ait pu naître, qu'elle ait pu passer de génération en génération, cela prouve combien la Pologne avait été en estime à l'époque, et, de ce chef, cette légende méritait d'être mentionnée ici.

Que l'œuvre de Ronsard ait été connue en Pologne, rien d'étonnant. Au XVI^e siècle, les relations entre la Pologne et l'Occident sont très suivies et très animées : de jeunes Polonais s'en vont étudier en Italie, parfois en France, et, d'autre part, l'Université de Cracovie, qui possède d'illustres professeurs, attire un bon nombre d'étrangers de tous les pays. Et ce qui « facilite tout particulièrement la pénétration de l'œuvre de Ronsard en Pologne et « jusque Danzich », ce sont, — comme le formule si judicieusement M. Laumonier (2), — les relations politiques qui s'établissent entre la France et la Pologne de 1572 à 1574. Rappelons que c'est Jean de Montluc, un ami de Ronsard, qui après avoir déployé des trésors d'éloquence à la diète

de Varsovie, finit par obtenir la succession au trône des Jagellons pour Henri de Valois, duc d'Anjou; que Ronsard collabora au gala des Tuileries, d'août 1573, organisé en l'honneur des ambassadeurs polonais éblouis de tant de faste (1); que parmi les Français qui accompagnèrent Henri de Valois en Pologne, se trouvaient de nombreux admirateurs et amis de Ronsard, entre autres Pibrac, Desportes, du Gast, et que l'un d'eux, Guy du Faur de Pibrac, auquel Ronsard adressa à Cracovie l'ode des *Estoilles*, était chancelier du nouveau roi de Pologne et émerveilla par son éloquence les lettrés de ce royaume lointain ».

Jean Kochanowski fut un de ceux qui passèrent plusieurs années à l'étranger pour y étudier. Il séjourna d'abord en Italie, — à Venise et à Padoue, — puis il vint en France, à Paris. Il quitta Padoue probablement en 1556 et il arriva la même année au bord de la Seine; il est certain qu'en 1557 il était déjà rentré en Pologne, de sorte que son séjour à Paris fut de courte durée, de quelque mois, d'une année tout au plus. Dans une de ses élégies latines, écrite en 1559 (Elegia VIII), il rend compte de son séjour en France : elle est très sobre de renseignements : elle nous apprend que le poète a voyagé en France accompagné d'un certain « Charles », auquel l'élegie est dédiée, qu'il a visité, avec lui, l'Aquitaine, Marseille et la Belgique, qu'il a passé au bord de la Seine, où il a vu Ronsard, enfin que Ronsard, maintenant (1559) que son roi Henri est mort, doit « s'inonder de larmes ».

On a beaucoup discuté qui pouvait être ce « Charles » auquel l'Élegie VIII a été dédiée; longtemps on a supposé que ce fut Charles Sigonius, mais cette hypothèse a dû être abandonnée. Nous serions disposés à croire que le mystérieux « Charles » que l'on croyait être le prénom de l'ami en question, n'est autre que Lancelot de Carle, courtisan de Henri II et évêque de Riez. Bordelais, fréquentant, en 1548, les cours de Dorat, ami de la Pléiade, puis, pendant un certain temps, en mésintelligence avec elle, il s'est réconcilié avec Ronsard au début de l'année 1553. Il était en relations continuelles avec les villes d'Italie et il a séjourné à Paris à la date à laquelle y fut Kochanowski. C'est lui aussi qui aurait pu mettre en rapport les deux poètes (2).

Qu'a fait Kochanowski à Paris? Il a étudié un peu, un peu seulement, car son séjour très court dans cette ville ne lui aurait pas permis d'entreprendre des études de longue haleine. Ce qui est certain, c'est qu'il n'a pas fréquenté les cours de la Sorbonne, mais ceux du Collège Royal (actuellement Collège de France), et pour cause : Ronsard et la

(1) Voir la description de ce gala, par Brantôme.

(2) Il nous est impossible de présenter ici toutes les raisons pour lesquelles nous émettons cette hypothèse. Ajoutons que Lancelot de Carle a publié, en 1560, chez Vascosan à Paris, une traduction française du célèbre traité de STANISLAS HOSIUS, évêque de Warmie, intitulé *De l'expresse parole de Dieu* (Bibl. Nat. D. 21, 891). Il existe une édition de 1862 de ce livre au Musée Mickiewicz de Paris.

(1) Cité par HENRI LONGNON : *Pierre de Ronsard*, Paris, 1912, p. 7.

(2) P. LAUMONIER : *La vie de P. de Ronsard de Claude Binet*, Paris, 1910, p. 210.

Pléiade y avaient leurs « petites entrées » (1). Être élève de ce Collège, c'était encore un des moyens de s'approcher des plus illustres poètes de la France. Il n'y a aucun doute que c'est la poésie française qui intéressait Kochanowski avant toute autre chose. C'est là, et à cette époque, qu'il a rencontré Ronsard; on ignore les détails de cette rencontre, mais elle a dû faire une grande impression sur le poète: il ne l'a pas oublié, en 1559, lorsqu'il écrivit son *Elégie sur la France*. D'ailleurs, être en rapport avec tous ces poètes, plus ou moins connus dans le monde entier, vivre dans l'atmosphère de la célébrité de Ronsard et, avec cela, avoir du talent, n'est-ce pas une excitation à devenir, à son tour et dans son pays, ce que Ronsard fut dans le sien? Mais, bientôt Kochanowski est forcé d'abandonner cette vie d'étudiant, de quitter Paris et l'étranger pour rentrer en Pologne et ne plus jamais en sortir: il apprend la mort de sa mère; de plus, il a dépensé tout son argent pour un « amour » malheureux qui l'a « ruiné ». C'est dans cette situation difficile que le trouve son compatriote Jérôme Ossolinski, qui l'emmène avec lui; il part sans doute avec regret, mais les devoirs l'appellent; il va à la conquête de cette célébrité qu'il a peut-être enviée à Ronsard et qui sera sienne bientôt!...

Une fois encore (en 1574) Kochanowski parlera de la France pour répondre à une insulte faite à sa patrie par un poète français; c'est sans doute le seul malentendu littéraire franco-polonais qui ait jamais existé. Voici son origine: Philippe Desportes, un des compagnons du roi Henri III, mécontent de son voyage et de son séjour en Pologne, écrivit son fameux « *Adieu à la Pologne* »:

« Adieu, Pologne, adieu plaines désertes,
Toujours de neige et de glace couvertes,
Adieu, pays, d'un éternel adieu!
Ton air, tes mœurs, m'ont si fort sceu desplaire
Qu'il faudra bien que tout me soit contraire,
Si jamais plus je retourne en ce lieu.
Adieu, maisons d'admirable structure,
Poisles, adieu, qui, dans vostre closture,
Mille animaux, pesle-mesle, entassez,
Filles, garçons, veaux et bœufs tous ensemble! »

(1) Voir ABEL LEFRANC: *La Pléiade au Collège de France* (« Annuaire du Collège de France », 3^e année, Paris, 1903).

Et Desportes continue, médissant de la Pologne et des Polonais, leur refusant toutes les qualités, les appelant « barbare peuple, arrogant et volage, vanneur, causeur, n'ayant rien que langage ». Jean Kochanowski lui répondit par une satire en latin intitulée *Gallo crocitanti* (« Au Français croassant »):

« Arrêtez, — s'écrie-t-il, — pourquoi fuyez-vous ainsi? Êtes-vous sur la plage de Sicile, sur celle qu'ont déshonorée des vèpres sanglantes? Français, c'est la Pologne que tu fuis, la Pologne, le pays le plus fidèle qui soit aux lois de l'hospitalité... Arrêtez et dites pourquoi vous fuyez. Vous vous plaignez du froid? Qu'entends-je? Le Français craint le frimas du Nord, les intempéries? Ce Français, dis-je, race illustre issue du vieux sang des Troyens, qui devait tailler en pièces les Moscovites et les Cosaques... O! Français, avant que tu n'aies fait prisonnières les armées moscovites, avant que tu n'aies planté tes tentes dans les steppes de la Scythie, il te faut parcourir les steppes glacées et vierges de culture, il te faut apprendre à y conduire d'épais bataillons... Mais, maintenant, tu frissonnes à la maison, tes membres contractés par le froid ont besoin d'être réchauffés par la flamme du foyer: si la guerre éclate, que feras-tu? » (1)

Kochanowski a rendu la pareille au « Français croassant » et l'incident fut clos.

Tels sont les principaux faits franco-polonais de la vie des deux poètes dont les rôles dans leurs patries respectives se ressemblent, car tous les deux ils ont relevé la poésie nationale et lui ont donné un nouveau et glorieux essor.

CASIMIR DE WOŹNICKI.

(1) Nous citons ce passage traduit par M. A. Mansuy et donné par lui dans son essai sur « Un ronsardisant oublié » (*Le monde slave et les classiques français aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, 1912). Cette étude, très documentée et très suggestive, nous paraît pourtant exagérer le ronsardisme de Kochanowski; il existe, il est vrai, des pièces de lui où l'influence de Ronsard est sensible, mais ce ne sont ni les meilleures, ni celles qui ont fait de lui le plus grand poète de l'ancienne Pologne; on chercherait en vain chez Ronsard des poésies telles que les *Thrénes* du poète polonais, de même que chez Kochanowski on ne trouverait pas de pièces pareilles aux *Amours* de Ronsard. Et puis le titre même de l'essai ne répond pas à la réalité des choses: *Un ronsardisant oublié*. « Oublié » par qui? Non pas par les Polonais, puisque c'est leur plus grand poète jusqu'au XIX^e siècle. Par les Français? Mais les Français ne l'ont jamais connu. Il existe pourtant une belle traduction française des *Thrénes*, publiée (en 1884) par l'infatigable M. Venceslas Gasztowt.

LE DUC D'ANJOU HENRI III ROI DE POLOGNE

Le règne de Henri III en Pologne a duré un peu plus de cent jours, de février à juin 1574. Ce court espace de temps a suffi aux Polonais pour leur faire comprendre qu'ils avaient été trompés par l'habileté de Jean de Montluc. La fuite de Cracovie leur a montré combien le nouveau roi se souciait peu de la nation polonaise et, en somme, a été le meilleur dénouement de ce règne éphémère. Henri III est assez représentatif des hommes de son époque, des détraqués qu'il nous est assez difficile de comprendre aujourd'hui. Voluptueux, parfumés, fardés, portant des boucles d'oreilles; passant des journées entières dans leur lit, et parfois s'entre-tuant en des duels féroces — épée d'une main, dague de l'autre — et dont les motifs étaient le plus souvent la religion ou l'amour. La religion, à de rares exceptions, était une posture, la livrée d'un parti politique; l'amour une exaltation, surtout cérébrale, entretenue par la littérature; un passe-temps qui remplissait le vide de la pensée de ces désœuvrés.

Henri était l'idole de sa mère Catherine de Médicis; elle retrouvait en lui sa propre image; il avait toutes les vertus florentines, la finesse, la dissimulation, l'hypocrisie; ni conviction, ni principe, ni conscience. Il était fastueux, avait des goûts artistiques, et faisait même des vers.

L'idée de la candidature d'Henri d'Anjou au trône de Pologne fut inspirée par diverses considérations. Coligny, qui était rentré en grâce, préparait la coalition contre l'Espagne. L'Angleterre, les princes d'Allemagne, la Turquie ne demandaient qu'à entrer en campagne avec nous. Cette guerre, tout en faisant diversion aux querelles religieuses, nous aurait donné les frontières de la Meuse, et peut-être celles du Rhin.

Catherine était contraire à ce projet d'alliance avec des Protestants et des Mécréants. Aussi Coligny travaillait-il le roi pour qu'il limitât l'autorité de sa mère et envoyât au loin son frère Henri. Charles IX le

détestait d'ailleurs; et il y avait déjà eu des scènes très violentes entre eux. Henri était le fils bien-aimé de Catherine, elle trouvait en lui un appui, une aide pour maintenir le roi dans sa dépendance.

Mais, d'autre part, un astrologue lui ayant un jour prédit qu'elle verrait ses quatre fils couronnés rois, elle désirait le trône de Pologne pour Henri, afin que la prédiction pût se réaliser sans qu'elle eût à pleurer la mort de Charles IX, après avoir pleuré celle de François II. Toutes ses démarches antérieures pour trouver à Henri une couronne royale avaient échoué. Elle n'avait pu lui obtenir ni la main de Dona Juana, veuve du roi de Portugal; ni celle d'Elisabeth d'Angleterre. Elle avait même fait au Sultan la proposition extraordinaire de créer pour Henri un royaume d'Algérie, que l'on aurait détaché de l'Empire Turc. La Pologne était bien éloignée sans doute; mais c'était un grand pays riche et puissant. « Il y avait à la cour, parmi les naîns de la reine-mère, un Polonais nommé Krassowski, de bonne maison (son père avait été castellan de Podlachie; une branche de cette famille existe encore aujourd'hui), plein d'esprit et de savoir-faire et fort avant dans les bonnes grâces de Catherine. Il parlait sans cesse de la Pologne, de la richesse et des ressources du pays, de la valeur de la noblesse et de ses sympathies pour la France. On eut par lui tous les renseignements désirables. Il s'offrait comme intermédiaire entre la cour du Louvre et les grands seigneurs polonais de sa connaissance; il devint par la suite un des nombreux agents employés pour faire réussir l'élection du Duc d'Anjou. Il se remua beaucoup et ne fut pas inutile. » (Noailles.)

Pour poser et appuyer la candidature de Henri d'Anjou, on envoya Jean de Montluc, évêque de Valence. Notre revue *Polonia* (26 août 1916 et suivants) a raconté les péripéties de cette ambassade où Montluc et les gentilshommes français qui l'accompagnaient, déployèrent tant

d'habileté à séduire la noblesse polonaise et l'emportèrent sur des concurrents puissants, tels que l'archiduc Ernest, fils de l'Empereur Maximilien II, le fils du roi de Suède, le Duc de Prusse et jusqu'au Grand-Duc de Moscovie, Ivan IV. Quelques jours après l'entrée de l'ambassade en Pologne, arriva la nouvelle du massacre de la Saint-Barthélemy; on accusait le duc d'Anjou d'y avoir pris une grande part. Beaucoup de Polonais avaient embrassé la religion protestante et, naturellement, s'opposaient de toutes leurs forces à l'élection de ce prince, fanatique et sanguinaire. Montluc finit par les rassurer en acceptant et signant, au nom du futur roi, les *Pacta Conventa* auxquels s'ajoutèrent les *articuli Henriciani*. Les *pacta* limitaient le pouvoir du roi qui devait toujours être assisté de huit sénateurs et les consulter dans les cas importants. Le roi s'engageait, expressément, à ne pas inquiéter les protestants. Dans les *articuli henriciani* se trouvait la clause de *non præstanda obedientia* qui libérait les sujets du devoir d'obéissance si le roi transgressait l'un quelconque des articles du contrat.

Un des premiers paragraphes stipulait l'alliance perpétuelle de la Pologne avec la France. Les deux nations y sont restées fidèles jusqu'à nos jours.

Aussitôt après l'élection, une ambassade fut envoyée à Paris pour saluer le nouveau souverain.

L'évêque de Posen, Konarski, en était le chef. Albert Laski et Nicolas-Christophe Radzivil, grand maréchal de la cour en Lithuanie, représentaient les catholiques; Jean Tomicki, André Gorka et Jean Zborowski, les protestants. Deux hommes d'un caractère à la fois conciliant et ferme, Jean Zamoyski et Herbut de Fulstyn, consommés l'un et l'autre dans la connaissance des lois, semblaient destinés à tenir entre les deux partis le rôle de modérateurs.

Les ambassadeurs arrivèrent à Metz le 4 août. Ils furent reçus aux portes de la ville, par le gouverneur Jean de Thévalle, qui vint à leur rencontre, en grande cérémonie, avec Jean de Luxembourg, comte de Brienne, et Charles des Cars, évêque de Langres, envoyés par le roi Charles IX pour les saluer en son nom. Après avoir été fêtés sur tout leur parcours, ils arrivèrent à Paris le 19 août 1573.

Tous les princes du sang, les autorités municipales se portèrent à la rencontre des ambassadeurs.

Le roi de Pologne habitait alors le palais d'Anjou, ancien hôtel d'Alençon et situé rue d'Autriche. Les ambassadeurs lui remirent leurs lettres de créances qui furent lues par le secrétaire Brulart. L'évêque de Posen prononça un discours. Le roi leur fit un accueil très gracieux. Les ambassadeurs rendirent également visite à la reine Marguerite (de Navarre). Ils furent émerveillés de la beauté, de la grâce de la reine. Elle avait répondu en latin à la harangue de Konarski et, si bien, que « tous l'appellèrent une seconde Minerve ou « Déesse d'Eloquence ». (Brantôme.)

Après ces visites de cérémonies, il fallait songer aux affaires; c'est-à-dire faire accepter par le nouveau roi les conditions auxquelles il avait été élu.

Le 26 août, les ambassadeurs furent convoqués au palais d'Anjou. L'évêque Konarski prononça un long discours où il expliqua le jeu des institutions polonaises, traça le rôle de la royauté en Pologne. « Tu auras ce privilège, qui est l'apanage des rois de Pologne, dit-il à Henri, de pouvoir t'endormir en toute sécurité sur le sein de chacun des citoyens : *Quod proprium regum Poloniae symbolum, in sinu cujusque civis tutus obdormire audebis*. Quand il eut parlé, on présenta au roi les actes de son élection, c'est-à-dire les *pacta con-*

venta et les *articuli* et la formule du serment qu'il devrait prêter.

Le surlendemain nouvelle réunion. Tomicki (protestant) lut la formule du serment. Herbut lut ensuite les *articuli*. Quand il en vint au passage de la *paix des dissidents*, l'évêque de Posen Konarski, l'interrompit brusquement et protesta à haute voix. Puis il présenta un écrit où avait été secrètement rédigée, à Varsovie, une protestation signée de tous les évêques et d'un grand nombre de sénateurs. Une vive discussion s'éleva entre les ambassadeurs; les protestants interpellèrent Montluc qui dut avouer que c'étaient bien les articles tels qu'il les avait signés. Henri, profitant du trouble, leur signifia qu'il ne pouvait accepter des articles sur lesquels eux-mêmes n'étaient pas d'accord.

C'est alors que Zborowski (protestant) lui adressa ces mots restés célèbres : *Jurabis aut non regnabis*. Quelques jours après, les ambas-

sadeurs se présentèrent de nouveau devant le roi. L'entente s'était faite entre eux. Seul l'évêque de Posen, Konarski, restait intransigent. On finit par obtenir de lui que pendant le serment, il ne protesterait qu'à voix basse, pour ne pas « faire de scandale ». Henri accepta à peu près tout ce que contenaient les *pacta* et les *articuli*. Une condition qu'il ne voulait ratifier à aucun prix était celle de son mariage avec la princesse Anne, la sœur du roi défunt (elle avait près de cinquante ans). Montluc s'était engagé formellement au nom de Henri, mais celui-ci se déroba en faisant observer qu'on n'avait pas apporté le consentement de la princesse.

Le 10 septembre, le roi de Pologne,

accompagné de Charles IX, du roi de Navarre et de toute la cour, prêta serment à Notre-Dame. L'évêque de Posen fit sa protestation et la remit par écrit à M. de Cheverny. Henri et les ambassadeurs allèrent dîner à l'Archevêché.

Les ambassadeurs présentèrent ensuite à Charles IX une requête en faveur des protestants français. Ils rappelaient la promesse que, pendant la diète d'élection, Montluc avait signée au nom du roi de France. « Nous estimons, disaient les ambassadeurs dans leur « mémoire, que tout ce que Votre Majesté ordonnera et établira en « son royaume, aura grand poids envers notre sérénissime eslu pour « qu'il incline d'un côté ou d'autre, et selon cela, nécessairement, nous « aurons espérance ou crainte des affaires de notre pays. » A la cour, on reçut, d'abord, assez mal cette requête des Polonais. Charles IX fit répondre qu'il n'avait rien promis de pareil, que c'était là des affaires qui ne regardaient pas les Polonais; néanmoins, lui et sa mère comprirent que, pour un temps au moins, la tolérance était une nécessité politique. La nouvelle de l'élection de Henri avait fait lever le siège de La Rochelle; cela donnait l'espoir d'une heureuse influence du libéralisme polonais sur les Français.

Le 13 septembre eut lieu au Palais, en présence du roi, du duc d'Alençon, du roi de Navarre et des deux reines, la remise du décret d'élection au roi de Pologne.

Le lendemain, le nouveau roi fit son entrée à Paris, qui eut lieu également en grande pompe.

Les belles fêtes terminées, le nouveau roi devait songer à se rendre dans son royaume. Il ne semblait pas pressé de quitter la France, s'efforçait de trouver mille prétextes pour retarder son départ. A la fin Charles IX usa de son autorité et le força à se mettre en route. En Pologne on commençait à s'impatienter.

Henri fit son entrée à Cracovie le 15 février 1574 et fut couronné le 21, dans la chapelle du château. A la formule du serment



DÉPART DU DUC D'ANJOU POUR LA POLOGNE EN 1573

(D'après une estampe de l'époque.)

que le roi avait prêté à Paris, l'archevêque de Gnesen substitua l'ancien serment des rois de Pologne, formule qui ne contenait aucune des garanties stipulées à la diète d'élection. Firley s'en aperçut, fit suspendre la cérémonie et somma le roi de jurer selon la formule convenue. Un grand tumulte s'éleva dans toute l'église, et des cris menaçants se firent entendre. Le roi, fort ému, se tenait toujours agenouillé au pied de l'autel. Il se décida enfin à achever le serment et à prononcer la formule qui garantissait la liberté religieuse. La cérémonie s'acheva aux cris de toute la noblesse : *Vivat Rex!* L'archevêque posa sur la tête de Henri l'ancienne couronne des rois de Pologne; puis lui remit les sceaux, le globe, le sceptre et l'épée que Boleslas le Vaillant avait ébréchée contre la porte d'or de Kiev en 1018, et que, depuis ce temps, les rois ceignaient à leur couronnement. Il y eut de nombreuses fêtes et réceptions.

Mais les Polonais ne tardèrent pas à être mécontents de leur nouveau roi. « Il portait cette couronne comme un rocher sur la tête, » écrit Pierre Matthieu qui nous a laissé une curieuse peinture de l'attitude du jeune roi.

« En cette langueur de son exil, Henry n'avait autre contentement qu'à écrire en France; Beaulieu, secrétaire de ses commandements, m'a dit qu'il envoyait quelquefois quarante ou cinquante lettres de sa main et qu'il y en avait de trois feuilles; les dames qu'il n'avait perdues que de veue, avaient la meilleure part de son travail: quand il écrivait à la princesse de Condé, il tirait du sang de son doigt, et Souvray ouvrait et fermait la picure à mesure qu'il fallait remplir la plume pour écrire... Cette solitude où se confinait le roi déplaisait aux Polonais... On murmurait. Il passa alors d'un extrême à l'autre. Il s'installa à Niepolomic, à trois lieues de Cracovie, où il invita les palatins et les plus grands seigneurs du royaume... « ce n'étaient que tournois, danses, chasses, festins et beuveries perpétuelles. »

L'intention de Henri III, en se rendant en Pologne pour occuper le trône, était d'y établir, en s'appuyant sur le parti catholique, le pouvoir absolu. Le légat du pape, Commençon, avait envoyé Gratiani en Saxe où il rencontra le roi allant en Pologne. Gratiani lui apportait des renseignements très documentés sur la Pologne, ses habitants, son gouvernement. Il lui conseillait de mettre ordre aux empiètements de la noblesse, du sénat dont le rôle devait être seulement consultatif, et surtout de *travailler les élections* des nonces (députés des palatins), afin qu'ils soient choisis parmi les catholiques « que pour cela il fallait « les obliger par des bienfaits d'accepter les députations; ce qui ferait « que l'Etat serait mieux servi, et que *les plus hardis ne prendraient pas la place des plus sages* ».

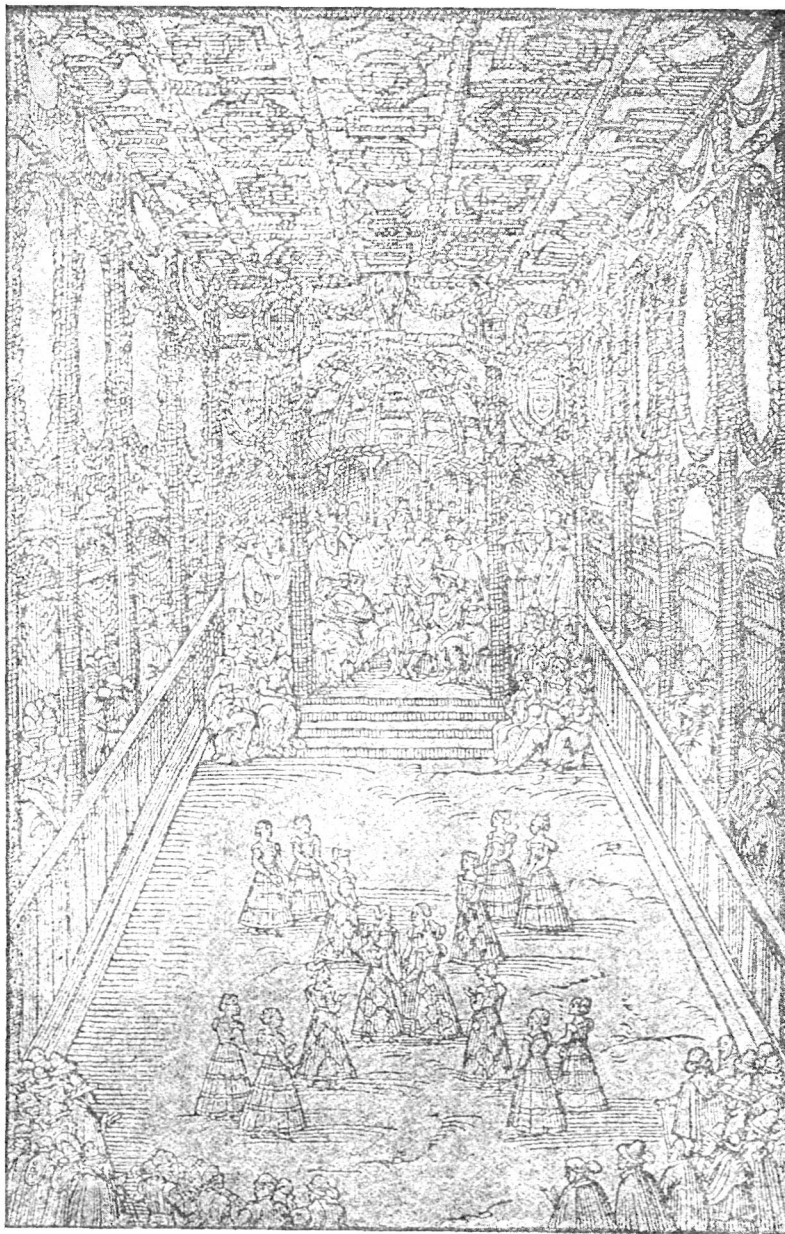
Lansac, qui avait accompagné Montluc dans sa mission en Pologne, avait également rédigé un mémoire pour Henri. Il était d'avis de faire toutes les concessions pour obtenir la couronne. « Après son couronnement, faudra concerter à savoir ce qui sera plus expédient pour « l'établissement du gouvernement absolu de Sa Majesté, le gouvernement ayant toujours été plus louable d'un seul, que non pas de « tous ou de plusieurs. »

Malheureusement, Henri III ne songeait qu'à la France, et dès que le trône y fut vacant, il quitta la Pologne pour n'y plus jamais revenir.

Quand il apprit la maladie de son frère, dont l'état, d'après les lettres de sa mère, était désespéré, la conduite de Henri changea. Il parut prendre intérêt aux affaires; se montra plus souvent en public; renvoya la plupart de ses courtisans français. Il cherchait à plaire à tous ceux qui l'approchaient, affectait de prendre goût aux usages polonais. Il s'exerçait à danser les danses nationales et ne buvait que la bière du pays. La princesse Anne, à laquelle il avait refusé de

s'engager, devant les ambassadeurs à Paris, devint l'objet de ses soins; il donna pour elle des divertissements dans les jardins du château; elle se croyait déjà reine et fit broder des fleurs de lys sur toutes ses robes. La noblesse partageait ses illusions. Cependant le projet de départ était déjà arrêté dans l'esprit de Henri; mais il aurait voulu garder les deux couronnes. Il a continué à porter jusqu'en 1576 le titre de roi de Pologne.

Le mardi 14 juin, il y avait eu grande fête à Cracovie, au palais de l'infante. Le roi y était resté fort tard dans la nuit; le lendemain il devait courir la bague avec quelques seigneurs polonais.



BALLET DE LA REINE CATHERINE DE MÉDICIS

En l'honneur des Ambassadeurs de Pologne (1573).

(D'après « Magnificentissimi »).

Henri avait fixé son départ au vendredi 18 juin. Dans le public les bruits de ses projets de départ prenaient de plus en plus de consistance. Tenczynski en parla au roi, et dit que, pour tranquilliser la population, on avait placé partout des corps de garde. Le roi éclata de rire; il dit que c'était là une bonne précaution, et que, pour rassurer Tenczynski, il se coucherait et s'endormirait devant lui. Il se mit au lit en effet et, tout en laissant mourir les mots peu à peu, il fit semblant de s'assoupir. Tenczynski tira les rideaux et sortit. Dès qu'il fut éloigné, les gentilshommes français désignés pour accompagner Henri entrèrent dans la chambre, habillèrent leur maître et le firent passer par le logis de Miron, d'où ils gagnèrent une petite porte. De là ils marchèrent environ une demi-heure pour arriver à une chapelle abandonnée où attendaient les chevaux. Souvray, Larchant, Miron et du Halle étaient alors seuls avec le roi. On ne tarda pas à arriver à l'endroit où attendaient, au nombre de dix ou douze, les gentilshommes qui devaient former l'escorte.

A peine le monarque fugitif et ses gentilshommes eurent-ils fait quelques pas qu'ils tombèrent dans un marais où ils faillirent rester. Souvray et Larchant finirent par découvrir au plus épais des bois la cabane d'un charbonnier, qui, moyennant la promesse d'une bonne récompense, consentit à servir de guide. Au point du jour on arriva à la petite ville de Zator. On était à une vingtaine de lieues de Cracovie.

Cependant un homme de service qui avait vu sortir le roi alla prévenir Tenczynski. Après quelques hésitations, celui-ci se leva et se rendit aux appartements du roi où, comme grand chambellan, il avait ses entrées à toute heure. Il frappa à la chambre à coucher royale; personne ne répondit. Ne doutant plus, il appela du monde et voulut faire enfoncer la porte; elle résistait; il passa par une fenêtre. Quatre flambeaux brûlaient, comme d'habitude, sur la table, et deux pages se tenaient près du lit dont les rideaux étaient fermés. A la vue du grand chambellan, les deux pages se jetèrent à ses genoux et implorèrent leur pardon, en disant que défense leur avait été faite d'ouvrir à qui que ce fût, avant le jour.

En un instant toute la ville fut sur pieds. Des hommes portant des torches se mirent à courir dans les rues en criant la fuite du roi.

Tenczynski fut le premier à cheval et partit sur-le-champ à la poursuite de Henri, avec deux cents cavaliers. Le maréchal de Lithuanie et le maréchal de Pologne, le staroste de Cracovie, plusieurs castellans, une quantité de gentilshommes et d'officiers de la cour, l'évêque de Cracovie lui-même, se mirent en campagne sur les cinq heures du matin. Il y eut bientôt plus de mille cavaliers dehors.

Le roi avait environ trois heures d'avance sur Tenczynski et cinq ou six sur tous les autres. A Zator où il était arrivé à l'aube du jour, ses forces furent près de l'abandonner. Il se fit frotter les tempes avec un mouchoir trempé dans du vin, but quelques gorgées et remonta à cheval. En peu de temps il gagna une autre petite ville appelée Oswiecim. Il y trouva Pibrac, Villequier, Caylus, Beauvais et Nangis qui l'attendaient. Sans s'arrêter, il continua sa route avec Souvray, Larchant et du Halle; le reste des gentilshommes demeura environ un quart d'heure à Oswiecim pour s'y rafraîchir. Tout à coup on entendit le bruit des chevaux et des cavaliers sur la route de Cracovie. C'étaient les Polonais qui arrivaient. Il y eut alors un sauve-qui-peut général.

Les cavaliers qu'on avait aperçus sur la route de Cracovie étaient Tenczynski, avec ceux de ses hommes qui avaient pu suivre. La plupart ayant fourbu leurs chevaux, étaient restés en route. Tenczynski entra à Oswiecim d'un côté pendant que les Français sortaient de l'autre. En apprenant que c'était le roi qui fuyait, le vieux staroste d'Oswiecim partit en courant de toutes ses forces, prit à travers champs pour couper au court et arriva à la rivière où il trouva le pont rompu. Sans hésiter, il sauta à l'eau, et, croyant reconnaître Henri sur l'autre rive, il lui crie, tout en nageant : « Serenissima Majestas, cur fugis? » A la vue de cet homme à la nage, qui leur baragouinait du latin, le roi et ses gentilshommes ne purent s'empêcher de rire, mais piquèrent de plus belle.

On touchait à la frontière. Un peu au delà, sur le territoire de l'Empire, se trouvait le bourg de Plès (Pszczyna en polonais). C'est là que Bellièvre, parti le mercredi de Cracovie, attendait dans une hôtellerie, avec des chevaux de relais. Deux gentilshommes qu'il avait placés en vedette sur la route accoururent tout essoufflés, avec Miron, et annoncèrent que le roi était en vue et qu'il était poursuivi. En effet, Henri ne tarda pas à arriver.

Tenczynski finit par rejoindre le roi. Entre le souverain fugitif et son grand chambellan, il y eut alors une scène curieuse, dont nous empruntons le récit à Pierre Matthieu : « Le comte de Tanchin

(Tenczynski) fit telle diligence, qu'il trouva le roi un peu au delà de la frontière de Pologne; il ne se présenta qu'avec quatre ou cinq Tartares avec l'arc et la flesche; Bellièvre, le voyant venir au grand galop, donna les deux pistolets qu'il avait à l'arçon de sa selle à Souvray et à Larchant, leur disant : « Tenez, deffendez votre maistre, je me serviray de mon épée. » Ceux-ci allèrent au-devant du comte de Tanchin, et, le reconnaissant, lui demandèrent s'il venait comme amy ou ennemy. Il fit réponse que c'était en qualité de très humble serviteur du roy. « Dites à vos gens qu'ils mettent bas les flesches ou vous en pâtrez le premier. » Il le commanda, mais ne le faisans pas assez promptement, il les menaça en leur langage pour les faire obéyr. Il pria Souvray de le faire parler au roy, qui estait à cent pas de là, et, s'approchant de luy, se voulut mettre à genoux; mais le roy lui commanda de parler à cheval. Il lui dit : « Sire, messieurs du Sénat m'ont envoyé pour « assurer Vostre Majesté de l'incroyable regret qu'ils ont de vostre « départ et vous demander pardon de ce qu'ils n'ont pas reconnu « comme ils devaient la grande grâce que Dieu leur a faite de leur « donner un tel prince pour roy. Que s'il plaist à Vostre Majesté d'y « retourner, comme elle en est suppliée et conjurée très humblement « par les larmes et les vœux de tous les Ordres du royaume, elle y « trouvera plus d'honneur et d'obéyssance qu'on ne luy en pourrait « rendre en nul autre lieu du monde. »

Le roi lui dit : « Comte, mon amy, en prenant ce que Dieu me « donne par succession, je ne quite pas ce qu'il m'a aussi acquis par « eslection : il me fera la grâce de conserver l'un et l'autre : mais la « France qui est la première en droit sur mes volontez, me demande les « devoirs de ma naissance et m'oblige de la secourir en ceste présente « et pressante nécessité; quand j'aurai fait ce que j'espère, je vous « reverray, car j'ay, Dieu mercy, les épaules assez fortes pour soute- « nir l'une et l'autre couronne. » Le comte de Tanchin repart : « Qu'il « ne disposerait jamais plus librement ny absolument des volontez « des Français que des Polonais. »

« Les serviteurs du roy, s'apercevant que ce discours pouvoit estre un amusement pour donner temps aux autres de le joindre, lui dirent qu'ils le devoit renvoyer. Sur quoi le roy lui dit : « Monsieur « le comte, j'ay trop fait de chemin pour retourner. Quand toutes les « forces de Pologne seraient icy, je ne le ferais point, et je donneray « de la dague dans le sein du premier qui sera si hardy que de m'en « parler. Tout le service que vous me pouvez faire est de ramener « vos gens et d'avoir soin des miens. » A ceste parole le comte se picqua le bras, en suçà le sang, jura perpétuelle fidélité au roy, et, pleurant à chaudes larmes, le supplia de luy donner une esguillette et recevoir un bracelet de camayeux, qu'il luy offrait par gage de la fermeté de sa parole. Souvray dit au roy que ce témoignage d'affection méritoit quelque chose de plus grande valeur : le roy lui donna un diamant de douze cents escus, et Souvray lui fit présent des armes complètes qu'il avait laissées dans son logis à Cracovie. Le comte fit ce que le roy lui avait commandé, ramena les Tartares et partit. »

Henri continua son voyage.

ALEXANDRE SCHURR.

(d'après Noailles.)

ENTRÉE DE LA PREMIÈRE AMBASSADE POLONAISE DANS PARIS

le 19 août 1573

Aux portes de la capitale, tout était préparé pour recevoir avec magnificence les ambassadeurs polonais. « Quand ils furent à trois lieues de Paris, — dit un récit de l'époque (*Rev. rétrosp.*, t. IV, p. 49), — le roi de Pologne envoya au-devant d'eux sa maison et famille, conduite par M. de Villequier, son premier chambellan, ses autres chambellans, gentilshommes de la chambre et autres de ladite maison, ensemble ses pages jusques au nombre de cinquante, montés tous sur chevaux d'Espagne ou chevaux turcs, qui furent à Pantin. Et quelque peu après y arrivèrent les princes que le roi Très-chrétien envoyait au-devant d'eux pour les recevoir : c'est à savoir le prince Dauphin, MM. de Guise, marquis de Maine, d'Aumale et marquis d'Elbeuf, le grand écuyer, le sieur de Piennes, d'Humières et le sieur de Foix, conseiller au privé conseil, qui porta la parole de la bienvenue. Et à la rencontre descendirent tous de leurs chariots pour

saluer lesdits princes qui allaient au-devant d'eux; et après en chacun chariot des ambassadeurs, qui sont jusques à onze, entra un prince ou seigneur pour leur faire compagnie. Allèrent aussi au-devant le prévôt des marchands et échevins avec les archers de la ville, et se trouva à la porte Saint-Martin, par laquelle ils entrèrent, mille ou douze cents arquebusiers pour faire une salve avec l'artillerie qui fut tirée. En cette sorte entrèrent en la ville le mercredi, 19^e du mois d'août 1573, vers les trois heures après midi, étant en nombre d'environ trois cents personnes et de cinquante chariots faits à la polonoise, tirés, les uns par quatre, les autres par six chevaux. » Pour gagner le quartier Saint-André-des-Arts où leurs logements étaient préparés, les ambassadeurs eurent à traverser Paris dans presque toute sa largeur. Des arcs de triomphe, couverts d'inscriptions latines composées par le poète Dorat et pleines de choses flat-

teuses pour la nation polonaise (1) s'élevaient partout sur le chemin. Entrés par la porte Saint-Martin, ils longèrent d'abord les murs de l'abbaye de ce nom, descendirent la longue rue Saint-Martin et passèrent le pont Notre-Dame entre les deux rangées de hautes maisons qui le bordaient de chaque côté. Ils traversèrent ensuite l'île, par la rue de la Lanterne et la rue de la Juiverie, qui faisait communiquer le pont Notre-Dame avec le Petit-Pont, à l'extrémité duquel s'élevait le Petit-Châtelet. Le cortège s'engagea sous la voûte sombre et étroite de cette construction massive, et déboucha dans la grande rue Saint-Jacques, pour se disperser dans les rues voisines. On conduisit l'évêque de Posen à l'hôtel d'Hercule, qui appartenait alors à Antonin Duprat, seigneur de Nantouillet, prévôt de la ville de Paris. Cet hôtel, situé dans la rue des Augustins, avait été donné par François I^{er} au chancelier Duprat. Il avait déjà reçu des hôtes illustres, l'archiduc d'Autriche en 1499, et Jacques V, roi d'Ecosse, venu à Paris en 1536 pour épouser Madeleine de France. Les autres ambassadeurs avec leur suite furent logés dans les hôtels et maisons des environs.

De Thou (t. VI, p. 698) nous a laissé une description de l'entrée des ambassadeurs polonais : « Toute la ville, — dit-il, — accourut

à ce spectacle. L'âge, le sexe, le mauvais état même de la santé, n'arrêtèrent personne. Les fenêtres qui se trouvoient sur leur passage en étoient pleines, les toits même en étoient si chargés, qu'il étoit à craindre qu'ils n'enfonçassent. Enfin, les rues regorgeoient, et ces nouveaux hôtes voyoient avec étonnement que l'affluence des spectateurs leur laissoit à peine le passage libre. Les Parisiens, de leur côté, regardoient avec admiration ces hommes d'une taille avantageuse, leur noble fierté, accompagnée d'une gravité extraordinaire, ces longues barbes brillantes, ces bonnets ornés de fourrures précieuses et de pierreries, ces cimenterres, ces bottes garnies d'acier, ces carquois, ces arcs, ces têtes rasées par derrière et ces grands brodequins à galoches de fer. Il n'y en avoit pas un parmi eux qui ne sût parler le latin et plusieurs savoient encore l'italien et l'allemand : quelques-uns même parloient notre langue si purement, qu'on les eût pris plutôt pour des hommes élevés sur les bords de la Seine et de la Loire que pour des habitans des contrées qu'arrose la Vistule ou le Dniéper : ce qui fit grande honte à nos courtisans, qui non seulement ne savent rien, mais qui sont ennemis déclarés de tout ce qu'on appelle science. Aussi, quand ces nouveaux hôtes les interrogeoient, ils ne répondoient que par signe, ou en rougissant. »

MARQUIS DE NOAILLES,

Henri de Valois et la Pologne en 1572.

(1) Voici une de ces inscriptions :

*Miramur cultus, miramur corpora Galli
Vestra Polonorum, qualia semideum.*

POUR LA POLOGNE

L'histoire de la Pologne est étroitement mêlée à l'histoire de l'Europe et chaque fois que la Pologne a décliné, le niveau moral politique de l'Europe a baissé. Il est des heures où, devant la vie de certains hommes comme de certaines nations, on se demande si le fait même de servir l'idéal le plus noble et le plus généreux ne voue pas ces hommes et ces peuples à la douleur, au martyre, à la mort. Certes, des fautes sont à relever dans ces existences individuelles ou collectives le long de la route qui les mène au calvaire et on souhaiterait de rencontrer à côté de leur idéalisme un sens pratique aussi accentué ; mais le fait que l'idéal est maintenu, la constatation permanente qu'il demeure le mobile des actes, des pensées et des rêves, désarmement jusqu'au conseil. Au milieu des intérêts déchaînés ailleurs sans scrupule, âprement, cette religion du meilleur et du plus vrai maintient une grandeur telle que la critique hésite pour céder la place à l'admiration. Jésus, lui aussi, aurait pu être habile et sauver sa tête. Il a préféré demeurer le plus humain des prophètes, le cerveau le plus idéaliste, le cœur le plus généreux, le plus divin des dieux, et son gibet, en dressant sur la paix romaine, matérialisée dans l'injustice, le signe, dès ce jour aboli, de l'esclavage, a vaincu le monde qui, en croyant s'en débarrasser, l'y avait cloué. La nation-christ, en ne luttant pas que pour elle, en se sacrifiant à maintes reprises en vue d'un intérêt supérieur, apporte peut-être, à cette heure, bien que démembrée, un peu de cette victoire, de cette rénovation idéaliste qui, tôt ou tard, récompense un jour, quand même, les grandes causes et les illumine. Vaincue pendant des siècles sur le terrain des faits qui paraissent plus forts que sa protestation tenace, déchirée, mutilée, écartelée, la Pologne réapparaît au-dessus de ces faits mêmes plus puissante qu'eux et déjà, au moment où j'écris ces lignes, une des clefs importantes de la question européenne. Les

temps semblent venir où, entre l'aigle noir qui fouille ses flancs de son bec implacable et l'aigle moscovite dont la sollicitude, d'ailleurs intermittente, s'est montrée souvent trop rude, l'aigle blanche grandit dans sa pureté lucide aux plis de son drapeau amaranthe, les ailes éployées, — d'une autre façon que la croix de Genève mais pour aider également l'œuvre de celle-ci, — comme une garantie de paix.

Comment la France n'aimerait-elle pas une nation semblable ? Le grand écrivain qui vient de mourir, dans la préface parfaite qu'il a mise à une de vos publications, a pu faire sienne, au nom de votre patrie en deuil, l'admirable parole de Montesquieu : « Si je savais quelque chose utile à ma patrie et qui fût préjudiciable à l'Europe ainsi qu'au genre humain, je le regarderais comme un crime. » C'est par une étroite communion de pensée et de sentiment dans un scrupule semblable, — que jamais un cœur boche ne pourrait concevoir — c'est par suite de l'élan naturel, invincible, qui les pousse à le défendre, que nos deux pays se comprennent et se pénètrent. Le maintien d'une pareille volonté de justice et de loyauté est votre tradition comme la nôtre. Dans cette guerre atroce entreprise contre la paix du monde par un peuple dévoyé, la France et la Pologne ne pouvaient qu'accroître encore leurs liens séculaires. Nous nous connaissons depuis longtemps et depuis longtemps aussi nous luttons ensemble. De grands noms polonais brillent au fronton de notre histoire. Celui d'Adam Mickiewicz y rayonne d'un éclat particulier. J'ai signalé plusieurs fois, pour ma part, dans des livres et dans des articles, la psychologie pénétrante de son cours au Collège de France et de ses pages sur la Révolution de 1848. Ce qu'il y a de messianique dans son esprit, — comme dans celui de Hoené Wronski — est plus près du nôtre que certains docteurs, trop exclusivement matérialistes, ne le pensent. Que de pages reconfortantes ! Quels regards d'aigle sur les événements et sur les hommes ! — Il faudra bien que le monde, ne fût-ce que pour vivre, renouvelle

et recompose l'idéal chrétien contre lequel l'Allemagne a frappé d'un bélier si formidable, si sournois et si lourd. Cette guerre est la condamnation même de tout ce qui est exclusivement matériel. Elle démontre aux cerveaux les plus ténébreux la nécessité de la lumière spirituelle véritable — Elle est de Mickiewicz, dans un article du *Pèlerin polonais*, cette pensée si juste que la Révolution Française a rendu les partis européens. On peut dire aussi, maintenant surtout, que la grande guerre, continuant l'œuvre entreprise en 89, a rendu les patries européennes. Il est vrai que la vôtre et la nôtre l'ont toujours été. L'Allemagne, au contraire, s'est enfermée en elle seule; bien plus, elle n'est pas restée allemande, elle est devenue prussienne. Comme de vieilles luttes, notamment celles que vous meniez du temps de Conrad de Mazovie et du roi Kasimir contre les chevaliers teutoniques s'éclairent d'un jour renouvelé à la lueur des batailles contemporaines ! Nos paysans de la Bresse voyaient plus loin, dans leur instinct profond, que les politiques soi-disant avisés qui entraînaient la monarchie censitaire à l'abîme, quand ils disaient en mars 1833 à leur député : « Ne craignez pas la dépense s'il s'agit de secourir la Pologne, car la Pologne, c'est encore la France ». Il est bon de rappeler aujourd'hui ces paroles populaires spontanées.

Je crois fermement que l'heure est venue où vont se réaliser les lignes suivantes de celui qui dort à Cracovie son dernier sommeil. Je conseille aux diplomates, à tous les diplomates, de les méditer : « La Pologne une fois encore se dressera devant le tribunal de ce monde ; seulement, pour comparaître derechef à sa barre, elle a besoin d'avoir entendu l'appel de quelque tempête universelle. Alors, cet immense ébranlement enfantera et réalisera des aspirations jusqu'ici inconnues ; les hommes doués du génie politique, du génie de l'action, sauront comprendre les besoins nouveaux et les satisfaire par la création de ressources nouvelles qui, aujourd'hui, échappent au regard et sont déclarées impraticables. »

Je suis de ceux qui le souhaitent, qui le veulent et qui y aideront. Je suis convaincu que votre pays facilitera la démocratie européenne et s'efforcera, en même temps que le nôtre, à unir les nations dans la liberté.



Ce ne sont pas là de simples paroles et les Polonais le savent. Ils déjoueront la tactique allemande qui consiste à leur enlever toute leur confiance dans les démocraties occidentales. La France, l'Italie et l'Angleterre n'ont cessé d'agir en votre faveur et mieux que par des mots. La propagande germanique établit d'ailleurs elle-même la

preuve de son mensonge. En ce moment les Polonais, restés sur le territoire de la patrie, mesurent cruellement la distance qui sépare les actes des paroles. Enfin la Pologne sait bien que la France a un intérêt particulier à sa reconstitution indépendante. Le congrès de Vienne a été essentiellement une œuvre antifrançaise. Les événements qui bouleversent l'Europe en anéantissent les derniers résultats qui subsistaient encore ; et la défaite de la Sainte-Alliance, c'est la résurrection inéluctable de la nationalité polonaise.

Votre âme vivante et toujours protestataire sait qu'elle n'a rien à attendre de l'Allemagne. Toute votre histoire vous l'a appris. Elle vous l'apprend encore plus durement que par le passé. Il n'y a pas de lutte, peut-être, pareille à celle qui met aux prises depuis le moyen âge le germanisme envahissant et votre revendication slave. Là encore, sur ce terrain, nous sommes étroitement unis. Ne l'oubliez jamais. Souvenons-nous ensemble, notamment, des paroles du chancelier Bulow : « La marche de l'Est est plus inquiétante que la ligne des Vosges » et de celles de Guillaume II à Malborg, où il célébrait les chevaliers teutoniques : « Un Prussien de l'Est est une sentinelle allemande en face du polonisme menaçant ; il ne doit jamais abandonner son poste. »

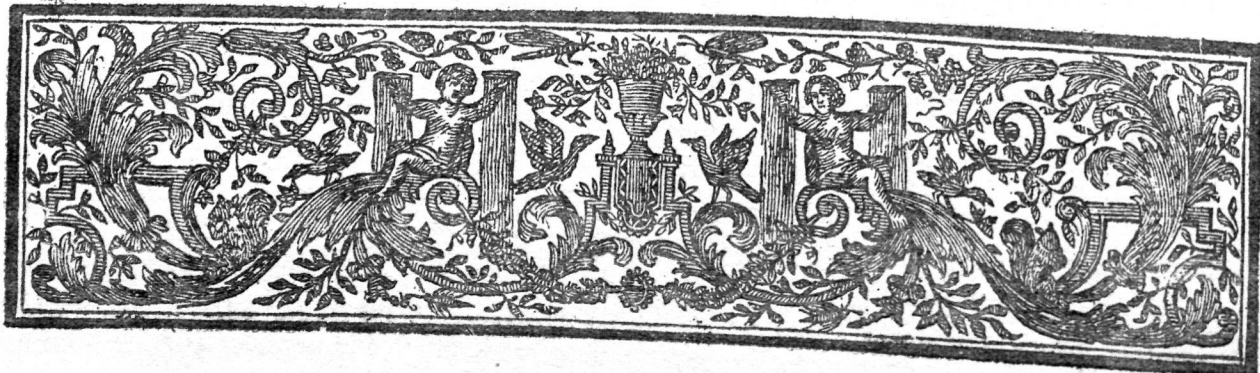
La Pologne est la France du Nord, et le mot n'est pas d'aujourd'hui.

Un casque d'officier prussien ramassé sur le champ de bataille de la Marne et que tous ont vu aux Invalides montre la ténacité dans la haine par le nom de Waterloo qu'il inscrit au-dessus de sa jugulaire. C'est à Waterloo, justement, sur la vaste plaine fatidique que l'on a appelée le Golgotha des nations, que la Pologne a, jadis, contracté dans le malheur commun son alliance immortelle avec la France.

Elle la célébrera demain dans la victoire nécessaire par sa résurrection. Cela sera parce que cela doit être, parce que nos deux nations se complètent et sont encore appelées à se soutenir. Toutes deux, contre les abominables théories qui, trop longtemps ont dégradé l'homme en l'abaissant, gardent la double flamme de l'esprit et du cœur, le culte de ce qui est vrai et de ce qui est grand. Quelles que soient les tourmentes qui aient passé sur elles, elles ont su conserver l'une et l'autre l'énergie qui permet de rester debout, la force morale qui vous tient droit, face à face avec le destin. Cette force morale est le seul métal que rien ne puisse entamer et ce sera l'éternel honneur de nos deux pays que d'en avoir dressé au-dessus de tout l'inextinguible et souverain flambeau.

ANDRÉ LEBEY,

*Député, membre de la Commission
des Affaires Extérieures.*





JEAN DE MONTLUC

(1508-1579)

Evêque de Valence et de Die, ambassadeur de France, fit élire au trône de la Pologne le duc d'Anjou, Henri de Valois.

(D'après un tableau de l'époque de l'évêché de Valence.)



HENRI III DE VALOIS

(1551-1589)

Roi de Pologne (1573-1574)

(D'après une vieille estampe.)



JEAN DE MONTLUC

Seigneur de Balagny, maréchal de France, fils naturel de Jean de Montluc, évêque de Valence et de Die, envoyé en Pologne, en 1572, par son père, futur ambassadeur, auprès de la cour de Sigismond-Auguste.

(1545-1603)

(D'après une gravure de l'époque.)



PIERRE DE RONSARD

(1524-1585)



JEAN KOCHANOWSKI

Poète polonais

(1530-1584)



Tapiserie ancienne représentant la réception, à la cour de la reine Catherine de Médicis, des Ambassadeurs polonais venus offrir la couronne de Pologne au duc d'Anjou.

BALLET DE LA REINE CATHERINE DE MÉDICIS en l'honneur des Ambassadeurs de Pologne (1573)

Elle les festina fort superbement en ses Tuileries : et après souper, dans une grand'salle faicte à poste et toute entournée d'une infinité de flambeaux, elle leur représenta le plus beau ballet qui fut jamais fait au monde (je puis parler ainsy), lequel fust composé de seize dames et damoiselles des plus belles et des mieux apprises des siennes, qui comparurent dans un grand roch tout argenté, où elles estoient assises dans des niches en forme de nuées de tous costez. Ces seize dames représentoient les seize provinces de la France, avecques une musique la plus mélodieuse qu'on eust sceu voir : et après avoir fait dans ce roch le tour de la salle par *parade* comme dans un camp, et après s'estre bien faict voir ainsy, elles vindrent toutes à descendre de ce roch, et s'estant mises en forme d'un petit bataillon bizarrement inventé, les violons montans jusques à une trentaine, sonnans quasy un air de guerre fort plaisant, elles vindrent marcher sous l'air de ces violons, et par une belle cadence sans en sortir jamais, s'approcher et s'arrester un peu devant Leurs Majestez, et puis après danser leur *ballet* si bizarrement inventé, et par tant de tours, contours et destours, d'entrelasseurs et meslanges, affrontemens et arrests, qu'aucune dame jamais ne faillit de se trouver à son point ny à son rang : si bien que tout le monde s'esbahit, que parmi une telle confusion et un tel désordre jamais ne faillirent leurs ordres, tant ces dames avoient le jugement solide et la retentive bonne, et s'estoient si bien apprises. Et dura ce ballet bizarre pour le moins une heure, lequel estant achevé, toutes ces dames représentans lesdictes seize provinces que j'ay dict, vindrent à présenter au roy, à la reyne, au roy de Polongne, à Monsieur son frère, et au roy et reyne de Navarre, et autres grands et de France et de Polongne, chacune à chacun une placque toute d'or, grande comme de la poulme de la main, bien

esmaillé et gentiment en œuvre, où estoient gravez les fruicts et les singularitez de chasque province, en quoy elle estoit plus fertile, comme : la Provence des citrons et oranges, en la Champagne des bledz, en la Bourgogne des vins, en la Guyenne des gens de guerre (grand honneur certes celui-là pour la Guyenne), et ainsy consécutivement de toutes autres provinces.

BRANTÔME : *Mémoires*, éd. Lalanne, t. VII, pp. 371-2.

Une des « nymphes », personnifiant la France, récita, avant le ballet, une ode de Ronsard, écrite spécialement pour cette fête (réimprimée pour la première fois, depuis 1573, dans l'étude de M. Laumonier : *Ronsard poète lyrique*, p. 755-7). Voici le passage de cette ode concernant la Pologne :

... Le Ciel qui tout dispense
Luy [à Henri III] a donné pour récompense
L'heur qu'autre Prince n'avoit eu,
Et d'avantage lui ordonne
Le grand sceptre de la Polonne
Pour le loyer de sa vertu.
Afin que l'un sa force estande
Sur la France : et l'autre commande
Aux peuples sous l'ourse escartez,
Et que toute l'Europe craigne
Ceste race de Charlemaigne,
Deux grands Monarques indontez.
O Polonne chevaleureuse,
Trois et quatre fois bienheureuse
D'avoir si sagement esleu
Ce Duc pour régir ta Province.
Si le Ciel n'avoit point de Prince,
Le Ciel mesme l'eust bien voulu —

SAINT-AMANT ET LA POLOGNE

En 1645, Marie-Louise de Gonzague accepta la main et le trône de Ladislas-Sigismond, roi de Pologne, lequel mourut peu après. Son frère, l'ex-jésuite et cardinal Casimir, fut son successeur comme roi et comme époux : il prit pour femme, en 1649, la veuve de Ladislas. L'abbé de Villeloin, le sieur de Marolles, jouissait alors d'une immense réputation et d'une non moins grande influence auprès de la nouvelle reine, dont il avoit été le précepteur. Il mit son crédit au service de ses amis, entre autres de Saint-Amant (1). Dans ses *Mémoires*, en effet, à la date de 1645, on lit : « La reine de Pologne mit en considération l'estime que je luy avois toujours faite des vers de M. de Saint-Amant, qu'elle avoit ouï quelquefois de ses poèmes sérieux avec beaucoup de plaisir, et le tint au nombre des gentilshommes de sa maison, avec une pension de trois mille livres, qu'elle lui octroya par brevet et qu'elle fit expédier exprès... »

La reine de Pologne avoit pour secrétaire de ses commandements M. des Noyers, ami du poète, qui ne le servit pas moins que l'abbé de Marolles auprès de leur protectrice commune. Saint-Amant contracta envers la reine de Pologne, des Noyers et l'abbé de Marolles, une triple dette qu'il paya en pièces de toute sorte.

Dans un *Sonnet à la reine de Pologne*, il parle de l'amour qu'elle a inspiré « au plus grand roy du pôle », mais ne dit mot des visites nocturnes qu'elle recevoit de Cinq-Mars, ni des lettres qu'elle lui écrivit, et qui faillirent tant le compromettre lorsqu'il mourut.

L'Épître à l'hiver sur le voyage de Sa Sérénissime Majesté de Pologne est écrite dans un style plein de dignité ; quelques vers même sont de la plus grande beauté, celui-ci par exemple, où l'on voit Borée

Ployer l'orgueil qui couronne sa teste.

Nous ne citons que pour mémoire :

Sonnet à la Sérénissime Reine de Pologne, en luy envoyant une partie du Moïse. — *Sonnet à la santé, pour le second mariage de la S. R. de P.* (1649).

Lorsqu'il fit son *Épître diversifiée à Monsieur Des Noyers*, Saint-Amant étoit à Collioure, port de mer du Roussillon, dont le gouverneur étoit Tilly, son ami intime. Dans son épître, il remercie Des Noyers de lui attirer tant de faveurs de la reine...

Il avoit un asile ouvert à la cour de la reine de Pologne, qui faisoit de lui une estime particulière. Lorsqu'il se rendit auprès d'elle, il y trouva, avec de bons appointements, le titre de conseiller d'Etat de la reine et de gentilhomme ordinaire de sa chambre. Le désir de présenter à sa protectrice son poème du Moïse sauvé, auquel il travaillait depuis long-temps, l'avoit décidé à faire ce voyage.

Pour se rendre à Varsovie (2), il passa par la Flandre ; mais il fut arrêté et conduit à Saint-Omer, où il resta quelque temps en prison. On fouilla ses papiers ; le Moïse fut saisi, et, sans le nom de la reine qu'il invoqua, « le Moïse sauvé — c'est lui qui parle — étoit le Moïse perdu... »

(1) Marc-Antoine de Gérard, sieur de Saint-Amant (1594-1661).

(2) Son voyage et ses impressions de Pologne sont décrits par les deux pièces suivantes : *La Vistule sollicitée* (1650) et *La Polonoise* (1658). C. W.

L'accueil qu'il trouva en Pologne fit oublier à Saint-Amant et son arrestation à Saint-Omer, et les fatigues du voyage, et les désagréments des hôtelleries. Il resta en route jusqu'à l'entrée du carême ; il arriva à temps pour faire des stances sur la grossesse de la reine de Pologne, et, avec les stances, des prédictions qui ne réussirent pas.

« La reine de Pologne estoit accouchée d'une fille ; sur quoy M. de Saint-Amant fit des vers qui nous furent envoyés de Varsovie, où il estoit alors. Mais l'augure qu'il fit pour la naissance de la princesse royale ne fut pas accomply, selon ses souhaits et les nôtres, puisqu'elle mourût bientôt après, aussi bien qu'un frère que le ciel lui avoit donné ; mais il se contenta de montrer l'un et l'autre comme deux astres qui paroissent en même temps qu'ils descouvrent leur splendeur. » (*Mémoires* de Marolles.)

Saint-Amant eut tort d'oublier les prédictions malencontreuses de Marot et le *si qua fata aspera rumpas* de Virgile. Sa pièce, d'ailleurs, ne méritoit pas un meilleur succès. Ses stances sur la grossesse, ses sonnets sur les prochaines couches de la reine, et sur la naissance du Prince de Pologne, n'ont rien de remarquable.

Saint-Amant passa deux années en Pologne. Il ne rentra en France qu'en 1651, après avoir fait, de la part de Marie de Gonzague, un voyage de Stockholm, qui lui profita peu, pour assister au couronnement de la reine de Suède...

La reine de Pologne, paroit-il, ne l'oublioit pas ; il a reçu d'elle une lettre de change, et il est dans un grand embarras pour lui faire des remerciements en rapport avec un tel bienfait.

Après tout, l'argent est reçu. Saint-Amant, reconnoissant, se propose de donner en retour à la reine quelque ouvrage digne d'elle. Mais quel ouvrage lui présenter ? Déjà c'est à elle qu'est dédié le Moïse ; il a chanté toutes ses grossesses ; il se décide à écrire une seconde idylle héroïque, la *Généreuse*.

Ce second poème est peu connu. Il fut composé en 1656 à l'occasion du combat de Varsovie, où la reine de Pologne elle-même commanda les canons pendant trois jours et aida son mari Casimir à se raffermir sur le trône. Lorsque cette pièce parut, en 1658, l'auteur écrivit à la princesse palatine, sœur de la reine Marie-Louise, une épître dédicatoire, où après l'avoir priée de faire parvenir la *Généreuse* à la reine, il ajoute : « Elle apprendra par là qu'un de ses vieux et plus fidèles domestiques vit encore... pour souhaiter qu'elle se voye et bientost et de tout point rétablie au fleurissant et paisible état où il a eu le bonheur de la voir autrefois. Ce n'est point, Madame, par la bouche de l'intérêt que je parle : ce n'est point mon foible, Dieu mercy ; et j'oseray dire avec une honorable fierté que ceux qui me connoissent jusqu'au fond du cœur me tiennent assez généreux et assez détaché de la fortune pour n'avoir jamais offert l'encens à son idole, pour ne lui avoir jamais lâchement sacrifié mes soins et mes peines, et enfin pour n'en avoir jamais voulu faire le moindre de mes desirs. »

Saint-Amant fut bien inspiré en conservant sa fidélité pour une reine malheureuse, mais il oubliera que sa vieillesse un peu affoiblie n'avoit plus sa verve ni ses accents d'autrefois...

Ch. I. Livet : *Saint-Amant, sa vie et ses œuvres*.

LA DEUXIÈME AMBASSADE POLONAISE

LE MARIAGE DE MARIE-LOUISE DE GONZAGUE

Nous vîmes dans cet hiver (1645) la seconde ambassade des Polonais, qui fut belle et digne de notre curiosité... Nos Français, au lieu de se moquer d'eux comme ils en avoient eu le dessein, furent contraints de les louer et d'avouer franchement, à l'avantage de cette nation, que leur entrée méritoit nos admirations. Je les fus voir passer à la place Royale, chez M^{me} de Vellesavin, où la dame du logis

entra par la porte Saint-Antoine, avec beaucoup de gravité et le meilleur ordre du monde.

Premièrement nous vîmes passer une compagnie de gardes à pied, habillés de rouge et de jaune, avec de grandes boutonnères d'orfèvrerie sur leurs habits. Ils étoient commandés par deux ou trois officiers richement vêtus et fort bien montés. Leurs habits étoient



LA MAGNIFIQUE ENTRÉE DES AMBASSADEURS POLONAIS DANS LA VILLE DE PARIS, LE 19 OCTOBRE 1645

D'après une ancienne gravure (Collection d'Antoni Potocki.)

nous donna une grande collation; et nous y rencontrâmes une bonne compagnie pour la manger.

Le palatin de Posnanie et l'évêque de Warmie furent ceux que le roi de Pologne choisit pour venir épouser la princesse Marie, et pour la lui mener. Ils voulurent paraître habillés à la mode de leur pays, afin de faire mieux éclater leur magnificence et leurs belles étoffes. Le duc d'Elbeuf fut envoyé par la Reine, avec une douzaine de personnes de condition, pour les recevoir, et les carrosses du Roi, du duc d'Orléans et du Cardinal y furent envoyés. Mais, à dire le vrai, ils parurent vilains en comparaison de ceux que ces étrangers avoient amenés, et qui avoient traversé toute l'Allemagne. Ils firent leur

composés d'une veste à la turque fort belle. Ils portoient par-dessus, un grand manteau à manches longues, qu'ils laissoient pendre négligemment sur un côté du cheval. Leurs vestes étoient enrichies de boutons, de rubis, de diamans, de perles, et les manteaux de même, doublés de même que les vestes.

En suite de cette compagnie, il en parut une autre dans le même ordre, commandée par des officiers plus richement vêtus. Leurs vestes et manteaux étoient de la couleur de leurs heiducs, de vert et de gris-de-lin. Nous vîmes encore deux autres compagnies à cheval qui portoient les mêmes livrées que ceux qui étoient à pied, dont l'une étoit rouge et jaune, l'autre grise-de-lin et verte, excepté

que ceux-ci étoient vêtus de plus riches étoffes, que les harnois des chevaux étoient plus beaux et qu'ils avoient plus de pierreries. Après eux venoient nos académistes (jeunes seigneurs qui s'étaient exercés dans les manèges d'équitation) qui, pour faire honneur aux étrangers et déshonneur à leur pays, étoient allés au-devant d'eux; mais ils parurent pauvres, et leurs chevaux aussi, quoiqu'ils fussent chargés de rubans et de plumes de toutes couleurs. En cette occasion, la mode des Français, de ne porter pour toute parure que des rubans, fut trouvée chétive et ridicule.

Après ces compagnies venoient beaucoup de seigneurs polonais, chacun avec leur train et leur livrée, vêtus de gros brocarts d'or et d'argent... Chaque Polonais avoit un Français à son côté. Il y avoit eu des gens de la cour, et des mieux faits, qui avoient été au devant d'eux.

Ce cortège occupoit un long espace de chemin : par conséquent, il embellissoit fort l'entrée... Le palatin et l'évêque de Warmie marchoient les derniers. Auprès d'eux étoient le duc d'Elbeuf et le prince d'Harcourt, son fils. Le Palatin étoit beau de visage : il avoit le teint beau, les yeux noirs; il avoit bonne mine, portoit la barbe un peu longue et un peu épaisse. L'évêque avoit bonne mine, n'avoit rien de différent des nôtres, pas même les cheveux rasés. Après eux marchoient leurs carrosses, couverts d'argent massif partout où les nôtres ont du fer. Les chevaux qui les trainoient étoient beaux et gras, et ne paraissoient point harassés de leur voyage. Enfin, tout ce qui se vit étoit digne d'être montré en parade. Ils traversèrent la ville en cet état : le peuple étoit dans les rues; et les personnes de qualité aux fenêtres. Le Roi et la Reine étoient au balcon qui donne sur la place, à dessein de les voir; mais ils n'en purent avoir le plaisir, parce qu'il étoit trop tard quand ils passèrent. On les mena loger à l'hôtel de Vendôme, qui étoit vide par l'exil de ceux qui en étoient les maîtres; et le Roi les y traita toujours magnifiquement.

Ces étrangers eurent audience dans la grande galerie du Palais Royal, qu'on avoit retranchée à la moitié par un amphithéâtre au pied duquel la Reine étoit. Les princesses et les duchesses qui formoient le cercle, et toutes les autres dames, étoient derrière. On eut quelque dessein de célébrer ce mariage avec les cérémonies requises en telles occasions..., mais la reine jugea plus à propos de faire cette cérémonie en particulier. On commença par Mademoiselle à exclure tout le reste, si bien que jamais noces ne furent plus solitaires pour être faites sous la pourpre et avec le sceptre.

Le jour étant pris, M^{me} la princesse Marie vint de l'hôtel de Nevers dès le matin dans la chambre de M^{me} de Bregi, femme de l'Ambassadeur de France, qui logeoit au Palais-Royal... Je la fus voir comme elle s'habilloit pour cette célèbre journée. Je la trouvai belle, et plus blanche, ce me semble, qu'à son ordinaire, quoiqu'elle le fût beaucoup de son naturel... Elle étoit de belle taille, et alors elle étoit d'un embonpoint raisonnable. Elle avoit alors trente-trois ans. Elle avoit les yeux noirs et beaux, les cheveux de même couleur, le teint beau, les dents belles, et les autres traits de son visage n'étoient ni beaux ni laids; mais tout ensemble elle avoit de la beauté, avec un grand air dans toute sa personne qui convenoit à une reine.

Son habit de noces étoit un corps et une jupe de toile d'argent blanche en broderie d'argent. Par dessus cet habit, elle avoit eu dessein de mettre son manteau royal à la polonoise, qui est blanc, semé de grandes flammes d'or; mais, comme le mariage se fit sans cérémonie, la Reine fut d'avis qu'elle ne le mit point. Elle demeura donc avec ce corps et cette jupe blanche, qui, étant faite pour mettre dessous, étoit trop courte, et n'avoit pas la gravité requise pour cette occasion. Elle étoit parée des perles et des diamans de la couronne, que la Reine avoit accommodés ensemble de ses mains. Cette parure étoit accompagnée d'une couronne fermée, faite de gros diamans et

de grosses perles d'un grand prix. Quand elle fut prête de mettre la couronne sur sa tête, elle douta si elle le devoit faire que la cérémonie ne fût achevée, et me commanda d'aller le demander à la Reine, qui me fit l'honneur de me dire qu'elle n'étoit pas encore en droit de cela. Quand elle fut habillée, elle voulut se montrer à la Reine, qui étoit dans son appartement. Elle passa la terrasse qui traverse les deux corps de logis avec deux de ses amies, ma sœur et moi.

Les Polonais qui étoient dans la cour en bas, attendant l'heure de la messe, la voyant, se mirent à jeter de grands cris d'allégresse et lui donnèrent mille bénédictions... La Reine... la mena à la chapelle par la grande galerie. Il n'y avoit pour toutes personnes que le Roi, la Reine et celle qui l'alloit devenir, le petit Monsieur et le duc d'Orléans...

L'évêque de Warmie célébra la messe (le 6 novembre 1645) et le mariage de son Roi et de sa Reine, que le Palatin épousa au nom de son maître. Après que la messe fut dite, on lui mit la couronne sur la tête. Ce fut M^{me} de Senecé et Champagne, le coiffeur, qui lui rendirent ce bon office. Outre les Polonais, il n'y avoit dans la chapelle, après les personnes royales et de sang royal, que la dame d'honneur de la Reine que je viens de nommer, le maréchal d'Estrées, M^{me} de Montausier et M^{me} de Choisy. Ces trois dernières étoient intimes amies de la reine de Pologne : elle avoit supplié la Reine de les y souffrir. M^{me} de Bregi, ma sœur et moi, y étoient aussi (1).

M^{me} DE MOTTEVILLE. (*Mémoires.*)

(1) Le Cardinal Retz cite, dans ses *Mémoires*, les couplets populaires suivants qui ont été faits à l'occasion du mariage et du départ de Marie-Louise de Gonzague

C'est la princesse Louise
Qui va coucher sans chemise,
Dans les inutiles bras
D'un monarque à barbe grise,
Dont le lit n'a point de drap.

C'est sa trop maligne étoile
Qui la conduit à pleine voile,
Dans un pays de glaçons
Où l'on n'aura point de toile
Pour lui faire des chaussons.

Elle s'en va, cette Reine;
Mais on dit qu'elle est en peine
Et qu'on l'entend soupirer,
En songeant à la bedaine
Du Roi qui doit l'épouser.



Fac-similé de titre d'un des premiers ouvrages français sur la Pologne. Les *Chroniques* de BLAISE DE VIGENÈRE (littérateur et diplomate; 1523-1590) ne sont qu'un résumé des chroniques polonaises.





Frontispice de la " Varsoviennne ", par CASIMIR DELAVIGNE.
(Lithographie de Tellier..)



l'approche d'une nouvelle année, la Pologne demande à ses amis anciens et fidèles un acte de foi et d'espérance dans ses destinées, dans sa renaissance historique.

Cet acte vient naturellement aux lèvres des Français, jaillissant de leur cœur, évoquant la fraternité d'âme séculaire de la France et de la Pologne.

Et nous tenons d'autant plus à proclamer cette fraternité, après la manifestation hypocrite et menteuse des Austro-Allemands en novembre dernier.

Quelle est cette Pologne qu'ils prétendent créer et organiser? Un réservoir d'hommes à enrôler sous leurs drapeaux, sans souci de leurs répugnances ethniques et de leurs traditions nationales.

Quand les diplomates de l'Entente victorieuse se réuniront pour refaire l'Europe selon le droit et la justice, ils auront d'autres dispositions et d'autres égards pour la Pologne et ils auront à cœur de lui donner à la fois la vie complète et la liberté.

Paris, le 3 décembre 1916.

CHARLES DUPUY,

*Sénateur de la Loire, Ancien Président du Conseil des Ministres,
Ancien Président de la Chambre des Députés.*

JEAN LE GRAIN (JAN ZIARNKO)

Peintre-Graveur polonais (XVII^e siècle)

Il est venu en France à l'aube un peu grise, comme toutes les aubes, à l'heure où la nuit combat encore le jour naissant, du grand siècle, qui a vu naître, grandir et s'épanouir l'art incomparable de la Gravure française. Il est venu à Paris après avoir traversé dans un voyage studieux et besogneux l'Allemagne, retentissante de la gloire de Dürer et l'Italie où Marc Antoine a récemment établi les lois des arts graphiques. Peut-être est-il venu dans les flots de cette vaste invasion italienne qui suivait la fortune des reines italiennes en France, car il a quelques humbles attaches à la cour. Une petite planche emblématique de lui représente une civette entourée d'un paysage du jardin de la reine et est dédiée : « Amico Vigerio cubiculario regio » (1608). C'est peut-être grâce à ces relations modestes qu'il doit ses petites entrées dans toutes les grandes fêtes et solennités de la cour? Il est possible d'ailleurs qu'il jouit aussi de la protection d'un de ces grands seigneurs polonais qui à cette époque fréquentent beaucoup la cour française. Les Radziwill et les Myszkowski sont

reçus dans l'intimité de Fontainebleau par le grand roi et capitaine qui se plaît en compagnie des chefs d'armes; les évêques polonais fréquentent le milieu de la reine; des grands seigneurs s'arrêtent longtemps à Paris pour étudier à la Sorbonne et pour se divertir à la Cour. Il est bien possible que l'artiste approche ces milieux tout-puissants. Quand Jacques Sobieski, père du futur roi polonais, libérateur de Vienne, arrive à Paris, pour étudier d'abord, pour assister en observateur avisé aux événements qui se précipitent depuis l'assassinat de Henri IV jusqu'aux premières années troublées du règne du jeune Louis; quand il fait un voyage de piété à la tombe de saint Jacques de Compostelle; quand il note les particularités de nombreuses villes de France qu'il traverse — l'artiste studieux, peintre et graveur Ziarnko semble bien, sinon l'accompagner, du moins le suivre avec son burin et son pinceau. Il exécute une grande série de seize planches dont le sujet est justement la vie de saint Jacques, patron du grand seigneur polonais; il retrace certaines étapes de

son voyage; il dessine toutes les scènes plus ou moins historiques auxquelles fait allusion dans ses mémoires le père du futur défenseur de la Chrétienté. — En tout cas les mêmes flots entourent et portent et le seigneur et l'artiste. deux témoins attentifs du grand drame dont le foyer est la cour et la ville et qui se répercute sur la scène de la France et du monde.

Il sera curieux de faire paraître un jour la relation du voyage de Jacques Sobieski, illustrée par les gravures de Ziarnko — tant les deux travaux se complètent mutuellement, faisant un ensemble intéressant : le témoignage de deux Polonais sur la vie française au commencement du xviii^e siècle.

Sitôt arrivé à Paris, Ziarnko se fait son chroniqueur fidèle. Il est d'ailleurs absolument certain que ce n'est pas seulement l'attrait des

portraiture dans les apothéoses empanachées le Roy et la Reyne; il suit les cortèges funèbres ou nuptiaux; il s'agenouille devant le lit de parade de la pauvre et frivole reine Marguerite... Entre 1600 et 1630 il assiste, on peut l'affirmer, tel un infatigable nouvelliste, à tous les événements de la cour et de la rue où un crayon rapide peut être utilement associé à une légende, un quatrain, une épigraphe ou une épitaphe. Aussi ses dessins parfois relèvent de la sténographie, ils sont sommaires et rapides, parce que pressés, ils sont naïfs et simplifiés, parce que destinés à satisfaire le goût de la populace. Et Ziarnko, ou, comme il signe souvent, Le Grain, polonais, s'achemine d'une officine à l'autre, de la Vigne d'or qui fleurit en la rue Saint-Jacques pour le sieur Pierre Broy jusqu'à la maison du sieur Brou à l'impasse des Deux-Anges. Il travaille pour



SABBAT, par JEAN LE GRAIN (Ziarnko).

(Collection d'Antoni Potocki.)

événements qui le pousse à les fixer sur le cuivre. Nous n'avons qu'à feuilleter son œuvre pour nous convaincre qu'il travaille pour gagner sa vie; — *fami non famæ* — sont consacrées ses assiduités. Son travail est souvent hâtif et, hélas, en souffre beaucoup. Il dessine pour les éditeurs populaires. Le journalisme de l'époque — ces innombrables feuilles volantes, ces imageries sommaires au texte copieux, aux légendes satiriques qui littéralement inondent Paris à cette époque, devançant l'imagerie d'Épinal — voilà le terrain sur lequel s'exerce le crayon rapide de l'artiste polonais. A plusieurs reprises d'ailleurs, il collabore au *Mercur de France* où on lui confie surtout l'illustration des pays lointains, Brésil y compris.

Pour les feuilles volantes, il dessine sans relâche. Il dessine l'assassinat de Henri IV et le supplice de Ravaillac — et ceci à plusieurs reprises; il dessine des fêtes royales du Palais-Royal — en plusieurs variantes; il assiste aux séances du Parlement à Paris ou à Rouen; il illustre les vers apocryphes contre Concini, ce favori misérable; il glorifie le siège de La Rochelle et la prise de la ville de Breda; il

le fameux Le Clerc et pour d'autres éditeurs de la feuille volante illustrée qui est pour l'époque ce que les « magazines » sont actuellement pour le public qui sait tout...

Je parle longuement de ce côté du travail un peu forcé de notre peintre-graveur, car il me paraît très digne de l'attention des collectionneurs, tout en étant si humble, si humilié même au point de vue artistique. Ce journalisme au service de la foule, qui se trouve en même temps un document de l'époque de double valeur, me semble une chose attendrissante et pathétique de la part d'un artiste en général, de la part d'un artiste étranger à Paris, en particulier. Cela donne un accent d'intimité à son œuvre; sa pauvreté si industrielle lui donne en quelque sorte droit de cité. C'est par là qu'il s'apparente à ses enfants authentiques — lui, son poète et forçat — elle, sa mère nourricière et marâtre. Comme cette collaboration de la cité dolente et de l'artiste nous est familière à travers les âges et jusqu'à ce jour!...

Mais avant d'être chroniqueur de la Cité, Ziarnko est un artiste; avant d'être graveur-sténographe — il est un peintre et un excellent

dessinateur ; avant d'être attaché au service de la Foule, il est attaché aux lettres et aux arts ; avant de faire courir son burin rapide pour fixer la minute qui s'envole — il aime à scruter l'éternité et le mystère.

Ziarnko est un collaborateur très estimé des auteurs qui s'occupent des sciences occultes ; il est l'illustrateur des ouvrages historiques ; les prêtres lui confient l'imagerie de la Bible et de l'Apocalypse et les éditeurs le volent copieusement après sa mort pour leurs nouvelles éditions. Nous avons vu des planches mystérieuses et mystiques signées de son nom — et d'une grande et austère beauté ; nous avons trouvé des traces de sa collaboration intime avec les initiés et les chercheurs de ce domaine où la religion devient hérésie. Il compose des symboles bizarres ; il illustre les sabbats ; il invente des couvertures pour les alchimistes. Une personnalité riche, compliquée, avide de comprendre et de s'initier, se révèle dans ses travaux. L'aventure mystique l'attire. S'il fréquente les prêtres, il s'intéresse aussi aux sorciers — on le voit glisser avec délice sur cette pente où souvent les saints approchent l'abîme de perdition —. Puis il reprend le labeur placide de l'illustrateur de Tacite, en tire une vigoureuse allégorie du combat d'Hercule contre l'Hydre Lernéenne pour dessiner une apothéose de la Royauté terrassant l'anarchie.

Chose bizarre : de tout le travail de Ziarnko la part la plus facile à retrouver est justement celle qui est la plus éphémère — et nous retrouvons plusieurs planches de ses innombrables *feuilles volantes*. Par contre, il nous est très difficile de retrouver ou de définir les ouvrages sérieux pour lesquels il composait des dessins très remarquables. Et enfin, il nous est absolument impossible jusqu'à présent de retrouver ses *peintures* qui doivent être pourtant nombreuses en France !

Nous les connaissons — et si peu — indirectement par les travaux de quelques graveurs exécutés d'après les originaux de Ziarnko — tel, par exemple, le très remarquable portrait de Louis d'Orléans, gravé par Mellan, le portrait du Pape Léon XI, l'effigie de Dominique —. Ici se révèle partout un excellent artiste d'une très remarquable sobriété, vigoureux, sûr et simple dans sa notation des traits de la figure humaine. Comme les primitifs, il exagère un peu les yeux — mais l'expression n'y fait que gagner ; comme les gothiques, il affecte les prééminences, l'ossature ; sans doute il a beaucoup regardé l'imagerie immortelle de son grand compatriote, Wit Stwosz... Les accessoires, vêtements, etc... de ses portraits, il les traite d'une façon sûre, mais discrète, sans exagérer leur importance. Mais ces quelques gravures d'après ses tableaux introuvables, c'est tout ce que nous pouvions retrouver de traces de sa peinture.

Pendant trente ans il travaille ainsi à Paris, en province peut-être, mais sans quitter la France. De 1600 à 1630 nous retrouvons ses traces facilement. Quelque trente ans plus tard, nous retrouvons encore

une Bible éditée par le Père Gérard où figurent plusieurs de ses planches, mais où souvent son modeste monogramme est effacé. Beaucoup plus tard — au XVIII^e — nous constatons encore deux plagiats de ses gravures : son sabbat réarrangé légèrement dans le goût de l'époque et la composition de ses Etats Généraux de Rouen... appliquée à une autre assemblée. Plus tard — ce sont les notes plus ou moins brèves et sommaires des érudits de l'histoire de la gravure — de Strutt au XVIII^e, de Nagler au XIX^e. Et le silence se fait sur cette vie laborieuse et inconnue...

Était-elle aussi méconnue ? Il nous semble que oui. Pour la France si riche en graveurs, ce Polonais, témoin et chroniqueur attentif et assidu d'un quart de siècle, présente quand même un intérêt sinon purement artistique, au moins documentaire, considérable. Pour la Pologne — c'est un fils fidèle qui n'oublie jamais d'ajouter : « Polonais » ou « Polonus » — à la suite de son nom — un ouvrier modeste, mais persévérant et dévoué, de notre union avec la civilisation de l'Occident. Pour l'histoire de l'art c'est un de ces lutteurs infatigables, dont le martyr obscur pour le pain quotidien prépare le chemin de perfection pour les plus heureux — par la continuité de l'effort, par la pénétration technique du métier, par la propagande de l'image dans la foule.

Il nous a été possible, après quelques années de recherche et grâce au concours courtois des Conservateurs du Cabinet des Estampes, d'augmenter de quelques dizaines le nombre des gravures de Ziarnko-Le Grain connues jusqu'à ce jour.

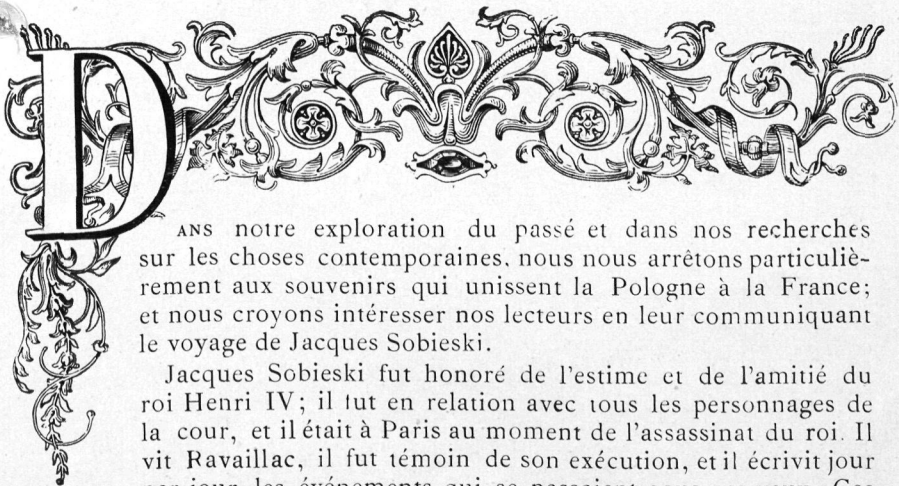
Mais il nous semble qu'il reste encore incomparablement plus à faire. Nous avons la conviction de plus en plus ferme que son héritage est beaucoup plus riche et plus important que ce qui en est connu aujourd'hui. Nous croyons que dans les églises on doit conserver ses tableaux inconnus ; que dans les livres rares du commencement du XVII^e siècle on doit retrouver encore beaucoup de ses compositions, dont une notamment, un frontispice avec la figure de la mort près de l'horloge, nous paraît magistrale. Nous croyons qu'en cherchant bien dans les musées et collections de province, dans les bibliothèques ecclésiastiques et autres, on en trouvera encore beaucoup. Ainsi, par exemple, sur 16 scènes de la vie de saint Jacques, nous n'avons jamais pu identifier plus de 5 gravures. Où sont les autres et leurs originaux ?

C'est la collaboration du public et des chercheurs qui peut seule réparer les oublis et les injustices, et nous espérons, en écrivant cette brève notice, qu'on voudra bien nous aider dans nos recherches sur Ziarnko-Le Grain Polonais, venu à Paris vers 1600 et perdu corps et bien sans trace aucune dans le vaste tourbillon des événements dont il a été le chroniqueur vers 1630...

ANTONI POTOCKI.

Journal d'un voyage fait en France au commencement du XVII^e siècle

par JACQUES SOBIESKI, père du roi JEAN III SOBIESKI



DANS notre exploration du passé et dans nos recherches sur les choses contemporaines, nous nous arrêtons particulièrement aux souvenirs qui unissent la Pologne à la France ; et nous croyons intéresser nos lecteurs en leur communiquant le voyage de Jacques Sobieski.

Jacques Sobieski fut honoré de l'estime et de l'amitié du roi Henri IV ; il fut en relation avec tous les personnages de la cour, et il était à Paris au moment de l'assassinat du roi. Il vit Ravaillac, il fut témoin de son exécution, et il écrivit jour par jour les événements qui se passaient sous ses yeux. Ces détails, qu'on chercherait vainement ailleurs, portent un cachet de vérité et d'originalité aussi précieux pour l'histoire qu'intéressant pour les gens du monde :

« Le mois de mai de l'année 1610 sera à jamais mémorable dans

les annales françaises. On se préparait à la guerre ; on fit le couronnement de la reine, et enfin, c'est dans le mois de mai que Henri IV fut traîtreusement assassiné.

« On parlait diversement de cette guerre, les uns disaient que le roi se préparait à combattre les Espagnols en Italie ; les autres, qu'il allait marcher sur les Pays-Bas ; les autres, qu'il voulait aller en Allemagne pour y être proclamé empereur. A coup sûr, c'était contre la maison d'Autriche qu'on voulait combattre. Le roi devait passer en revue toute l'armée à Châlons, et de là se diriger sur l'Allemagne. Mais cette expédition se faisait dans le plus grand secret, et le roi ne voulut jamais confier son véritable but.

« Sur la Seine on voyait des bateaux chargés de bouches à feu, et il serait impossible d'énumérer la quantité de boulets, de poudre, de munitions de guerre qu'on disposait pour l'expédition. On chargeait dans des tonneaux quarante millions en numéraire, et quinze mille hommes d'infanterie d'élite étaient déjà sur pied. Le roi qui avait infiniment de bontés pour moi, m'invita à l'assister dans la prochaine campagne. Il me recommanda à M. de Vitry, capitaine aux gardes royales, que je devais accompagner partout.

« Les chances de la guerre étaient incertaines, Henri IV pouvait périr dans cette expédition, et le royaume n'avait pour garantie que la vie d'un enfant de dix ans ! Dans ces conjectures, le roi décida dans sa

sagesse qu'on couronnerait solennellement la reine, c'était le moyen de déjouer toutes les ambitions et d'assurer la tranquillité du royaume. La reine, une fois régente, pouvait préserver le pays de tous les troubles qu'entraîne toujours à sa suite une minorité.

« On fixa au 12 du mois de mai 1610 la cérémonie du couronnement qui devait avoir lieu dans l'église de Saint-Denis ; c'est là que l'on enterre les rois de France. Cette église, desservie par les Bénédictins, est emplie de saintes reliques, de richesses et d'antiquités. La route qui conduit à Saint-Denis est pavée d'un bout à l'autre, et des croix sont plantées de distance en distance. Au près de l'une des croix qui bordent le chemin, on voit la statue de saint Denis ; il est représenté tenant sa tête sous son bras et se reposant des fatigues de la route.

« La cérémonie du couronnement était importante. On avait réservé pour les Polonais une tribune de laquelle nous pouvions tout voir.

« L'église était tendue de damas ; la nef et le chœur étaient couverts de tapis brodés d'or. Des hérauts d'armes magnifiquement vêtus, des trompettes et la musique royale, tout habillée de velours bleu, précédaient la reine.

« La noblesse, la hallebarde dorée en main et les panaches sur la tête, marchait des deux côtés de la reine ; devant se groupaient les chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit. Les princes du sang, le duc de Vendôme, fils naturel du roi, le prince de Conti, son frère et chevalier de Malte, venaient après, et ensuite du Perron, Soissons, Nevers, Guise et d'autres grands seigneurs de la cour. La reine était recouverte d'un grand manteau de velours brun, parsemé de fleurs de lys en or, et tout doublé d'hermine. Les deux cardinaux la soutenaient.

« A côté de la reine était la reine Marguerite, femme divorcée de Henri IV, fille de Henri II et sœur de Charles IX, de Henri III et de François II, qui était l'ainé des rois de France. Marguerite portait le même costume que la reine, mais elle avait sur la tête une couronne. Immédiatement après les reines venaient la princesse de Conti, la duchesse de Montpensier, la princesse de Condé, la duchesse de Mayenne, la duchesse de Nevers, etc., etc. Elles avaient toutes de petites couronnes sur la tête, mais leurs manteaux étaient beaucoup moins amples, beaucoup moins étoffés que ceux des reines.

« Le cardinal de Joyeuse chanta la messe et couronna la reine ; il était assisté par quatre évêques. La duchesse de Mayenne présenta à la reine son livre d'heures, et les duchesses de Vendôme et de Guise portaient les cierges au moment où l'on aspergea Sa Majesté. Le prince de Condé portait sa couronne et les deux bâtards du roi et le duc de Vendôme portaient les sceptres. Le roi était placé dans une tribune du haut et voyait toute la cérémonie sans être vu.

« Le nonce du pape, les ambassadeurs d'Espagne, de Venise et de Florence assistaient à la cérémonie. Après la cérémonie, le roi se rendit au couvent et fut témoin d'une scène assez singulière que je vais rapporter. Les ambassadeurs d'Espagne et de Venise avaient accompagné Sa Majesté dans sa visite au couvent. Tous deux, au sujet de je ne sais quel propos, se prirent de querelle, et d'invectives en invectives, on alla si loin que l'ambassadeur d'Espagne mit la main sur son épée ; par malheur l'autre ambassadeur n'en avait point ; mais il se saisit d'un chenêt de fer et il allait frapper son adversaire quand enfin on les sépara. Notez bien que le roi était présent à cette échauffourée et que c'est lui qui servit de médiateur ; mais, tout en portant des paroles de paix, il riait aux éclats. Je le rencontrai au moment qu'il sortait du couvent, et il riait encore de tout son cœur en me racontant l'aventure.

« Vers le soir le roi partit pour Paris et la reine rentra incognito, parce qu'elle devait faire son entrée solennelle le dimanche prochain.

*
**

« Ravaillac, natif d'Angoulême, n'avait jamais quitté son pays natal, où il exerçait les fonctions de chantre dans une petite paroisse. Ravaillac était d'un caractère sombre et mélancolique. Par hasard, le livre de Mariana, jésuite espagnol, tomba entre ses mains. Dans ce livre maudit, il lut ces mots : *Il est permis de tuer un tyran !*... Aussitôt l'âme de Ravaillac est en proie à une sorte de frénésie, il tourne et retourne cette idée ; elle s'empare de lui, elle le possède ; et enfin, inspiré par le démon, il prend la résolution d'assassiner le roi de France. La torture même ne put lui faire avouer un autre motif à son crime.

« Ravaillac se rendit à Paris, et aujourd'hui, vendredi, il s'approcha du Louvre de très bonne heure, à dessein d'effectuer son projet. Le roi sortit, mais il était tellement entouré que l'assassin ne put l'approcher.

« Après le dîner, le roi sortit encore pour aller à la Bastille, parce que c'était là que se faisaient les préparatifs pour la prochaine guerre et que se trouvait le trésor royal. Il était venu pour s'entretenir avec son trésorier et prendre des mesures définitives, car il devait partir pour l'expédition le mardi ou mercredi suivant.

« Ravaillac, aposté près du Louvre, suivit le carrosse du roi. Henri IV, en revenant de la Bastille, passa par la rue de la Ferron-

nerie : c'est une petite rue sale et étroite, où l'on vend de la ferraille. Par malheur, une charrette, trainée par deux ânes, barrait la rue. La garde royale commença à maltraiter le paysan qui conduisait la charrette ; le roi cria qu'on le laissât tranquille, et ordonna qu'on s'arrêtât. Ravaillac, qui épiait chaque mouvement, monte comme un furieux sur la roue du carrosse. Le roi était assis dans le fond et avait un bras appuyé sur la portière ; vis-à-vis de lui était le duc d'Épernon. Ravaillac frappe le roi de deux coups de poignard au cœur, et ces coups sont si vigoureusement donnés que le sang fait à l'instant irruption par le nez, par la bouche et par les oreilles. Le roi ne put prononcer que ces mots : « Mon Dieu, je suis assassiné, je meurs ! » et il expira. La garde royale saisit l'assassin. On baissa les rideaux du carrosse et on emmena le corps du roi au Louvre.

« Je me trouvais par hasard à peu de distance du lieu où se passait ce tragique événement. Ce jour-là, après mon dîner, j'étais sorti pour aller voir les décorations et les inscriptions qu'on plaçait sur la *porte Saint-Martin* : c'est par là que la reine devait faire son entrée. Les inscriptions étaient en français, en latin et en grec. Sébastien Orchowski, mon jeune compagnon de voyage, était avec moi ; Bastien ne nous avait pas accompagnés parce qu'il avait été prendre une leçon d'écriture au faubourg Saint-Germain.

« Au moment où je lisais les inscriptions, un ouvrier tomba de l'échafaudage et en même temps on entendit crier de tous côtés : « *Le roi est assassiné !* » On n'imagine rien de pareil au tumulte qui suivit ces paroles. Orchowski me conseilla d'entrer chez mon banquier qui demeurait tout près de là, et nous y restâmes pendant une heure. En sortant, nous allâmes chez les jeunes princes Christophe et Albert Radziwill, fils de Stanislas Radziwill, Staroste de Samogitie, pour savoir des nouvelles.

« En route, nous traversâmes l'église de Saint-Gervais ; là, une vieille femme se mit à crier en nous voyant : « Tenez, ce sont ces Polonais qui ont assassiné le roi ! » Elle criait cela à tue-tête en s'adressant au peuple qui était rassemblé aux portes de l'église. Grâce au ciel, je parvins à la dissuader. Arrivé chez les Radziwill, j'envoyai chez moi un domestique pour qu'il me ramenât mon cheval ; quand je l'eus à ma disposition, je sautai dessus et me mis à courir les rues. L'infanterie occupait tout l'espace qui s'étend depuis le *Pont-Neuf* jusqu'à la rue de l'Université. En arrivant à mon hôtel, je passai près de la boutique de mon cordonnier ; celui-ci me voyant courir à cheval, un pareil jour, dans un pareil moment, crut que je venais le piller ; la peur le prit si fort qu'il se mit à fermer sa boutique. Enfin, je parvins à le rassurer en lui disant que les Français n'avaient rien à craindre des Polonais. Malgré mes bonnes paroles, il resta tout ébahi sans me répondre.

« Je trouvai le maître de mon hôtel à demi mort de frayeur ; mon absence lui avait causé des transes infinies. L'abbé de Sainte-Geneviève, qui logeait dans un couvent tout près de chez moi, m'envoya dire qu'il m'offrait un asile dans sa sainte maison, ou que, dans tous les cas, je pouvais y faire déposer mes effets. Je le remerciai de son obligeance, car je pensais que les Polonais n'avaient rien à craindre des Français.

« Cependant l'aspect de Paris était loin d'être rassurant ; Paris semblait être au jour du jugement dernier ; les femmes surtout faisaient un vacarme effroyable ; elles couraient dans les rues, tout échevelées, croisant les bras, hurlant, pleurant, maudissant ; les unes à pied, se démenaient comme des possédées ; les autres en carrosse, criaient comme des forcenées. Les hommes en grande partie restaient dans leurs maisons, mais ceux qui sortaient étaient à demi vêtus, car la chaleur était étouffante. Ils allaient à pied ou à cheval, fendant l'air de leurs épées, menaçant, jurant et cherchant partout l'assassin : en un mot c'était une véritable fureur populaire. L'ambassadeur d'Espagne courut les plus grands dangers, car on disait que c'était par ses instigations que Ravaillac avait assassiné le roi. Le peuple, un moment, voulut prendre son hôtel d'assaut ; mais enfin on parvint à calmer l'exaspération et l'ambassadeur en fut quitte pour la peur.

« Dès qu'on eut lavé le corps de Henri IV et qu'on l'eut déposé sur le lit de parade, les vieux soldats demandèrent à lui baiser la main ; ils obtinrent cette grâce. On permit au public d'entrer la nuit dans le Louvre pour voir le roi. Quelques Français me conseillaient d'y aller, mais mon hôtel était si éloigné que je ne voulus pas bouger de chez moi.

« Aujourd'hui samedi, la reine et son fils aîné, âgé de neuf ans, se sont rendus à l'église des Augustins. La reine était vêtue de blanc et son fils de brun. Ils trouvèrent les princes du sang, tous les grands dignitaires de la couronne et une foule immense de peuple. Après le service pour la mémoire du feu roi, la reine et son fils vinrent se placer sur le balcon du couvent M. Servien, avocat du roi, prit la parole en présence du parlement réuni, et, dans un éloquent discours, il recommanda au parlement la reine, veuve ; les princes, orphelins, et particulièrement Monseigneur le Dauphin. Après ce discours, le pré-

sident du Harlay proclama le fils de Henri, roi de France, et sa mère régente et tutrice, jusqu'à la majorité du jeune roi, selon les usages et les lois françaises. Entre chaque discours on tira le canon, et c'était un bruit à fendre la tête, car un grand nombre de canons, préparés pour l'expédition, servirent pour cette cérémonie. Ensuite on cria : *Vive le roi Louis XIII!*

« Voici toute l'histoire d'un *interrègne*. En Pologne c'est beaucoup plus long, et bien autrement compliqué.

« Le parlement jugea Ravaillac trois semaines après l'assassinat. L'inquisition avait mené l'affaire très sagement et très captieusement en même temps. On fit subir au coupable toutes les tortures imaginables pour lui arracher des aveux, mais il répéta toujours qu'il n'avait point de complice, et que c'était Dieu qui lui avait donné la pensée et la volonté de tuer le Roi. Henri, disait-il, était un tyran, il suçait le sang du peuple, par les taxes énormes, par les impôts sur le sel : après avoir lu et relu plusieurs fois le livre du jésuite Mariana, je me pénétrai de ses idées et j'entrepris le voyage pour accomplir une œuvre à laquelle était attaché le salut de mon âme. Ravaillac supporta avec un courage surhumain toutes les tortures ; le calme, la présence d'esprit ne l'abandonnèrent pas un seul moment.

« Le jour de l'exécution, on mena le criminel à l'endroit même où il avait assassiné le roi. On lui mit d'abord dans la main le poignard qui lui avait servi pour accomplir le crime ; le sang figé était encore sur le poignard. Ensuite on commença à lui brûler les mains au moyen de fusées d'artifice. Quand les doigts furent consumés, le contenu tomba dans les flammes, puis le feu se communiqua aux bras et les os tombèrent à terre. Tout cela se passait rue de la Féronnerie ; là on fit monter Ravaillac dans une charrette traînée par deux bœufs, et on le conduisit à l'église Notre-Dame. Il n'avait qu'un vieux pantalon de drap bleu et une chemise par-dessus.

« Quand on fut arrivé au Parvis, la charrette s'arrêta, et un huissier cria d'une voix tonnante : *Voici Ravaillac, traître, criminel,*

infâme régicide, qui a assassiné le grand roi Henri. Le peuple, après ces paroles, vociféra, injuria le criminel. Puis le bourreau lui donna un coup de massue sur le côté gauche de la poitrine et ensuite sur le côté droit ; après on lui arracha les chairs avec des tenailles et pendant ce temps-là, l'huissier répétait toujours les paroles que j'ai dites plus haut.

« On se remit en route pour aller à la place de Grève ; mais la foule était si compacte que les bœufs pouvaient à peine marcher. Les maisons et les toits étaient couverts de spectateurs. On louait les croisées à un prix exorbitant : les princes Radziwill et moi, nous en avions loué une qui nous avait coûté très cher. Quand on fut arrivé à la place de Grève, on fit ranger le peuple qui obstruait toutes les issues et c'est à grand-peine qu'on eut assez de place pour écarteler Ravaillac. Enfin le criminel fut attaché à des chevaux et on l'écartela. Quand cela fut fait, la cavalerie marcha sur le cadavre et le tailla en pièces avec ses sabres.

« La rage du peuple ne peut s'exprimer. Chacun se jetait sur ces chairs toutes sanglantes, on s'arrachait les moindres parcelles et on les enveloppait dans le bout de son mouchoir. Un vieux relieur, qui avait une longue barbe, emporta quelques lambeaux de cette chair, et les fit cuire avec des œufs, pour se régaler de cet horrible festin. Il m'engagea moi et M. Branicki à en faire autant, mais nous lui crachâmes à la figure, et nous le quittâmes au plus vite. Je crois que cet homme était devenu enragé en voyant l'exécution du criminel.

« On ramassa dans la boue et dans le sang ce qui restait encore de Ravaillac et on le brûla, après quoi on jeta les cendres en l'air. La maison où était né Ravaillac fut rasée, et ses proches parents furent privés des droits civils jusqu'à la quatrième génération. Quelques jours après l'exécution, le bourreau brûla en place de Grève le livre du jésuite Mariana, et le parlement déclara que tout imprimeur, libraire ou autre qui vendrait ou donnerait des exemplaires de cet ouvrage serait puni de confiscation et de mort. »

FRANCE ET POLOGNE



ES ancêtres des Français et des Polonais, il y a plus de deux mille ans, étaient voisins ; c'étaient les Celtes et les Slaves. La France est le plus ancien foyer des Celtes, la Pologne le berceau des Slaves, et, ni pour les uns ni pour les autres, il n'y a aucune tradition de leur immigration en ces pays. On peut les considérer comme autochtones ou, en tout cas, comme habitant l'Europe bien avant les Germains qui ont rempli l'histoire de leurs migrations.

Il y a un contraste profond entre les Germains nomades et les Slaves ou les Celtes. Les Celtes s'étendaient bien au delà du Rhin avant l'invasion des Barbares, et le nom de Galicie a une étymologie commune avec celui des Gauls. Les Slaves, d'autre part, habitaient toute l'Allemagne septentrionale contemporaine, jusqu'à l'Elbe, même du temps de Charlemagne.

Les Slaves et les Celtes se ressemblaient profondément sous beaucoup de rapports. C'étaient des populations agricoles, très attachées au sol, très religieuses et profondément convaincues d'un au-delà et de l'existence d'un monde invisible. Ils avaient un amour très grand de la liberté et un individualisme qui rendait difficile toute action commune. Mais la vie matérielle chez les Celtes et les Slaves était subordonnée à des aspirations spirituelles qui se manifestaient dans leurs croyances et dans leurs mœurs.

Bien autres ont été de tout temps les Germains. C'étaient des nomades conquérants, changeant facilement de place, n'aimant pas à vivre de leur travail, mais plutôt du travail des peuples asservis. S'ils croyaient à une vie future, ils se la représentaient comme une continuation des luttes sanglantes, par lesquelles ils s'assuraient leur butin. Le respect de la femme, propre aux Slaves comme aux Celtes, leur était inconnu. Pour eux la femme n'était qu'un instrument de volupté ou une ouvrière de ménage (Weinger). Leurs dieux n'étaient que des brigands idéalisés et le monde germanique leur paraissait, depuis l'antiquité, destiné à disparaître dans une conflagration générale. Quoique d'après leur langage on considère jusqu'ici les Germains comme issus de la même race aryenne que les Slaves et les Celtes, il

est probable qu'ils soient plutôt, si on considère leur caractère, leurs mœurs et leur histoire, les descendants de quelque tribu touranienne, ayant accepté une langue aryenne.

Les Touraniens ne tiennent pas beaucoup à leurs idiomes et on connaît le cas des Moscovites et des Bulgares qui parlent des langues slaves, quoiqu'ils soient de la même race touranienne que les Turcs, les Tatares, les Hongrois et les Finnois, comme Henri Martin l'a bien clairement prouvé dans son ouvrage sur la Russie et l'Europe.

Par l'invasion préhistorique des barbares Germains en Europe, le contact entre Celtes et Slaves fut interrompu. Les Slaves gardèrent leur indépendance en Pologne seulement ; entre l'Elbe et l'Oder ils furent germanisés, tandis que les Slaves orientaux, habitant le bassin du Dniepr, furent soumis aux conquêtes des Normands qui les nommèrent Russes d'après le pays de Ross en Scandinavie. Les Celtes ou Gaulois eurent à subir la conquête romaine d'abord et ensuite celle des peuples germaniques, tels que les Goths, les Franks et les Bourguondes qui formèrent la France actuelle, bien différente de la Gaule ancienne.

Tandis que la Pologne a gardé son ancien langage tel qu'il fut parlé sur les bords de la Vistule il y a deux mille ans, avec une richesse de formes qui égale celle du sanskrit, la Gaule a adapté le latin à son usage et en fit une langue de la plus grande perfection littéraire.

Il n'y a pas en dehors de la France de pays au monde où l'on puisse représenter aujourd'hui devant des théâtres toujours pleins des pièces dramatiques telles que celles de Corneille et de Racine, tirant leur sujets de la tradition littéraire de la Grèce et de Rome. Si les Allemands voulaient jouer à Berlin leurs ouvrages du xvii^e siècle, ils ne trouveraient pas d'auditeurs. Ce goût pour le théâtre classique, pour la phrase sonore et bien tournée, pour l'expression des sentiments les plus nobles dans un fier langage — caractérise la France et la distingue profondément de la Pologne, où tous les chefs-d'œuvre littéraires sont restés fragmentaires, comme *Les Aïeux*, de Mickiewicz, *L'Esprit Roi*, de Słowacki, la *Comédie infernale*, de Krasiński, le *Notre Père*, de Cieszkowski et l'œuvre grandiose de Wyspiański.

Le Polonais, fidèle aux traditions slavo-celtes, aspire à l'infini et n'arrive jamais à l'exprimer complètement, tandis que le Français aime la vie terrestre, la connaît et en donne dans son art l'image

accomplie. Le Polonais et le Français sont comme deux enfants de la même famille qui auraient subi une éducation totalement différente, le premier étant resté à la campagne sans contrainte, et le second ayant appris dans une grande capitale à se dominer, à se limiter et à s'exprimer pour son entourage.

Mais les deux restent opposés à leur ennemi commun, le Germain, qui s'est introduit entre eux et qui a pénétré beaucoup plus profondément en France qu'en Pologne. Les deux aiment la gloire non sans honneur, la puissance non sans justice, la lutte non sans miséricorde. En France le feudalisme et la monarchie absolue du ^{xvii}e siècle ont été contraires à l'esprit gaulois, et imposés par l'esprit germanique d'une dynastie de conquérants. La Révolution a été la réaction gauloise contre des siècles d'absolutisme, inaugurés par les conquêtes étrangères de la Gaule.

La Pologne est le seul pays de l'Europe qui n'ait jamais été conquis ni par les Romains, ni par les Germains, ni par les Tartares, ni par les Turcs. Le sol des rivages de la Vistule était le seul refuge de l'ancienne liberté celto-slave quand l'Orient gémissait sous le joug des Turcs et des Tartares, et l'Occident était envahi par les Barbares germaniques. La civilisation européenne occidentale est un long effort d'émancipation des éléments originaux de l'Europe ancienne qui se défendent contre l'institution germanique de la dynastie héréditaire et féodale. Ni chez les Celtes, ni chez les Slaves anciens, cette forme de domination n'était connue — ils choisissaient librement leurs chefs comme les Polonais l'ont fait jusqu'au ^{xviii}e siècle, comme la France a recommencé à le faire au ^{xix}e siècle et le fait actuellement.

La dynastie héréditaire soi-disant de droit divin est une institution allemande. La plupart des dynasties régnantes, même les meilleures, sont d'origine allemande. La liberté telle que l'entendaient les Celtes et les Slaves est impossible sous le joug des maîtres auxquels la naissance donnerait le pouvoir sur leurs sujets, sans aucun assentiment. Toute l'histoire de Pologne fut un effort pour combattre cette prétention, et dans cette lutte la Pologne succomba à la conspiration de trois dynasties voisines, en sauvant la liberté de la France deux fois par sa chute, en 1794 et en 1831.

La guerre actuelle démontre, comme aucun événement historique antérieur, la futilité des prétentions monarchiques héréditaires, et elle réhabilite la Pologne, car elle révèle le caractère allemand qui conçut les partages de la République Polonaise.

En voyant clairement que ni la Belgique, ni la Serbie n'ont causé leur propre sort, on commence à comprendre que le sort de la Pologne n'a pas été non plus causé par ses fautes comme l'ont affirmé tant de fois ses détracteurs, même au Collège de France et avec l'autorité que confère la chaire des littératures slaves, fondée pour Mickiewicz.

On voit maintenant que le péril germanique menaçait non seulement le monde slave, mais aussi le monde celto-romain, et on comprend la nécessité de la lutte pour préserver la civilisation occidentale.



Bas-relief du Tombeau de Jean-Casimir, roi de Pologne, dans l'Église de Saint-Germain-des-Près, à Paris.

Quand on aura écrasé l'infâme, abattu le chien enragé qui voulait communiquer sa rage à tout l'univers, on appréciera mieux la lutte millénaire de la nation polonaise contre les Germains, une lutte non seulement militaire, mais intellectuelle et religieuse, qui a préservé au centre de l'Europe une langue des plus anciennes parmi les langues aryennes, un peuple fidèle à ses traditions et jaloux de son indépendance.

Depuis deux cents ans la lutte entre Slaves et Germains était interrompue. Les Germains avaient pénétré l'empire touranien des Moscovites et l'avaient entièrement asservi, entourant ainsi la Pologne de tous les côtés par une manœuvre qui leur est familière et qu'ils ont pratiquée à Sedan. Ils partagèrent la Pologne et ont voulu l'anéantir, mais ils n'ont pas pu la digérer. Elle a persisté dans son esprit d'indépendance, et ce furent les Allemands les premiers qui, fatigués de la guerre, ont été amenés à reconnaître le droit des Polonais à la renaissance de leur État national. Ils voulaient faire de cet État une province de leur empire, mais ils n'y réussirent pas. Après eux ont parlé les Moscovites, en annonçant encore une fois la réunion des terres polonaises sous leur joug. Cela oblige les autres alliés à se prononcer définitivement en faveur d'une Pologne indépendante qui sera la plus fidèle alliée de la France, militairement, commercialement, intellectuellement et socialement.

Entre ces deux foyers de liberté, l'État allemand ne pourra pas se maintenir dans son caractère féodal et tyrannique ; les Allemands auront à devenir de bons Européens comme le leur conseillait Nietzsche. Beaucoup, parmi ceux qui encore se considèrent Allemands, deviendront de bons Français et de bons Polonais, du moins en apparence. Il faudra bien scruter leurs cœurs avant de les admettre dans la société des nations sur ce pied d'égalité qu'on a toujours tant estimé chez les Celtes comme chez les vrais Slaves.

Les Français et les Polonais ne sont plus voisins, mais ils ont une mission commune à remplir en Europe — celle d'organiser deux fédérations de peuples libres, pour la défense de la liberté si chèrement défendue depuis 1914. La véritable Europe centrale, c'est la Pologne, telle qu'elle fut formée au ^{xiv}e siècle par la fédération des Polonais Lithuaniens et Ruthènes. Inévitablement les Tchèques, Roumains et Serbes comme les Lettes, les Esthes et les Finnois participeront à cette union, qui s'étendra depuis la Finlande jusqu'à la Grèce, avec la Pologne au centre. Pareillement la France formera le centre de l'union des peuples occidentaux, quand il ne sera plus permis en Europe de rester neutre vis-à-vis d'un crime international.

Ces deux fédérations de peuples libres auront à faire l'éducation politique des Allemands jusqu'à ce qu'elles puissent les admettre sur le pied d'égalité dans leurs conseils, et ce n'est que quand tout le monde sera convaincu que les Allemands se sont convertis à l'idéal celto-slave de liberté, que l'Europe pourra s'organiser définitivement et considérer cha-



Bas-relief du Tombeau de Jean-Casimir, roi de Pologne, dans l'Église de Saint-Germain-des-Près, à Paris.

que nation comme un organe nécessaire de l'humanité. Tant que cet objet n'est pas atteint, la lutte continuera, malgré la conclusion de la paix — il y aura deux forces en conflit ; l'idéal allemand et l'idéal celto-slave, ce dernier permettant de grouper autour de la Pologne les peuples de l'Europe centrale.

La victoire des alliés doit conduire aussi l'Europe orientale à s'émanciper de toute influence allemande et à répandre en Asie l'idéal celto-slave, qui a transformé le Japon et qui a permis à cette petite nation d'ébranler tout entier le grand empire oriental qui était dominé

dans son organisation par l'esprit germanique. L'indépendance de la Pologne, acceptée en principe, avec des restrictions injustes, par les Allemands qui s'imaginaient pouvoir promettre impunément ce qu'ils n'allaient pas tenir, portera, quand elle sera pleinement et sincèrement acceptée par les alliés, le coup le plus mortel au germanisme, et fera revivre les anciennes relations amicales entre la Gaule et la Pologne.

W. LUTOSŁAWSKI.

UN VOYAGE PRINCIER AU XVII^e SIÈCLE

(Le voyage de Marie-Louise de Gonzague, duchesse de Nevers, reine de Pologne, de Paris à Varsovie, 27 novembre 1645-10 mars 1646)

En octobre 1645, les ambassadeurs du roi Ladislas, Opalinski, Palatin de Posnanie, et Leszczynski, Evêque de Varsovie, étaient arrivés à Paris pour chercher la future reine de Pologne.

Opalinski devait, à Paris même, épouser par procuration, pour le

compte de son auguste maître, la princesse Marie-Louise de Mantoue, duchesse de Nevers.

Marie-Louise était une princesse française, née et élevée en France, où une branche des Gonzague de Mantoue s'était fixée depuis le mariage d'un cadet de Mantoue avec Henriette de Clèves, duchesse de Nevers. Reçue de bonne heure à la cour, elle avait, dès l'âge de dix-sept ans, inspiré une folle passion au frère même de Louis XIII, Gaston d'Orléans (1), puis, plus tard, un amour non moins vif à l'infortuné Cinq-Mars dont elle avait excité les ambitions. Le Grand Condé lui aussi, parmi d'autres admirateurs, n'avait pas été insensible à son charme. La mort de son père, dernier duc de Nevers, l'avait laissée à vingt ans chef de la maison de Nevers, gouverneur et lieutenant général du Nivernais. C'était une belle et jolie fille, de grande allure, cultivée, habituée aux hommages. Elle habitait à Paris le somptueux Hôtel de Rambouillet, y recevant l'élite de la noblesse française, toute la coterie des Longueville ses cousins, nombre de femmes distinguées, de Beaux-Esprits, et d'« Importants », ce qui ne laissait pas d'inquiéter Mazarin qui avait arrangé le mariage de la princesse Marie, alors âgée de trente-trois ans, avec le roi Ladislas qui en avait quarante-huit.

Ladislas, veuf de l'archiduchesse d'Autriche Cécile-Renée, était en difficulté avec l'Autriche. Une alliance française lui apporterait un appui qui était à considérer. Plusieurs prétendantes avaient été mises en avant par Roncalli, le résident de Pologne à Paris. Mazarin suggéra la jeune duchesse de Nevers, rappela l'histoire d'un portrait d'elle que le roi Ladislas avait vu neuf ans auparavant et dont il s'était alors montré fort frappé. Puis, pour tâter le terrain auprès de Ladislas lui-même, il envoya Brégy en Pologne.

Ce jeune marquis de Brégy fit merveille ! Sa femme était une amie intime de la princesse Marie. Il capta Ladislas : au monarque, il promettait la médiation de la France dans les démêlés avec l'Autriche ; au roi militaire et vert galant, il vantait la beauté et la race de la princesse issue de ces valeureux Gonzague qu'on avait vus sur tous les

champs de bataille de l'Europe. Aux conseillers du roi, il parlait de la dot, garantie par le roi de France et la Régente. Aux astrologues, il révélait que les étoiles avaient de tout temps promis une couronne à la princesse Marie ! D'autre part, il observait la noblesse polonaise,

amoureuse de l'élégance, chevaleresque, sensible aux influences féminines : c'était par les femmes que l'Autriche maintenait son prestige à la cour de Pologne. Brégy vit là une belle place à prendre pour les Françaises, et écrivit à Paris pour recommander que la future reine fût accompagnée de jeunes femmes séduisantes : « ... de jolis museaux et aucune inquiétude sur la dot » insistait-il. La Pologne était si riche !

Le mot se répéta et ce fut avec un véritable « pensionnat » que Marie-Louise se mit en route.

Le mariage avait été décidé en janvier 1645. Le 5 novembre, l'ambassade polonaise étant arrivée, Opalinski épousait Marie-Louise par procuration pour Ladislas, au Palais-Royal, en présence de Leurs Majestés le roi de France et la Reine-régente, Anne d'Autriche.

Marie-Louise partait avec une suite nombreuse. Outre les ambassadeurs Polonais, on avait placé auprès de la princesse, pour lui servir de chaperon jusqu'à Varsovie, l'Evêque d'Orange et la Maréchale de Guébriant. Puis venaient les dames d'atours et demoiselles d'honneur. On n'avait pas oublié les « jolis museaux » ! C'étaient M^{mes} des Essarts ; de Langeron, amies de Marie-Louise, avec leurs filles encore enfants, M^{me} d'Aubigny, M^{lles} de Leuze, et de Mailly — Lascaris — une fûtée de quatorze ans, fille de la duchesse de Croy et qu'on appelait « la petite duchesse », si pauvre que la bonne duchesse de Schemberg

l'avait habillée et équipée pour le voyage, — M^{lle} de Guébriant, autre friponne de dix-sept ans, tout joie et tout esprit, un tourbillon, qui était nièce de la Maréchale, — jusqu'à ce bébé de Marie d'Arquien, une vraie poupée, adorable, de quatre ans et demi, fille d'une ancienne institutrice chargée de famille de Marie-Louise, qu'on emmenait par charité autant que par amitié, et qui voyageait gravement avec sa gouvernante ; elle devait plus tard épouser Sobieski ! — Plusieurs des « jolis museaux » trouvèrent d'ailleurs des maris en Pologne : la petite duchesse de Croy, après s'être fait courtiser par Krasinski, épousa le chancelier de Lithuanie, Christophe Pac ; M^{lle} de Langeron convola et épousa Krasicki ; M^{lle} de Leuze convola avec un autre Pac. Brégy avait été bon prophète, et les « amitiés françaises » en Pologne semblent bien dater de la douce tyrannie exercée par le « pensionnat » de Marie-Louise.

Cependant le roi de Pologne était sans nouvelles de son épouse errante et s'en inquiétait. Malgré les difficultés du voyage, il semblait qu'on eût pu se presser davantage. A Hambourg, Marie-Louise eut la visite d'un envoyé de son mari, Przeremski, qui la pria de faire diligence et repartit à toutes brides vers la Pologne, emportant la pro-



TRES HAUTE ET PUISANTE PRINCESSE
Louyse Marie de Gonzague de Mantoue Reine de Pologne, etc.
Mortuavit en Cam privalegia

MARIE-LOUISE DE GONZAGUE

Reine de Pologne,
femme de Ladislas IV et de Jean-Casimir
(1612-1667)

(D'après une gravure de l'époque.)

(1) L'historien polonais, K. Waliszewski, a retrouvé aux archives de Chantilly dans les papiers de Marie-Louise ces vers non signés mais qu'il attribue, avec beaucoup de vraisemblance, à Gaston d'Orléans :

« Beaux yeux, mes clairs soleils, qui pour l'amour de moi
« ... Je jure vos beaux yeux de vous garder ma foi,
« Furent longtemps couverts d'un si triste nuage :
« Si toujours votre amour n'est mon souverain bien,
« Ce ciel qui me promet plus d'un spectre en partage
« Révoque sa promesse et ne me donne rien. »

messe qu'on serait à Dantzig avant le carême. On simplifia un peu la caravane et on arriva à Lübeck, où l'accueil de Brême et de Hambourg fut répété. A Stetin, réception également convenable.

Mais les haltes intermédiaires dans de misérables bourgades étaient abominables, et le trajet devenait de plus en plus fatiguant à cause de la hauteur des neiges. Aussi, lorsque près des frontières de Pologne, arrive un ordre du roi Ladislas non plus de presser le voyage, mais de s'arrêter à *Caumbourg*, si la Reine affecte l'obéissance absolue, la suite ne se gêne guère pour grogner! Le Roi avait une attaque de goutte et on voulait attendre la fin pour aller à la rencontre de Marie-Louise. Un second ordre arriva de poursuivre jusqu'à Dantzig, ce qui consola un peu, car Dantzig était une grande ville où l'on savait qu'une magnifique réception était préparée. A partir de ce moment les délégations polonaises se succèdent. Enfin, le 11 février, on est aux portes de Dantzig. Spectacle inoubliable! Sur les grandes étendues blanches, toute la Pologne semble présente. Une armée garde la route. Les suites militaires des Princes, des Evêques, des Sénateurs campent au bord du chemin dans leurs éclatants uniformes d'heyduques et de cosaques de l'Ukraine. La bourgeoisie de la ville est à cheval, en justaucorps de velours noir. Puis la noblesse polonaise, ces incomparables cavaliers, « tous aussi héroïquement vêtus qu'ils étaient montés », « dans un lustre digne d'une admiration universelle », couverts de dolmans en toile d'or persique à fleurs, ou en velours clairs doublés de fourrures inestimables, sous lesquels se voyaient les tuniques de draps d'or ou de brocatelle, brodées de fleurs de soie à l'aiguille; aux bonnets de fourrure des agrafes de diamant, trente mille écus attachent l'aigrette de héron ou la seule plume d'épervier. Chevaux et armes à l'avenant. Avec cela la beauté de la race, les fines tailles, les fières têtes rasées avec les longues moustaches, les yeux sans peur luisant de l'éclat d'un sang jeune. Qu'en dirent penser les « Damoiselles »?

Ces fêtes commencèrent, interminables, festins, spectacles, ballets, concerts, coupés d'offices dans les églises. Le frère du roi était allé à la rencontre de Marie-Louise devant Dantzig, en faisant les honneurs. Mais le roi manquait toujours... Et malgré l'excuse de la maladie, la jeune reine habituée à plus d'empressement ne savait trop que penser. Le 21 février on se remet en route vers Varsovie, à petites journées. Le 4 mars, à Phalent, le prince héritier (fils du premier mariage de Ladislas avec l'archiduchesse Cécile-Renée) vient saluer Marie-Louise qui le reçoit tendrement; c'était un bel enfant de huit ans. Enfin, le 10 mars on touche Varsovie où cette terrible goutte retenait toujours le roi. On place la Reine avec la Maréchale de Guébriant dans un carrosse de « drap de Hollande bleu-mourant, doublé de toile d'argent, toutes les ferrures sont d'argent, six chevaux blancs le traînent ». Il avance entre deux haies de soldats en armes, tandis que la suite de la reine, ayant pris les devants, va remplir la chapelle du Palais où le Roi attend sa nouvelle épouse.

Était-ce la fatigue, l'émotion, quelque appréhension après les singuliers atermoiements de l'entrée en Pologne, M^{me} de Guébriant remarqua l'altération des traits de Marie-Louise et sa pâleur, elle paraissait presque laide (1). Les physionomies mobiles comme était celle de la reine passent en un moment du charme à l'insignifiance. On descend de voiture, Marie-Louise soutenue par la Maréchale et Brégy s'avance, un peu timide, traverse l'église dans toute sa longueur et vient, suivant l'usage, s'agenouiller devant le Roi trônant au fond. Le Roi demeure immobile et grave, puis la prie de se relever; elle reste debout pendant toutes les harangues. Le mariage est ratifié par le nonce du Pape, on chante un *Te Deum*. Puis le roi qui ne pouvait marcher est reporté dans sa chaise aux appartements privés, la Reine le suivant. On s'arrête dans la salle d'audience qui sera celle de la Reine, et là M^{me} de Guébriant qui trouvait sans doute tout cela un peu

plus froid qu'il n'eût fallu, présente de nouveau Marie-Louise à Ladislas en un petit discours résolu au nom des souverains français qui ont toujours aimé la princesse « comme leur propre fille... une des plus vertueuses, des plus belles et des plus accomplies princesses qui soient jamais sorties de leurs Etats ». C'était avertir le roi en douceur que l'on désirait le voir apprécier exactement celle qu'on lui amenait! On servit ensuite un repas intime dont seuls le Roi, son frère, la Reine et M^{me} de Guébriant furent les convives. Puis le roi se fit reporter dans ses appartements. Et Marie-Louise eut un moment de faiblesse: comme la Maréchale de Guébriant allait se retirer à son tour, elle lui dit tout bas qu'elle aimerait retourner en France! Mais la Maréchale valait une mère et des plus fines, elle ne se découragea point!

Les jours suivants s'écoulèrent entre les fêtes et les exercices religieux de la semaine sainte. Les Palatins et les Sénateurs, les grandes villes envoyaient de magnifiques présents à Marie-Louise qui en reçut pour « près de quatre cent mille escus, qui ne luy coustèrent qu'un bon visage ». Sa suite était bien traitée, on rendait mille honneurs à la Maréchale qui peu à peu gagnait l'esprit du Roi; Mademoiselle de Guébriant qui avait tout de suite conquis la faveur royale par sa grâce encore enfantine, et qui savait l'italien, servait d'interprète entre sa tante et lui. Ladislas n'était d'ailleurs ni un méchant homme, ni un sot. Et Marie-Louise, bien que sa vivacité italienne et française eût d'abord un peu souffert d'un accueil qui n'était pas — et ne pouvait pas être encore — celui d'un amoureux, reprenait rapidement le dessus. Nous n'en voulons pour témoins que ses lettres à Mazarin, où elle se loue de la sollicitude du Roi, de sa bonté, de son esprit, de sa grande douceur: « c'est assurément un fort bon Prince... lorsque le temps me donnera plus de connaissance, je suis absolument persuadée que je serai heureuse. »

Brégy, toujours en Pologne, eut souhaité une conquête plus rapide de la part de Marie-Louise. La Maréchale, pleine de sens et de discrétion, qui ne voulait pas repartir avant d'être bien sûre d'une entente parfaite entre les époux qui ne l'était encore que

de nom, sut attendre et choisir son heure. Lorsque la santé du Roi fut rétablie, lorsqu'elle sentit son crédit bien assuré, elle parla au roi avec franchise. Celui-ci l'écouta, la remercia et l'assura avec effusion qu'il n'aurait pu « recevoir une plus belle et plus précieuse marque de l'amitié de Leurs Majestés Très Chrétiennes, que de lui avoir donné pour femme une princesse si accomplie ». Le lendemain soir, au retour d'une chasse, il entra dans la chambre de la Reine où se trouvait encore Madame de Guébriant. Gaiement, affectueusement, Madame de Guébriant demeure, et ne se retire point qu'elle n'ait « tiré les rideaux du lit conjugal ». O spirituelle Française, quel diplomate peut vous être comparé!

On était aux premiers jours d'avril. Faut-il comme tant d'historiens — qui n'ont certes jamais traversé pareilles circonstances — s'étonner devant ces époux qui, ne s'étant jamais vus, s'accordent un mois pour faire connaissance? Point. Ladislas avait plus d'un excellent côté, et l'impétueuse Marie-Louise apprit bien des choses auprès de lui! Elle ne servit pas toujours cet époux comme elle eût pu le faire, fut souvent une enfant gâtée, plus occupée d'elle-même et de ses intérêts personnels que du Roi et de la Pologne. Mais, lorsqu'elle devint veuve, en 1648, Marie-Louise était préparée pour le grand rôle héroïque qu'elle allait avoir à jouer. Remariée presque immédiatement, par raison d'Etat, au frère de Ladislas, Jean-Casimir, qui montait sur le trône, elle galvanisera longtemps ce monarque médiocre, tentera, lorsqu'il sera fatigué de la couronne, de la faire remplacer dignement par un prince français, s'oubliant elle-même cette fois pour la grandeur de ses deux patries. Et, si elle meurt avant d'avoir vu son projet réussir, elle aura néanmoins mérité, par son activité, sa constance dans le malheur, sa foi dans la destinée, d'être mise au rang des souveraines dont l'histoire d'un pays se fait gloire.



JEAN-CASIMIR

(1609-1672)

(D'après une gravure de l'époque.)

(1) M^{me} DE MOTTEVILLE. *Ses Mémoires*.

LES LIMITES DU POSSIBLE



La proclamation du rétablissement de la Pologne est un hommage rendu par l'empire allemand et la monarchie austro-hongroise à la vitalité et à la persistance du sentiment national chez les Polonais.

Mais au moment où ils le reconnaissent solennellement en paroles, ils le nient en fait : car l'empire allemand fait savoir qu'il ne libérera pas les Polonais sous le joug prussien, que Guillaume II, en 1900, considérait comme des ennemis contre lesquels il appelait à son aide les chevaliers de l'ordre teutonique.

A cette politique de mensonge, les alliés doivent opposer une politique de sincérité.

Ils doivent vouloir la reconstitution complète de la Pologne avec accès à la mer.

J'entends les timides effarouchés clamer : la politique est l'art des possibilités.

Je leur réponds avec Mirabeau : « N'est-ce pas la distance plus ou moins reculée du possible qui distingue les hommes ? »

YVES GUYOT,

Ancien Ministre.

Une Française sur le trône de Pologne

Marie de La Grange d'Arquien, femme de Sobieski

Marysienka ! C'est le nom que les Polonais lui ont donné, un diminutif comme leur langue en a une infinité, mais qui, hélas ! exprime ici tout autre chose que de l'affection.

Etrange fortune que celle de cette femme, d'assez chétive origine, qui devait occuper un des plus beaux trônes de son siècle et devenir l'épouse du plus glorieux héritier des Jagellons (1).

Sobieski est mort en l'an 1696. Mais ses cendres ont été longtemps gardées par les Capucins de Cracovie. Or une légende raconte qu'en 1716, comme elles s'y trouvaient encore, le frère tourier du couvent, un soir de mai, fut réveillé par un coup de cloche. Surpris, il hésite, puis il entre-bâille la porte. Personne devant lui, mais seulement, sur les marches de pierre, un coffre de bois noir. On lève le couvercle. On trouve là le cadavre d'une vieille femme, sceptre en main, le front ceint du diadème, et dans la bouche une médaille, sur laquelle on lit un nom : Marysienka. Elle était morte en France, au mois de janvier précédent.

Aima-t-elle son mari jusqu'à mériter cette légende ? Eut-elle quelque jour, après de longues années de veuvage, la pensée de s'en revenir dormir à côté de lui, dans cette terre de Pologne qu'elle ne goûtait guère et dont elle se plaignait cent fois que le climat fût contraire aux intérêts de sa santé ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que Sobieski, lui, l'aima de toutes ses forces. Elle a eu sur le héros, à n'en pas douter, une influence considérable, probablement pas sur sa stratégie, peut-être pas sur ses idées politiques, mais bien certainement sur son imagination et sa sensibilité, qu'il avait très riches et très impétueuses. Voilà pourquoi il vaut la peine de s'arrêter à cette frivole figure de femme, et de voir comment l'épouse de Sobieski porta l'honneur et la responsabilité de représenter en Pologne, pendant un tiers de siècle, l'esprit et les intérêts français.

Elle fut, hâtons-nous de le dire, lamentablement au-dessous de la tâche. Jamais elle ne s'est haussée à une diplomatie quelque peu sérieuse. Sa vie est pittoresque, galante et accidentée, sans plus. Une aventurière de grand style, née sous la bonne étoile, et qui a su tirer parti de ses destinées.

Un matin de novembre 1645, une Française, Marie de Gonzague,

(1) On ne saurait rien dire de nouveau sur le personnage après le solide ouvrage, etsi alerte en son érudition, que lui a consacré M. K. Waliszewski. Nous y renvoyons une fois pour toutes (Paris, Plon-Nourrit, in-8°).

quittait Paris en grand cortège pour s'en aller régner en Pologne. Elle venait d'épouser Ladislas IV, et devait dans la suite devenir la femme de Jean-Casimir. Au fond de l'un des carrosses qui emmenaient la nouvelle reine et sa suite, on pouvait voir une jolie fillette de quatre ans. Cette fillette, c'est notre héroïne. D'où lui vient l'honneur d'accompagner la femme de Ladislas ? On a fait là-dessus des comérages. Mais Henri de La Grange d'Arquien, père de l'enfant, était un petit capitaine des gardes de Monsieur, et sa mère avait été la gouvernante de Marie de Gonzague. Probablement, en se chargeant de la fillette, la reine n'obéissait qu'à des motifs de charité.

La voici à la cour de Varsovie. Elle a des dons naturels, des yeux vifs en amande, les cheveux noirs et abondants, le nez légèrement aquilin, une grâce spontanée, et qui fera tourner bien des têtes. Les autres moyens de plaire, elle s'en instruit à l'école de la cour. Elle devient spirituelle, et merveilleusement coquette. Cet art-là sera sa grande force, et la fortune de sa vie. A quinze ans, elle trône à la cour. Elle est la favorite de la reine. Les prétendants, en foule, font la roue, et elle s'en amuse. Par quel caprice, à seize ans, en plein rayonnement de jeunesse, va-t-elle épouser un Zamoyski ? Il a du bien, il est d'humeur gaie, mais il est goutteux, grand buveur, et commence à prendre de l'âge. A Zamość, elle s'ennuie, malgré les chasses, les danses et les mascarades. Car la châtelaine est folle de tout cela, et il faut qu'elle vienne dans la capitale où on lui fait fête, qu'elle y revienne souvent pour secouer la tristesse de la province et retrouver l'atmosphère de cour où elle a poussé.

Pas loin de là, à dix lieues de Zamość, vit un gentilhomme qui n'a rien de très particulier, si ce n'est d'être un voisin, et en même temps un ami et compagnon d'armes de son mari. Un grand diable vigoureux, d'une trentaine d'années, à mine héroïque, sanguin, déjà un peu replet, au franc parler, à la fois impéteux et indolent. Il s'appelle Jean Sobieski.

On se lia rapidement. Il était romanesque avec naïveté. Elle l'était aussi, mais d'une autre façon, avec un sentimentalisme qui venait moins du cœur que de la tête et où elle mettait une bonne dose de perversité. Ils lurent tous deux l'*Astrée* et Mademoiselle de Scudéry. Ils se rencontraient souvent à Varsovie. Il avait ses petites entrées à Zamość, choisissait les étoffes, intervenait dans les affaires domestiques et les comptes de ménage.

Les relations furent interrompues en 1661 par un voyage qu'elle fit à Paris. Mais les choses s'étaient ébruitées et M. de Zamość reprit son bien. Quand elle revint, elle ne s'émut guère des méchants propos qui couraient et s'empressa de lancer les dernières nouveautés de France. Elle tint *ruelle*, au grand scandale des gens. Là-dessus, Zamoyski la laissa veuve.

Les affaires ici vont se compliquer. Les intrigues commencent, les imbroglios où elle adore s'égarer et se retrouver, pour le simple plaisir de la distraction et sans une idée en tête. Marie de Gonzague, par affection et par intérêt, se sert d'elle et elle se laisse faire, bien décidée à en tirer avantage. C'est le temps où la reine s'emploie au triomphe des intérêts français et travaille à assurer au duc d'Enghien le futur héritage du trône. Luomirski, d'abord attaché au parti de la reine, la combat maintenant avec toute la force de son prestige. Comment faire pièce à cette popularité ? Comment réduire cet adversaire ? Marie de Gonzague cherche un homme. Elle pense enfin l'avoir trouvé en la personne de Sobieski. Mais il s'agit de le lier. Elle lui donne le titre de grand-maréchal. La mort de Zamoyski arrive à point et maintenant elle a mieux. Elle mariera la veuve au grand-maréchal.

Les choses furent vite faites. Le châtelain de Zamość s'éteignait en avril 1665. En mai, Sobieski avait une femme. Un soir de ce mois-là, la reine et ses gens machinaient une sorte de guet-apens à la résidence royale qui s'appelait alors le « Palais du Jardin ». Sobieski et Marysienka étaient surpris en entretien galant. Emoi, scandale, reproches. Vite un prêtre et on les maria secrètement, séance tenante. Sobieski, maintenant, était aux mains de la reine. Quelques jours après, il quittait Varsovie et entra en campagne contre Lubomirski.

Pendant qu'il bataillait assez obscurément, la grande-maréchale, dont le mariage fut rendu public en juillet, s'ennuyait et cherchait des distractions. En 1667, la voici de nouveau à Paris. Ce n'est pas pour y négocier de grandes affaires diplomatiques. Non, ce qu'elle veut, c'est un « tabouret » pour elle à la cour, une lieutenante des gardes pour son frère, la capitainerie des Cent-Suisses pour son père, et pour son mari, qui viendra en France, le cordon bleu, une terre et le bâton de maréchal. Et puis, il s'agit de récupérer un domaine de Bourgogne, le marquisat d'Epoisses, que sa cousine, la comtesse de

Guitaut, a légué au prince de Condé. Tout en disant qu'elle aime son mari « à la folie », elle prétend ne plus retourner en Pologne où elle est toujours malade. Elle mène grand train et fait grand tapage. Mais personne ne remarque la petite demoiselle d'Arquien. Finalement, dépitée, et ses petites affaires n'aboutissant pas, elle se décide à revenir en Pologne.

Là-bas, sur ces entrefaites, les choses ont changé de tournure. Marie de Gonzague est morte. Casimir a abdiqué. Son mari est en train de devenir célèbre, et il a reçu le bâton de commandement suprême. Encore une étape vers le trône, auquel elle commence à penser et qui maintenant n'est pas loin.

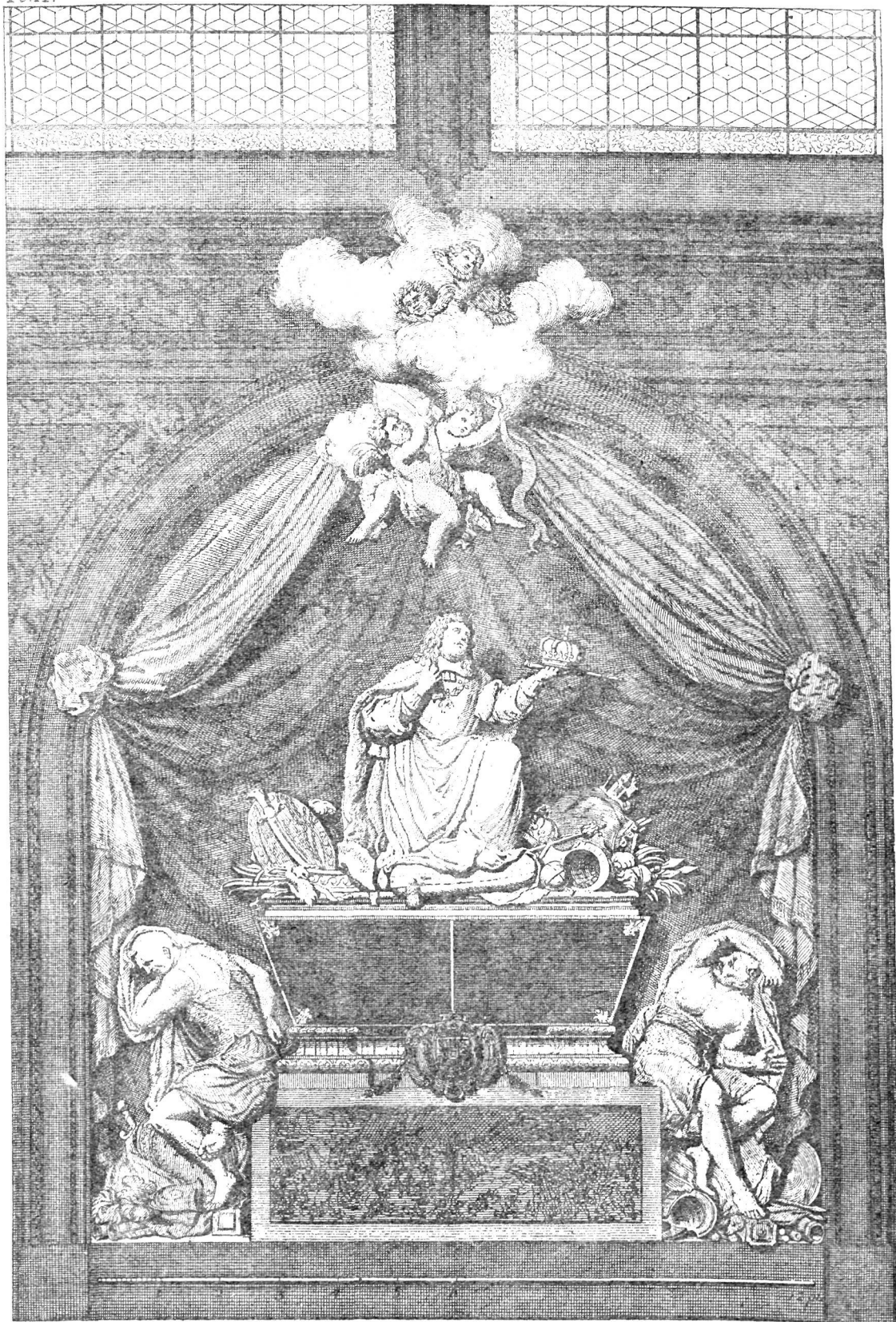
La diète d'élection s'ouvrit en mai 1669. Les intérêts français de nouveau se trouvaient en jeu. Il s'agissait de Condé et de M. de Longueville. Que comprend-elle à la politique, aux vues de Louis XIV, à tout l'embrouillement des affaires de Brandebourg, d'Autriche et de Suède ? Si peu que rien. Elle se met à soutenir la candidature Condé, non pour sauver la monarchie française ou le patrimoine des Jagellons, mais pour ressaisir le marquisat d'Epoisses. Son jeu est mal mené, et c'est un « Piast » qui est élu, Michel Wisniowiecki.

Fatiguée et déçue, elle reprend encore le chemin de Paris, où elle n'arrive pas à consolider son crédit. Le Grand Roi ne l'aime pas, et se défie d'elle. On la considère comme responsable des derniers échecs de la politique française. Mais, coup sur coup, deux événements se produisent qui modifient entièrement la situation. En novembre 1673, son mari remportait sur les Turcs la grande victoire de Chocim, et le roi Wisniowiecki mourait. Bien vite, Marysienka, qui était revenue en Pologne, dépêcha à Louis XIV

un courrier pour annoncer la vacance du trône, et la cour de Versailles envoya à Varsovie pour soutenir la cause française l'évêque de Marseille, M. de Forbin-Janson. Cette fois, tout alla bien, mais il faut dire que le triomphe de Chocim fit plus que l'adresse de Marie d'Arquien ou que celle de l'évêque de Marseille. Le 21 mai 1674, Sobieski était proclamé roi. Marysienka était reine !

Que va-t-elle faire maintenant qu'elle représente la France sur le trône des Jagellons ? Elle va administrer ses petites affaires. Elle a son programme : « qu'on fasse son père duc et pair ; qu'on donne un régiment à son second frère, le comte de Maligny ; qu'on chasse de la

Pl. 12.



PROJET DU TOMBEAU DE JEAN-CASIMIR

dont la seule partie qui fut exécutée se trouve en l'église Saint-Germain-des-Prés, à Paris.

maison du marquis d'Arquien (son autre frère) un domestique allemand qui le vole ; qu'on mette dans un couvent une femme de débauche qu'il a et qui lui consomme tout son bien ». Voilà comment elle conçoit l'équilibre européen. Elle profite le plus possible des bénéfices dont dispose la couronne. Elle gagne de l'argent dans la fourniture de blé polonais à la France en disette. En bonne fille qu'elle est, elle n'oublie pas sa famille. Elle fait venir auprès d'elle son père, et sa sœur Anne, qu'elle établit en la mariant à Wielopolski, futur grand-chancelier du royaume.

Qu'étaient, en regard de toutes ces domestiques préoccupations, les affaires de son pays d'origine ? Elle en prenait si peu souci qu'en 1683 son mari signait avec l'Autriche un traité offensif et défensif. La victoire de Vienne, qui sauvait la civilisation en immortalisant son époux, ne paraît l'avoir intéressée qu'à cause des bijoux, étoffes et couvertures en satin de Chine que le roi vainqueur lui expédia en témoignage de son triomphe et de son amour.

Elle fut plus vexée que lui de l'insolente ingratitude de l'Empereur. Et quand il mourut, en 1696, elle semblait de ne s'être pas encore douté qu'elle avait partagé la couche d'un grand homme.

Une fois veuve, ayant pris la manie de la politique, elle continua. Mais ce fut pour combattre l'abbé de Polignac, qui avait mission de faire triompher le fils de Condé, Henri, ou son petit-fils Louis, ou son neveu François de Conti. Elle vint à Dantzig, où arrivait Conti. Adversaires et amis du candidat, tous l'écartaient. « Elle brouillait tout ». Deux fois chassée de Varsovie, elle y revint deux fois. Les enfants la montraient du doigt dans la rue.

Finalement, Auguste de Saxe étant roi, elle comprit que son temps était passé, et qu'il fallait songer à la retraite. A cinquante-huit ans, après avoir eu un instant l'idée d'épouser l'hetman Jablonowski, lequel en a soixante, brouillée avec son fils aîné qui, après la mort de Sobieski, est allé jusqu'à lui interdire le château de Varsovie, elle renonce et prend le chemin de Rome. Elle s'établit au palais Odescalchi, où elle habitera quinze ans.

Après le tumulte des plaisirs et des intrigues, c'est l'âge de la dévotion, qui n'exclut point les divertissements romains. On soupe gaiement chez elle. On y joue. Elle sort beaucoup, va aux dîners suivis de bal, s'endette, pendant que ses fils mènent grand train. Elle rachète tout cela par les bonnes œuvres. Sur la place *della Trinita dei Monti*, elle fait bâtir un couvent aux Bénédictines de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement. Chaque année, elle fait dire une messe à l'église *Saint-Stanislas dei Polacchi* pour les héros tombés à la bataille de Vienne.

En 1714, — elle a soixante-treize ans —, la royale veuve, ayant la nostalgie de son pays, s'embarqua un jour sur une galère pontificale. « Ne sachant que devenir, écrit Saint-Simon, elle vint mourir au gîte après avoir fait du pis qu'elle avait pu contre sa patrie, qui le lui rendit. » Sa patrie, cependant, lui donna Blois, où elle vécut encore deux années en compagnie de domestiques polonais.

« J'ai le cœur d'un lion », disait-elle. On s'en aperçoit de reste.

Capricieuse, autoritaire, âpre au gain et à l'honneur, peu scrupuleuse sur le choix de ses passe-temps, c'est, au moral, une assez médiocre figure. Les Polonais ne l'ont jamais aimée, et les Français non plus. A Varsovie comme à Versailles, ses compatriotes la détestaient. Une fois, le bruit s'étant répandu qu'elle avait été victime d'un empoisonnement, ce fut une réjouissance générale.

Sobieski, dont on ne peut récuser le témoignage, lui écrivait un jour : « vous êtes la meilleure créature du monde quand vous voulez l'être, mais il faut du beau temps pour vous comme pour le foin, et quand d'aventure nous ne voulons pas quelque chose ou que nous nous entêtons à quelque chose, il n'y a plus moyen de nous faire bouger. »

Je ne sais si le héros de Vienne eut bien tout l'aplomb qu'il se donne et s'il fut aussi brave devant M^{lle} d'Arquien que devant Kara-Mustapha. La correspondance que nous avons en main et qui ne fut publiée, partiellement d'ailleurs, qu'en 1859, nous le révèle, avec des sursauts d'énergie, étrangement capté par les sortilèges impérieux de cette femme. Il s'appelle *Céladon* et il l'appelle *Astrée*. A Lemberg, un jour, du haut d'une colline, il regarde les nuages qui passent : « Comme je souhaiterais, lui écrit-il, pouvoir me convertir en une de ces gouttes de rosée, traverser l'espace avec elle et tomber à vos pieds ! » Quand il marche sur Vienne, il a cinquante-quatre ans, et vingt ans de mariage. La première lettre qu'il écrit à son *Astrée* est pour lui dire qu'il a passé une mauvaise nuit « comme toujours quand il lui arrive de dormir loin d'elle ». Et puis, après la grande victoire, il s'assied sur un tambour, et se hâte de griffonner un mot à sa Marysienka en lui annonçant l'envoi d'un étrier en vermeil de Kara-Mustapha. « Vous ne direz pas, comme font les femmes tartares quand leurs maris reviennent du combat les mains vides : vous n'êtes pas un brave. »

Aurait-il été roi sans elle ? Certains croient qu'elle l'envoya sous les murs de Vienne, et qu'elle le détourna de la France, et que... Mais ces choses-là sont compliquées. M. Waliszewski estime que son influence fut plus stimulatrice que directrice, mais il confesse qu'elle « s'entendait à vouloir et à demander ». Et cela est beaucoup, surtout quand il s'agit d'un Sobieski, d'un homme qui, avec toute sa gaillardise de sensuel et de soldat, était au fond un sentimental et un faible.

Pauvre Marysienka ! Au temps du Grand Roi et de M. de Lionne, avec toute sa beauté et son prestige de femme ensorceleuse, avec la passion profonde et inlassable qu'elle avait su inspirer au plus vaillant parmi les vaillants de Pologne, on ne peut se défendre de songer qu'elle avait en main, trente années durant, de beaux atouts dans son jeu, qui était celui de deux grands royaumes, et qu'il ne lui a manqué qu'un peu d'esprit pour que la Pologne, aidée de la France, ne tombât pas sous la tutelle fatale d'un Auguste de Saxe. Mais, pour le malheur de tous, il était écrit qu'elle ne devait comprendre de son époux que la couronne, et de son pays que les questions de pairie, de rentes et de tabouret.

HENRI SIGISMOND.

REGNARD EN POLOGNE

Jean-François Regnard (1655-1709), le célèbre poète comique français, dans ses nombreux voyages, visita, en 1681, la Pologne. Accompagné de ses deux amis : Aucousteaux de Frécourt (né en 1653), gentilhomme de Picardie, et Nicolas de Corberon, futur président du Conseil suprême de Colmar, il passa par Danzig, Graudenz, Culm, Thorn, pour arriver à Varsovie ; il se rendit ensuite à Jaworow, où séjournait la cour, et il y fut reçu par le roi Jean III Sobieski et la reine Marie-Casimire, — à Cracovie et à Wieliczka. Regnard a laissé les impressions de son voyage intitulées : *Voyage de Pologne* ; nous en donnons quelques extraits. Ajoutons toutefois que sa documentation au sujet de la Pologne laisse souvent à désirer. (C. W.)

DANZIG. — Dantzick est situé sur la mer Baltique, à l'embouchure de la Vistule. Les plus grands vaisseaux viennent dans les rues qui sont faites en canaux ; son entrée est défendue par une très bonne citadelle qu'on appelle *Mund*. Elle est sous la protection du roi de Pologne... Le trafic principal de cette ville est en blés qui descendent de Pologne sur la Vistule, de cire, d'acier et d'ambre, qui se pêche sur son rivage jusqu'à Memel... Lorsque le vent est grand, c'est alors que la pêche est meilleure... Il est défendu sous peine de mort d'en prendre le moindre morceau. Il est tendre, quand il n'a pas pris l'air, et on y peut graver un cachet : il y a plusieurs morceaux dans lesquels on trouve des mouches. Je me suis étonné quand on m'a parlé du grand trafic qui se faisait de cette marchandise ; et comme je m'en étais peu servi, je croyais que les autres n'en consommaient pas davantage que moi...

Les fortifications de la ville sont fort bien entretenues, et servent

autant à l'embellissement qu'à la défense de la ville... Nous remarquâmes dans la ville les rues, qui sont assez larges, mais embarrassées par de grands balcons qui en occupent la moitié. On voit au milieu de la grande place une fontaine qui représente un Neptune de bronze. Les maisons sont fort propres et bien meublées...

Il y a de remarquable à Dantzick le moulin à trente roues, qui rend un ducat toutes les heures à la ville. Dans la grande église est un tableau merveilleux d'un peintre flamand, qui, allant à Rome, fut pris par des corsaires turcs, et, depuis, repris des chrétiens. Il s'appelait Jean Du Chêne d'Anvers ; et il a si bien représenté le jugement, qu'on ne peut rien s'imaginer de plus fort... Nous montâmes au haut du clocher, d'où nous aperçûmes toute la ville, et la mer qui en est à une demi-lieue. Elle approche assez de la grandeur d'Orléans, mais les maisons y sont plus serrées, et il y a beaucoup plus de peuple.

Pour les dames, il leur faut rendre justice, je n'ai guère vu de pays

où elles fussent plus généralement belles. Elles y sont toutes fort blanches et ont beaucoup d'agrément...

VARSOVIE. — Varsovie est en Mazovie, capitale de la haute Pologne, et le lieu où se tiennent les diètes, de trois en trois ans. Cette ville est assise sur la Vistule, qui vient de Cracovie et qui apporte bien des commodités de Hongrie, et particulièrement le vin le plus excellent qu'on puisse boire. Il n'y a rien de remarquable que la statue de Sigismond III, mise par son fils Uladislas, qui est à l'entrée de la porte, sur une colonne de jaspe sur laquelle les Suédois tirèrent plusieurs coups de canon. La figure est dorée de plus d'un ducat d'épais... Il y a une très-grande quantité d'églises et de couvents. Nous vîmes le palais Casimir, bâti par la reine défunte... Nous allâmes rendre visite à M. Lubomirski, grand maréchal, qui est un des plus riches princes de Pologne... Ce seigneur nous fit voir toute sa maison avec une bonté particulière... Son palais est plein de quantité de beaux originaux, qu'il a amassés avec grand argent. Sa galerie est fort curieuse. Il nous fit voir une grande pièce qui lui était venue depuis peu d'Augsbourg, dans laquelle il y avait une horloge, un carillon, un mouvement perpétuel, et quantité d'autres choses : le tout était en forme d'un grand cabinet d'argent...

Nous allâmes au château, qui n'a rien de beau que les chambres du Sénat, et celle de marbre, où est dépeinte la prise de Smolensko par les Polonais sur les Moscovites, où ils firent un grand carnage, et prirent deux fils du grand-duc, qu'ils emmenèrent prisonniers à Varsovie, où ils sont morts; et on leur a fait bâtir une chapelle qu'on appelle encore la chapelle des Moscovites, qui était devant le lieu où nous logions...

Le Palais de M. Morsztyn, grand trésorier du royaume, est le plus superbe de tous, tant par la belle entente du dessin que par la richesse des meubles qui l'ornent...

Les Polonais sont extrêmement fiers, et se flattent de leur noblesse, qui la plupart est obligée de labourer la terre, tant elle est misérable. Un petit noble porte son sabre en labourant la terre, et l'attache à quelque arbre; et si quelque passant ne le traitait pas de *Mouche-Panier* (1), et l'appelait seulement *Panier* qui signifie comme maître, il lui ferait mauvais parti.

Au reste, ils sont fort civils, et ont toujours les premiers la main au bonnet. Ils sont grands observateurs de jeûnes, et font des abstinences plus qu'on ne leur en commande. Quelques Polonais ne mangent point de viande le mardi et le mercredi; pour le vendredi, presque tous ne mangent point de beurre, et le samedi rien qui ait été bouilli, mais seulement rôti...

(1) *Mości Panie* : Monsieur mon Maître.

JAWOROW ET LA COUR. — Jaworow est le lieu le plus vilain, non seulement de la Pologne, mais de tout le monde. La cour y demeurait cet hiver-là, à cause de la grosseur de la reine qui devait faire ses couches. La cour s'arrête peu en un lieu; elle voyage continuellement et le plus agréablement du monde; car, toute la Pologne est le plus beau pays de chasse que j'aie jamais vu, et ce voyage est une chasse continuelle. Nous eûmes l'honneur de saluer le roi, et de baiser la main à la reine, qui nous reçut avec la bonté qui est ordinaire à ce prince pour tout le monde, et particulièrement pour les étrangers. Il prit un plaisir singulier à nous faire réciter des particularités de notre voyage de Laponie, et ne cessait point de nous interroger. La reine n'était pas moins curieuse, et s'informait de toutes choses. Cette princesse est une des plus accomplies de l'Europe; elle a environ trente-huit ans; et la nature a pris plaisir de lui faire part de tous ses dons. Elle est la plus belle personne de la cour, la mieux faite, et la personne du monde la plus spirituelle: il suffit de la voir pour la connaître; mais on est encore bien mieux persuadé lorsqu'on a eu l'honneur de l'entretenir. C'est elle qui a mis la couronne sur la tête du roi; et l'ambition, qui est le noble défaut des grandes âmes, était dans cette princesse au souverain degré. Ce fut elle qui inspira au roi de tâcher à monter sur le trône; et elle n'épargna pour cela ni argent, ni promesses, et fit tant qu'elle en vint à bout, malgré les fortes brigues du Prince de Lorraine...

CRACOVIE. — Cracovie est la première ville de la haute Pologne; infiniment plus belle, plus grande et plus marchande que Varsovie. Elle est située sur la Vistule, qui prend sa source assez près de là. Son académie est fort estimée; elle fut fondée, il y a environ trois cents ans, par Casimir I^{er}, qui demanda des professeurs aux collèges de Sorbonne de Paris, qui furent les auteurs de cette haute réputation qu'elle s'est acquise. La pièce la plus recommandable de Cracovie est le château, situé sur une petite colline. Il est de grande étendue, mais sans forme, ni sans aucune architecture. Ses chambres sont spacieuses, et ses plafonds superbement dorés, qui pourraient rendre ce séjour fort propre pour y loger un roi. On voit dans l'église du château les tombeaux des rois qu'on n'enterre point qu'un autre ne soit élu...

Le corps de Saint Stanislas est dans une chaise d'argent au milieu de l'église, sous un baldaquin. Ce saint, qui fut tué par un roi de Pologne, est cause que les Polonais vont la tête rasée, et qu'ils ne mangent point de beurre le vendredi, et quelques-uns le samedi; cela leur fut imposé par pénitence, par un pape, pendant cent ans, et cette coutume s'est tournée en loi...

L'UNION INDIVISIBLE DE LA POLOGNE



Nous n'avons pas oublié que le 14 août 1914, le grand-duc Nicolas, généralissime des armées russes, a solennellement déclaré aux Polonais que l'heure avait sonné où le rêve sacré de leurs Aïeux et de leurs pères allait s'accomplir. « Que les frontières qui déchiraient la nation polonaise disparaissent, disait-il, et que la Pologne soit réunie sous le sceptre de l'Empereur de Russie, libre dans sa religion, dans sa langue et dans son autonomie!... Que,

dans cette aurore nouvelle, resplendisse le règne de la Croix, symbole de la souffrance et de la résurrection des peuples! »

La Pologne tressaillit de joie. C'était le réveil de ses espérances, c'était l'annonce de son indépendance; c'était, par l'autonomie, la reconstitution de la nation morcelée, dispersée, opprimée. Les amis de la Pologne applaudirent à ces promesses solennelles, faites par le grand-duc Nicolas au nom du Tsar. Mais, hélas! le manifeste si beau, si noble, si séduisant du grand-duc est resté à l'état de manifeste, parce que les gouverneurs des provinces ne l'ont pas appliqué; parce que la Galicie a été russifiée sans ménagement; parce que la Pologne a été dévastée au moment de la retraite des

Russes; parce que des milliers de Polonais ont été forcés de s'expatrier sans ressources et sans appui; parce que les Bureaux russes ont maintenu leurs procédés arbitraires; parce que les lois d'exception ont continué à être appliquées; parce que le Conseil dirigeant du parti opposé aux réformes a employé tous les moyens pour empêcher la réalisation des promesses contenues dans le manifeste officiel.

L'autonomie promise, en admettant qu'elle fût jamais accordée, n'aurait peut-être pas eu plus de durée que celles de 1815 et de 1862. Aussi, comment s'étonner que tous les Polonais aient réclamé une liberté, qui, seule, peut réparer les désastres dont ils ont été victimes? Comment s'étonner que la Pologne ait été douloureusement affectée du silence à son égard? Elle aurait désiré que les Alliés, tant par sympathie réelle que par intérêt politique supérieur, se fussent prononcés en faveur de la liberté polonaise et cela n'a pas eu lieu. On semble imiter la conduite impolitique de Napoléon I^{er} qui, tout en paraissant favorable à la Pologne, n'avait pas su faire à temps le geste utile et réparateur.

Qu'est-il arrivé?... C'est que les Austro-Allemands ont hypocritement profité de cette situation. Ils ont affecté une sollicitude empressée en faveur de la Pologne et crié partout que les Alliés abandonnaient ses destinées à l'arbitraire de la bureaucratie russe. Ils ont dit aux chefs du mouvement national polonais qu'ils avaient tort de se bercer

d'illusions et que les promesses russes n'étaient qu'une manœuvre stratégique. Ils ont fait à leur tour des promesses captieuses et séduisantes pour une partie de la Pologne

La proclamation des Empires centraux, si belle et si habile qu'elle puisse paraître aux yeux des gens légers, n'est cependant qu'un leurre. Son but réel est d'affaiblir la Russie et de consolider la situation militaire des armées austro-allemandes en leur permettant de lever une armée polonaise de 400.000 nouveaux combattants. C'est à nos yeux un nouveau partage de la Pologne, puisque les Empires centraux promettent la liberté à une partie de la terre polonaise; et c'est à la condition que cette terre servira matériellement la cause militaire de leurs Empires. Rien d'ailleurs n'est fixé au sujet des garanties qu'on avait fait briller aux regards des crédules. Aussi, des chefs politiques et des représentants connus de toutes les régions de la Pologne proprement dite, de la Galicie, de la Posnanie et de la Silésie annexées par la Prusse résidant à l'étranger, ont-ils répondu à cette manœuvre trop habile par une protestation motivée, tant en leur propre nom qu'au nom de leurs compatriotes qui ne pouvaient s'exprimer librement.

« La nation polonaise, dit cette protestation si claire, est une et indivisible. Elle aspire à un État polonais constitué des trois parties de la Pologne, et ces aspirations ne sauraient être réalisées sans la réunion de ces territoires morcelés. C'est son édification qu'en premier lieu la Pologne espère de la guerre présente où retentit le mot d'ordre: Liberté et indépendance des nations. » Les honorables protestataires, dont le nombre grossit chaque jour et qui représente l'élite du peuple polonais, font remarquer, en toute vérité, que le projet de créer un État Polonais avec un seul tronçon de la Pologne, formée exclusivement des territoires occupés, ne fait que confirmer le partage de leur chère patrie. Malgré les dehors subtils sous lesquels les empires du Centre déguisent leurs desseins réels, il appert qu'ils veulent lever une armée en Pologne pour défendre une cause qui n'est pas la sienne, et cela en éludant hypocritement le droit des Gens.

En divisant les forces nationales de la Pologne, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, qui semblent lui faire une faveur, font en effet de ce soi-disant État un instrument servile de leurs desseins. Ils ne prennent aucun engagement certain au sujet des droits de cet État, et ils accentuent au contraire sa dépendance à leur égard. Ils exigent que la Pologne leur fournisse au plus tôt une armée. Ils la mettent au service de leurs violences et exposent des Polonais à tirer sur leurs frères et sur leurs meilleurs amis. A supposer qu'ils triomphent dans la guerre actuelle — ce qui, Dieu et les braves Alliés aidant, n'arrivera pas — ils méconnaîtraient ensuite leurs promesses et ils traiteraient tous les Polonais, comme ils ont traité ceux de la Posnanie, eux et leurs enfants !

Il est à désirer — et personnellement je le souhaite de tout cœur — que les Polonais ne tombent pas dans le nouveau piège qui leur est tendu par les Austro-Allemands, gens sans foi ni loi, et qu'ils considèrent le pacte qu'on leur offre comme un vulgaire « chiffon de papier ». Il est à désirer aussi que les Alliés déclarent que, la guerre finie, le triomphe une fois assuré sur les Austro-Allemands, la Pologne recouvrera son indépendance avec la garantie collective des Alliés. Je suis de ceux qui, en désirant ardemment la libération de l'Alsace-Lorraine et son rattachement à la mère-patrie, la libération de la Belgique, de la Serbie et du Monténégro, ne peuvent oublier la Pologne et reconnaissent que ce qui est accordé aux uns doit être accordé

également aux autres. La défaite de la Prusse doit amener toutes les réparations nécessaires et venger le droit partout où il a été offensé. On a violé la liberté des peuples; on a voulu détruire la vie libre des nationalités. Il faut que ces peuples retrouvent leur vie et leur liberté et qu'il n'y ait d'exception pour personne. Nous sommes tous solidaires, quand il s'agit des principes essentiels qui sont la garantie des États. Toute illégalité, toute injustice, toute violence doivent être effacées. Un des crimes les plus grands de l'Histoire a été le partage de la Pologne. Pouvons-nous, sans indignation, assister à un nouveau partage, déguisé sous le nom de redressement et de relèvement ?

Le gouvernement russe l'a compris. A la date du 14 novembre, il a fait savoir à l'Europe que « ses intentions comportaient la création d'une Pologne entière, englobant tous les territoires polonais et qui jouirait, la guerre terminée, du droit de régler librement sa vie nationale, intellectuelle et économique sur les bases d'une autonomie, sous le sceptre des souverains russes et conservant le principe de l'unité d'État ».

Ce nouveau manifeste, parti de Pétrograd, dit qu'à cet égard la décision du Tsar reste inébranlable.

Donc, liberté entière de la vie nationale, intellectuelle et économique pour la Pologne et garantie de son autonomie sous l'égide des souverains russes, et en même temps protestation officielle contre la formation d'un État séparé avec les provinces russes de Pologne, ce qui serait la violation formelle des conventions qui avaient été signées par l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Cet acte arbitraire des Austro-Allemands est déclaré nul et non avénu. Les Alliés, qui luttent pour la liberté et l'indépendance des peuples opprimés, auront donc à cœur de s'associer au manifeste du 14 novembre 1916 qui corrobore celui du 4 août 1914, et qui proclame que la question polonaise sera enfin résolue par la victoire des Alliés et la restauration complète de la Pologne libre.

C'est ce qu'ils viennent de faire par une protestation solennelle, et cela à notre grande satisfaction. Les gouvernements britannique,

italien et français ont chargé leurs représentants auprès des Neutres de déclarer qu'en disposant sans aucun droit de territoires occupés par leurs troupes, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie avaient, non seulement fait un acte nul, mais méprisé une fois de plus un des principes fondamentaux du droit des Gens. En voulant lever et employer une Armée dans les régions polonaises occupées par leurs troupes, les Empereurs d'Allemagne et d'Autriche violaient les engagements pris par eux et contrevenaient à l'article 23 du règlement de la convention de La Haye ratifiée par eux le 25 novembre 1909. Nous nous réjouissons de constater que les puissances alliées s'élèvent publiquement ainsi contre les conséquences que les gouvernements ennemis entendaient tirer de pareils faits contraires au Droit, à la Morale, à la Justice et se réservent d'y mettre obstacle par tous les moyens en leur pouvoir.

L'iniquité, que l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie veulent commettre, se retournera contre eux. Ces deux puissances croyaient morceler à nouveau la Pologne et la faire servir à leurs criminels projets. Ils auront renforcé l'unité nationale de tous les Polonais et redoublé la sympathie de tous les peuples civilisés pour leur cause qui est la cause de la liberté, de la justice et de l'honneur.

HENRI WELSCHINGER,

de l'Institut de France.



MARIE CASIMIRE
DE LA GRANGE D'ARQUIEN SOBIESKA

Reine de Pologne.
(Galerie Świdziński à Varsovie)

POUR LA CAUSE DE STANISLAS LESZCZYNSKI



N 1733, Stanislas Leszczyński était candidat au trône de Pologne. Il était difficile que la France ne le soutint pas contre son compétiteur saxon, soit à cause de l'alliance personnelle que le mariage de Louis XV avait créée entre lui et les Bourbons, soit à cause de l'intérêt pour la France d'avoir un ami à Varsovie. Pour conduire Stanislas dans son royaume, la seule route praticable était la mer ; c'était à la marine que revenait l'honneur de faire respecter au loin notre politique. Mais le cardinal de Fleury, très économe, très soucieux aussi de ménager les inquiétudes des Anglais, se borna à l'envoi de quelques navires et de quelques soldats ; c'était assez pour engager la France, c'était trop peu pour faire réussir l'expédition. Du moins, l'effet de cette manœuvre fautive et pusillanime disparut dans l'éclat d'un acte d'héroïsme admirable.

Le 20 septembre 1733, l'escadre du comte de La Luzerne-Briqueville, lieutenant général des armées navales, forte de neuf vaisseaux et de cinq frégates, partie de Brest le 31 août, mouillait à Copenhague ; elle portait quinze cents hommes de troupes, sous les ordres du chevalier Rochon de La Peyrouse, comte de La Motte. Son arrivée remplit de joie l'ambassadeur de France en Danemark, le comte Bréhan de Plélo, vaillant soldat, littérateur aimable, diplomate habile, qui aimait la France et la marine de toute son énergie de gentilhomme breton. « J'aurais bien voulu, écrivait-il, que vous eussiez été témoin de ce qui se passa le jour que j'allais apprendre à l'escadre l'élection du roi de Pologne et celui que je présentai ces messieurs à la cour de Danemark. Vous eussiez été enchanté de ce spectacle. »

L'enchantement ne dura guère. Le 8 octobre, La Luzerne recevait l'ordre de revenir en France ; puisque Stanislas était arrivé dans son royaume, à quoi bon, estimait Fleury, promener le pavillon français dans la Baltique ? Plélo n'était pas de ces politiques timorés et irrésolus. Il courut à Elseneur pour retenir La Luzerne, celui-ci se retrancha derrière les ordres de Versailles. « Dans certaines conditions, disait l'énergique Plélo, il faut savoir aller contre les ordres de son maître pour le mieux servir, surtout quand, depuis ces ordres, il s'est passé des événements imprévus. » Stanislas, en effet, à peine arrivé en Pologne, avait été obligé de s'enfermer à l'intérieur de Gdansk (Dantzig). Tout ce que Plélo put obtenir, ce fut de conserver trois frégates ; mais de nouveaux ordres arrivèrent, et Plélo dut laisser partir les frégates.

Or, le général russe Lacy investissait, le 20 février (1734), la ville de Gdansk (Dantzig), qui représentait tout le royaume du malheureux Stanislas ; une escadre russe venait prendre part au siège. A ce moment on fit semblant en France de faire quelque chose. Une division de deux vaisseaux, l'*Achille* et la *Gloire*, portant le pavillon du lieutenant de vaisseau de Barailh, parut dans la Baltique ; elle amenait environ dix-huit cents hommes des régiments de Périgord, Blésois et la Marche, commandés comme l'année précédente par La Peyrouse de La Motte.

Barailh mouillait devant Dantzig le 11 mai et débarquait sa petite troupe au fort de Weichselmunde ; mais le comte de La Motte déclarait la position intenable et se rembarquait, malgré les protestations de Barailh ; celui-ci, le 15 au matin, quatre jours après son arrivée, devait remettre à la voile. Monti, ambassadeur de Louis XV auprès de Stanislas, jetait de Dantzig ce cri de désespoir (19 mai) : « Un secours si longtemps attendu, qui faisait tant d'honneur au roi... Il ne part de France que pour devenir la risée de l'Europe... Je vous envoie la lettre ouverte pour M. Du Guay-Trouin. Au nom de Dieu, qu'il vienne et qu'il n'écoute pas les mauvais propos que M. de La Motte et autres lui tiendront : ils en seront responsables à Dieu, au roi, à la nation. Jamais la Vistule n'avait vu de drapeaux français ; il faut qu'ils ne viennent que pour fuir. Plaiguez-moi. »

Ce ne fut pas Du Guay-Trouin qui vint, ce fut Plélo. Trois autres

bâtiments, le *Fleuron*, le *Brillant* et l'*Astrée*, étaient arrivés à Copenhague, sous les ordres du capitaine de vaisseau Beauharnais de Beaumont. Plélo les réunit à la petite division de Barailh et somma le comte de La Motte de le suivre, « au nom du roi, votre maître et le mien, dont je tiens ici la place ».

Le 20 mai, il écrivit trois lettres au roi et une au garde des sceaux ; il écrivit aussi une lettre à sa jeune femme, qui allait être bientôt mère et que, malgré sa profonde tendresse, il avait tenue dans l'ignorance de ses projets : « Je serais indigne du nom de Français et de votre amour, si je ne faisais ce que je dois en cette occasion. J'ai le cœur trop serré pour vous en dire davantage. Amour, devoir, gloire, que de maux vous me causez !... Il ne s'agit que de faire passer nos troupes à Dantzig... De là, je viens vous retrouver pour ne plus vous quitter de ma vie. » Dans les papiers de la comtesse de Plélo, on a trouvé la copie de sa réponse : « Quelques maux que vous me fassiez souffrir, mon cher amant, je ne blâme point ce que vous avez fait ; il me suffit que vous l'avez cru nécessaire, mais songez à n'en pas trop faire... Revenez bientôt. Soyez persuadé que mon cœur est attaché au vôtre, et que je me porterai bien dès que je pourrai vous embrasser et vous dire moi-même que je vous adore et vous adorerai jusqu'au dernier moment de ma vie. »

Le 24 mai, Barailh était de nouveau devant Dantzig ; il y débarquait Plélo, le comte de La Motte et leur petite troupe ; les matelots poussèrent sept fois le cri : Vive le roi ! et l'escadre tira treize coups de canon. Le lendemain, Plélo, qui ne pensait qu'à l'escadre de Brest, écrivait à Du Guay-Trouin d'accourir en toute hâte à l'embouchure de la Vistule.

Le 27 mai, Plélo, marchant à côté du drapeau du bataillon de Blésois, symbole du devoir et de la patrie absente, montait à l'assaut des retranchements ennemis. Décimées par un feu épouvantable, nos troupes devaient battre en retraite. Le corps de Plélo, criblé de blessures, gisait à l'entrée du camp des Russes ; le malheureux avait trente-cinq ans.

A cette nouvelle, la division de Barailh cingla vers le milieu de la Baltique, dans l'attente de l'escadre de Du Guay-Trouin, tant de fois annoncée et qui ne partit jamais. Deux de ses navires, la *Gloire* et le *Fleuron*, capturèrent une frégate russe, le *Mittau*. Le 10 juin, Barailh rentra à Copenhague. Un mois plus tard, le 9 juillet, Dantzig capitulait, après cent trente-cinq jours de siège. Barailh, qui n'avait plus rien à faire, repartit, la douleur dans l'âme ; il était de retour à Brest le 24 août (1734). De cette triste campagne il ramenait le *Mittau*, qui devait être échangé avec son équipage contre les soldats français pris au fort de Weichselmunde.

Dans la chapelle de Saint-Bihi, paroisse de Plélo, près de Saint-Brieuc, où la comtesse de Plélo avait rapporté le cercueil de son mari, on lit une longue inscription funèbre : *Sparge lauris sepulcrum, viator, et benedic nomini armorico...* « Passant, couvre de lauriers ce tombeau et glorifie le nom breton... » La France et la Pologne glorifieront toujours le nom de Plélo : il personnifie ce qu'il y a de plus noble dans l'âme humaine, l'amour de la patrie poussé jusqu'au sacrifice de soi-même.

*
**

L'auteur de ces lignes, avec ses amis Charles Richet et Georges Gavoty, avait l'honneur d'assister, le 24 décembre 1915, au dîner de la « vigile de Noël », qui réunissait à l'hôtel Métropole, à Moscou, sous la double présidence de M^{me} la princesse Mathias Radziwill et de M^{me} Alexandre Lednicka, l'élite de la société polonaise. Suivant la mode de la Pologne, la table était décorée avec les produits de la terre, gerbes de blé, petites bottes de paille, petits paquets de légumes ; des banderoles aux couleurs polonaises reliaient les petits sapins encadrés de bougies qui garnissaient la table d'une extrémité à l'autre. Avant de s'asseoir, les convives, fidèles à une tradition touchante, avaient rompu entre eux le « pain de l'offrande », c'est-à-dire que s'offrant mutuellement les morceaux de pain azyne qu'ils tenaient à la main, ils les avaient rompus en prononçant des vœux de joyeux Noël.

Le « pain de l'offrande » ainsi rompu en commun, les convives sont liés les uns aux autres par une sorte de confraternité mystique ; ils n'ont plus qu'une pensée, celle de la grande fête qui les rassemble.

Cette vigile de Noël, telle que je la vis célébrer à Moscou il y a un an, avait un caractère émouvant ; c'était la première fois, depuis l'évacuation du Royaume et la perte de Varsovie, que les fugitifs de Pologne se trouvaient réunis à Moscou pour cette circonstance solennelle. A la fin du dîner, les convives échangèrent leurs signatures sur les cartes du menu ; ils tenaient à conserver un souvenir écrit de cette réunion religieuse et patriotique.

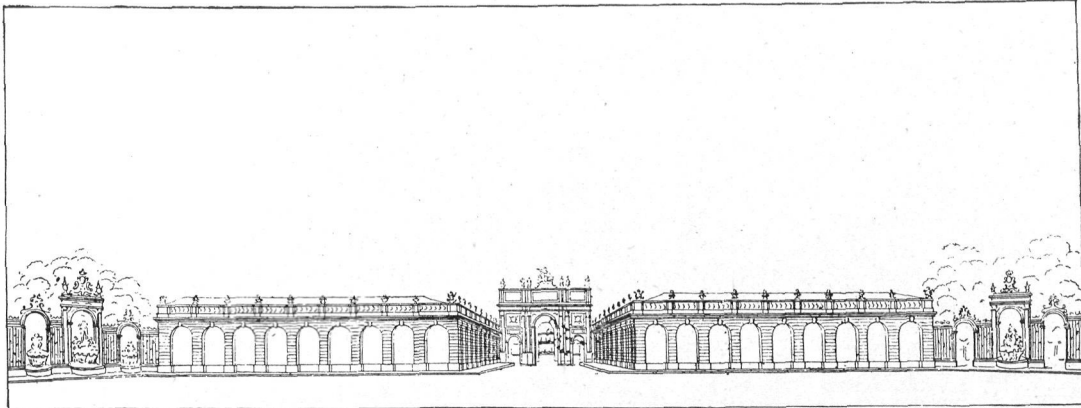
Au cours du dîner, M. le comte Ladislas Sobański et M. Georges de Zdziechowski prirent la parole. En excellent français, ils souhaitèrent la bienvenue aux trois étrangers qui étaient assis à la grande table de la colonie polonaise ; ils parlèrent des misères et des espérances de leur

noble patrie. Mes amis et moi, sous le coup d'une émotion sincère, nous leur répondîmes. Polonais et Français nous fûmes, je puis le dire, tous éloquents ; car nous eûmes ce soir-là la véritable éloquence, l'éloquence qui vient du cœur.

En souvenir de cette vigile de Noël 1915, en souvenir de mes chers amis de Pologne que j'ai eu le grand plaisir de connaître à Moscou, à Kief, à Berezyna, j'ai été très heureux d'adresser à *Polonia-Noël* quelques lignes d'histoire franco-polonaise. Ces soldats de France morts héroïquement pour Louis XV et pour Stanislas Leszczyński ont mérité que leur mémoire soit pieusement gardée en France et en Pologne par les patriotes des deux nations.

G. LACOUR-GAYET,
de l'Institut de France.

Paris, Noël 1916.



Place Stanislas à Nancy.

LA REINE MARIE LESZCZYŃSKA

La Pologne a donné à la France une des aimables figures de son histoire monarchique, celle qui a gardé le surnom donné par ses contemporains : « La bonne Reine ». Nous n'avons pas cessé de respecter la douce et sainte mémoire de « Marie Leczinska », — et, si nous n'ignorons pas combien son nom ainsi défiguré sonne mal aux oreilles de ses compatriotes, nous conservons cependant cette orthographe qui fut courante de son temps dans le pays où elle a régné.

Sa vie n'est point marquée d'événements éclatants, sauf celui de ce mariage inespéré qui lui valut un grand bonheur de quelques années et de longues épreuves. Elle a vécu dans la Cour la plus brillante de l'Europe, donnant un exemple de vertu et de dignité auquel on a rendu justice. Fille de roi, mais d'un roi détrôné et qui n'avait pu l'élever que dans les misères de l'exil, elle a su à Versailles tenir fort bien son rôle royal et en remplir tous les difficiles devoirs ; aucun reproche sérieux ne lui a été adressé par les médisants d'un temps aussi malicieux que cruel. Plus heureuse que la reine célèbre qui l'a fait un peu oublier, elle a été épargnée par la calomnie. Mais elle se recommande surtout à la reconnaissance des Français, parce que le mariage de Louis XV et les soins qu'il a portés à la fortune de son beau-père ont enrichi notre territoire, à la mort de Stanislas Leszczyński, duc souverain de Lorraine et de Bar, d'une de ses plus chères et glorieuses provinces.

On sait quelle surprise jeta dans la petite cour de roi en exil, que conservait Stanislas à Wissembourg, l'annonce de la demande en mariage de sa fille par le jeune roi de France. Loin d'une patrie, où cependant le nom de Leszczyński avait brillé dans les combats à côté de celui de Charles XII, le monarque déchu, à cette fortune nouvelle, se mit à rêver de prochaines revanches. J'ai essayé jadis, en écrivant

la vie de Marie Leczinska d'après des documents nouveaux, de tracer de l'ex-roi de Pologne un portrait fidèle assez différent de ceux qu'inspira jadis, chez nous, la flatterie due au beau-père d'un de nos rois. Bien qu'il ait lui-même soigneusement préparé sa légende pendant la dernière

partie de son existence, Stanislas ne fut en réalité ni le héros désintéressé, ni le philanthrope qu'on a longtemps dépeint. Les chimères de son imagination l'on jeté plus d'une fois des enivrements de la vanité satisfaite aux défaillances du découragement. Mais, honnête homme dans tous les sens du mot, d'un esprit vif et lettré, plein de qualités privées fort respectables, capable de sentir vivement l'amitié et de l'inspirer, Stanislas n'est accablé que par le rôle démesuré où il a voulu se hausser devant l'histoire. S'il a su se montrer un chevalier dévoué et magnifiquement brave, il n'était pas né pour l'autorité et la responsabilité d'un grand royaume.

La parfaite éducation qu'avait donnée à leur fille le roi Stanislas et la reine Catherine Opalska, les sentiments d'une foi chrétienne, sincère et agissante, dont ils l'avaient munie, mettaient Marie Leczinska en état d'assumer les charges les plus lourdes. Elle tenait de son père une humeur enjouée, un cœur passionné et le goût des occupations intellectuelles. Elle avait une instruction forte, l'habitude des lectures solides, une piété bien appuyée sur les pratiques. Destinée, croyait-on, à mener une vie simple, elle était élevée pour en supporter la médiocrité et en augmenter le charme. Elle dansait, jouait du clavecin, peignait de petits

tableaux, tout cela avec un goût naturel et sans avoir eu de maître de premier ordre pour l'y perfectionner. Elle n'était pas belle, mais agréable, bien faite, avec des yeux expressifs, un grand front, une jolie bouche et la jeunesse d'un teint « dont l'eau fraîche faisait tout



MARIE LESZCZYŃSKA

Reine de France

(d'après un pastel de Nattier).

le fard ». Ses premiers portraits révèlent cette grâce certaine, mais qui se fanera très vite.

Ses qualités morales iront en s'approfondissant. Le malheur persistant qui a frappé autour d'elle a développé l'ardeur de ses sentiments religieux et mûri par la souffrance son jeune esprit. Aussi ne sera-t-elle ni éblouie, ni grisée par la destinée prodigieuse qui lui est ouverte. Peu de nos reines ont rempli leur rôle extérieur avec autant d'aisance et de bonne grâce. Elle aurait eu sur le roi la plus bienfaisante influence, sans une extrême timidité. L'empressement que témoigna ce juvénile époux à sa femme plus âgée que lui de six années avait toutes les apparences de l'amour et pouvait donner l'illusion à un cœur féminin pleinement épris. Longtemps, Louis répondit aux tentateurs, aux conseillers pervers : « La reine est la plus belle. » Mais sa fidélité devait enfin fléchir. Adulé, admiré comme « le plus beau gentilhomme de son royaume », entouré de toutes les séductions, de toutes les embûches de la Cour, il était fatal qu'il succombât. Après Madame de Mailly, Marie allait souffrir par bien d'autres.

Auparavant, et pendant dix années, le ménage royal donna le meilleur exemple. La nation encore toute dévouée à la Maison de Bourbon se réjouissait de voir une aussi bonne épouse auprès de son jeune roi. Chaque naissance d'enfants royaux était saluée d'acclamations unanimes. Ce furent d'abord les deux jumelles : Madame Elisabeth, plus tard duchesse de Parme (Madame Infante) et Madame Henriette, nées à Versailles le 14 août 1727; Madame Troisième, née en 1728; et le 4 septembre 1729, le précieux Dauphin tant désiré, qui assurait la succession à la couronne. Comme Louis XV semblait décidé à se bien munir d'héritiers, la reine ne tarda pas à donner le jour, le 30 août 1730, à un second fils, le duc d'Anjou. Puis, venait au monde à peu près chaque année une fille nouvelle, jusqu'à la huitième, Madame Louise, appelée par la mauvaise humeur du Roi, « Madame Dernière ». On était en 1737, et la reine regrettait ces années heureuses où elle se croyait sûre de la tendresse de Louis, alors que sa brillante maternité l'avait revêtu aux yeux de tous d'une juste fierté.

Lorsque plus tard, assise dans son cabinet doré, parmi ses ouvrages de tapisserie et de couture pour les pauvres, entourée de son petit cercle d'amis familiers, la Reine leur contait les souvenirs de sa vie, rien n'était plus triste pour elle que l'année 1733. Un double deuil maternel, la mort de Madame Troisième et celle du petit duc d'Anjou, lui avait porté les premiers coups de la douleur; et ne présentait-elle pas, en ce moment même, l'abandon conjugal? Enfin, elle voyait son père bien-aimé partir pour reconquérir la Pologne, dans les circonstances romanesques que l'on sait, et subir presque aussitôt son dernier désastre.

Marie Leczinska eût désiré ardemment le succès de son père. Elle identifiait sa cause à celle de sa chère Pologne et croyait sincère une popularité créée par la seule action de l'ambassadeur de France. Elle ne pouvait être indifférente pour elle-même à cette reprise de couronne. N'avait-elle pas, malgré les adulations officielles, souffert quelque humiliation de n'avoir apporté en dot ni territoire, ni alliance? N'était-ce point par complaisance qu'on la disait de sang royal? Cette campagne de la succession de Pologne, qui bientôt embrasait l'Europe, n'avait-elle pas pour raison secrète que l'épouse du roi de France cessât d'être considérée par les malveillants comme « une simple demoiselle ». Elle n'avait ni demandé ni souhaité qu'on prît les armes; on le faisait cependant à cause d'elle et de son mariage : « Je suis bien fâchée, écrit-elle au cardinal de Fleury, de ces vilains bruits de guerre; elle m'avait toujours fait de la peine, mais je vous avoue, mon cher cardinal, que celle-ci m'en fait encore davantage, quand j'imagine que j'en suis cause, quoique, à la vérité, innocente. » Le mal déchainé, elle aurait voulu qu'il servit les intérêts de son père

et non pas les combinaisons compliquées du vieux ministre de Louis XV.

Les quatre-vingt-dix lettres écrites par Stanislas à cette époque, et que la reine Marie conserva dans ses papiers, montrent que le roi de Pologne comptait pleinement sur elle, et la considérait un peu comme son chargé d'affaires à Versailles. Le chiffre assez naïf et les noms supposés dont ils se servaient pour correspondre donnaient au père et à la fille l'illusion que leurs lettres échappaient à la police du cardinal. Bientôt, celui-ci s'en montra informé, et la reine cessa d'y mettre mystère. Son rôle tout tracé et dont personne ne pouvait lui faire un reproche était de rappeler au ministre des engagements pris au nom du Roi devant la Pologne et devant l'Europe. Elle réclamait

les subsides nécessaires, les secours tant de fois promis; elle s'entretenait en particulier avec le garde des sceaux Chauvelin, le premier homme d'Etat du ministère, d'abord mieux disposé que son chef et capable de s'intéresser aux grandes choses. La mauvaise volonté de Fleury paralysait tous ses efforts. Les appels de Stanislas à la « chère France », les supplications du marquis de Monti, enfermé avec lui à Danzig, se heurtaient de plus en plus à l'indifférence. L'envoi des fameux secours se réduisait à six cents hommes sans munitions, qui finissaient par arriver, alors qu'il en aurait fallu dix mille.

La Reine affichait avec bravoure son admiration pour les quelques Français d'audace et de cœur qui ne s'embarrassaient point de la diplomatie du ministre. Ces vaillants, réduits à des ressources misérables, isolés, abandonnés à l'autre bout de l'Europe, s'obstinaient à servir le rêve de leur reine et à tenir la parole de leur roi. Marie commentait passionnément les messages de M. de Monti, et envoyait ses encouragements au comte de Plélo, l'ambassadeur à Copenhague, qui avait charge, de transmettre les secours à Stanislas, et qui, se sentant perdu, n'hésitait pas à lui porter sa propre épée. On lisait avec enthousiasme chez la reine la lettre hardie de ce gentilhomme écrite à Louis XV au moment de s'embarquer pour Danzig : « Nous allons, sire, secourir votre beau-père ou mourir à la peine.

Mais si vous voulez le sauver, il nous faut

plus de troupes et une plus forte escadre; je suis trop fidèle sujet pour le dissimuler. »

Plus soldat que diplomate, M. de Plélo avait commis par générosité une faute grave en quittant son poste sans ordre royal. Il lui fallait réussir ou mourir. Le vieux cardinal réprouvait cet excès de zèle et disait sèchement devant la reine que M. de Plélo hasardait sa vie et sa fortune : « Pour ce qui est de sa fortune, répondait-elle, je m'en charge, quoi qu'il advienne. » Presque aussitôt arrivait la nouvelle que Plélo, disparu au premier engagement, avait été retrouvé, deux jours plus tard, parmi les cadavres français, le visage sabré, quinze coups de baïonnette dans le corps; et la reine pleurait comme un ami ce Breton chevaleresque qui était allé à la mort pour une idée, avec un héroïsme à la polonaise.

Après d'anxieuses semaines d'incertitudes, Marie apprenait la délivrance de son père s'échappant de Danzig en fugitif et traversant les lignes ennemies sous des vêtements de paysan. Cette chère vie était sauve; mais l'insuccès de cette longue campagne chassait à jamais Stanislas de son royaume et l'influence de la France en Pologne était affaiblie pour longtemps. Les diplomates tirèrent parti de l'échec humiliant que le vaincu devait à leur abandon. Le troisième traité de Vienne stipula, comme on le sait, sous certaines conditions bientôt remplies, que le duché de Lorraine serait cédé à Leszczyński et ferait retour, à sa mort, à la couronne de France, ce prince n'ayant pas d'autre héritier que sa fille. A défaut d'un royaume deux fois perdu, Stanislas allait avoir le gouvernement d'un magnifique pays, l'agrément de tenir une cour et de s'y faire aimer, le plaisir de visiter ses petits-enfants à Versailles et de recevoir Voltaire à Lunéville, le loisir enfin de devenir un grand moraliste, suivant la mode du siècle, et « un philosophe couronné ».



IMAGE POPULAIRE

Vendue dans les rues à l'époque du mariage royal, portant l'inscription suivante (orthographe conservée) : « Marie Leszczyńska, Reine de France, fille unique de Stanislas I^{er}, Roy de Pologne, et de Catherine Opalinsky, née le 23 juin 1703. Fut épousée par le Roy Louis XV à Strasbourg le 15 Aoust 1725, par S. A. R. Mgr le Duc d'Orléans, 1^{er} Prince du sang.

LE PEUPLE AU ROY ET A LA REINE

Regnés heureux Epoux et que les plus beaux jours
De votre commun Règne accompagne le cours,
Regnés et pour remplir tous nos desirs ensemble
Que votre amour nous donne un fils qui vous res-
semble.

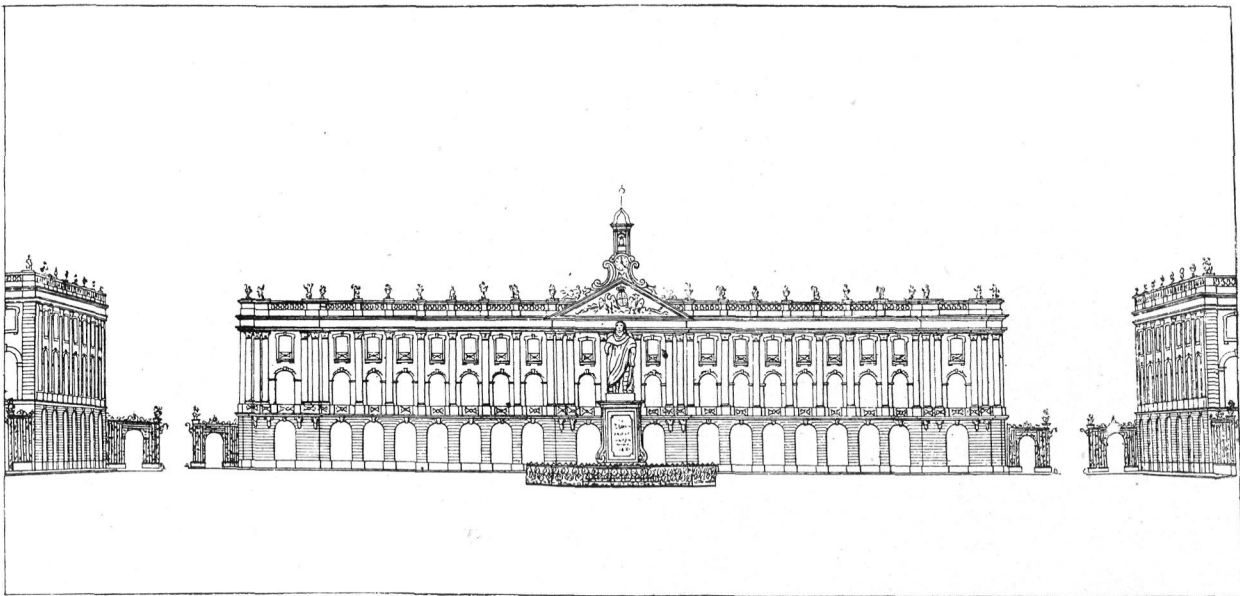
[semble.]

Si Stanislas s'estimait dédommagé, Louis XV heureux de son habile diplomatie, Marie n'était pas moins satisfaite. Au soulagement de voir terminée cette longue crise se joignaient la joie de garder ses parents auprès d'elle, l'espoir de les faire venir chaque année à Versailles et l'orgueil de penser que le Roi tiendrait un jour de son « chérissime papa » la pacifique possession d'une belle province depuis tant de siècles désirée et disputée par la France. Après les déceptions de la guerre de Pologne, elle n'eût pas osé espérer un résultat aussi glorieux pour la France et pour elle. Venue au trône les mains vides, elle n'aura pas été inutile à la couronne des lis : sa dot tardive égalera, certes, celle qu'avait apportée Anne de Bretagne, et son fils héritera, grâce à elle, d'un royaume agrandi sans luttes nouvelles, et d'une province où l'on bénira la mémoire de Stanislas. La réunion de la Lorraine eut lieu en 1766 et le nom de la reine Marie, morte en 1764, reste attaché à cet heureux événement.

Louis XV lui donna toujours des marques d'estime et de respect.

C'est à son mariage et à l'entourage de la Reine qu'il dut, en partie au moins, le dévouement profond qu'il garda toute sa vie aux intérêts de la Pologne. Ce roi, dont les faiblesses morales ont prêté à tant d'exagérations calomnieuses, a eu le sentiment très juste de la politique française et l'a servie utilement, suivant les moyens dont il a pu disposer. On rendra justice à Louis XV, le jour où l'histoire cessera d'être écrite chez nous avec des passions de partisans et par les admirateurs plus ou moins aveuglés de la Prusse de Frédéric II. Il n'a pas dépendu de sa volonté que la France ne s'opposât au premier partage ; en d'autres temps, et avec un pays moins affaibli, les souverains pillards et sans scrupule de l'Europe orientale n'eussent jamais osé accomplir leur forfait. Ce fut la dernière tristesse de Louis XV ; et qui sait, dans la fidélité que le roi vieillissant et désarmé gardait à la cause polonaise, la part qui revenait aux souvenirs bienfaisants de « la bonne Reine » ?

PIERRE DE NOLHAC,
Conservateur du Musée de Versailles.



Place Stanislas à Nancy.

STANISLAS LESZCZYNSKI

Bienfaiteur de la Lorraine

« Le vrai bonheur consiste à faire des heureux. » (STANISLAS I^{er}, Roi de Pologne.)

A première vue, la sympathie spontanée et très vivante qui existe entre Lorrains et Polonais peut paraître assez étonnante. Quelles affinités, quelle communauté de goûts et de désirs, quelles aspirations identiques peuvent unir deux peuples de races si différentes et, au surplus, si éloignés l'un de l'autre ? Communément, on suppose que les raisons de cette amitié sont fondées sur la même haine du même ennemi et que la même oppression engendre ici et là la même soif de revanche ou le même espoir libérateur. Or, cela n'est point la cause déterminante d'un tel rapprochement. Si des liens, déjà étroits, s'en trouvaient et s'en trouvent journellement resserrés, c'est loin dans le passé qu'il en faut chercher l'origine. La paix, le bonheur, la prospérité sont à la base de ce sentiment qui naquit ainsi en des temps heureux (pour la Lorraine, du moins) pour se poursuivre ensuite dans le cours des siècles, à travers les malheurs, les larmes et le sang. Dès lors, le même adversaire, l'Allemand honni, qui martyrise les Polonais à l'Orient, les Lorrains à Occident, qui, en ce moment même, étreint la Pologne dans l'es-

poir de la broyer définitivement, n'a fait qu'unir toujours davantage les cœurs qu'il meurtrit dans ses serres sanglantes.



LE ROI STANISLAS
Bienfaiteur de la Lorraine.

Comme ils sont loin, les temps où le bon roi Stanislas, le Bienfaiteur de la Lorraine — ainsi le nommait on — régnait avec toute sa sagesse, sa vertu, ses sentiments d'équité et d'humanité sur notre doux, mélancolique et tendre pays ! Après une vie mouvementée, il était venu nous apporter et son expérience et sa philosophique bonté. Protecteur à la fois des artistes, des artisans et des paysans, il avait pour le moindre de ses sujets l'âme du meilleur des pères ; et il dotait les pauvres, car la misère d'autrui lui était insupportable.

Pour décrire comme il convient les bienfaits que Stanislas Leszczyński a prodigués à la Lorraine, il faudrait des volumes et ce n'est ni le cadre, ni le but de cet article de retracer même à grands traits son histoire. Qu'il nous soit seulement permis d'en donner, si l'on peut dire, quelques caractéristiques. Ainsi se trouveront exposées quelques-unes au moins des raisons qui nous le font admirer et qui nous le font aimer. C'est par lui que Lorrains

et Polonais apprirent jadis à se mieux connaître et c'est à travers sa personnalité, à travers ses vertus et ses qualités que la Lorraine garde à la Pologne une éternelle reconnaissance.

Ce que nul n'avait fait avant lui, Stanislas le fit pour l'élévation morale du pays lorrain. Il fit construire des collèges; il les dota, y fonda des chaires et des prix annuels. A Lunéville, il établit une compagnie de cadets gentilshommes : elle était composée de quarante-huit cadets dont vingt-quatre Lorrains et vingt-quatre Polonais. Pendant trois ans, ces jeunes gens apprenaient les exercices militaires, le français, l'allemand, les mathématiques, l'histoire, la géographie, la danse. Admirable moyen que cette éducation en commun pour créer et pour fixer dans l'avenir les amitiés franco-polonaises.

A charge pour eux d'aller prêcher successivement dans toutes les paroisses du Duché de Lorraine et d'y distribuer des secours aux pauvres, huit missionnaires jésuites furent choisis et pourvus de sommes importantes. Puis douze lits furent fondés à l'Hôpital de Plombières : ils étaient réservés aux indigents qui purent ainsi bénéficier de l'usage des eaux. Entre temps, autorisées par le souverain, des manufactures s'élevaient. Et la sollicitude de Stanislas encouragea tour à tour l'exploitation des mines — celles de fer, dans la Basse-Lorraine; celles d'argent, à Sainte-Marie, dans le val de Liepvre — et l'établissement d'un grand nombre de forges, et toutes sortes d'industries qui firent la fortune du pays.

Mille choses à Lunéville, à Nancy surtout rappellent de façon éclatante le règne de celui qu'on nommait le « Bon Roi Stanislas ». Et d'abord, ces merveilles qui s'appellent la place Stanislas, la rue Héré et la place de la Carrière, et puis la Bibliothèque qui fut, à l'origine, placée dans l'une des salles de l'ancien château ducal et où les Lorrains érudits, savants ou lettrés s'empressèrent de venir à l'envi apporter leur contribution à l'éclat et à la grandeur de la petite patrie. Bientôt une Académie se formait. Placée sous l'égide de saint Stanislas, elle ne tarda point à donner un lustre nouveau aux sciences et aux arts. Le Roi lui-même y travaillait avec ardeur. Il encourageait chacun avec bonté, s'efforçant de ne point rebuter les jeunes talents et de reconforter ceux dont la timidité eût empêché l'épanouissement. Rien ne peut donner une plus juste idée de son caractère que l'anecdote suivante qui vaut certes la peine d'être contée :

« Un jour, Braban, peintre de Lunéville, s'imagina que si son talent était connu du roi Stanislas, il lui ferait un sort gracieux. Et ce prince voulut bien voir le tableau que ce peintre lui porta devant plusieurs courtisans qui commencèrent à le critiquer. Le Roi qui s'aperçut de cette indiscretion, qu'on n'aurait pas dû commettre en sa présence, et de l'embarras du peintre dont le chef-d'œuvre était ainsi déprimé, loua beaucoup au contraire et l'ouvrage et l'artiste qu'il congédia le plus gracieusement en gardant le tableau pour le

« faire bien payer, et dit aux courtisans : « Ne voyez-vous pas, Messieurs, que ce pauvre homme a besoin de s'accréditer par son talent, pour en faire subsister sa famille? Si vous le découragez par votre critique, il est perdu. Il faut toujours aider les hommes, et on ne gagne rien à leur nuire. »

Tout Stanislas est dans ce dernier trait. Peut-on concevoir plus de douceur, plus de tact, de délicatesse et de véritable bonté?

Paternel, patient, débonnaire, le Roi de Pologne le fut au suprême degré, mais il ne manqua jamais de l'être avec esprit. Témoin cette amusante remontrance que, d'après l'Abbé Proyard, il fit un jour à ses ministres : « Il assistait assidûment à tous les conseils. Exact à s'y rendre aux heures qu'il avait fixées, il se serait reproché d'avoir fait perdre à un homme d'État le moindre instant d'un temps toujours précieux pour lui. Un jour que ses ministres l'avaient fait attendre lui-même pendant près d'une heure, il se contenta, pour tout reproche, de leur dire en riant : « Messieurs, je vous crée sénateurs polonais, avec le privilège de venir le soir quand je vous aurai mandés le matin, et le matin, quand je n'aurai besoin de vous que le soir. » — On ne peut vraiment allier de plus jolie façon la malice à la patience.

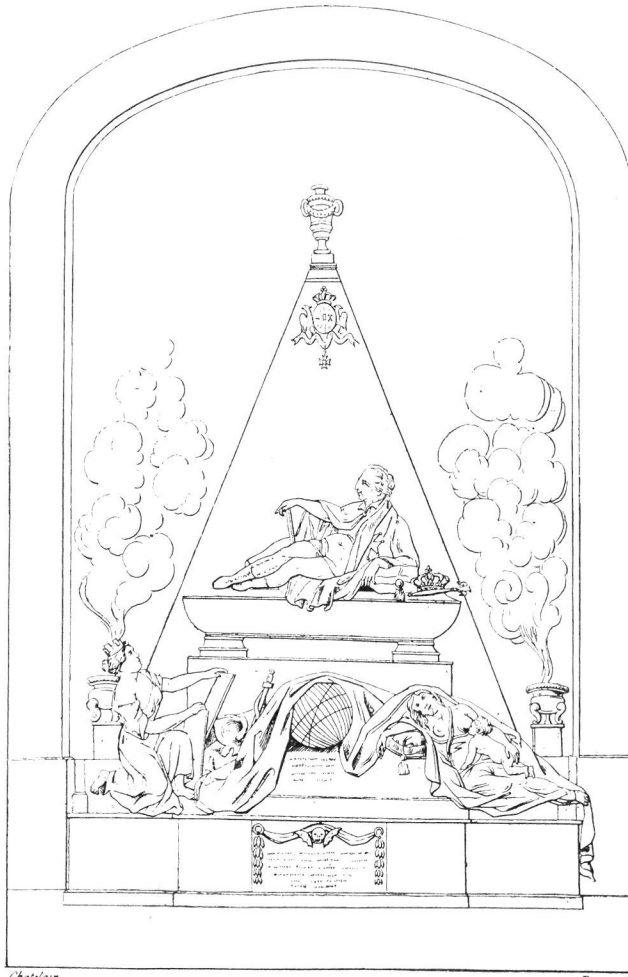
Créations, innovations, institutions n'allaient point sans dépenses, et cependant jamais les finances du pays n'eurent à en supporter le moindre poids. Car, malgré des charges considérables, malgré le grand nombre de ses officiers, de ses commensaux et de ses domestiques, le « Bon Roi » put toujours prélever sur ses épargnes les sommes énormes que nécessitaient ses fondations, ses établissements, ses œuvres. Il ne disposait pourtant que d'une pension de deux millions. Mais il l'administrait avec une sagesse et une prévoyance admirables. Le bonheur de ses sujets était son unique préoccupation, et d'avoir réussi à l'assurer constitue certes son plus beau titre de gloire. Combien ils sont rares dans l'Histoire, les souverains qui, comme lui, ont mérité le surnom de Bienfaiteur, et dont, après tant d'années, l'influence reste encore sensible et vivante dans le pays qu'ils ont gouverné!

Stanislas Leszczyński, roi de Pologne, a acquis tous les droits à la reconnaissance des Lorrains, et la Lorraine, qui sait se souvenir, ne l'oubliera jamais. Et elle unit à sa mémoire, dans la même affection, la Pologne tout entière. Aujourd'hui elle tremble de colère et d'angoisse pour sa sœur d'Orient sur qui pèse lourdement le joug du Teuton abhorré; mais elle espère aussi, et de toute son âme, en une revanche éclatante et en un renouveau merveilleux. Soyons unis, Lorrains et Polonais, par notre réciproque amitié; soyons-le aussi par notre haine commune de notre commun ennemi, — une haine qui nous est salutaire parce qu'elle nous

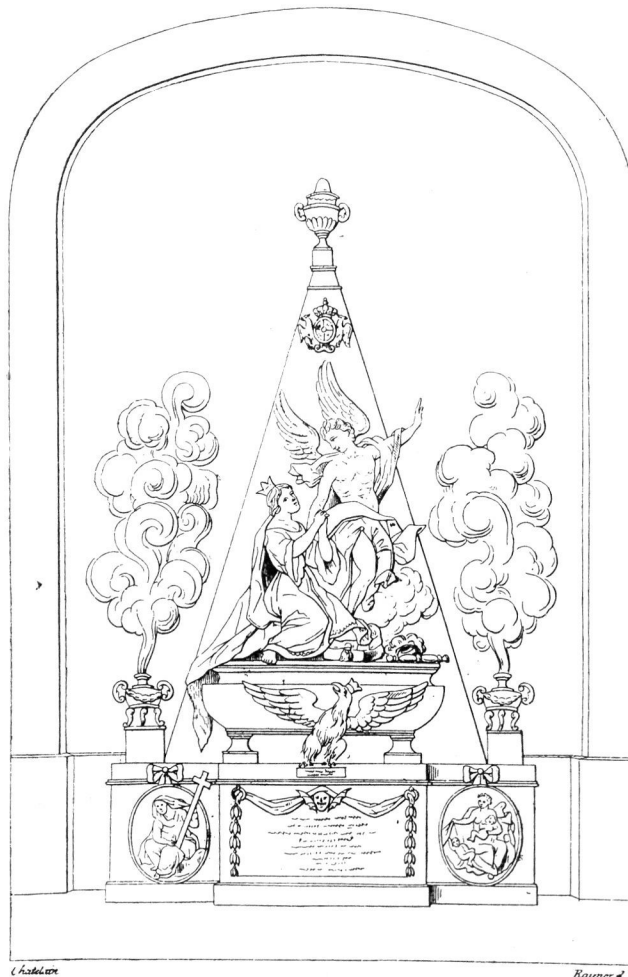
donne à nous, comme à tous les alliés, plus de force et plus d'ardeur pour l'écrasement irrémédiable de l'adversaire du Droit, de la Justice et de la Liberté.

25 novembre 1916.

PRINCESSE THÉODORE DE BAUFFREMONT.



Le tombeau de Stanislas à Nancy.



Le tombeau de Marie Leszczyńska à Nancy.



LES PARTAGES DE LA POLOGNE

(D'après une gravure allégorique de Moreau le Jeune.)



GABRIEL BONNOT DE MABLY

(1709-1785)

Historien, auteur de l'étude « Du gouvernement et des lois de la Pologne », publiée en 1781 sur la demande du Comte Wielhorski.



ALBERT TURSKI, dit LE SARMATE

député par les patriotes polonais à la Convention nationale le 30 XII 1792.



LOUIS XVIII et la PRINCESSE D'ANGOULÊME EN POLOGNE

(D'après une gravure anonyme de l'époque.)



JEAN BAP.^{te} COLBERT

Ministre et Secrétaire d'Etat, &c.

Né à Paris le 31 Août 1629. Mort le 6 Sept. 1683.

« Je déclare à Votre Majesté qu'un repas inutile de trois mille livres me fait une peine incroyable, et lorsqu'il est question, au contraire, de millions d'or pour la Pologne, je vendrais tout mon bien ; j'engagerais celui de ma femme et de mes enfants, et, s'il était nécessaire, j'irais à pied toute ma vie, pour fournir à cet emprunt. »

COLBERT A LOUIS, XIV.

DUMOURIEZ EN POLOGNE

I

Au commencement de l'année 1770, Choiseul faisait appeler Dumouriez.

La Confédération dite de Bar, qui protestait contre l'élection du roi de Pologne, Stanislas Poniatowski, nommé sous la protection des baïonnettes moscovites, avait été dispersée et poursuivie par les Russes jusque sur le sol turc. Mais la noblesse polonaise, voyant la Turquie faire la guerre à la Russie, avait formé des confédérations particulières qui s'étaient constituées à Biala, sur les frontières de la Silésie autrichienne, en une Confédération générale, dont les chefs étaient le comte Pac et le prince Sapieha. De Biala, cette Confédération se transporta à Eperies, en Hongrie. Elle avait à Paris un ministre plénipotentiaire, le comte Wielhorski, et, après avoir entendu Wielhorski, Choiseul, voulant savoir au juste ce qu'était cette Confédération, envoyait Dumouriez à Eperies.

Dumouriez consulta tous ceux qui connaissaient la question polonaise, le comte de Broglie, Favier, Chauvelin, le chevalier de Taulès; il lut les dépêches des agents de France depuis 1764; il s'entretint longuement avec Wielhorski, et, au mois de juillet 1770, il quittait Paris.

Il eut, avant de partir, une conversation fort intéressante avec Choiseul. Le ministre avoua qu'il voulait ranimer la Confédération de Bar pour sauver les Turcs vaincus par les Russes, qu'il voulait opposer l'Autriche et la Saxe à la Prusse, qu'il voulait agiter la Suède, qu'il voulait battre les Anglais; tous les ressorts devaient jouer en 1771; la marine n'était-elle pas rétablie, l'armée réorganisée, un projet de descente préparé par le comte de Broglie et La Rozière?

Dumouriez était fier de la confiance que le ministre lui témoignait. Il admirait l'énergie et la clarté de sa parole; il loua ses plans; il jura de l'aider, de travailler, lui aussi, *en grand, en très grand*.

« Oui, reprit le duc, mais ne vous livrez pas au désir de guerroyer, et, si les choses vous semblent aller mal, si votre présence n'est pas absolument utile, ne vous arrêtez qu'autant de temps qu'il faudra pour me faire un rapport exact, revenez vite et je vous emploierai ailleurs. Je ne vous donne pas d'instructions.

— Je vous défie bien de m'en donner, dit Dumouriez, vous ne savez pas plus que moi ce qu'il faut faire. »

Le duc se mit à rire. Mais Dumouriez avait compris que le duc pensait à son propre intérêt et que, menacé par l'intrigue, il tâchait de se rendre nécessaire en jetant le roi dans les embarras d'une vaste guerre.

II

Dumouriez vit à Vienne et Kaunitz et le ministre de France, Durand. « Vous vous embarquez, lui dit Kaunitz, dans une mauvaise affaire », mais Dumouriez lui répondit qu'il avait les ordres les plus prudents et les plus sages. Durand, homme correct et froid, lui demanda son instruction : « Je n'en ai pas. » — « Alors, vous ne pouvez continuer votre route. » Pourtant, sur les instances de Dumouriez, il consentit à rédiger lui-même l'instruction. Il la remit le 21 juillet. Elle commençait par cette phrase : « La semaine qui suit la moisson, étant celle qui est la plus favorable pour opérer en Pologne. . . », et Dumouriez ne put s'empêcher de rire. Le reste était plus sérieux : Dumouriez dirait qu'il venait s'instruire de la force des confédérés et de leurs arrangements; il devait « se mettre de la partie » et « s'attirer la principale direction des manœuvres et opérations de guerre »; mais les Polonais comprendraient que la France, dans l'éloignement où elle était, ne pouvait faire tout ce qu'ils désiraient, et ils éviteraient de la compromettre parce qu'elle avait des mesures à garder avec ses alliés.

Le jeune colonel partit avec un maréchal de la Confédération. Cet homme ne savait pas le français, et lui-même ignorait le polonais. On parla latin, et Dumouriez fit, comme il dit, toute cette guerre en latin.

A la fin de juillet il arrivait à Eperies. Quel monde étrange ! Quel chaos de vices et où les plus nobles personnages n'étaient certes pas

les meilleurs ! Le comte Pac, maréchal général, homme de plaisir, faible, borné, et qui devait son élévation à cinq ou six lâchetés; le prince Sapieha, hors d'état de remplir sa place; le prince Radziwill, le plus grand seigneur de la Pologne, espèce de brute, que le premier venu pouvait conduire; le comte Zamoyski, vieillard impotent, très simple et très honnête; Bohusz, secrétaire général, le seul homme de tête qui fût à Eperies, éloquent, mais fourbe et affectant la dévotion et la simplicité des mœurs; la comtesse Mniszek, fille du comte de Brühl et femme d'un fort riche sénateur et général de la grande Pologne, belle encore, spirituelle, adroite, mais ambitieuse, cherchant à obtenir l'influence, à se rendre populaire. L'égoïsme, l'irrésolution, l'ignorance, l'obstination régnaient dans le Conseil. Il n'y avait ni prudence ni raison dans l'assemblée composée de cent cinquante membres, dont aucun n'observait le secret. Beaucoup pêchaient en eau trouble et quelques honnêtes gens gémissaient. Partout, mensonge et perfidie; rien de plus affectueux et de moins sincère; pas de fierté républicaine; trop de souplesse et trop peu d'âme. Ces Asiatiques de l'Europe ne faisaient que orelander, musiquer et mentir. Ils ne vivaient même pas en bonne intelligence. Tous se dénigraient, chacun disait à Dumouriez du mal de son camarade, et nul n'avait tort. Cette Confédération était « une hydre à cent têtes, qui toutes sifflaient sur un ton discordant ».

Aux prétentions outrées répondaient des moyens puérils. A l'entendre, la Confédération disposait de 40.000 hommes. En réalité, elle n'avait que 16.000 hommes, insubordonnés, mal armés, mal montés, mal vêtus, divisés en corps épars et indépendants, qui se méfiaient les uns des autres et parfois se battaient entre eux. Bref, une bande de voleurs, une troupe de bandits dont la moitié

au moins étaient colonels, capitaines, officiers, tous d'ailleurs ruinés, dénués de toute ressource.

Au bout de quinze jours, Dumouriez voulut s'en aller. Il se jugeait inutile et il ne croyait pas qu'il pût rien opérer de bon. Comment faire la guerre avec de pareilles gens? Comment rester avec une assemblée dont la faiblesse finirait par une dissolution totale? Sa présence ne donnait-elle pas à ces misérables de fausses espérances? Les vérités qu'il ne leur ménageait pas, ne lui vaudraient-elles pas leur colère et leur haine? Il partirait donc pour ne pas se déshonorer, pour ne pas compromettre sa cour; et il pria Durand de le rappeler.

Pourtant, il demeura. Fallait-il venir si loin, presque à l'extrémité du monde, et s'éloigner si promptement? « J'avais cru, disait-il, trouver là ma gloire. » N'y aurait-il pas quelque gloire à débrouiller cette affaire de Pologne qui, après tout, n'était pas entièrement désespérée? Cette Confédération, dont l'existence ne paraissait qu'un souffle, ne serait-il pas possible de la ranimer? Pour la fortifier, pour la rendre respectable et la mettre en état d'agir l'année suivante, ne suffisait-il pas d'une somme de cent mille écus? Fort de l'argent qu'il distribuerait, Dumouriez établirait la paix entre les Polonais; il les empêcherait de se diviser en factions; il mènerait la partie militaire; il imposerait des règlements à cette cohue et lui donnerait un ensemble; puis, après avoir fait de petits coups, il exécuterait un plan de hardiesse.

Tout avait l'air de se tourner contre lui. Un quintumvirat, dont l'âme était la comtesse Mniszek, prétendait annuler la Confédération d'Eperies. Les Russes battaient les Turcs. L'Autriche prenait possession de la starostie de Zips et plantait ses aigles dans une partie du



CHARLES-FRANÇOIS
DUPÉRIER DUMOURIEZ
(1739-1823)

Général en chef des armées de la République Française, envoyé en Pologne auprès des Confédérés de Bar.



LA MARSEILLAISE POLONAISE

(D'après une gravure de Flameng.)

palatinat de Cracovie. Il prévoyait le démembrement, et, dès le 19 septembre, écrivait que les Autrichiens commençaient par un envahissement, que le roi de Prusse suivrait leur exemple et que cela finirait par un traité de partage.

N'importe. Il avait pris son parti. Il se réconcilia avec Pac et Bohusz qui se plaignaient de sa mauvaise humeur et de sa dureté, et, le 13 octobre, il fit proclamer l'interrègne ou la déchéance de Stanislas. Mesure extrême, et qui déjouait les manœuvres du quintumvirat, ôta tout prétexte aux cabales. Mais ce qui prouve l'incurable étourderie des Polonais, c'est que Bohusz, en leur lisant l'acte de l'interrègne, s'avisait plaisamment, dans l'éloge du roi Auguste, de remplacer ce nom par celui de Stanislas Poniatowski, et que personne ne s'en aperçut!

III

Pour que la Confédération eût une forme de gouvernement, Dumouriez confia le pouvoir exécutif à quatre conseils, un Conseil de justice, un Conseil de finances, un Conseil des affaires étrangères et un Conseil de la guerre. Il obtint la suspension du *liberum veto*. Il donna deux forteresses aux confédérés : Czenstochowa que Pulaski réussit à surprendre et le vieux château de Landskron, situé à six lieues de Cracovie. Il leur donna de l'artillerie qu'il acheta en Hongrie ou déterra chez des seigneurs du pays. Déjà s'ébauchait dans sa tête un projet d'opérations pour la campagne de 1771. Il aurait marché soit sur la Podolie pour inquiéter les derrières de l'armée russe et détruire ses magasins, soit sur Varsovie pour y établir le siège de la Confédération pendant que le comte Ogiński, à la tête d'une armée dite de la Lithuanie, se serait dirigé sur Smolensk et Moscou.

Quelle audace! Et l'audace était d'autant plus grande que d'Aiguillon avait, à la fin de décembre 1770, renversé Choiseul. Or, si d'Aiguillon n'osait pas rappeler Dumouriez, il le desservait sous main. Il remplaçait à Dresde par un simple secrétaire notre ministre Zuckmantel, qui devait faciliter à Dumouriez, son ami, la levée d'un corps de 6.000 hommes licenciés par la cour de Saxe. Il défendait à notre ministre en Bavière d'envoyer 22.000 fusils commandés par Dumouriez à Munich. Mais Dumouriez comptait quand même « soulever la Lithuanie et mettre tout en feu dans la Pologne ». N'apportait-il pas aux confédérés l'ordre, les conseils et l'argent? Le ministre de la guerre, Monteynard ne lui marquait-il pas que le roi, désirant « susciter des embarras aux Russes et donner aux confédérés le plus grand degré possible de consistance », leur accordait un subside annuel de 60.000 livres? Monteynard ne lui envoyait-il pas des officiers réformés de toutes armes et des canoniers, la « crème » des aventuriers? Dumouriez se disait que, s'il réussissait, il empêcherait le partage de la Pologne en opérant une révolution dans le système du Nord et que, s'il échouait, il n'empirait pas le sort des Polonais. Jeune, ardent, confiant en lui-même, il espérait triompher des difficultés.

Mais que pouvait-il contre l'indiscipline des troupes et contre l'humeur indépendante de leurs chefs? Zaremba, Pulaski, Walewski et Miaczynski étaient les principaux de ces chefs.

Zaremba, vieux, pillard, très fin et homme de guerre, avait 4.000 cavaliers et cinq pièces de canon.

Pulaski, fier, impétueux, plus vaniteux qu'ambitieux, intrépide, mais imprévoyant, léger et docile aux avis de ses entours, nullement avide, répandant à pleines mains l'argent et les grades, avait sous ses ordres une foule de détachements épars.

Walewski, conseiller du palatinat de Cracovie, plus rusé que brave, avait des vues plus profondes et plus suivies qu'on n'en trouve d'ordinaire dans une tête polonaise. Il disposait de 400 hommes d'infanterie très bien tenus et de 500 cavaliers.

Miaczynski, maréchal de Belz, issu d'une grande famille, probe, courageux, le seul chef que Dumouriez ait trouvé fidèle et honnête, mais faible, borné, paresseux, avait deux bons lieutenants : un jeune prince, Sapieha, très vaillant, et le colonel Schütz qui commandait un régiment de hussards.

Ces chefs et d'autres encore formaient, s'ils se réunissaient, une armée d'environ 10.000 hommes que Dumouriez appelait l'armée du palatinat de Cracovie. Il fallait, à vrai dire, la payer, l'armer, lui fournir des munitions de guerre et de bouche. Mais Dumouriez comptait sur le subside mensuel et sur l'argent des confiscations et des impositions militaires. Une fois qu'elle aurait pris une position hardie en avant des palatinats de Sandomir et de Lublin, elle pourrait avoir des places d'armes et des magasins de subsistances.

IV

Le 7 avril 1771, Dumouriez entra en Pologne à Rabka. C'était une épreuve qui durerait deux mois. Si, pendant les deux mois, les Polonais se montraient disciplinés et s'ils avaient les mœurs de guerriers policés, il partagerait avec joie leurs dangers et courrait la même fortune. S'ils faisaient une guerre de brigandage, il les quitterait.

Il se rendit d'abord à Landskron. Il y trouva Miaczynski, Pulaski et Walewski, dont les 4.000 chevaux, dispersés dans les petites villes de la montagne, n'osaient descendre dans la plaine de Cracovie entièrement occupée par les Russes. Il enflamma les courages, il répandit le bruit qu'il aurait bientôt un renfort de six cents dragons allemands et il ordonna de multiplier sur la cime des collines les feux et les gardes. L'infanterie manquait; il fit une proposition vigoureuse qui pouvait changer l'esprit de la nation; on vendrait en Hongrie 2.500 chevaux et ceux qui les montaient seraient désormais fantassins :

les gentilshommes polonais refusèrent fièrement de servir à pied. Il statue alors un exemple éclatant. Trois nobles avaient coupé le bras à une femme et maltraité leur colonel qui les blâmait. Ils furent jugés par des chefs qui burent et plaisantèrent avec eux. Dumouriez vint et ordonna de les garrotter et de les conduire sur des canons à Skawina. Là, il obtint d'un conseil de guerre leur condamnation. La petite armée se mit en bataille sur deux côtés; Dumouriez s'adossait aux maisons de Skawina avec 200 chasseurs et deux pièces chargées à cartouches. Le plus coupable des trois, Bronikowski, fut fusillé, et Dumouriez, mêlant la clémence à la sévérité, déclara qu'au nom du roi de France, il faisait grâce aux deux autres; puis il harangua les Polonais et leur représenta que le vrai courage est le compagnon de l'ordre, de la justice et de l'humanité. Ils furent touchés, et Dumouriez, profitant de l'énergie qu'il leur avait inspirée, les mena sur-le-champ vers Cracovie. Les Russes, intimidés, repassèrent en hâte la Vistule après avoir coupé le pont. Les Polonais occupèrent la rive droite, les salines et le petit bourg de Biala. Ils avaient trente lieues de pays. A la droite et en tête de leurs quartiers se postèrent 300 hommes de Miaczynski : à Skawina et devant le pont de Cracovie, dans une presque île formée par la Vistule, à l'abbaye de Tyniec et sur une colline qui dominait cette abbaye et qui fut garnie d'une redoute, 400 fantassins de Walewski, 40 dragons et 16 pièces d'artillerie, sous le commandement d'un officier français, très intelligent, nommé Libin. Le quartier général et le conseil de guerre étaient à Biala. De là, Dumouriez veillait à tout, et tout semblait assurer le succès : de bonnes positions, des rivières que la fonte des neiges avait gonflées et qui se gardaient elles-mêmes, les fonds considérables que promettait l'exploitation des mines de sel. Mais il n'avait pas une troupe régulière qui pût exécuter ses décisions et celles du conseil de guerre; les chefs s'approprièrent l'argent des salines et des contributions.

Aussi, lorsque l'ennemi revint de son émoi et lorsque les eaux écoulées rendirent les rivières plus guéables, le plan de Dumouriez fut en un clin d'œil, renversé.

Le 20 mai, les Russes, conduits par Drewitz et Souvorov, marchèrent contre les Polonais qui plièrent partout.

Pulaski était allé à Czenstochowa chercher des renforts. Il reçut de Dumouriez l'ordre de rebrousser chemin au plus tôt. Mais il n'avait d'autre dessein que de « brigander »; ses 600 cavaliers s'attardaient à ravager tous les endroits où ils passaient et il ne menait avec lui que cent fantassins et deux canons. Sitôt qu'il vit les progrès des Russes et le péril de Miaczynski qu'il jalouait, il recula sur Rabka, et vainement Dumouriez lui dépêcha courrier sur courrier pour lui rappeler sa réputation et son honneur.

Walewski s'était jeté dans Tyniec et il résista dans la nuit du 21 au 22 mai à de furieux assauts. Mais les Russes entrèrent dans la redoute de la colline; le prussien Ried, qui commandait l'ouvrage, les laissa pénétrer sans combat. Désespéré, Walewski résolut de faire une sortie; trois officiers français, Duclos, Desprez et Maréchal, se mirent à la tête de 200 hommes et s'emparèrent de la redoute; les Russes, pris de panique, abandonnèrent l'attaque de Tyniec, et Walewski courut vers Landskron à l'aide de Miaczynski.

Le 23, à 7 heures du matin, Dumouriez rejoignit Walewski et Miaczynski. Mais déjà les Russes paraissaient. Dumouriez avait sur une montagne 900 hommes dont 70 chasseurs à pied et un canon; les chasseurs, postés dans un bois, se sauvèrent à l'approche de l'ennemi. De même, les hussards de Schütz qui, après avoir déchargé leurs carabines, se rompirent entièrement. Tout le monde fuyait donc, et Dumouriez suivit le torrent. Le jeune Sapieha périt et Miaczynski tombant de cheval fut fait prisonnier.

Dumouriez n'avait plus d'armée, et dégoûté de cette guerre indigne, il regagna la frontière de Hongrie. Pourtant, de retour à Eperies, il conseilla la Confédération et géra les affaires avec la même activité. Il fit la paix avec Pulaski, qui lui jura d'exécuter désormais ses ordres.

Mais il avait demandé son rappel et il l'obtint. Le comte de Broglie, qui dirigeait la diplomatie secrète de Louis XV, écrivait au roi que l'affaire de Landskron avait « un peu effarouché » le duc d'Aiguillon, que Dumouriez n'aurait pas dû se commettre avec des Polonais rassemblés au hasard contre des Russes enrégimentés, et d'Aiguillon blâmait Dumouriez d'avoir méconnu le caractère des Polonais qui devaient, non pas faire une guerre régulière, mais « voltiger sans cesse ».

Le baron de Vioménil vint remplacer Dumouriez et le rencontra, le 31 août, à Teschen. Il y eut dans les premières entrevues beaucoup de réserve et de froideur. Peu à peu la glace se fondit. Lorsque les deux hommes se séparèrent, ils étaient contents l'un de l'autre, et Vioménil mandait à Versailles que Dumouriez l'avait éclairé sur tous les points, qu'il méritait les bontés du ministre par sa conduite et son zèle, qu'il avait du courage et des talents, qu'il était rempli d'esprit et de connaissances, que ses comptes offraient la plus grande netteté.

Dumouriez avait en 1770-1771 agité les Polonais plus qu'il ne les menait. Mais il montra dans sa mission de belles qualités : fermeté, vigueur, décision. Il prit sur lui, comme il dit, et, à un instant, il entraîna la Confédération, si méprisable qu'elle fût, lui imprima un « grand élan ». C'est, écrivait plus tard Miaczynski à Dumouriez, « c'est par vous et sous vos yeux qu'elle prenait une existence ».

ARTHUR CHUQUET,

de l'Institut de France,

LA POLOGNE ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE



QUAND éclate en France la grande révolution qui établit les fondements politiques de la société contemporaine, la Pologne se trouve elle-même, sinon en révolution, du moins en état de transformation profonde.

La Diète s'était réunie le 6 octobre 1788 à Varsovie. Le travail de réorganisation interne qui se manifestait dans la République depuis douze ans déjà, avait préparé cette assemblée à la réalisation de grandes choses.

Sous l'influence des nombreux Polonais élevés à la cour du « bon duc » Stanislas de Lorraine, et des voyageurs polonais qui avaient trouvé un accueil empressé dans les palais de Nancy et de Lunéville où Stanislas Leszczyński tenait sa cour, sous l'influence de ces Polonais éclairés aux « lumières » de France, la noblesse arrivait peu à peu à la conception d'un état politique et social tout différent de celui qui régnait en Pologne depuis deux siècles.

La paisible transmission du pouvoir monarchique héréditaire, et l'administration autoritaire de la France, donnaient évidemment à ce grand pays une force de cohésion que la Pologne ne connaissait pas.

Les philosophes français que la haine des abus et l'engouement public poussaient au rang de prophètes, avaient rendu déjà quelques oracles sur la reformation de la Pologne, mais la question était si grave que les devins n'étaient pas d'accord dans leurs sentences.

Jean-Jacques Rousseau et Mably jugeant de la Pologne sur un rapport de Wielhorski, représentant de la Confédération de Bar à Paris (1771), s'extasiaient sur les libertés dont jouissait la nation polonaise, épargnée jusqu'à ce jour par le despotisme dont souffraient les autres États de l'Europe.

« Il faut conserver cette république nobiliaire et la consolider, écrivait Rousseau, il faut maintenir l'élection royale et ne point permettre que l'autorité du roi soit prépondérante ; mais le peuple doit sortir de sa condition humiliée. L'État ne doit pas être militariste et conquérant, des places fortes y sont inutiles, d'ailleurs la « vertu » de ce bon peuple polonais, si rustique, si simple dans son existence campagnarde, assurera le bonheur de la nation ! » Telle est la naïve bucolique que Jean-Jacques se plaisait à rêver pour la Pologne.

Mably, plus froid, plus prudent, estime qu'une bonne monarchie héréditaire qui supprimerait les confédérations, le *liberum veto* et les désordres de l'administration serait excellente pour la Pologne.

Cependant Mably ne veut à aucun prix en Pologne de cette monarchie absolue qu'il combat en France, avec autant de force que Rousseau lui-même.

Mably et Jean-Jacques s'excusaient d'ailleurs de connaître fort mal le pays pour lequel on leur demandait des lois ; ils étaient en cela plus sages que certains Polonais qui sollicitaient l'avis de théoriciens étrangers pour une réformation nationale que leur cœur et leur esprit auraient dû leur inspirer.

De nombreux patriotes l'avaient compris, et parmi les privilégiés de l'aristocratie polonaise beaucoup faisaient effort pour arracher la Pologne aux désordres qui l'affaiblissaient.

L'esprit de nouveauté gagnait alors les différents États de l'Europe et surtout cette Pologne qu'une amitié traditionnelle unissait à la France et que ses relations étroites avec ce pays rendaient plus sensible encore à toutes les manifestations de la pensée française.

Mais tandis que la France s'insurge contre le pouvoir absolu, contre la monarchie de droit divin, contre le bon plaisir des rois, la Pologne s'indigne contre la faiblesse de ses rois élus, contre l'indiscipline de ses diètes et le désordre de ses confédérations. « Il s'agit, écrit Albert Sorel, de fortifier la royauté, ce pouvoir dont la faiblesse livre les Polonais sans défense à tous les complots des factieux et à toutes les entreprises des étrangers. »

La France est acculée au désordre le plus effroyable dans l'administration, la justice et les finances par son régime absolutiste ; la

Pologne est plongée dans une situation plus dangereuse encore, du fait de son oligarchie aristocratique et de la faiblesse du pouvoir monarchique. France et Pologne cherchent dans la révolution les mêmes bienfaits, mais par des procédés différents et pour des raisons différentes.

C'est dans cet état d'esprit que les Polonais se trouvent réunis à la Diète de 1788.

La Diète nouvelle a le dessein de réformer la constitution, mais comment le faire contre cette faction « républicaine » attachée aux libertés et aux licences de la noblesse, ennemie de toute autorité centralisée, et comment le faire surtout contre les armées de Catherine de Russie, toujours empressées à encourager le désordre en Pologne ?

La Diète, dans ce besoin, sollicite l'appui de la Prusse et de l'Angleterre. La France paraît trop préoccupée, trop affaiblie aussi pour qu'il soit possible d'attendre son aide. La Prusse est voisine de la Pologne, ses secours sont plus rapprochés et plus assurés, d'autant mieux que l'alliance austro-russe, conclue entre Catherine et Joseph II contre la Turquie, porte ombrage à Frédéric-Guillaume II.

La Prusse de Frédéric II jouit toujours de son grand prestige militaire ; elle passe pour un État moderne, un État ouvert à l'esprit de réforme, autoritaire sans doute, mais infiniment moins dangereux que l'Autriche et la Russie. L'opinion française tient pour la Prusse, par défiance de l'Autriche et par haine de Marie-Antoinette l'*Autrichienne*.

La Prusse encourage la Pologne. Elle fait déclarer, le 18 novembre 1788, à la Diète « qu'aucune garantie russe imposée à la Constitution existante en Pologne ne devait empêcher les Polonais de changer celle-ci, ni mettre d'entraves à la liberté nationale et à l'indépendance de la République » (Lelewel).

C'est dans ces conditions que la nouvelle arrive en Pologne de la réunion des États Généraux à Versailles, de la journée du 20 juin 1789 et de la prise de la Bastille. La Révolution française éclatait.

La Diète de Varsovie s'était donné une mission constituante ; l'assemblée de Versailles faisait de même. Versailles inquiétait Catherine ; Varsovie lui déplaisait davantage encore. La Prusse au contraire se réjouissait de l'anarchie qui menaçait la France, elle en attendait profit ; elle entretenait la défiance de la Diète de Pologne contre la Russie, et elle se flattait d'obtenir des Polonais la cession de Thorn et de Dantzig en échange de l'aide prussienne contre la Russie (Traité « d'amitié et d'union » du 29 mars 1790).

La Pologne n'aimait certes pas la Prusse, elle en avait trop souffert ; mais la Pologne redoutait davantage la Russie. La Diète était obligée de s'entendre avec Berlin pour n'être pas seule contre Pétersbourg.

Cependant la Diète refusa de promettre à la Prusse aucun territoire polonais.

Le roi de Prusse se sentait une véritable fringale de territoires polonais ; il ambitionnait non seulement Thorn et Dantzig, mais Kalisz et Posen, il rêvait de toute la rive gauche de la Vistule.

Catherine de Russie se trouve alors dans les mêmes sentiments que le roi de Prusse ; mais comme elle est plus grand personnage, elle prendra davantage.

Aux appétits russes et prussiens, qui pourrait s'opposer ? L'Angleterre ? Pays insulaire, particulier, fermé à certaines idées, elle se trouve aux prises avec les difficultés de sa politique intérieure.

La France ? Elle subit la décadence de son système politique absolutiste ; elle cherche confusément, dans la révolution, les voies de son salut.

Elle demeure néanmoins sur le continent l'État le plus riche, le plus peuplé, le plus centralisé et le plus apte à réaliser de grandes choses. Mais qu'attendre d'une assemblée révolutionnaire qui décrète que « la France s'interdit aucune guerre de conquête » (22 mai 1790). N'est-ce pas une preuve de faiblesse ? La Prusse et l'Autriche ne s'y trompent pas et elles sont secrètement heureuses des désordres de Paris, malgré les dangers qu'il font courir à Louis XVI et au principe de l'autorité monarchique.

LA CONSTITUTION DU 3 MAI

La Diète de Varsovie poursuivait ses travaux. Le parti patriote monarchique s'efforçait de raffermir le gouvernement du roi contre le parti « républicain » russophile qui intriguait avec le représentant de Catherine en vue de maintenir tous les privilèges de l'aristocratie.

La Diète décida de porter l'armée à 100.000 hommes (on n'en put lever que 55.000) ; elle établit un impôt de 10 o/o sur les revenus fonciers et prépara un projet de constitution.

Elle fit place dans son sein à 24 représentants de la bourgeoisie, et décida qu'ils seraient anoblis après deux ans de session ; enfin, le 3 mai 1791, la Diète arrive au grand jour de la proclamation solennelle de la Constitution.

Cette Constitution établit l'hérédité du trône et supprime les élections. Cinq ministres et le primat de Gnesen forment une sorte de cabinet qui a la garde de la loi.

Deux assemblées exercent le pouvoir législatif.

Le pouvoir judiciaire est donné à des juges élus ; la noblesse conserve sa juridiction territoriale.

Le *liberum veto* et les confédérations sont supprimés. La religion catholique est proclamée religion nationale ; il est interdit de l'abjurer (par crainte de l'orthodoxie russe).

Toutefois la masse du peuple ne participait pas à l'élection de la Diète ; le servage n'était pas aboli.

La Constitution polonaise était moins libérale que la Constitution française du 14 septembre 1791 qui avait confirmé dans ses articles les décisions généreuses de la nuit du 4 août.

Cependant la France ne réalisait pas non plus l'égalité politique des citoyens ; tous n'étaient pas électeurs et éligibles.

La Pologne songeait avant tout à endiguer l'anarchie et à sauver la Patrie.

Tandis que la France avait soif de liberté et d'égalité, et s'irritait contre tous les privilèges, la Pologne avait besoin d'ordre, d'administration et de centralisation afin de rassembler, aux mains d'un chef, les forces dispersées de la nation.

Malgré cette différence capitale entre les deux « révolutions » de France et de Pologne, les Constituants de Paris célébraient la nouvelle Constitution polonaise. Le député Menou vantait les grandes résolutions « de ce Sénat jusqu'alors le plus aristocratique, et composé de la noblesse la plus orgueilleuse de l'Europe, qui venait, par un élan sublime d'amour pour la liberté, d'adopter les principales bases de notre Constitution. »

Catherine de Russie au contraire abominait toutes les Révolutions, surtout celles qui pouvaient relever la puissance de l'État en Pologne. « L'assujettissement de la Pologne dominait à ses yeux tous les autres intérêts » (Albert Sorel).

A la nouvelle des événements de Varsovie elle fulmine des menaces contre les patriotes polonais et contre la Diète « qui détruit la liberté ».



Le général Charles Kniaziewicz présentant au Directoire français à Paris, le 8 mars 1798, les drapeaux pris sur les ennemis de la France.
(d'après une vieille gravure.)

Elle se propose d'abattre la révolution à Varsovie, pendant que les Allemands l'étoufferont à Paris.

Pétersbourg, Vienne et Berlin font assaut d'idées généreuses, jurent de venger l'honneur des rois et de sauver la personne de Louis XVI ; cependant que leurs diplomates supportent les avantages de la lutte à entreprendre, se disputent âprement les dépouilles de la France et de la Pologne et laissent passer le temps d'attaquer la Révolution avec quelque chance de la vaincre.

La Pologne dans ces circonstances joue involontairement le rôle de bouclier à l'égard de la France. La Prusse ne détourne pas les yeux des profits et des « arrondissements » qu'elle espère en Pologne. Attaquer la France, risquer de grandes batailles ; à quoi bon ?

Tout est péril du côté de la France.

Au contraire, du côté polonais, rien que la peine de prendre et d'annexer ; un bon traité d'entente et de complicité avec les « copartageants » et la chose est faite.

LE DEUXIÈME PARTAGE

La *Grande Diète de Quatre ans* s'étant dissoute, les adversaires de la Constitution du 3 mai forment, à Targowica en Podolie, une confédération dont le but était de supprimer la Constitution et de rétablir avec l'aide des Russes l'oligarchie des magnats.

Au mois de mai 1792, la Pologne se trouve aux prises avec deux armées russes, l'une dans le sud, l'autre dans l'est. Catherine se sent les mains libres. Depuis le 20 avril, la France est en guerre avec l'Autriche et celle-ci doit renoncer à faire respecter « la libre constitution de la Pologne ». La Prusse elle-même malgré ses longues hésitations est entraînée dans la guerre contre la France.

Dans ces conjonctures la France espère au moins se débarrasser de l'attaque prussienne, en faisant valoir à Berlin le danger dont la Russie menace la Pologne. Dumouriez, l'ancien combattant de la *Confédération de Bar*, est au Ministère des Affaires Etrangères. Pour secourir la Pologne, il s'adresse à la Turquie à laquelle il promet le secours de quinze vaisseaux français contre les Russes. Mais les Turcs sont dans un état d'épuisement qui ne leur permet pas d'agir.

Catherine peut ainsi librement écraser la Pologne.

Les succès faciles que remportent les Russes en Pologne en dépit de l'héroïsme de Kosciuszko à Dubienka (17 juillet 1792), inquiètent l'Autriche ; la Pologne apparaît comme une proie destinée toute entière aux appétits de Catherine ; Vienne juge prudent d'imposer un nouveau partage de la Pologne qui réduirait le prodigieux « arrondissement » que rêve la Russie.

Dans ces circonstances, que pouvait la France pour la Pologne ? Le ministre de France à Varsovie, Descorches de Sainte-Croix, demandait secours à Dumouriez (2 mai 1792). Celui-ci ne pouvait, disait-il, secourir la Pologne si l'Autriche, ennemie de la France, secourait elle-



L'Empereur Napoléon I^{er}, honorant le courage et le patriotisme d'André Niegolewski à Somo-Sierra, le 30 novembre 1808.
(d'après une vieille gravure.)

même les Polonais, et si l'Autriche, au contraire, attaquait la Pologne, la guerre que la France ferait à l'Autriche serait un secours pour la Pologne. Dilemme spécieux évidemment.

L'armée française était alors dans l'état le plus précaire, et plus tard, après Valmy et Jemmapes, lorsque ces victoires auraient pu influencer sur la politique européenne, la Pologne sera déjà submergée par les Russes.

La Pologne devait être le dérivatif de l'expédition prussienne en France; de cette pitoyable expédition qui allait finir à Valmy. On ne l'ignore pas à Paris et dans les camps. Kellermann écrit à Kalkreuth : « On sait en France que vous visez à un second partage de la Pologne; la France verrait avec plaisir augmenter par là les forces d'une puissance qui doit tôt ou tard être son alliée. »

La France verrait surtout avec plaisir l'ennemi quitter son territoire. Kellermann a conscience de l'imperfection des armées improvisées de la France et, de plus, il partage les illusions générales sur la Prusse, ennemie de l'Autriche et amie de la France. Il renvoie les Prussiens se payer de leurs peines en Pologne, et celle-ci devient comme la rançon involontaire de la France.

Catherine, cependant, repoussait les prétentions de la Prusse et de l'Autriche à un agrandissement territorial en Pologne. La Prusse avait subi Valmy, l'Autriche Jemmapes (6 novembre 1793). « Après la belle campagne que ces deux cours ont faite, disait la tsarine, elles osent parler de conquêtes ! »

Cependant il importe de ménager la Prusse, sans quoi elle abandonnera la coalition contre la France, et Catherine tient beaucoup à écraser le « jacobinisme ». Le 16 janvier, les troupes prussiennes entrent en Pologne en vue « de détruire à Varsovie le démocratisme français ». Les Confédérés de Targowica, qui depuis six mois détenaient le pouvoir, s'étonnent et s'indignent à cette nouvelle.

Ils avaient livré la Pologne aux Russes, qui pillaient, volaient, déportaient et assassinaient; ils ne pensaient pas l'avoir livrée également aux Prussiens; le patriotisme, très réel chez beaucoup d'entre eux, se révolta; mais les Russes eurent vite fait de réduire leurs efforts.

Dès le 27 mars 1793, les Prussiens occupent Dantzig; le deuxième partage est consommé avant même que la Diète réunie à Grodno l'ait ratifié.

Quant à la France, sa situation était terrible: ses frontières forcées, la Vendée en révolte, toute l'Europe coalisée contre elle. La France ne pouvait user contre la Russie que de la Suède et de la Turquie, faibles alliées.

LE TROISIÈME PARTAGE

L'ambassadeur de France à Varsovie ayant été chassé par les Russes, les Polonais se tenaient en rapports avec Parandier, agent français en résidence à Leipzig.

Vivement intéressé par les événements de Pologne, renseigné par les nombreux Polonais qui visitaient Leipzig et la cour de Dresde, Parandier insistait auprès du Comité de salut public pour que des secours fussent donnés à la Pologne; une révolution polonaise, disait-il, servirait la France, dont les armes, au cours de l'année 1793, avaient connu tant d'échecs.

Des émissaires polonais s'en furent à Paris. Ils sollicitaient un subside de 12 millions et faisaient valoir qu'une Pologne indépendante était utile au système politique de la France, laquelle « doit être environnée d'une ceinture de républiques fédératives ».

Mais à Paris, la situation de la Pologne parut vraiment désespérée; on ne prévoyait pas le prochain effort de Kosciuszko.

D'autre part, le Comité de salut public jugeait les Confédérés de Targowica comme il faisait des Emigrés français, et l'antipathie que

ces confédérés lui inspiraient rejaillissait sur la Pologne. Les subsides furent refusés. Toutefois Bars, l'ami de Kosciuszko envoyé à Paris, avait été reçu amicalement par le Comité de salut public. Kosciuszko était admiré, l'Assemblée législative lui avait décerné le titre de citoyen français.

Le 24 mars 1794 l'insurrection éclata à Cracovie; Kosciuszko avait reçu des pouvoirs dictatoriaux. Une nouvelle constitution fut annoncée plus libérale encore que celle du 3 mai 1791. Catherine dénonça aussitôt ce projet comme une imitation criminelle des procédés de la Convention nationale. La Prusse se joignit à elle pour une nouvelle campagne en Pologne, laissant seule l'Autriche combattre la France.

La répression que Kosciuszko fut contraint d'apporter aux exécutions sommaires accomplies à Varsovie, indisposa même le Comité de salut public. « Si le général Kosciuszko, dit-on à l'ambassadeur Bars, assure qu'il se sert de moyens vraiment révolutionnaires pour sauver la Pologne, comment se fait-il qu'en pratique il agisse différemment, et que lui, dictateur, il ménage et reconnaisse pour souverain, le traître Stanislas-Auguste?... Comment se fait-il qu'il craigne d'affranchir spontanément les paysans, voulant ménager les intérêts et les privilèges abusifs de la noblesse? Et qu'il ménage enfin la perfide Autriche, qui est en guerre avec nous ? »

La Prusse avait envoyé une armée de 50.000 hommes contre la Pologne, et l'Autriche s'unit à la Russie et à la Prusse en prévision d'un troisième partage dont elle ne voulait à aucun prix se voir écartée. Un mois plus tard intervenait la bataille de *Maciejowice* qui décida du sort de la Pologne (10 octobre 1794).

La France, en guerre contre l'Autriche et l'Angleterre, devait à la Pologne d'échapper aux armes prussiennes et russes qui n'auraient pas manqué de menacer nos frontières, si la grande et fructueuse affaire de Pologne ne les en avait détournées.

Alors que tous les malheurs fondaient ensemble sur notre pays, que la Vendée et la Bretagne étaient en feu, que Lyon, Marseille et Toulon étaient révoltés et que Carnot n'avait pas encore organisé la victoire, que serait devenue notre France livrée à la fureur de tous les rois coalisés ?

La Pologne, en combattant jusqu'à la mort, attira sur elle les armées étrangères destinées à nous réduire. Elle tint noblement sa place dans la lutte gigantesque qui donne aux événements de ce temps une grandeur d'épopée, et cette place ne fut point parmi les oppresseurs et les tyrans, mais à côté des champions de la liberté, de l'égalité et du droit.

C'est à Raclawice et à Maciejowice que s'est nouée à distance cette fraternité d'armes des Français et des Polonais qui devait se renforcer de liens si puissants à Somo-Sierra, à la Berezina et à Leipzig.

Malheureusement la Pologne ne devait point se relever, en dépit de tant d'héroïsme et de tant de sacrifices !

« Dès sa chute, l'équilibre européen se trouva immédiatement rompu... Si la France a perdu sur le continent sa situation prépondérante et si le germanisme, dont nous voyons l'œuvre présentement, a définitivement dominé dans l'Europe centrale, s'il a engagé avec le slavisme cette lutte à mort qui bouleverse le monde, c'est parce que la terre de Pologne a été déchirée et qu'il s'en est suivi une redistribution de forces dangereuse pour la paix des peuples. Le crime perpétré dans l'indifférence générale devait engendrer une suite d'inextricables problèmes, d'autant plus redoutables qu'après avoir perdu l'autonomie de son territoire, la Pologne n'a pas encore voulu abandonner celle de son âme. » (Henri Grappin, *Histoire de Pologne.*)

GEORGES BIENAIMÉ.



LA POLOGNE ET LES SYMPATHIES DES ALLIÉS



L'AMOUR de la Pologne est, au cœur de tous les Français, un sentiment national ; il constitue pour chacun de nous comme un prolongement de l'amour de la patrie.

N'a-t-on pas dit des Polonais qu'ils étaient les « Français du Nord », et ce peuple, chevaleresque, héroïque, sensible et désintéressé, n'a-t-il pas exactement gardé, comme un précieux héritage, les qualités qui nous émeuvent le plus ? Si certaines nations de l'Europe ont oublié que la Pologne fut le boulevard inexpugnable de la civilisation contre la barbarie ottomane, arrêtée dans sa course par l'épée victorieuse de Jean Sobieski, nous continuons à nous en souvenir, avec un sentiment toujours nouveau de pieuse reconnaissance.

Pour la France, éprise de droit et d'idéal, le nom de la Pologne représente surtout la plus formidable revendication de nationalité qu'il soit possible de concevoir. Ce sentiment n'a jamais fléchi parmi nous. Notre sol a été bouleversé par les révolutions : les vérités et les gouvernements d'une époque ont été tour à tour remplacés par des gouvernements différents et des vérités nouvelles ; une chose est restée stable, solide, impérissable, parmi ces changements incessants, l'amour de la Pologne pour laquelle successivement toutes les générations, tous les partis, tous les régimes ont fait des vœux. La Révolution et l'Empire, la Restauration et la Monarchie de juillet, 1830 et 48 ont également envisagé la Pologne comme une nation dont l'affranchissement importait aussi bien à la conscience de l'Europe, libérée de ce remord vivant, qu'à sa sécurité.

Sous le second Empire, l'opposition par la voix de Jules Favre, et le gouvernement par l'organe de son ministre Billault rivalisaient d'ardeur en faveur de la Pologne : « Il n'est pas un peuple civilisé, disait M. Billault, il n'est pas un homme politique ayant quelque idée généreuse et un cœur dans la poitrine qui ne sympathise à de tels malheurs (ceux de la nation polonaise). Mais il y a plus que du sentiment dans cette question ; il y a aussi le grand intérêt de la paix de l'Europe. » Et Jules Favre qui, dès cette heure, prévoyait l'Alliance russe et l'appelaît de tous ses vœux, regrettait que la question de Pologne qu'il ne fallait pas laisser prescrire, s'interposât entre cette alliance si nécessaire et le sentiment national.

Cet antagonisme a aujourd'hui disparu. Le manifeste de Grand-duc Nicolas, la confirmation solennelle dont il a été suivi, de récentes paroles émanées également d'une bouche officielle et autorisée, nous donnent l'assurance que la Pologne, après les jours d'amère tristesse que lui réserve, hélas ! encore la guerre, connaîtra des heures plus douces. Sa libération, une fois commencée, s'achèvera peu à peu,

par la force même des choses et Lazare sortira de son tombeau.

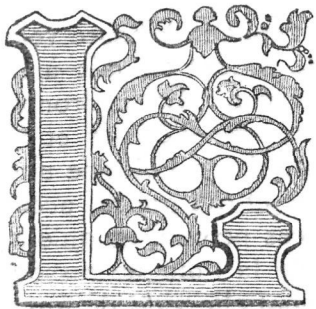
C'est en vain que les empires de rapine s'efforcent de tendre un piège à la Pologne en proclamant à haute voix son affranchissement, tandis qu'ils la vouent en fait à la plus dure servitude. Comble de dérision ! La couronne qu'ils placent sur sa tête est une couronne d'épines et la Prusse, qui a fait du martyr incessé de la Pologne une des clauses immuables de sa politique et qui garde, accablées dans sa main de fer, les provinces polonaises qu'elle s'est annexées, proclame la liberté de la Pologne russe à qui elle ne donne aucun droit, mais dont elle vide de force les villes et les villages pour peupler ses régiments et faire des soldats polonais sa chair à canon. Elle signe, il est vrai, un chiffon de papier, semblable à celui qu'elle a déchiré en Belgique, à celui qu'elle a fait lacérer par les Turcs au détriment des Arméniens, à celui qu'elle a foulé aux pieds au détriment des Danois du Slesvig. Mais l'Allemagne sera vaincue, ce qui la dispensera de fausser sa parole une fois de plus, et le droit et la force se trouveront dans le même camp, et combattront ensemble pour la libération des peuples opprimés.

Tout ce que la Pologne peut attendre de la France, elle est certaine que la France, dans la mesure de sa force et de son influence, le fera, elle sait qu'en dépit d'une bureaucratie surannée, notre loyale alliée la Russie et son chef suprême, le Tsar Nicolas aux nobles initiatives, feront beaucoup pour la Pologne. Et la génération présente verra le commencement de la réalisation du rêve aimé des générations qui ont précédé. N'est-il pas singulier d'entendre Lamartine parler dès 1835 de « cette généreuse nation polonaise à laquelle nous devons de la fraternité, à laquelle nous devons nos efforts, et à laquelle peut-être un jour devons-nous même du sang », et ajouter : « il n'y a aucune solution possible pour la question polonaise, à moins d'une conflagration générale... La solution de la question de Varsovie n'est pas à Varsovie, n'est pas à Londres, elle est à Constantinople. C'est à Constantinople et c'est sur le Bosphore que vous retrouverez Varsovie... » Ce discours qui se ressent, sur d'autres questions, des préoccupations et des préjugés du temps, avait ici dit juste et vrai. Et le nom de la Pologne, « ce nom qui ne réveille que des idées sublimes de liberté et d'héroïsme », selon le mot du professeur Ortolan dans son cours de droit constitutionnel de 1831 à la faculté de Paris, ce nom qui est celui d'un grand peuple redeviendra, par l'effort commun et la victoire des Alliés, celui d'une grande nation dont les tronçons épars se réuniront pour de nouvelles et grandes destinées.

LOUIS MARTIN,
Sénateur du Var.



LOUIS XVIII, BOURGEOIS DE VARSOVIE



L'HISTOIRE anecdotique est très pauvre en ce qui concerne le séjour de Louis XVIII à Varsovie, à l'époque où, abandonné par le sort, pauvre, malheureux, le futur roi de France errait sur les routes de l'Europe à la recherche d'un asile.

A la suite d'un rapprochement survenu d'une façon assez inattendue entre le Premier Consul et l'Empereur Paul I^{er}, le comte de Provence fut obligé de quitter brusquement Mitau, où il séjournait depuis le 18 mars 1797, entouré d'une petite cour, et dut aller se réfugier à Varsovie qui, en 1801 comme en 1916, jouissait des « bienfaits » de l'administration prussienne.

Le prétendant quitta Mitau le 22 janvier 1801, par un hiver exceptionnellement rigoureux, en compagnie de la jeune duchesse d'Angoulême, de l'abbé Edgeworth de Firmont, le vénérable confesseur de Louis XVI, et d'une suite de cinq personnes. La femme de Louis, Marie-Joséphine-Louise de Savoie, et le duc d'Angoulême étaient absents de Mitau au moment de ce départ aussi précipité qu'imprévu...

Après un voyage extrêmement pénible sur des routes gelées, remplies de neige et à peine carrossables, après avoir couché dans des auberges juives, dans des cabarets lettons ou dans de pauvres chaumières polonaises, et, souvent, à la belle étoile, le comte de Provence et la fille de Louis XVI arrivèrent à Praga, le fameux faubourg de Varsovie, le 4 mars 1801, à 6 heures du soir. Ils n'avaient plus qu'à traverser la Vistule pour se trouver dans l'ancienne capitale de la République Polonaise, devenue, pour quelques années, une ville vassale de la Prusse : souvenir bien pénible de sa glorieuse histoire.

Pendant que les augustes voyageurs prenaient deux jours de repos à Praga, des gentilshommes polonais préparaient en hâte à leur usage une demeure provisoire, en attendant leur installation à la *Maison Blanche*, petit château situé dans le parc royal de Lazienki, qui leur fut destiné par la cour de Berlin.

Le comte de Lille — c'est sous ce nom que Louis XVIII vécut à Varsovie — fut reçu par l'aristocratie polonaise avec grand empressement, non seulement en sa qualité de petit-fils de Marie Leszczyńska et de prétendant au trône de France, mais aussi, tout simplement, en sa qualité de Français.

La ville de Varsovie était déjà, depuis quelques années, remplie d'émigrés français qui avaient trouvé dans la vieille cité polonaise des cœurs amis s'ingéniant à leur adoucir, dans la mesure du possible, les misères de l'exil. L'arrivée du prétendant produisit naturellement dans cette petite colonie une profonde sensation. Tout ce monde qui vivait au jour le jour, d'une existence fébrile, dans l'attente des événements, se sentit du coup comme rapproché de la mère patrie...

La demeure provisoire du comte de Lille était un bel immeuble à trois étages, disparu à l'heure actuelle, appartenant à M. Wasilewski et situé faubourg de Cracovie, presque en face de la statue du roi Sigismond. C'est dans cette spacieuse maison bourgeoise, — restée célèbre dans l'histoire littéraire de Varsovie, ayant été habitée, quelques années plus tôt, par « le Voltaire polonais » Ignace Krasicki, ami personnel du dernier roi de Pologne, Stanislas-Auguste, — que Louis XVIII et la duchesse d'Angoulême s'installèrent le 6 mars 1801. Ils y reçurent, le jour même, une délégation de l'aristocratie polonaise qui vint leur présenter ses hommages.

L'installation de Louis XVIII sur les bords de la Vistule, où, peu à peu, vinrent le rejoindre les gentilshommes de sa suite, qui avaient quitté Mitau à leur tour, donna à la ville de Varsovie une physionomie toute nouvelle.

Ainsi que le fait remarquer l'écrivain polonais Alexandre Kraushar, dans un livre très curieux paru en 1899 et consacré au séjour de

Louis XVIII à Mitau et à Varsovie, les années passées en Pologne par le futur roi de France et son entourage furent comme un antidote contre l'influence allemande qui, à ce moment précis, profitant des circonstances spéciales, essayait de s'emparer de la civilisation polonaise, essentiellement antigermanique.

Tout comme l'empereur actuel, Guillaume II, son aïeul Frédéric-Guillaume crut utile, à cette époque, de sourire aux Polonais, au lieu de les bousculer, et de leur promettre monts et merveilles... aux calendes prussiennes.

Le régent royal, von Hoym, le gouverneur général, von Köhler, et le premier président M. Meyer (décidément, l'histoire est un éternel recommencement) se mettaient en frais de prévenances pour s'assurer les bonnes grâces de l'aristocratie polonaise, cherchant à recruter dans ses rangs des germanophiles pouvant donner un bon exemple à ce peuple têtu, qui s'obstinait à ne pas vouloir se laisser manger en douceur... Mais la noblesse polonaise faisait la sourde oreille à ces prévenances intéressées, et les classes moyennes et inférieures de la nation continuaient de considérer les *Niémietz* (les Allemands) comme leurs pires ennemis, comme des gens sans foi ni loi dont il fallait se méfier.

Le régent von Hoym, poursuivant un plan de germanisation de la Pologne, à l'élaboration duquel la reine Louise, elle-même, ne fut pas étrangère, ouvrit à Varsovie des écoles allemandes et fit venir de Berlin un théâtre allemand. Peine perdue ! Les écoles allemandes réussissaient à recruter à peine quelques petits juifs, dont les parents nourrissaient l'ambition d'en faire des banquiers berlinois, et le théâtre allemand n'avait guère, en fait de spectateurs, que des officiers et des fonctionnaires prussiens, et les familles respectives de ceux-ci. Et cependant les Varsoviens, tout comme les Parisiens, adorent les spectacles.

Ils le prouvèrent, et comment ! lorsque vint s'installer à Varsovie un théâtre français.

Dans son numéro du 19 mars 1801, la *Gazette de Varsovie* — le plus ancien parmi les journaux polonais — annonçait à ses lecteurs une bonne nouvelle : l'arrivée prochaine dans la capitale d'une troupe française dirigée par un sieur Fourèze. Parmi les autres détails concernant ce théâtre, la *Gazette de Varsovie* racontait que la troupe Fourèze arrivait de Posen, où elle avait donné une série de représentations, et que la dernière pièce qu'elle y avait jouée était *Timoléon*, tragédie du « citoyen Marie-Joseph Chénier », œuvre qui avait enthousiasmé les spectateurs à un tel point que, au dernier acte, au milieu des rappels et des bravos, ils avaient prouvé leur reconnaissance aux artistes en leur jetant, sur la scène, un sac contenant deux cents ducats d'or.

Le journal donnait aussi les noms des principaux artistes : MM. Fourèze, Bernard, Saint-Charles ; M^{mes} Fourèze, Saint-Charles, Bernard ; M^{lles} Petiot, de Paix, de Péru, etc.

Le Théâtre Fourèze obtint à Varsovie un succès éclatant. Installé au palais Radziwill, faubourg de Cracovie, il devint, du jour au lendemain, le rendez-vous de la jeunesse polonaise qui, en fréquentant les représentations françaises, manifestait tout à la fois ses sympathies pour la France et sa haine de l'Allemagne.

Le futur maréchal de France, prince Joseph Poniatowski, qui habitait à cette époque Varsovie, était le grand protecteur de la troupe Fourèze et du mouvement francophile. Il était secondé dans cette tâche par sa sœur, la comtesse Tyszkiewicz, née Poniatowska, et par son amie, M^{me} de Vauban.

Conformément aux ordres du roi Frédéric-Guillaume, les autorités prussiennes mirent à la disposition de Louis XVIII la *Maison Blanche* au mois de mai 1801. Mais le prétendant, sa famille et sa cour, composée à ce moment d'une quarantaine de personnes, s'y trouvaient très à l'étroit. Aussi, l'aristocratie polonaise décida-t-elle d'offrir au frère de Louis XVI une demeure digne de lui. Son choix tomba sur

le palais Kazanowski, situé au n° 369 du faubourg de Cracovie et appartenant à la famille Zamoyski. Afin que Louis XVIII s'y sentit tout à fait chez lui, la comtesse Louise Zamoyska, sa fille Ursule, comtesse Mniszech, et le mari de celle-ci, le comte Wandalin Mniszech, firent dresser à Vienne, le 1^{er} septembre 1801, un acte notarié par lequel ils faisaient donation du Palais Kazanowski « au très chrétien Louis XVIII, roi de France et de Navarre ». Deux témoins apposèrent leurs signatures, à côté de celles des donateurs, au bas de l'acte en question : le cardinal Joseph prince Albani et le comte François Woyno.

Cette donation assurait à Louis XVIII la qualité de « bourgeois de Varsovie » et lui procurait une certaine indépendance vis-à-vis de la cour de Berlin.

Devenu propriétaire du palais Kazanowski, le « comte de Lille » en fit sa résidence habituelle ; la *Maison Blanche* ne devait plus lui servir que comme résidence d'été. Quant à l'hôtel Wasilewski, il continua d'abriter une partie de la cour et de la domesticité du prétendant.

Après le départ définitif de Varsovie de la famille royale, la comtesse Mniszech, qui avait perdu dans l'intervalle sa mère et son mari, rentra en possession du palais Kazanowski, dont la donation, d'un commun accord entre les deux parties, ne devait avoir qu'un caractère provisoire.

*
**

Le 25 juillet 1804, Louis XVIII et le duc d'Angoulême quittaient Varsovie, se rendant, via Grodno et Riga, en Suède, où ils devaient se rencontrer avec le comte d'Artois.

Leur intention était de revenir à Varsovie, après cette entrevue qui devait avoir lieu à Calmar, et ils laissèrent à la *Maison Blanche* la reine et la duchesse d'Angoulême, en compagnie de l'abbé Edgeworth de Firmont, des dames de leur suite et de la presque totalité des gentilshommes de la cour, les deux voyageurs n'ayant emmené avec eux que le cardinal de Montmorency, le comte d'Avaray, le comte de Blacas, le marquis de Vassé, un médecin, un chapelain et trois valets de chambre.

La *Gazette de Varsovie* du 27 juillet 1804 (n° 65) publiait les lignes suivantes :

« Le 25 juillet, Monseigneur le comte de Lille a quitté notre ville, en compagnie du duc d'Angoulême et de quelques personnes de sa suite. On suppose que le but de son voyage est une rencontre projetée avec des membres de sa famille et l'on espère que l'auguste voyageur ne tardera pas à revenir à Varsovie, où sont restées Mesdames la comtesse de Lille et la duchesse d'Angoulême.

« L'attitude du Comte de Lille dans notre pays a été telle que son retour procurerait une réelle joie à toutes les classes de la société polonaise. »

Les vœux du journal varsovien ne se réalisèrent point : le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, mécontent du mouvement francophile, qui prenait des proportions de plus en plus grandes en Pologne, s'opposa au retour de Louis XVIII à Varsovie. Par contre, le successeur de Paul I^{er}, l'empereur Alexandre, lui offrit, à nouveau, une hospitalité temporaire à Mitau, où sa femme, sa nièce et leur suite vinrent le rejoindre en avril 1805. Ce n'est qu'en octobre 1807 que le prétendant et sa famille allèrent se fixer en Angleterre, — à Hartwell, comté de Buckingham, — qu'ils ne devaient plus quitter qu'en 1814.

La princesse Louise-Adélaïde de Bourbon Condé, en religion sœur Marie-Josèphe, fille de Charité, qui était restée, pendant toute la durée du séjour de Louis XVIII à Varsovie, au couvent des Dames du Sacré-Sacrement de cette ville, quitta, elle aussi, la Pologne au printemps 1805, en emmenant avec elle en Angleterre une pauvre religieuse polonaise, la sœur Rosalie, avec laquelle elle s'était liée d'amitié et dont il lui était pénible de se séparer. Elles entrèrent, toutes deux, dans un couvent des Bénédictines, à Londres.

Voici en quels termes Louis XVIII parle dans ses Mémoires de ses années d'exil passées à Varsovie :

« Les soins et les attentions respectueuses de la noblesse polonaise à notre égard étaient bien faits pour nous attacher à cette ville. Je conserverai toujours une vive reconnaissance envers cette nation généreuse et hospitalière. »

*
**

Le séjour à Varsovie de Louis XVIII, de sa petite cour, et de la colonie d'émigrés qui y avaient établi leurs pénates, représente dans l'histoire de la Pologne une période de renaissance après les tristes années qui avaient suivi le dernier partage de la République.

Tous ces émigrés, petits et grands, remplirent dans ce pays, menacé par le virus germanique, le rôle de missionnaires de la France. Ils furent les apôtres de la pensée française, de la langue française, du goût et de l'art français. Leur bonne humeur dans l'adversité, leurs manières distinguées, la vivacité de leur esprit, toutes leurs qualités occidentales et, avouons-le, leurs défauts eux-mêmes, rendirent aux Polonais encore plus odieux et plus ridicules, l'esprit allemand, le goût berlinois et cette grossièreté incorrigible, mêlée de platitude, qui reste au fond de la politesse prussienne.

La Pologne tout entière subit les très heureux effets de cette influence salutaire.

VICTOR JOZE.

LES POLONAIS DANS L'ARMÉE DE NAPOLEON I^{er}

L'armée polonaise ! Les gloires militaires de la Pologne ! L'histoire en est pleine, pendant des siècles. Son plus grand exploit, le plus chanté, fut la victoire du Kahlenberg, le 12 septembre 1683, où Jean Sobieski sauva Vienne et commença d'imposer aux Turcs ce reflux qui après deux cent cinquante ans va les rejeter enfin en Asie. Une telle armée, une aussi valeureuse nation ne pouvait pas ne pas être associée aux gloires de notre premier Empire. Il importe aujourd'hui plus que jamais de redire la fraternité d'armes qui a réuni les soldats de la Pologne avec ceux de Napoléon.

C'était au lendemain des poignantes journées de la mort de la Pologne, *finis Poloniae*. Ses plus braves enfants, avec Kosciuszko, fuyaient sur la terre étrangère la domination des puissances copartageantes c'est-à-dire des trois empires de proie qui avaient déchiré, mis en pièces le corps pantelant du pauvre aigle blanc de Pologne.

Tout de suite Dombrowski, un ami de Kosciuszko, et ses camarades se mirent au service de la République française, c'est-à-dire de la liberté. Ils formèrent deux légions, infanterie et cavalerie, et les offrirent au gouvernement du Directoire. Les lois de la France alors ne le permettaient pas. Mais la République Cisalpine, alors fondée par Bonaparte, accueillit les légions polonaises, qui furent autorisées d'ailleurs à garder la cocarde française (20 janvier 1797). C'était six jours après Rivoli. Les soldats de Pologne contribuèrent à achever la conquête de l'Italie septentrionale.

Le sabre de Sobieski fut trouvé en l'église de Lorette, près d'Ancone. Bonaparte le donna à Dombrowski qui l'envoya à Kosciuszko. Plus tard, lors de la fondation du Duché de Varsovie, Kosciuszko en fit hommage à Napoléon qui le légua à son fils.

Où est-il maintenant le sabre qui sabra les Turcs devant Vienne ? Peut-être François-Joseph en a-t-il fait cadeau à Enver-pacha !

Les deux premières légions polonaises furent décimées par la rude campagne de 1799. Elles se reconstituèrent en 1800, encore en Italie. On trouvera dans ces souvenirs l'origine des liens étroitement sympathiques qui n'ont pas cessé d'unir l'Italie et la Pologne et qui se manifestent avec éclat de nos jours.

Le 1^{er} février 1800, Dombrowski forma la première légion polonaise d'Italie. Une deuxième légion, sous le commandement de Kniaziewicz, fut dite légion du Danube parce qu'elle servit sous Moreau dans la campagne d'Allemagne. Sa cavalerie fut le noyau autour duquel fut constitué plus tard le 7^e régiment de cheval-légers lanciers.

Nouvelle période de paix relative. Puis Austerlitz. Puis la rupture entre la France et la Prusse. Iéna.

Le 20 septembre 1806, la première légion du Nord fut organisée par le général Zayontchek qui en fut le colonel. Une deuxième, en mars 1807, fut commandée par le général Wolodkowicz. La première légion de la Vistule fut formée en 1808 avec quatre régiments, la

deuxième en 1809, avec trois régiments; puis elles furent fondues en une seule légion.

Cependant l'armée du Duché, créée par Davout et Joseph Poniatowski, mettait quelques-uns de ses régiments au service de la France. Ainsi ses 4^e, 7^e et 9^e régiments d'infanterie furent appelés en France pour l'expédition d'Espagne. Chose curieuse, ils furent formés et encadrés à Chantilly; puis ils eurent leur dépôt à Bordeaux.

En outre, dès décembre 1806, lors de l'arrivée de Napoléon en Pologne, Antoine Sulkowski avait levé dans les rangs de l'aristocratie polonaise une garde d'honneur qui devint, le 16 avril 1807, le n^o 1 des lanciers de la garde impériale, commandé par le colonel Krasinski qui devait être un des héros de Wagram.

La cavalerie de la légion du Danube devint le régiment des lanciers de la Vistule, pour former ensuite les 7^e et 8^e régiments des cheveau-légers lanciers de France.

Les uns et les autres étaient de magnifiques soldats, et Napoléon qui s'y connaissait avait pour eux une estime particulière. On aimait alors les costumes rutilants de couleurs vives et de broderies d'or, car la guerre était comme une fête. Les Polonais étaient parmi les plus splendides comme parmi les plus braves soldats de la Grande Armée. Il est vrai qu'on se les représente plus beaux encore qu'ils n'étaient; on les a montrés en veste ou kurtka blanche avec plastron cramoisi, pantalon cramoisi; ce n'était que l'uniforme de parade. Dans le service, le costume était de bleu turquin, avec seulement une bande cramoisie le long du pantalon (1).

Peu importe. Ce n'est pas l'habit qui fait le soldat.

On les vit en bien des champs glorieux, les vaillants soldats polonais de l'armée française.

On les vit dès 1807 sur les lignes de la Vistule, à Graudenz, au siège de Danzig ou plutôt Gdansk, une première reconquête, en attendant celle de demain.

On les vit en Espagne à Tudela, à Medina del Rio Seco, à Saragosse où le régiment de la Vistule subit de lourdes pertes, car la lutte y fut épouvantable.

(1) Voir la collection des *Uniformes du premier Empire*, par le capitaine Bucquoy : 43^e et 44^e séries, le 1^{er} Lancier polonais de la Garde, par Gembarzewski, Huen et Bucquoy.

Le monde entier connaît la charge de Somo-Sierra : un défilé étroit; l'infanterie ne pouvait pas passer, fusillée du haut des rochers par les Espagnols. Il fallait passer pourtant, c'était la route de Madrid. Napoléon appela un escadron des cheveau-légers polonais de la garde impériale, commandant Koziatowski; il le donna au général de Montbrun. Ce fut une chevauchée fantastique, une de ces gestes extraordinaires dont l'imagination à travers les âges reste confondue. On passa.

On vit les Polonais du Duché en 1809 enlever la Galicie aux Autrichiens.

On les vit naturellement en Russie en 1812, fous d'héroïsme et de foi patriotique. On les vit à Ostrowo sous Davout; on les vit, égaux aux plus vaillants, à Smolensk, à la Moscova. Hélas! on les vit à la Bérésina, toujours aussi vaillants, mais si malheureux, sur les ruines de leurs espérances nationales!

Ils n'en furent pas moins fidèles à l'Empereur vaincu, et la France leur en gardera une reconnaissance éternelle. Ils furent parmi les héros de Leipzig. Le 16 octobre, première journée de la bataille, Joseph Poniatowski fut le premier parmi les vainqueurs de Wachau; sur la place même, Napoléon le nomma maréchal de France. Trois jours après, le 19, le maréchal Poniatowski était tué glorieusement au service de la France, comme il traversait l'Elster à la nage pour rejoindre la retraite.

On vit longtemps dans les plus humbles chaumières de France, on y rencontre encore, une naïve image d'Epinal qui redit aux générations successives la bravoure de Poniatowski et sa mort héroïque dans la dernière journée de Leipzig.

Leipzig! la défaite de l'Empereur, la mort du plus glorieux des Polonais de la Grande Armée. Des liens indissolubles! Des souvenirs qui nouent à jamais la fraternité des armes entre la France et la Pologne!

On ne verra pas la France abandonner la cause de la Pologne! On ne verra pas les Polonais combattre avec les ennemis de la France!

France et Pologne, France et Serbie, les mains de la France fraternellement tendues hier et aujourd'hui, demain, toujours, aux plus malheureuses, aux plus glorieuses, aux plus grandes entre les nations slaves, indomptables gardiennes de l'Orient plein de mystères!

EDOUARD DRIAULT.

KOSCIUSZKO

La France offre à la Pologne, en gage d'une amitié plus forte que le destin, le portrait religieusement fidèle d'un homme cher à toutes deux, d'un des hommes les meilleurs qui aient honoré la nature humaine.

D'autres furent aussi vaillants, d'autres plus grands peut-être ou plus exempts de faiblesse, Kosciuszko fut, entre tous, *éminemment bon*.

C'est le dernier des chevaliers, — c'est le premier des citoyens (dans l'orient de l'Europe). Le drapeau si haut porté de l'ancienne chevalerie polonaise, sa générosité sans bornes ni mesure, et par delà la raison; un cœur net comme l'acier, et avec cela une âme tendre, trop tendre parfois et crédule; une douceur, une facilité d'enfant, — voilà tout Kosciuszko. — Un héros, un saint, un simple.

Plusieurs, et des Polonais même, dans leur austérité républicaine, d'un point de vue tout romain, ont jugé sévèrement ce héros du cœur et de la nature. Ils n'ont pas trouvé en lui le grand homme et le politique que demandait la situation terrible où la destinée le plaça. Appelé à la défense d'une cause désespérée, à la lutte la plus inégale, il accepta, crut au miracle, et, comme un chevalier, un saint, embrassa magnaniment les deux chances, victoire ou martyre. Mais, quant aux moyens violents qui pouvaient donner la victoire, il ne fallait pas lui demander d'y avoir recours. Il ne prit pas l'âme de bronze qu'exigeait un tel péril. Il ne se souvint pas, disent-ils, qu'il était dictateur de Pologne, qu'il devait forcer la Pologne à se sauver elle-même, terrifier la trahison, l'égoïsme, l'aristocratie. Il se donna, ce fut tout, demanda trop peu aux autres, se contentant de mourir, les laissant à leurs remords, et s'enveloppant de sa sainteté.

Noble tort d'un cœur trop humain!... Ah! nous aurions plus d'un reproche à faire à Kosciuszko, pour la douceur et la tendresse. Il était confiant, crédule, se laissait prendre aisément aux paroles des femmes et des rois. Un peu chimérique, peut-être, d'une âme poétique et romanesque, amoureux toute sa vie (mais de la même personne), il

suffisait d'un enfant pour le conduire, et lui-même il mourut enfant.

Ces défauts sont-ils ceux d'un homme ou ceux de la nation? Nous les retrouvons bien des fois dans les héros de son histoire. Il ne faut pas trop s'étonner si le grand citoyen moderne n'en est pas moins de leur famille; s'il eût été autre, il n'eût pas représenté d'une manière si complète toute l'âme de son noble pays. Je ne sais si ce sont des taches, mais il fallait qu'elles fussent en ce caractère. Nous l'aimons, même à cause d'elles, y reconnaissant l'antique Pologne... Et nous t'embrassons d'autant plus, pauvre vieux drapeau!

Est-il sûr que Kosciuszko aurait sauvé la Pologne avec plus de rigueur civique? J'en doute; mais ce dont je suis sûr, c'est que la bonté extraordinaire, si grande, qui fut en lui, a eu des effets immenses, infiniment favorables à l'avenir de sa patrie. D'une part, elle lui a gagné le cœur de toutes les nations; beaucoup sont restées convaincues que l'absolue bonté humaine s'est trouvée dans un Polonais. — D'autre part, en cette haute excellence morale, les classes diverses de la Pologne, si malheureusement séparées, ont trouvé un idéal commun, et leur nouveau point d'union. Les nobles ont salué en lui le chevalier de la croisade, et les paysans, y trouvant le bon cœur et le bon sens, le dévouement du pauvre peuple, ont senti qu'il était leur, qu'il fut la Pologne elle-même.

Le jour où cet homme de foi, menant ses bandes novices contre l'armée russe, aguerrie, victorieuse, laissa là toutes les routines et l'orgueil antique, laissa la noble cavalerie, mit pied à terre et prit rang parmi les faucheurs polonais, ce jour-là une grande chose fut faite pour la Pologne et pour le monde. La Pologne n'était jusque-là qu'une noblesse héroïque; dès lors, ce fut une nation, une grande nation, et indestructible. L'impérissable étincelle de la vitalité nationale, enfouie si longtemps, éclata; elle rentra au cœur du peuple, et elle y reste avec le souvenir de Kosciuszko.

Dévoué, résigné et simple, il ne sut, dit-on, que mourir; mais, en

cela même encore, il fit une grande chose : il éveilla un sentiment inconnu au cœur des Russes. Barbares pour la Pologne même, ils commencèrent à se troubler quand ils la virent blessée, taillée en pièces sur le champ de bataille, dans la personne de Kosciuszko. L'être défiant entre tous, le paysan russe et le soldat russe, qu'on écrase mais qu'on n'émeut pas, fut sans défense contre l'impression morale de cette grande victime ; il se sentit injuste... On vit de vrais miracles : les pierres pleurèrent, et les glaces du pôle, les Cosaques, pleurèrent, se souvenant trop tard, hélas ! de leur origine polonaise. Leur chef Platon, arrivé en 1815 à Fontainebleau, vit le pauvre exilé, l'ombre infortunée de la Pologne qui se traînait encore, et versa des larmes amères ; le vieux pillard, l'homme de meurtre, se retrouva homme. Jusqu'à sa mort, il suffisait qu'il entendit le nom fatal, pour que les larmes, malgré lui, lui remplissent les yeux.

Ah ! il y a un Dieu au monde, la justice n'est pas un vain mot... C'est par ce jour et par cet homme que le remords du fratricide commença pour la Russie... Pleurez, Russes ; pleurez, Cosaques ; mais surtout pleurez sur vous-mêmes, malheureux instruments d'un crime si fatal aux deux pays !

Jeunes Slaves du Danube, que je vois avec bonheur monter au

rang des nations, enfants héroïques qui jadis avez abrité le monde contre les barbares. c'est à vous aussi que je donne ce portrait du meilleur des Slaves, du bon, du grand, de l'infortuné Kosciuszko.

La générosité la douceur magnanime des véritables Slaves, ces dons du ciel qu'on trouve en leurs tribus primitives, elles ont éclaté avec un charme attendrissant dans cet homme. En lui, nous honorons le génie de cette grande race ; nous saluons son apparition d'un salut fraternel.

Jeunes Slaves, que vous souhaiterai-je ? que demandera à Dieu pour vous la vieille France qui vous regarde et vous voit grandir avec joie ? — La vaillance ? Non, la vôtre est connue par toute la terre. Vous souhaiterai-je la muse et les chants ? Les vôtres sont célèbres chez nous. Souvent dans mes sécheresses, je me suis moi-même abreuvé aux Sources de la Servie.

Je vous souhaite, amis, davantage. Aux glorieux commencements de votre fortune nouvelle, j'ajoute un vœu, un don, une bénédiction. Je vous doue au berceau, autant qu'il est en moi, y mettant une chose sainte qui sortit du cœur de Dieu même :

L'héroïque bonté de la Pologne antique.

JULES MICHELET.

(Pologne et Russie.)



PRINCE
JOSEPH PONIATOWSKI
(1763-1813)



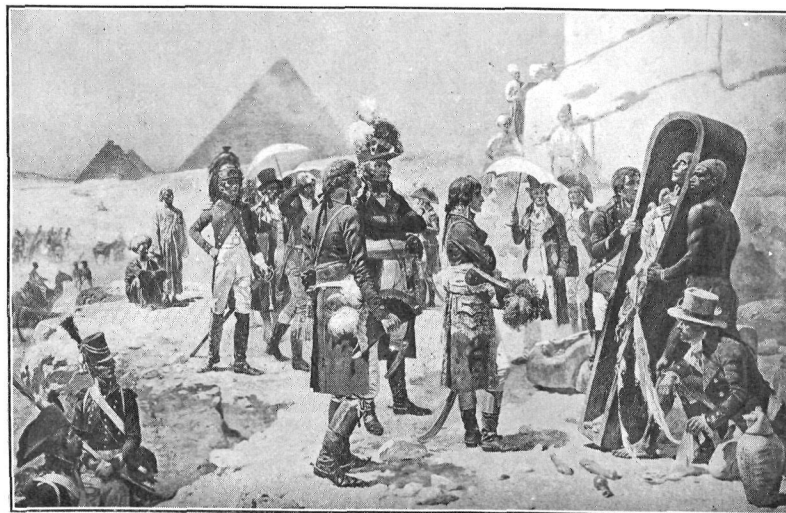
JEAN HENRI DOMBROWSKI
(1755-1818)

Général d'un corps d'armée polonaise en 1794. Commandant en chef et créateur des Légions polonaises en Italie de 1796 à 1803, général de division des troupes du Duché de Varsovie de 1807 à 1814, sénateur palatin du Royaume de Pologne, depuis 1815.



A. PELLETIER DE CHAMBURE
(1789-1832)

Général d'artillerie de l'Armée du Duché de Varsovie, défenseur de Dantzig, en 1813.



Général SULKOWSKI Général BONAPARTE.

BONAPARTE EN EGYPTE (1798)

(D'après le tableau de M. Orange.)



LE MARÉCHAL MONCEY

à la tête des Polonais, défend la barrière de Clichy.

(D'après le tableau d'Horace Vernet.)



THADÉE KOSCIUSZKO
(1746-1817)



LE GÉNÉRAL
CHARLES KNIAZIEWICZ
(1762-1842)
Commandant en chef de la Légion Polonaise, dite du Danube.



LE GÉNÉRAL
MICHEL SOKOLNICKI
Défenseur de Paris en 1814.



MALTE-BRUN

(MALTE CONRAD BRUNN)

(1775-1826)

Auteur du *Tableau de la Pologne ancienne et moderne*.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

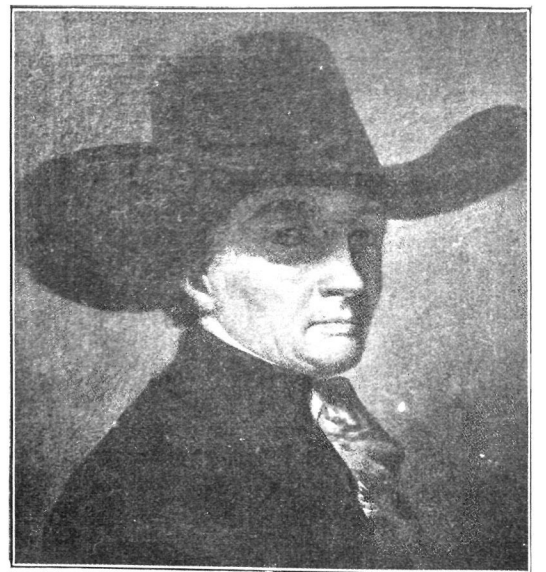
(1712-1778)

A la demande du Comte Wielhorski, Rousseau a écrit les *Considérations sur le gouvernement de Pologne et sur sa réformation* (publiées en 1782).

(D'après le portrait de Ramsay, 1766.)

« La Pologne était dans les fers du Russe, mais les Polonais sont restés libres. Grand exemple qui vous montre comment vous pouvez braver la puissance et l'ambition de vos voisins. Vous ne saurez empêcher qu'ils ne vous engloutissent, faites au moins qu'ils ne puissent vous digérer. »

J.-J. ROUSSEAU.



JEAN-PIERRE NORBLIN

DE LA GOURDAINE

(1745-1830)

Le prince Adam Czartoryski... détermina Norblin à partir pour la Pologne en 1774. Il fonda à Varsovie une école de peinture d'où sont sortis plusieurs artistes distingués : Michel Plonski, Alexander Orłowski. Il fut soutenu et protégé par les nobles et par le roi Stanislas-Auguste, qui lui conféra la noblesse afin qu'il pût entrer dans les assemblées de la diète dont il reproduisit l'aspect dans des compositions capitales. Norblin fit pour le roi la bataille de Zborow sous Wladislas IV, plusieurs petits tableaux dans le genre de Watteau pour sa maison de plaisance de Lazienki... et fut ordonnateur des embellissements des résidences royales. Il peignit, chez le prince Radziwill, un plafond représentant le char de l'Aurore, et revint en France en 1804. « M. Norblin, dit Fort a de Piles qui l'a connu à Varsovie, fait des gouaches et des dessins charmants ; il a beaucoup d'imagination et ses ouvrages présentent souvent une multitude de figures, qui toutes ont leur caractère et leur expression... C'est un homme d'un vrai talent dans son genre. M. Niemcewicz possède de lui un dessin représentant la fameuse séance du 3 mai 1791 ; c'est un morceau achevé. »

L. DUSSEIX : *Les artistes français à l'étranger*.L'ABBÉ PIERRE GABRIEL BODUIN
BAUDOUIN)

(1689 Arverne, 1768 Varsovie)

Ayant d'abord suivi des études militaires au Corps des Gens d'Armes à Paris, il vint, en 1710, dans l'ordre des Lazaristes de la même ville. Bientôt il fut nommé professeur de théologie au séminaire de Versailles, puis à Auxerre. En 1717, il fut envoyé à Varsovie, chez les Missionnaires de l'Église de Sainte-Croix ; il y apprit la langue du pays, et fut chargé d'assister les pauvres et les malades. Un jour, il rencontra dans la rue un chien, portant dans sa gueule la tête d'un nouveau-né qu'il avait dévoré. Ému de cette scène, Baudouin, ayant obtenu l'appui de son supérieur et la permission des autorités, décida, malgré de nombreuses difficultés, de créer une œuvre d'assistance pour les enfants pauvres et délaissés. En 1732, il acheta à cette fin une grande maison dans le faubourg de Cracovie et il s'y installa avec des sœurs, pour s'occuper de l'assistance et de l'éducation de ces enfants. A bref délai cette maison ne pouvait plus suffire à ses nombreux pensionnaires. Baudouin continua à recueillir des dons et, en 1756, il put acheter une grande place, dans la paroisse Sainte-Croix, pour y bâtir l'asile et l'hôpital de l'Enfant-Jésus. Sans jamais se décourager, il visitait les riches et leur demandait de subventionner son œuvre ; maintes fois, il a été exposé à essayer toutes sortes d'offenses : un jour, il passe à côté d'un palais, où de jeunes seigneurs jouent gros ; suivant son habitude, il entre et, modestement, il demande une obole. Un des joueurs, impatienté de cette intrusion, lui applique un soufflet : « C'est pour moi, dit Baudouin avec humilité, — et pour mes enfants ? » Cet acte d'héroïsme fit honte aux joueurs, et ils versèrent à Baudouin, pour ses orphelins, tout l'argent engagé au jeu. Baudouin mourut à Varsovie, respecté de tout le monde, et il fut enterré dans les caves de l'Église Sainte-Croix. Sa mémoire est vénérée dans la Pologne entière.



LOUIS-NICOLAS DAVOUT

Duc d'Auerstadt, prince d'Eckmühl

(1770-1823)

Maréchal de France,
gouverneur de Pologne en 1807.

LE GÉNÉRAL LA FAYETTE

(1757-1834)

Président du Comité franco-polonais
Premier grenadier
de la Garde Nationale Polonaise.

GÉNÉRAL MICHEL PAC

Défenseur de Paris en 1814

(1780-1835)

LA POLOGNE DANS LA CIVILISATION LATINE



EN Europe on tient trop exclusivement les Polonais pour des Slaves. Ils le sont bien, en majeure partie, par la race et la langue : et là encore le physionomiste le moins érudit et le linguiste le moins spécialisé ne tarderaient guère à admirer quelle diversité de souches ethniques les plus distinctes a nourri la sève puissamment humaine du tronc polonais, et à marquer combien le vocabulaire, la syntaxe, la métaphore, la rhétorique, d'une façon générale la sensibilité et l'imagination de la langue polonaise tranchent d'avec la langue russe ou la langue bulgare.

C'est que la culture, l'esprit, l'âme sont tout opposés. Les Polonais sont, profondément et magnifiquement, des Catholiques et des Latins qui, durant des siècles, avec acharnement et éclat, ont lutté contre l'orthodoxie ou l'islamisme mongolisé et contre les traditions et le génie politique issus de Byzance et inspirés des Asies. L'héroïsme même de ces luttes et la superbe de leur idéalisme ont intimement pénétré toute la nation de la vertu de sa personnalité et de la noblesse de sa mission. Très nettement les Polonais se sont affirmés des fils de Rome et des tenants — toujours loyaux, toujours fiers et prompts — de la civilisation occidentale. Ils sont beaucoup plus latinisés que les Anglais.

Avec la Rome des papes et du droit romain les relations ont été très étroites tout le moyen âge. La monarchie fut, presque autant que la nôtre, une fille aînée de l'Eglise et, peut-être plus que la nôtre (trop franque), une héritière fidèle de la Cité Antique. Les rois n'ont bientôt plus été que les princes d'une république très aristocratique, et l'Etat était dénommé par tous, solennellement, « République », avec les revendications de libertés que ce mot, cette institution compor-

taient. La Renaissance a agi sur la cour, la noblesse de province et l'élite intellectuelle à peu près de la même façon qu'en France, à ce qu'il apparait dans les mémoires de l'époque ; et la Pologne a son Montaigne, son Ronsard, comme elle auron Bossuet, ses Voltaire et ses Gresset. Tous les esprits « honnêtes » parlent le latin, et jusque sous les rois saxons l'on se salue ou s'invective encore souvent en latin si belles dames et jeunes filles se confessent volontiers en français.

Depuis deux cents ans l'uniformité de civilisation entre la Pologne et l'Occident se précise, se resserre, se renforce en fraternité avec la France. Les deux nations communient en des révolutions et des romantismes jumeaux. Ces romantismes ne sont nullement, comme on l'a cru, des retours à un moyen âge plus ou moins germanique, mais des affranchissements, hors de l'étreinte des restaurations et du Saint Empire, vers un avenir de liberté, d'égalité, de fraternité, régime d'humanitarisme qui est l'accomplissement de l'humanisme.

Respect du droit romain idéalisé par la religion, esprit de charité magnifié en altruisme international, christianisme ordonné par le patriotisme, démocratism affiné par les mœurs polies et l'art : voilà la personnalité de la Pologne comme de la France. Y attenter, l'assujettir à toute autocratie ou au pangermanisme, c'est rompre la civilisation latine !

Nous devons tous aider à libérer et affermir la Pologne dans sa personnalité. Chacun peut ce qu'il doit. Dans cette brève page, rapide, je ne saurais toucher aux devoirs politiques et militaires : du moins signalons celui des intellectuels et des éditeurs. Les grands historiens français, eux, d'Albert Sorel à Henri Moysset (1), ont fortement et

(1) Conseillons en ce moment à tous nos députés la lecture de ses articles de la *Revue des Deux-Mondes*, de son *Esprit public en Allemagne* (Alcan, éditeur).



(D'après Raffet.)

L'INFANTRIE POLONAISE MARCHANT A L'ENNEMI (1813)

splendidelement mis en valeur le rôle, si grand, de la Pologne en Europe. Il est d'autant plus inexcusable que des dictionnaires aussi soignés que le Larousse ne mentionnent que les rois de Pologne, quelques reines, et un poète, Mickiewicz, en ignorant même le grand Skarga, à qui pourtant nos Universités consacrèrent des thèses, ou les plus lyriques romantiques, Slowacki, Krasinski, qu'il n'est plus permis de méconnaître après le noble ouvrage de Gabriel Sarrazin si souvent copié ou cité. Larousse et Garnier devraient demander à MM. Cazin et Grappin de compléter dignement leurs dictionnaires classiques. La maison Colin devrait ajouter une Littérature Polonaise

à son excellente série des Littératures. Armand Dayot eut l'initiative de faire écrire pour son *Histoire internationale de l'art* un chapitre, perfectionnable, sur l'art polonais. L'un des manuels d'histoire, le Maréchal revu par M. Auzou, donne enfin à nos lycéens quelques notions exactes sur la richesse de la civilisation polonaise : les universitaires peuvent beaucoup pour compléter la nécessaire œuvre de science et de justice, dette de l'intelligence française envers la Pologne sœur. Par des traductions aussi de leurs chefs-d'œuvre de tous siècles, popularisons de plus en plus en France « la France du Nord ».

MARIUS LEBLOND.

LE DUCHÉ DE VARSOVIE

Dans le dépècement de la pauvre Pologne, Varsovie était devenue prussienne : le pire sort ! *Membra disjecta patriæ* : La Prusse avait pris le cœur naturellement ! puisque le roi de Prusse était le chef des bandits qui avaient assassiné la Pologne.

Varsovie n'était pas la plus ancienne, la plus vénérée des villes de la Pologne. Tout de même, depuis le xvi^e siècle environ, elle était la capitale, le centre politique où la Pologne essayait de se constituer en corps d'Etat, de se donner une vie nationale : trop tard pour échapper aux ambitions de ses voisins.

Et c'est la Prusse et l'Autriche qui avaient pris de part et d'autre de Varsovie les terres les plus riches et les plus sacrées de la Pologne. La Russie ne venait alors que jusqu'au Niemen moyen et au Bug moyen, jusqu'à la ligne Grodno, Brest, Brody. L'Autriche avait eu Lemberg, Halicz, Zamosc, puis Cracovie, Lublin, Radom jusqu'au Bug inférieur, jusqu'aux faubourgs de Grochow, devant Praga. La Prusse allait jusqu'au pont de Grodno ; elle avait pris Bialystok, Ostrolenka, Elbing et Gdansk (Danzig), le poumon par où respirait la Pologne, Bromberg et Thorn, Kalisch, Posen, Gnesen, Czenstochova, les villes saintes, les berceaux de la race ; Varsovie, Wola, Praga n'étaient plus que des forteresses prussiennes, têtes de pont au débouché du Bug.

Frédéric II, même avant d'avoir Varsovie, avait commencé la germanisation de sa part de Pologne ; il avait inauguré les pratiques qui sont devenues familières à la Prusse ; il avait déporté des milliers de familles en Poméranie sous prétexte d'aménager les pays marécageux de l'Oder. Les Prussiens ignorent le respect des tombes et des foyers. La Pologne était morte ; il n'y avait plus qu'à jeter sa cendre aux vents.

Dès Austerlitz, l'âme de la Pologne immortelle avait frémi ; elle avait attendu le Libérateur, celui qui allait la lever de son tombeau. Il ne pouvait venir que de France, puisque la France avait été toujours l'amie de la Pologne : « De tout temps amis », a répété *Polonia*. Après Iéna, le libérateur fit à Berlin une entrée triomphale. Puis bien vite il courut à Posen, il entra en Pologne. La Pologne tout entière se dressa, comme elle se dressera demain à l'approche des armées de la délivrance définitive.

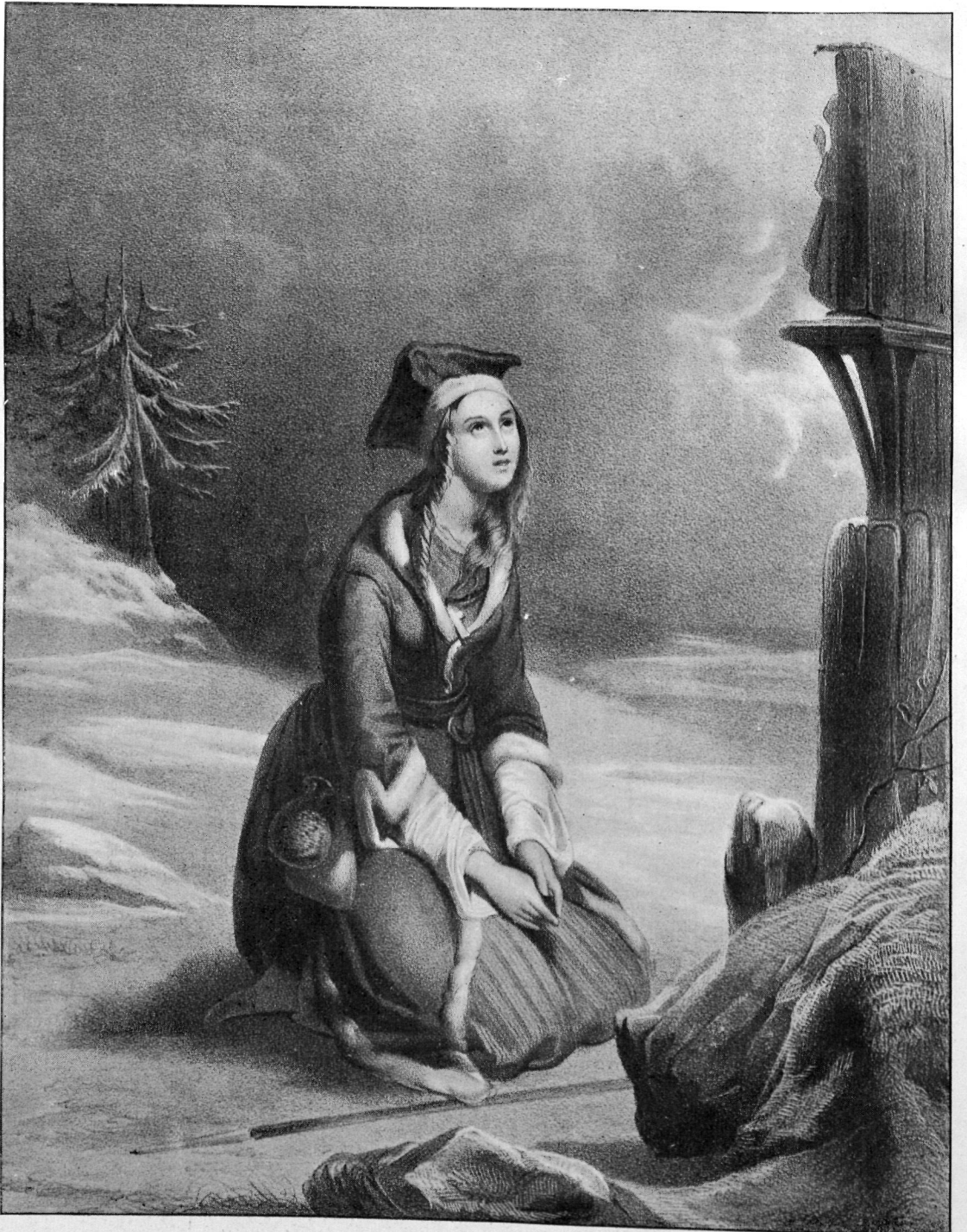
A Posen, Napoléon reçut les acclamations de la noblesse et du peuple polonais. Il distingua une jeune femme, la comtesse Marie Walewska : elle avait dix-huit ans, il avait l'auréole d'une gloire unique, et il annonçait la résurrection de la Pologne. Elle l'aima. Elle lui fut fidèle jusqu'au bout, jusqu'à l'exil de l'île d'Elbe, quand l'Autrichienne le trahissait

pour un Neipperg et livrait le roi de Rome : — touchant symbole des chaudes sympathies qui ont lié à jamais la France et la Pologne !

Après Eylau et Friedland, à Tilsit, Varsovie redevint donc une capitale, le foyer brû-

lant de toutes les espérances d'une renaissance prochaine et totale.

Le Duché ne fut encore composé que des provinces reprises à la Prusse, sauf qu'on laissait à celle-ci un passage entre la Prusse de Kœnigsberget la Poméranie ; du moins Danzig,



« NÉE SANS PATRIE »

(D'après une lithographie de Lafosse, peinte par J. Brown.)



JEAN-PIERRE DE BERANGER

(1780-1857)

Membre du Comité Franco-Polonais

Béranger au Général Lafayette.

« Oui, mon cher Général, je mets votre grand nom en tête de mes petits vers pour en assurer le débit. Vous me comprenez maintenant, et vous vous prêtez au moyen que j'emploie pour faire acheter ces deux chansons (Poniatowski et Hâtons-nous).

« Grâce au lustre que votre nom répandra sur mes couplets, puisse le faible produit qu'en retirera notre comité, l'aider un peu à continuer les efforts qu'il a tentés jusqu'à ce jour pour donner à nos frères de Pologne les preuves d'une sympathie que tous les Français partagent.

« Nous voilà donc associés dans une entreprise commerciale : aussi, mon cher Général, premier Grenadier de la Garde nationale polonaise, en vous renouvelant l'hommage de ma profonde vénération, je me permets d'ajouter, sur l'air de la Sainte Alliance des Peuples :

- « Le Polonais de son schako civique
- « Ceint votre front, ce front que tant de fois
- « Olmutz, Paris, l'Europe et l'Amérique
- « Ont vu si calme intimider les rois.
- « Lorsque je chante honneur, gloire, souffrance,
- « Si dans les cœurs ma voix trouve un écho,
- « Pour recueillir l'obole de la France
- « Tendez votre schako. »

ville libre impériale, pouvait redevenir la fenêtre nécessaire à la Pologne sur la Baltique. le moyen de son relèvement économique autant que politique.

Napoléon ne voulut pas encore donner à la Pologne un roi polonais ; elle était un élément de ses ambitions impériales. Il y établit le roi de Saxe, un ami de la France, descendant de toute une dynastie de rois de Pologne. Il ne faut pas perdre de vue quela Saxe est aussi une victime de la Prusse, qui voulut la détruire en 1815 et qui la mutila de quelques-unes de ses plus riches provinces. Il n'y a que mutilations tout autour de la Prusse.

Et le Duché ne fut d'abord qu'une marche de l'Empire Napoléonien ; il n'eut guère que des institutions militaires, une belle armée tout aussitôt organisée par Davout, brillamment commandée par Joseph Poniatowski, neveu du dernier roi.

L'armée varsoivienne, comme on disait officiellement, l'armée polonaise, comme il faut dire, fit merveille dans la campagne de 1809 ; un moment chassée de Varsovie par une pointe de l'archiduc Ferdinand, elle fut dégagée par les victoires de l'Empereur en Bavière. Alors elle envahit la Galicie, appelée par les acclamations de tous les habitants ; elle remonta la Vistule ; elle prit Cracovie dans le temps où l'Empereur achevait l'Autriche à Wagram.

Au traité de Schönbrunn, la Galicie occidentale seulement, c'est-à-dire la moitié à peine des pays arrachés jadis à la Pologne par l'Autriche, fut réunie au duché de Varsovie : restauration importante quand même, qui faisait le Duché plus grand que la Prusse d'alors.



(D'après Horace Vernet.)

BATAILLE DU SOMMO-SIERRA (30 novembre 1808).

Les Polonais espéraient mieux. Ils attendirent avec quelque impatience l'intégrale réparation. Ils demandèrent que leur patrie, qui se remettait à vivre, fût autre chose qu'une province de l'Empire, annexe du royaume de Saxe. Il leur parut impossible que l'Empereur n'achevât pas l'œuvre commencée. Il ne les découragea point ; les imaginations se donnèrent carrière : avant qu'il n'y eût un royaume de Pologne, on lui désigna un roi, même plusieurs ; ce devait être Murat, ou Davout, ou le prince Eugène, ou Poniatowski peut-être que l'on marierait à une fille du roi de Saxe, douce transition vers l'indépendance.

Mais il fallait d'abord achever la Pologne, rapprocher tous les morceaux que les partageants en avaient faits. Et ce fut l'objet de la « Seconde guerre de Pologne », comme Napoléon appelait la campagne de 1812 ; il s'agissait d'étendre le Duché de Varsovie jusqu'aux portes du Moscou ; alors la Russie eût été décidément refoulée sur l'Asie, chassée de la communauté européenne. Nul ne doutait que ce résultat ne fût atteint, Napoléon disposant de toutes les ressources militaires de l'Europe ; dès le 28 juin, quatre jours après le passage du Niémen, la diète de Varsovie proclamait la confédération de Pologne, c'est-à-dire le rassemblement de toute la terre polonaise autour du duché, et elle faisait appel à tous les Polonais pour la restauration de la patrie.

Moscou fut prise, et Napoléon coucha au Kremlin. Un mois après, il fallut quitter Moscou et commencer la désastreuse retraite ; trois mois après, la Russie était tout entière délivrée et les desseins du Grand Empereur renversés.

Pourtant le Duché de Varsovie survécut. L'Autriche ne recouvra point ce qu'elle avait perdu au traité de Schoenbrunn ; la Prusse reprit seulement Thorn et le pays de Posen. Sauf cela, le Duché devint « la Pologne du Congrès », c'est-à-dire le royaume constitutionnel de Pologne.

Ainsi l'œuvre de Napoléon sur ce point a duré. La Pologne du Congrès a perdu sa constitution, et même son nom. Quand même, Varsovie est restée une capitale ; elle a travaillé, elle a grandi, elle a rallumé le foyer de

la nation polonaise ; elle est restée le sanctuaire de la race. Elle ne sera pas prussienne ; on ne tuera pas la Pologne ; elle a fait dans l'esclavage les preuves de son invincible vitalité !

France de l'Orient, elle bloquera de son côté la barbarie germanique. Sa résurrection affirmera le triomphe des libertés de l'Europe, et par elle aussi le monde connaîtra l'ineffable paix du travail.

EDOUARD DRIAULT,

Directeur de la

« Revue des Etudes Napoléoniennes »,
Président du Comité Michelet.



CHARLES FORBES, COMTE DE MONTALEMBERT

(1810-1870)

Homme politique et publiciste, auteur de nombreuses études et de nombreux discours sur la Pologne.

« ... Notre devoir, à nous Français, c'est de les aimer toujours d'un amour de frères ; c'est de leur créer une patrie dans nos cœurs, et un culte dans nos souvenirs. Et non seulement la pensée de la Pologne ne doit s'éteindre jamais dans nos âmes, mais encore le récit de ses injures et de sa gloire ne doit jamais expirer sur nos lèvres. Chaque fois que les hommes de sang parleront de justice ou les peuples malheureux de liberté, il faut qu'un immortel écho leur jette le nom de POLOGNE, pour flétrir le mensonge des uns et enflammer le courage des autres. C'est ainsi que nous hâterons le moment de sa résurrection, le moment où la plus odieuse iniquité de l'histoire du monde sera réparée et punie »

NAPOLÉON I^{er} ET LES ALLEMANDS

Les Allemands et particulièrement le Kaiser Wilhelm se prétendent grands admirateurs de Napoléon I^{er}. Le Kronprinz a, dit-on, dans son cabinet de travail et sur son bureau même, une statuette de l'empereur des Français, qu'il ne se lasse pas de contempler et qu'il semble interroger souvent, comme pour lui demander conseil. Mais combien peu nos ennemis règlent leur conduite sur celle de leur modèle!

Napoléon, tout comme Bonaparte, avait la haine des voleurs et des pillards et ne les tolérait pas dans ses troupes. Pour lui, « le pillage déshonore les armées » : c'est son mot, la rigoureuse et catégorique sentence qu'il formule devant ses soldats, lors de leur débarquement en Egypte, à Alexandrie. Et il leur recommande expressément de ne pas molester les peuples au milieu desquels ils vont vivre, de respecter leurs habitations et leurs édifices :

« La ville qui est devant vous a été bâtie par Alexandre. »

Or, ce qui est comme la caractéristique des armées allemandes, c'est le vol et le pillage, c'est la destruction des villes et des monuments, des églises particulièrement ; c'est l'incendie et la ruine de tout ce qui présente un intérêt artistique et provoque l'admiration. Ce qu'ils ont fait en Pologne, ce qu'ils ont fait à Louvain et dans toute la Belgique, ce qu'ils ont fait à Senlis, à Reims, à Arras, à Albert, etc., l'atteste hautement et nettement. Une véritable rage de destruction.

En août et septembre 1914, c'est-à-dire dès le début de l'invasion, quantité de trains militaires allemands qui arrivaient en Belgique et dans le nord de la France comprenaient des voitures de déménagement, et, dès cette époque, sinon même auparavant, des sociétés anonymes d'expédition et de garde-meubles avaient été fondées à Aix-la-Chapelle, à Mayence et ailleurs, pour tirer parti le mieux possible de ce vaste cambriolage. La ville de Péronne, entre autres, a été entièrement pillée, totalement démenagée, dans les premiers jours de septembre 1914 : dix trains de quarante wagons chacun, soit quatre cents wagons, ont transporté au delà du Rhin le contenu de toutes les maisons, tout ce qui valait la peine d'être pris.

Dans les Ardennes et dans le nord du département de la Meuse, les Allemands, après s'être emparés d'un village, commencent par en expulser tous les habitants et les conduire, les parquer, dans un hameau voisin. Quinze jours après, il est permis à ces malheureux de regagner leur commune ; mais quel triste retour ! En rentrant chez eux, dans leurs demeures, ces infortunés paysans ne trouvent plus que les quatre murs : tout le mobilier, le linge, la literie, tout a été enlevé.

Loin de croire avec Napoléon que « le pillage déshonore les armées », les Allemands, qui, déjà du temps de Tacite, étaient réputés pour leur amour du butin, sont convaincus que c'est là un de leurs innumérables mérites, de leurs plus beaux titres de gloire, et jamais le vol n'a été aussi soigneusement et méthodiquement organisé, aussi largement pratiqué.

* * *

C'était à ciel ouvert et en rase campagne que Napoléon attaquait ses ennemis : les Allemands se plaisent aux guerres souterraines, aux combats de taupes ; ils recourent journellement à la ruse, à la feinte et à la trahison, imaginent sans cesse des procédés perfides et barbares, n'attaquent jamais lorsqu'ils sont en nombre moindre ou égal, et ne cherchent jamais à s'assurer la supériorité par le courage. La fourberie est, comme le pillage et le vol, tout le démontre et il faut bien le reconnaître, une autre de leurs marques distinctives, leur seconde sinon leur première et fondamentale nature. Oui, la fourberie. Voyez leurs odieuses façons de procéder en Belgique et dans le nord de la France, ces lâches prétextes pour opérer ces razzias d'hommes, de femmes et d'enfants, ces abominables déportations en nombre. Voyez cette proclamation de l'indépendance de la Pologne, cette fausse et perfide reconstitution du royaume de Pologne, indigne traquenard et sinistre comédie, — la Pologne qu'ils ont encore plus exploitée, pillée, piétinée et torturée que la Belgique, comme le remarquait dernièrement le cardinal Mercier.

Un des personnages mis en scène par Augustin Thierry dans un de ses *Récits mérovingiens*, le Germain Gonthramn-Bose, représente bien, à mon avis, le prototype de cette race teutonne, fourbe et cauteleuse :

« Germain d'origine, Gonthramn-Bose surpassait en instinct de rouerie les hommes les plus déliés parmi la race gallo-romaine. Ce n'était pas la mauvaïse foi tudesque, ce mensonge brutal accompagné d'un gros rire ; c'était quelque chose de plus raffiné et de plus pervers en même temps, un esprit d'intrigue universel... Personne ne savait mieux que cet Austrasien pousser les autres dans un pas dangereux et s'en tirer à propos. On disait de lui que jamais il n'avait fait de serment à un ami sans le trahir aussitôt... Il évitait de se compromettre ouvertement, travaillant sous mains, et jouant un rôle assez

équivoque pour qu'il lui fût possible de nier avec assurance, si le complot ne réussissait pas... »

Et ce qui complète curieusement le portrait, c'est que cet ancêtre des Germains actuels, de nos *Boches*, finit par aller intriguer à Constantinople, nouer là-bas « une intrigue qui remua la Gaule entière », et que l'historien qualifie de « la grande intrigue du siècle ».

* * *

Napoléon s'appliquait à se faire aimer, à gagner les cœurs. « Le peuple français est l'ami de tous les peuples ! déclare-t-il dans une proclamation datée de Cherasco, le 26 avril 1796. Vos propriétés, votre religion et vos usages seront respectés. Nous faisons la guerre en ennemis généreux, et nous n'en voulons qu'aux tyrans qui vous asservissent. »

C'est ce qui faisait si bien dire au poète Adolphe Dumas, ainsi qu'à M^{me} de Girardin (le vicomte de Launay), que toutes les fois qu'un peuple souffre dans le monde, — exemple la Pologne, — c'est vers la France qu'il se tourne, à la France qu'il fait appel, — appel qui, certes, ne s'est jamais, au grand jamais, adressé à l'Allemagne.

Après avoir déclaré et tapageusement fanfaronné qu'ils étaient au-dessus de tout, que leur race, marquée du sceau de Dieu, était appelée à régenter l'univers entier, — *Deutschland über alles*, — les Allemands, déçus dans leur orgueil et leur folie, et devenus comme enrages, s'ingénient à se faire exécrer de toutes les nations, ne savent qu'imaginer pour répandre autour d'eux, non seulement chez leurs ennemis, mais chez les neutres mêmes, le plus de désastres, de deuils et de désolation qu'il est possible de concevoir. D'ailleurs, comme ils le disent et le proclament : « Qu'importe qu'on nous exècre et maudisse, pourvu qu'on nous craigne ! » Quel programme et quel noble rêve ! Ces misérables ont non seulement déshonoré la guerre par toutes leurs lâches et criminelles inventions, ils ont aussi à jamais déshonoré le nom d'Allemands, devenu pour toujours synonyme de barbares et de bandits.

* * *

A Eylau, à la vue des morts et des blessés qui couvraient le champ de cette terrible bataille, Napoléon poussa un soupir et hocha douloureusement la tête :

« Quel spectacle ! s'exclama-t-il, et comme il est bien fait pour inspirer aux princes l'amour de la paix et l'horreur de la guerre ! »

Nous avons vu le Kronprinz, lui jadis si belliqueux, pousser, au lendemain de son échec devant Verdun, le même cri de regret et de désolation ; mais ici encore on reconnaît la trahison et la fourberie inhérentes à la race, cette race d'élite ! et personne ne s'est trompé sur la sincérité de ces lamentations et de ces larmes, — larmes de crocodile.

Quant à son auguste père, autre exemple de sincérité, il se borne à attester et jurer ses grands dieux que ce n'est pas sa faute :

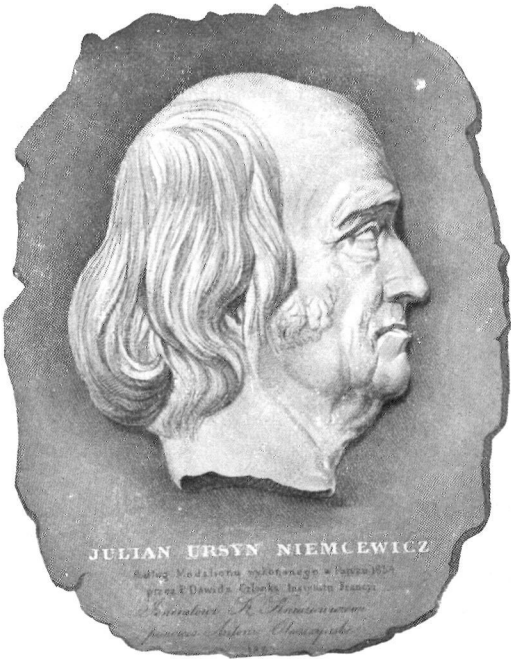
« Non, Kamarades ! Ce n'est pas moi qui ai voulu cela ! »

On raconte cependant qu'il y a quelques années, lors d'une exposition organisée à Berlin des œuvres du peintre russe Verestchaguine, l'empereur Guillaume s'arrêta longtemps devant une toile où était représenté, avec la plus poignante vérité, un épisode de la retraite de Russie. Au milieu des tourmentes de neige, l'armée française, pour-



C'est un Polonais !
(Emigrés polonais en France en 1831.)

(D'après une gravure de Raffet.)



J. URSYN NIEMCEWICZ

Ecrivain et patriote polonais, mort en exil à Paris. (1757-1841)



PRINCE ADAM CZARTORYSKI

Président du gouvernement national en 1831, mort en exil à Paris. (1770-1861)



ALEXANDRE-FLORIAN-JOSEPH COLONNA DE WALEWSKI

(1810-1868)

Homme d'Etat français; ministre des affaires étrangères en 1855, il présida le congrès de Paris; sénateur depuis 1856; président du Corps législatif en 1865. Avant d'arriver en France, prit part à l'Insurrection polonaise.



LOUIS WOŁOWSKI

(1810-1876)

Ministre d'Etat français, économiste, un des fondateurs du Crédit Foncier, prit part à l'insurrection polonaise de 1830



S. M. NAPOLÉON III

Empereur des Français. (1808-1873)



FRANÇOIS-HORACE-BASTIEN COMTE DE SEBASTIANI

(1775-1851)

Maréchal de France, homme d'Etat.

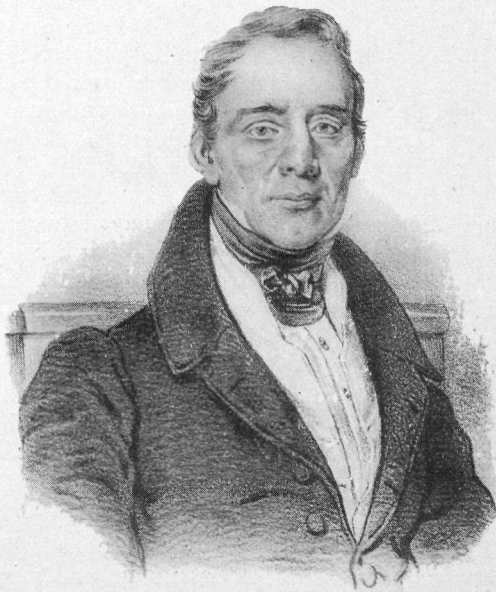


F. DE LAMENNAIS

(1782-1854)

« Ce qui intéresse la Pologne m'est et me sera toujours cher. Je souffre de ses douleurs, je suis sûr de ses gloires. Vivante au fond de mon cœur, j'y conserve son image comme celle d'une seconde patrie. »

F. DE LAMENNAIS.



COMTE LOUIS BROEL-PLATER

Sénateur et castellan (1774-1846)



CASIMIR DELAVIGNE

(1793-1843)

Auteur de la *Varsovienne* et du *Dies iræ de Kosciuszko*.

suivie et harcelée par l'ennemi, battait en retraite. Guillaume, après une longue et silencieuse contemplation de cette scène, se retourna vers les personnes de sa suite, et leur dit :

« Quand on songe qu'après cela il y a encore des gens qui rêvent la conquête du monde! »

Puis, désignant du doigt Napoléon, qui figurait au premier plan du tableau, il ajouta :

« Mais tous finissent comme celui-ci! »

Etrange prédiction dans la bouche de celui qui devait, peu d'années plus tard, déclarer la guerre à la Russie et à l'Europe.

Un mot de Napoléon, qui résume bien ses idées sur la gouverne des choses humaines, mériterait surtout d'être médité par Guillaume et par la caste militaire allemande; c'est le mot adressé à Fontanes, dans une discussion, en 1808, sur la composition du conseil de l'Université.

« Fontanes, savez-vous ce que j'admire le plus dans le monde? fit soudain l'empereur. C'est l'impuissance de la force pour organiser quelque chose. Il n'y a que deux puissances dans le monde : le sabre et l'esprit... A la longue, le sabre est toujours battu par l'esprit. »

Après avoir cité ces prophétiques paroles dans un de ses *Portraits littéraires*, Sainte-Beuve conclut : « O vous tous, puissants, qui vous croiriez forts sans l'esprit, rappelez-vous toujours qu'en ses heures de miracle, entre Iéna et Wagram, c'est ainsi que le sabre a parlé. »

Le sabre a proclamé la constante et inéluctable supériorité de

l'esprit. Oui, voilà qui devrait bien faire réfléchir le militarisme allemand, s'il était capable de quelque saine réflexion.

« Les vraies conquêtes, les seules qui ne donnent aucun regret, sont celles que l'on fait sur l'ignorance, » disait encore Napoléon, qui, en fait de conquêtes, s'y entendait au moins autant que le Kaiser Wilhelm. Et voilà encore pour lui un sujet de méditation.

Peu de temps avant sa mort, le prince de Bismarck, passant en revue sa vie et son œuvre, témoignait, au dire de son secrétaire Moritz Busch, le peu de satisfaction qu'il avait jamais recueilli pour tout ce qu'il avait fait. Après avoir rendu hommage et justice à la France : « Elle a une population guerrière, une population vaillante; elle a toujours eu d'habiles chefs d'armée; c'est un hasard s'ils ont succombé une fois sous nos armes »; — 1870 n'a été qu'un hasard, ne l'oublions pas! — Bismarck conclut :

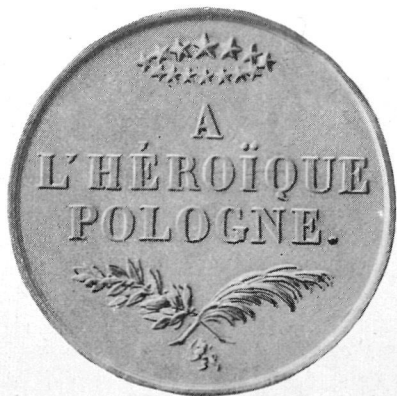
« Personne ne m'aime pour tant de choses que j'ai accomplies! Je n'ai fait le bonheur de personne, ni de moi, ni de ma famille, ni de qui que ce soit. »

Et comme quelqu'un lui suggérait qu'il avait fait le bonheur d'une grande nation :

« Oui, répondit-il, mais le malheur de combien? Sans moi, trois grandes guerres n'auraient pas eu lieu; quatre-vingt mille hommes n'auraient pas péri; des pères, des mères, des frères, des sœurs, des veuves ne seraient pas plongés dans le deuil... »

Que pourra dire plus tard l'empereur Guillaume, après les millions de cadavres entassés par lui et tous les fleuves de sang qu'il a fait couler?

ALBERT CIM.



Médaille frappée par le Bazar Polonais de la ville de Lyon en 1833.

LES NATIONS SŒURS



EST un miracle, et je n'en connais pas, dans l'histoire, de plus édifiant. Elles naissent (de quelle volonté supérieure?) loin l'une de l'autre, en s'ignorant. Quatre grands fleuves parallèles, le Rhin, le Weser, l'Elbe et l'Oder; de vastes espaces boisés ou désertiques les séparent — pis encore : une race lourde, épaisse, envieuse et sournoise qui semble pressentir avec une crainte hostile, avant qu'elle ne se manifeste, leur fraternité...

Leurs habitants sont agricoles. Ils bâtissent des demeures fixes depuis longtemps déjà quand dévale le torrent des invasions barbares. La même foi les anime et le même esprit, hanté du haut rêve altruiste. Ecoutez : dès le ^xe siècle, leurs cloches se répondent; leurs voix chantent en latin des chants pareils. Qui n'affirmerait qu'elles seules, dans toute l'Europe (et l'Occidentale Irlande), sont vraiment chrétiennes — point superstitieuses ni sensuelles comme l'Italie, fanatiques comme l'Espagne — socialement, humainement chrétiennes?

A côté de leurs moines et de leurs érudits, près de leurs couvents et de leurs universités, voici passer cette imposante et sereine figure : le Chevalier, dont Mommsen parlait avec mépris. Comme elles ont raison d'en être fières! Preux de la Gaule et Paladin de la Polska, l'un et l'autre ont fait vœu de protéger la veuve et l'orphelin. Ils sont purs, généreux, braves. C'est en voyant couler leur sang que leurs patries ont connu qu'elles étaient sœurs.

Un prince de France, le dernier de la race des Valois, a été appelé au trône de Pologne. La réputation glorieuse qui l'y précède (il est le

vainqueur de Jarnac et de Moncontour) le fait accueillir avec joie par la rude et mâle noblesse des champs de la Vistule. Mais les austères vertus de celle-ci répugnent à la délicatesse efféminée du prince. A peine a-t-il régné un an à Cracovie que Charles IX meurt et qu'il s'enfuit de nuit pour recueillir son héritage. Ses sujets le poursuivent jusqu'en terre autrichienne. Le Grand Chambellan l'atteint. Il le supplie de revenir sur sa décision et pour lui prouver sa fidélité, s'ouvre la veine d'un coup de poignard et boit son sang, à l'antique. En vain Pourquoi vouloir retenir ce prince nostalgique d'un pays lointain? Que leur importe celui-là, ou un autre? Celui-là : il les alliait à la France. Toute leur histoire ne sera, bientôt, qu'un vœu d'alliance avec la France; tous leurs malheurs — et tant des nôtres! — qu'un défaut d'entente intime et d'union étroite avec la France pour la défense du même idéal.

Et je veux voir, ici, un symbole : « Elle me gêne » se plaint Henri III en portant la main à la nouvelle couronne — celle de son frère — qu'on vient de lui poser sur le front. Et la voilà de choir. Que n'a-t-il gardé la première?...

Henri IV, du moins, comprit et mesura l'importance du rôle que pouvait jouer la Pologne, en Europe. Dans son « grand projet », il lui assignait une mission : celle de gardienne avancée de la Chrétienté. Il périt trop tôt. D'ailleurs, à cette époque, nuls rapports entre les peuples. Et c'est un étonnement pour nous que, de Polonais à Français, deux poètes : Kochanowski et Ronsard aient pu se connaître et s'aimer. Ils parlent notre langue, si nous ignorons la leur. Ils savent que nous les admirons (leur Sobieski est légendaire), que nous les

appréciations et que nous sommes dignes, entre tous les peuples, de compatir aux grandes infortunes. Aussi, est-ce chez nous que se retire en abdiquant Jean Casimir, le vingt et unième de leurs rois.

Louis XIV lui fait don de l'abbaye de Saint-Martin de Nevers et de celle de Saint-Germain-des-Prés, une des plus anciennes de Paris. Si sa dépouille fut ramenée en Pologne, son cœur demeura en France. Quelle cour ont composée, depuis, à ce cœur en exil tous ceux des Polonais qui sont tombés pour nous, parmi nous...!

*
**

Faiblesse du Cardinal de Fleury! Duperie du Pacte de Famille! Nous laissons détrôner Stanislas Leszczyński et se consommer l'odieux partage! Calculer le nombre, évaluer la gravité des fautes commises par Louis XV, cela suffirait presque à expliquer 93. En vain, Plélo, sous Dantzig, se rue à la mort avec 1.500 hommes; en vain Choisy, avec une poignée d'officiers et de soldats, soutient un long siège et succombe en héros dans Cracovie — ces actes chevaleresques, s'ils sauvent l'honneur de la France, ne rachètent point la criminelle erreur de ses maîtres, l'absurde indifférence de son roi.

Douce femme silencieuse et pieuse, — dont le silence même fut un poignant reproche — n'incarnais-tu pas, au sein de l'égoïste Versailles, le destin de ta Pologne, ô Leszczyńska? Ton père détrôné, pendant que l'ivrogne Auguste III régnait à Cracovie, faisait de Nancy l'une de nos cités les plus artistiques et les plus lettrées. Il se gagnait l'affection des Lorrains et méritait d'eux le titre de « Bienfaisant ». En souvenir de lui maints enfants de notre vieille province s'appellent Stanislas...

*
**

Des erreurs? Certes, les Français en ont commises. Mais les Polonais? Ils sont dupes, d'abord, de l'ambitieuse Allemagne. Quand Othon I^{er} ceint la couronne de Charlemagne à Rome, ils applaudissent à la création de l'Empire romain germanique. Ils s'en disent avec fierté les vassaux. Dès le XIII^e siècle, ils laissent les chevaliers Teutons s'installer au nord de la Baltique. Se figurent-ils donc que la croix dont ces descendants des adorateurs d'Odin ornent leur poitrine a changé leur cœur? Ces faux chrétiens n'aspirent qu'à un Walhalla sanglant. Ils le prouveront bientôt « par le fer et par le feu ».

Il est vrai : la terre de Pologne n'offrait point d'appui à ses fils; ses frontières ouvertes ne leur élevaient pas de remparts contre leurs ennemis. A plus forte raison eussent-ils dû constituer, de toutes leurs volontés unies, un solide noyau de résistance. Mais ils ont poussé jusqu'à l'individualisme l'amour de l'indépendance.

Rulhière, Rousseau admiraient leur gouvernement égalitaire, trop libéral... Qui de nous, cependant, oserait se montrer sans indulgence pour leurs défauts? Ils nous ressemblent tant! Impétueux, violents, enthousiastes, imaginatifs, séduisants, spirituels, éloquents — et si braves! — improvisateurs assez dédaigneux des devoirs journaliers, sublimes dans l'adversité... (et voilà que je ne sais plus si c'est d'eux ou de nous que je parle...)

Comme les nôtres, leurs paysans ont connu la servitude et ils ont eu, comme nous, une noblesse (Ordre Equestre) généreuse et hardie, mais orgueilleuse jusqu'à l'arrogance — et remuante...

Malheureusement, leurs rois détinrent moins d'autorité que les nôtres. C'est notre bourgeoisie, enfin, laborieuse, prudente, économe, qui nous a sauvés. La leur avait abandonné le commerce aux Israélites. La Pologne a succombé par là. Par fierté, mépris du travail mercantile, les Sarmates ont laissé, comme on l'a dit, leur patrie devenir « le Paradis des Juifs ». La voilà « le Christ des Nations ».

*
**

La Pologne enchaînée accueille notre Révolution comme Andromède dut accueillir Persée. Mais quelle Andromède! Elle vola, l'épée à la main, vers son libérateur. Avant même que le bruit des murs de la Bastille en s'écroulant l'eût avertie du prodige qui s'accomplissait, son « Bayard », Kosciuszko, combattait avec La Fayette pour l'indépendance des États-Unis. En 1794, l'insurrection de la Pologne empêche Catherine de jeter ses cosaques contre la Convention. Des milliers de Polonais s'enrôlent dans nos armées républicaines. Ils voient en Napoléon le Messie. Et tandis que

Murat, dès qu'il fait cabrer son cheval sur leur sol exaltant, ne rêve plus que d'être leur chef et se pare avec un juvénile enthousiasme de leurs vêtements ornés et somptueux, ils participent magnifiquement à l'immortelle Épopée, en Italie, en Espagne, en Russie. Effacez celles qui leur reviennent des victoires gravées sur l'Arc de Triomphe: il en manquera le tiers! Dombrowski, Poniatowski rivalisent d'héroïsme et d'art militaire avec nos plus illustres généraux.

De quel cœur! avec quelle généreuse abnégation ils versent leur sang pour nous! Ne l'oublions jamais : en 1830, encore, ils se sont dévoués, sacrifiés pour nous; l'échec qu'ils infligent au maréchal Diebitch Zabalkański sauve la France. Ils lui ont permis d'assurer à l'Europe le bénéfice de ses précieuses conquêtes politiques.

En 1870, 2.000 Polonais s'engagent dans nos rangs et le général Bosak Hauke tombe à Dijon comme vient de tomber en Artois le porte-étendard Ladislas Szuyski!

Ah! si jamais la liberté fut due à un peuple, c'est bien à celui-là qui a tant prodigué sa vie pour elle! Parlez-leur de liberté : vous verrez leur visage se transfigurer, leurs yeux s'enflammer. Et de qui l'accueilleraient-ils avec plus de confiance que de nous? Français! qui de vous n'ambitionnerait de dire à ces Chevaliers errants de toutes les causes saintes : « Vous avez assez fait pour nous; vous avez assez fait pour le monde! Cette liberté pour laquelle tant de vos pères sont morts, la voilà chez vous! »

*
**

« Paris commence aux bords de la Vistule », a dit un historien. Oui; l'esprit polonais et l'esprit français, aux deux extrémités de l'Europe pensante, sont des foyers pareils d'idées généreuses.

Le Romantisme de Pologne, comme le Romantisme de France, développe un grand rêve d'émancipation, de rénovation individuelle et intellectuelle. Il est politique autant que littéraire. Ecoutez Michelet, Quinet, Mickiewicz au Collège de France : ils n'ont qu'une voix pour prêcher le même idéal moral et social. Quelle retentissante tribune que celle d'où ils font entendre la parole libératrice à toutes les nations opprimées : Italiens, Hongrois, Roumains, Tchèques! Revivrons-nous ces jours? Alors, un moment, les deux nations sœurs exercent une influence universelle. Alors, un moment, les deux sœurs réunies, retrouvées n'ont qu'un cœur pour communier dans la foi en l'éternelle justice. La France et la Pologne ont pris conscience de l'identité de leurs âmes et de leurs missions. Leurs enfants fraternisent partout où l'on se bat, où l'on s'enthousiasme pour une noble pensée. Un même courant électrise leurs poètes et leurs artistes. Quand Sand, la solide Berrichonne, s'éprend du délicat Chopin, n'est-ce pas encore Musset qu'elle aime, et quelles autres mains que celles de l'auteur de la « Marche funèbre » auraient pu tisser pour nos morts un linceul qui les enveloppât d'une plus harmonieuse beauté?

Mais prenons garde, dès que nous parlons des élites intellectuelles de la Pologne, de perpétuer la légende d'une nation seulement fervente et brillante. Sachons reconnaître à ces martyrs d'autres qualités que le courage, la générosité, la fierté et l'imagination. Ne répétons pas la parole impie, faussement attribuée à Kosciuszko : *Finis Poloniae*. La Pologne n'est pas un monument élevé à un musicien dans un cimetière de Paris; un groupe de tombes d'exilés à Montmorency... Non! la Pologne n'est pas une survivance légendaire, à la fois chevaleresque et poétique — c'est une réalité et une réalité aussi terrible pour la conscience des peuples civilisés que le meurtre d'Abel pour celle de Caïn!

Tant que cette « véritable clef de voûte européenne », comme disait Napoléon, n'aura pas été remise à sa place, l'édifice du vieux monde sera menacé d'aussi épouvantables catastrophes que la guerre actuelle. Et qu'on n'objecte pas que la pierre est caduque. Le malheur a retrempe les vertus polonaises. Jamais elle n'ont été plus viriles que depuis le dernier partage. Une véritable renaissance scientifique, littéraire, industrielle et commerciale s'est accomplie et se poursuit dans la grande nation opprimée.

Elle est plus intelligente, plus laborieuse que ses spoliateurs!

La prophétie de Rousseau s'est vérifiée : « Les vainqueurs de la Pologne l'ont dévorée; ils ne la digéreront pas! »

Pour moi, quand je parle d'elle, quand je m'éblouis du spectacle de son histoire, ce n'est pas un crépuscule que je pleure : c'est une éclatante aurore que j'acclame!

JOHN CHARPENTIER.

LA FRANCE ET LES PARTAGES DE LA POLOGNE



ERS la fin du XVIII^e siècle, à trois reprises consécutives, en 1772, 1793 et 1795, la Russie, la Prusse et l'Autriche se partagèrent les dépouilles du puissant Etat que fut naguère la République Polonoise. Ce grand drame ne pouvait pas laisser la France indifférente.

Les traditions de sa politique n'étaient pas faites pour lui permettre de donner son assentiment à une pareille injustice. Elle tenta formellement de s'y opposer, elle intervint plus d'une fois, et si les moyens qu'elle employa

ne furent pas si efficaces qu'on l'aurait voulu, il faut l'attribuer à un commencement de désorganisation intérieure où germaient déjà les discordes qui ne tardèrent pas à la déchirer, plutôt qu'à un manque de bonnes dispositions envers la Pologne. Pas un seul instant elle ne se prêta à des combinaisons louches susceptibles de porter préjudice aux intérêts de la Pologne. Elle sacrifia les siens plutôt que d'acheter au prix d'une injustice quelconque les avantages que pouvait lui procurer une alliance avec les ennemis de la République Polonoise.

C'était une ligne de conduite que les rois de France s'étaient tracée et dont ils ne voulurent jamais se départir. Louis XV y resta fidèle.

Lorsqu'en 1760, le duc de Choiseul, ministre des Affaires Étrangères de France, se décida à faire une démarche auprès de l'impératrice Elisabeth de Russie, en lui demandant d'intervenir pour mettre fin à la guerre avec l'Angleterre et obtenir une paix honorable pour la France, Louis XV s'y opposa. Il craignit que le concours de la Russie ne fût acquis au prix d'une complicité dans les visées de la tsarine sur la Pologne.

Si, plus tard, il ne fut pas toujours d'accord avec ses ministres sur les méthodes à employer, si les intrigues de cour et, entre autres, le fameux « Secret du Roi », cette politique personnelle menée par Louis XV à l'insu de ses ministres, firent souvent échouer des entreprises de haute importance qui auraient pu avoir une influence décisive sur le sort de la Pologne, la Russie n'en trouva pas moins en France une opposition irréductible à toutes ses prétentions sur cette dernière.

Le 5 octobre 1763, mourait à Dresde le roi de Pologne, Auguste III. Les Polonais devaient élire un nouveau roi. Mais cette élection était loin de pouvoir s'effectuer dans des conditions normales. Les patriotes comptaient sur l'appui de la France qui malheureusement ne pouvait les aider qu'indirectement, alors que le parti des Czartoryski était soutenu depuis quinze ans par la Russie avec l'aide de laquelle ils rêvaient à arracher le pays à l'anarchie en y établissant une monarchie absolue, dans la personne de leur neveu, Stanislas Poniatowski, auquel la faveur de la tsarine réservait le trône de Pologne.

Catherine II commença par faire d'abord mille avances à Louis XV, elle cajola son ambassadeur et finit par lui envoyer une ambassade extraordinaire pour lui proposer une entente pour la succession de Pologne. La Cour de Versailles refusa de s'associer à ses plans et Catherine II se retourna vers l'Allemagne. Elle s'adressa à la Prusse, à Frédéric II, qui n'attendait que cela pour réaliser ses vues sur les provinces polonaises qu'il convoitait de longue date.

Dès lors, la politique de la France, aussi bien dans la personne de son ministre des Affaires Étrangères que sous les auspices de la diplomatie secrète du roi, ne tend qu'à contrecarrer les visées de la Russie et de la Prusse sur la Pologne.

On se rendait bien compte à Versailles que les traités passés entre la Prusse et la Russie, en 1762 et 1764, avaient pour objet le partage de la Pologne.

M. de Praslin, alors ministre des Affaires Étrangères, voyait dans les plans de la Russie et de la Prusse un danger pour « l'équilibre du Nord » et il était prêt à s'y opposer par tous les moyens.

Mais comment y arriver ? Il était évident qu'il fallait avant tout opérer contre l'élection de Stanislas Poniatowski.

Déjà, avant la mort d'Auguste III, la France y avait songé. Son candidat au trône de Pologne, dont la succession ne devait pas tarder à s'ouvrir, était le prince de Conti que soutenait aussi bien la diplomatie officielle que le « secret du roi ». Le résident français à Varsovie, Du Perron de Castera, reçoit des instructions secrètes à ce sujet et agit en conséquence. En 1752, le Roi envoie en Pologne le comte de Broglie qui continue la même campagne en faveur du prince de Conti. Il rattache sa candidature à tout un plan de réformes qu'il s'engage à effectuer, réformes qui peuvent sensiblement atténuer l'influence toute-puissante de la « famille » Czartoryski et avec elle celle de la Russie. Ce plan plaît au parti patriotique. Il y adhère en plein. La cause du prince de Conti paraît en bonne voie. Malheureusement, au dernier moment, un revirement se produit à la Cour de Versailles.

Le Dauphin, le fils de Marie Leszczyńska, avait épousé Marie-Joséphine de Saxe, la fille d'Auguste III. Cette alliance faisait naître une nouvelle candidature au trône de Pologne, en la personne du prince Xavier de Saxe, le frère de la Dauphine. Il ne fut pas difficile à cette dernière de gagner les bonnes grâces de son beau-père qui se désintéressa de la candidature du prince de Conti pour soutenir celle du prince Xavier. D'où nouveau désaccord entre la politique officielle et la diplomatie secrète du roi. Il y eut jusqu'à trois envoyés à Varsovie munis d'instructions formelles du ministre des Affaires Étrangères et deux qui étaient dans le « secret du roi », ce qui faisait cinq cabales. Ils se mirent à opérer chacun pour leur compte et dans différents milieux. Une confusion générale s'ensuivit, ils brouillèrent tous les partis qui espéraient quelque soutien du côté de la France et ne réussirent qu'à porter une atteinte sérieuse à son prestige.

Le parti des Czartoryski qui agissait complètement d'accord et bénéficiait d'ailleurs de l'appui puissant de la Russie, appui d'autant plus efficace que les baïonnettes russes y prêtaient leur concours, n'eut pas de peine à triompher. Stanislas Poniatowski fut élu le 1^{er} septembre 1764.

La première partie du programme élaboré par Catherine II et Frédéric était réalisée. Il ne restait qu'à en tirer les avantages voulus.

La France ne se tint pas pour battue. Si elle n'avait pas réussi à doter la Pologne d'un roi de son choix, elle ne voulait pas admettre que le candidat de ses adversaires fût entre leurs mains un instrument docile. Aussi la voyons nous s'associer à toutes les entreprises des patriotes polonais destinées à empêcher le développement du plan que la Russie et l'Allemagne se proposaient de réaliser avec l'aide du nouveau roi de Pologne et des Czartoryski.

L'occasion ne tarda pas à se présenter. Les patriotes polonais se groupèrent pour la défense de leurs libertés républicaines et fondèrent, le 29 février 1768, à Bar, petite forteresse de Podolie, la fameuse confédération de Bar qui avait pour but de dégager la Pologne de l'étreinte de la Russie.

Il était tout indiqué que la France soutint les confédérés. Ne pouvant pas le faire sur une grande échelle, elle s'appliqua à leur fournir des secours en argent et en officiers chargés d'organiser les troupes confédérées et de les guider dans les opérations qu'ils allaient entreprendre contre les armées cent fois plus nombreuses de la tsarine.

Au mois d'avril 1768, Choiseul envoyait en Pologne le chevalier de Taulès avec quelque argent et beaucoup de promesses. Il lui avait donné pour mission de faire tenir les confédérés jusqu'au moment où une combinaison à plus large envergure qu'il préparait n'eût abouti.

Depuis l'échec qu'essuya la diplomatie française au sujet de la succession de Pologne, son attention s'était portée sur la Turquie, la seule puissance dont l'entrée en action pouvait créer à la Russie de véritables difficultés et gêner le développement de ses plans en Pologne.

La France avait à ce moment comme ambassadeur à Constantinople M. de Vergennes, un homme de grand talent qui connaissait à fond la Turquie et était au courant de tous les dessous de sa politique. Il reçut l'ordre formel de provoquer l'intervention turque. « Il faut tout tenter, lui écrivait Choiseul, pour rompre cette chaîne dont la Russie tient le bout et pour renverser le colosse de considération acquise et maintenue par Catherine II. L'ennemi ottoman, seul à portée d'opérer cet effet, est en même temps le plus intéressé à l'entreprendre. » Pour appuyer les représentations de l'ambassadeur, aider les Turcs à ouvrir les yeux et contre-balancer les tentatives de corruption que l'on attribuait aux agents russes, Choiseul donnait carte blanche à M. de Vergennes et mettait à sa disposition, comme entrée en campagne, une somme de trois millions.

Les révoltes fomentées par la Russie en Grèce et au Monténégro au moment où elle dictait des lois à la Pologne firent admirablement le jeu de M. de Vergennes. Il ne cessa d'exciter les inquiétudes des Turcs. Des négociations fort aigres s'engagèrent entre la Porte et le résident russe Obreskov au sujet de la Pologne. Les Turcs en réclamèrent l'évacuation par les troupes russes.

Les événements ne tardèrent pas à se précipiter. Un détachement de Zaporogues sous le commandement du « Sotnik » Chilo viola vers la fin de septembre la frontière en s'engageant en territoire turc à la poursuite des confédérés. Ce fut le « casus belli ». La Turquie déclara le 6 octobre 1768 la guerre à la Russie.

Dans le manifeste qu'elle adressa aux puissances européennes, elle déclara, sur les conseils de Vergennes, qu'elle prenait les armes pour défendre l'indépendance de la Pologne. « La Russie, disait ce manifeste, a osé anéantir les libertés de la Pologne ; elle a forcé les Polonais à reconnaître pour roi un personnage qui n'était ni du sang royal, ni désigné par le vœu de la nation ; elle a fait massacrer ceux qui ne voulaient pas le reconnaître, piller ou dévaster leurs biens ou leurs terres... »

M. de Vergennes s'était ainsi acquitté de la manière la plus brillante de sa mission. Chose remarquable, il n'avait fait jouer que les ressorts multiples de la diplomatie, sans toucher aux fonds de propa-

gande que Choiseul avait mis à sa disposition. « La guerre a été déclarée, disait-il quelques mois après, et telle était la volonté du roi, que j'ai exécutée dans tous ses points; mais je rapporte les trois millions qu'on m'avait envoyés pour cela, je n'en ai pas eu besoin. »

L'entrée de la Turquie en action donnait des forces nouvelles à la confédération de Bar. Aussi, Choiseul redoubla-t-il d'efforts pour la soutenir.

Le chevalier de Taulès ne s'était pas bien acquitté de sa mission.

En janvier 1769, un nouvel émissaire de la France, le chevalier de Châteaufort part en Pologne. Les confédérés, abattus par leurs premiers succès, se ressaisirent. Ils envoyèrent des ambassadeurs auprès de différentes puissances européennes. Ce fut le grand échanson de Lithuanie, Michel Wielhorski, qui fut chargé de représenter la confédération de Bar à la Cour de France. Une lueur d'espoir brilla aux yeux des patriotes polonais. En juin 1770, Choiseul leur délégua le général François Dumouriez, avec toute une mission militaire qui devait organiser leurs troupes. De fortes sommes furent envoyées en Pologne ainsi que des armes et des munitions en nombre considérable. Plus tard, le baron de Vioménil entouré d'un brillant état-major vint remplacer Dumouriez. Il élabora le plan d'une attaque sur Cracovie qu'occupaient les troupes russes et où la confédération se proposait de procéder à l'élection d'un nouveau roi en remplacement de Stanislas Poniatowski dont elle venait de proclamer la déchéance.

Mais tous les efforts des confédérés et avec eux le noble concours que leur prêtait la France étaient voués à l'insuccès. La Russie fut victorieuse des Turcs.

D'autre part, le 24 décembre 1770, Choiseul tombait en disgrâce et était exilé dans ses terres.

La chute de ce ministre et, ce qui s'ensuivit, l'effacement de la politique de la France, complétaient le triomphe de Catherine II.

Le sort de la Pologne était décidé.

Le 6 février 1772, le traité de partage était signé à Pétersbourg entre la Russie et la Prusse. Le 19 du même mois, l'Autriche y adhérait.

On avait néanmoins des appréhensions au sujet de l'attitude de la France.

« Je crois bien, écrivait Marie-Thérèse, le 1^{er} juin 1772, au compte de Mercy, son ambassadeur à Paris, je crois bien que le parti que nous venons de prendre à l'égard de la Pologne aura fait de la sensation en France. Quelque persuadée que je sois des sentiments du Roi, je ne saurais me déterminer à lui écrire à ce sujet; mais je vous laisse entière liberté de lui en dire de ma part tout ce que vous trouverez à propos. » Il faut supposer que Mercy réussit dans son entreprise, car Louis XV ne protesta guère. Il fut forcé de reconnaître le fait accompli. Seul, le duc d'Aiguillon, qui avait succédé à Choiseul, montra quelques velléités d'opposition. Il tenta même d'émouvoir les Anglais et de les engager à protester. *Vane sine viribus iræ!* répondit Kaunitz, lorsque Mercy l'avertit de la mauvaise humeur du ministre français. Le fait est que la France ne pouvait rien faire. Elle fut forcée de rappeler le baron de Vioménil qui abandonna les

confédérés à leur triste sort. Quelques mois encore, ils tentèrent de résister. De nombreux traits de bravoure marquèrent ces dernières luttes des patriotes pour l'indépendance de leur pays. Entre autres, le comte de Choisy, un des officiers de la mission militaire française, réussit par un coup de main à se rendre maître de la citadelle de Cracovie, où il soutint un siège héroïque contre les Russes commandés par Souvorov. Réduit par la faim, il fut forcé de se rendre avec les braves confédérés qu'il commandait.

La cause de la Pologne était perdue. « Je vois clairement, écrivait Mercy à Marie-Thérèse, le 15 mai 1772, que les arrangements projetés en Pologne n'ont point personnellement affecté le Roi, qu'il croit que Votre Majesté ne pouvait pas se dispenser de donner la main aux arrangements susdits, et qu'ils sont une suite incontestable des circonstances. » Aussi les efforts que firent plus tard les patriotes polonais pour réparer le mal fait à leur pays par les partages ne trouvèrent-ils plus en France l'appui sur lequel ils auraient pu compter. « La France, écrivait en 1775 Vergennes à M. de Pons, résident à Dantzig, a cessé de s'occuper du salut de la Pologne; elle a même cessé de donner des conseils aux patriotes, pour la raison qu'elle n'était pas en mesure de les soutenir, ni par son influence, ni par la force de ses armes. »

Triste aveu de faiblesse qui sonnait à la fois le glas de la Pologne. Les vingt années qui s'écoulèrent entre le premier et le second partage, vingt années de repos et de remarquables réformes intérieures, ne la rendirent pas assez puissante pour pouvoir résister aux nouveaux coups qu'allèrent lui porter ses voisins jaloux de ses tentatives de relèvement et de régénération. L'année 1793 la trouva privée de l'unique alliée sur laquelle elle aurait pu compter en Europe. La France traversait alors un moment trop difficile pour pouvoir songer à lui venir en aide. Il en fut de même lors du troisième et dernier partage, en 1795. La politique de Catherine II et de Frédéric avait vaincu. La Pologne était effacée de la carte d'Europe.

Le sort avait voulu qu'elle se fût trouvée en butte aux intrigues de ses voisins au moment où la France commençait à perdre de son éclat et de son influence en Europe. Les grands hommes du siècle de Louis XIV avaient disparu. Ceux qui, sous Louis XV, leur succédèrent n'avaient plus la même perspicacité, le même esprit de décision. Aussi la politique française fut-elle contradictoire et souvent incohérente. Après la majestueuse et solide ordonnance de la diplomatie de Louis XIV, à côté des œuvres puissantes qu'arrivèrent à édifier, au XVIII^e siècle, la Prusse et la Russie, les desseins de la France paraissent pauvres et indécis dans leurs efforts stériles. Mais, par contre, ils ne cessèrent un seul instant de poursuivre un but honnête. Un abîme les sépara toujours des ruses déployées par la diplomatie de Vienne, de Berlin et de Pétersbourg. Chaque fois qu'on sollicita le concours de la France pour l'œuvre impie que fut le démembrement de la Pologne, elle repoussa ces propositions avec indignation. Si elle ne fut pas assez forte pour s'opposer aux partages, la Pologne lui saura toujours gré de ne s'y pas être prêtée.

PAUL DE NIC.

LES ÉMIGRATIONS POLONAISES EN FRANCE



la suite de toutes leurs luttes contre l'oppression, les Polonais vaincus furent obligés de chercher un refuge hors de leur patrie, et toujours, comme poussés par un instinct naturel, la plupart d'entre eux se dirigèrent vers la France.

C'est ainsi qu'après l'insurrection de Kosciuszko (1794) les hommes les plus éminents de son entourage vinrent à Paris plaider la cause de la Pologne et organisèrent, sous les ordres de Dombrowski et de Kniaziewicz, les fameuses

légions polonaises d'abord au service de la République Cisalpine et qui rendirent tant d'éclatants services aux armées de Bonaparte pendant ses campagnes d'Italie et surtout à Hohenlinden. Quand elles eurent cessé d'exister, l'émigration de la jeunesse polonaise désireuse de s'enrôler dans l'armée française afin d'y combattre pour la liberté des peuples et par là même pour celle de la Pologne, continua jusqu'à la chute de Napoléon.

De 1815 à 1830 ce mouvement cessa naturellement, et ce ne fut qu'après l'insurrection de 1831 que les glorieux vaincus de cette lutte héroïque vinrent à leur tour s'asseoir au foyer hospitalier de la France. C'est ce qu'on est convenu d'appeler la grande émigration. En 1846-48, à la suite des insurrections de Cracovie et de Posnanie et de la guerre de Hongrie, une nouvelle émigration vint rejoindre la première. Enfin en 1863-64 les débris des détachements qui pendant dix-huit mois avaient résisté aux armées russes étaient aussi accueillis par la France.

C'est de ces trois dernières émigrations que nous nous proposons de dire ici quelques mots, en attendant que le moment soit venu d'en retracer l'histoire complète et détaillée.

« L'ordre régnait à Varsovie ». Paskiewicz y était entré vainqueur le 8 septembre 1831, et la plus grande partie de l'armée insurrectionnelle était entrée en Prusse à Brodnica (Strasbourg), d'où les réfugiés partirent presque tous pour la France. Durant leur passage en Allemagne, ils furent l'objet de continuelles ovations qui se renouvelèrent avec plus d'enthousiasme encore et une sympathie plus sincère à leur arrivée en France.

La colonne principale entra en France à Lauterbourg, et son arrivée fut saluée par la presse et par les poètes. Barthélemy, dans la *Némésis*, écrivait le 19 février 1832 :

« Quand une heure de deuil par tant de deuils suivie
Sonna dans nos cités la mort de Varsovie,
En songeant à ses fils proscrits dans l'univers
J'écrivis le premier ces prophétiques vers :
« La Sainte colonie arrivant sur nos côtes,
« Retrouvera partout des cœurs compatriotes ;
« Au foyer de la France elle viendra s'asseoir ;
« Elle prendra sa coupe à nos tables du soir ;
« Et chez notre bon peuple, où tant de vertu brille,
« Chacun d'un nouveau fils accroîtra sa famille. »

A Bischwiller, à Strasbourg, à Schlestad, à Colmar, à Guebwiller, à Belfort, à Besançon surtout et à Lyon, ce fut une suite ininterrompue d'ovations faites aux glorieux vaincus. A Lyon existait un Comité polonais qui fournit aux exilés tout ce qui leur manquait. De là, les uns furent dirigés sur Avignon, les autres sur Bourges et Châteauroux. Le nombre des réfugiés polonais en France s'élevait à plus

de 5.000. Ils étaient en tout, y compris ceux de Belgique (100), de Suisse et d'Angleterre (600), d'Espagne (150), d'Algérie (60) et des Etats-Unis (400), environ 7.000.

Les émigrés de France recevaient du gouvernement des subsides proportionnés à leur grade ou à leur fonction civile dans l'insurrection. Ils étaient soumis à une loi votée par les Chambres le 21 avril 1832 et prorogée et complétée le 1^{er} mai 1834, le 26 avril 1836 et le 11 juillet 1837. Voici les dispositions de cette loi : « Art. 1^{er}. Le gouvernement est autorisé à réunir dans une ou plusieurs villes qu'il désignera, les étrangers réfugiés qui résideront en France; Art. 2. Le gouvernement pourra les astreindre à se rendre dans celle de ces villes qui leur sera indiquée. Il pourra leur enjoindre de sortir du Royaume s'ils ne se rendent pas à cette destination ou s'il juge leur présence susceptible de troubler l'ordre et la tranquillité publique. »

Les émigrés étaient donc divisés en un certain nombre de *dépôts*. A Montpellier étaient réunis tous ceux (et ils étaient assez nombreux) à qui le gouvernement avait facilité leurs études en médecine; Poitiers était aussi un centre important où plusieurs jeunes émigrés faisaient leurs études de droit. Le gouvernement facilitait aussi aux Polonais l'admission comme piqueurs ou conducteurs dans le corps des Ponts et Chaussées. A Paris et Versailles résidaient surtout les dignitaires de l'armée et du gouvernement.

En dehors de la tutelle officielle des autorités constituées, tutelle quelquefois tracassière, mais le plus souvent bienveillante, la population entourait les émigrés de toutes ses sympathies, et, après l'accueil enthousiaste du premier moment, continuait à voir dans les Polonais les véritables « Français du Nord ». Ils étaient partout choyés, et, selon le conseil de Barthélemy,

Chacun d'un nouveau fils accroissait sa famille.

Sauf de rares exceptions, les émigrés se montrèrent partout dignes de ces sympathies par leur conduite exemplaire et leur amour du travail, ce qui ne les empêchait pas, d'ailleurs, de se considérer comme appelés à rentrer bientôt en Pologne et de s'adonner aux travaux politiques qu'ils jugeaient utiles à la cause polonaise.

La diète insurrectionnelle avait d'abord essayé de se reconstituer à Paris; mais, après plusieurs tentatives infructueuses, l'accord ne s'étant pas fait, il avait fallu renoncer à cette idée (25 janvier 1833).

Il s'était, en revanche, formé de nombreux comités : le premier en date avait été le *Comité Central franco-polonais*, sous la présidence du général Lafayette (1831). Puis était venu le *Comité National provisoire*, fondé le 6 novembre 1831 par vingt-huit Polonais présents à Paris. Le Comité comptait cinq membres : Bonaventure Niemowski, président, J. Lelewel, Th. Morawski, Kant. Tymowski et Fr. Wołowski.

Après l'arrivée d'un plus grand nombre d'émigrés, ce Comité se sépara et quatre-vingts Polonais nommèrent, le 8 décembre 1831, le *Comité National Polonais*, sous la présidence de Joachim Lelewel. Mais le 24 décembre 1832 le gouvernement français exila de France le président et les membres de ce Comité, qui fut ainsi dissous *ipso facto*.

Le 25 octobre 1832, des élections organisées dans les dépôts donnèrent naissance au *Comité national de l'Emigration polonaise*, dont le président fut le général *Dwernicki*. Ce Comité fonctionna jusqu'au 15 mai 1834, et, après avoir établi, à partir du 1^{er} avril 1834, un *impôt fraternel*, et fondé la *Commission des fonds de l'Emigration polonaise*, il se sépara. La Commission des fonds comprenait d'abord trois membres : le général Sznayde et les nonces Joseph Tomaszewski et Bohdan Zaleski. Cette commission, plusieurs fois renouvelée, rendit de très grands services.

A côté et en dehors de ces Comités, il s'était aussi formé de nombreuses sociétés politiques ou autres. La première en date fut la *Société Lithuanienne et des Terres russiennes*, fondée le 10 décembre 1831 sous la présidence de César Plater avec Léonard Chodźko pour secrétaire : elle dura jusqu'en mars 1834, frappa une médaille en souvenir de l'insurrection des terres lithuanienne et russiennes (le poète Jules Slowacki s'occupa activement de cette médaille) et publia sous la direction de Félix Wrotnowski des mémoires relatifs à cette insurrection.

La seconde société date du 14 février 1832. Elle s'appelait *Société polonaise des amis du Progrès*; elle avait pour but de compléter l'instruction de ses membres et de les préparer à la vie publique. Le président était J. Czyński; les autres membres étaient : pour la politique, Thadée Krempowiecki; pour le droit, J. N. Janowski; pour l'administration, Erasme Rykaczewski, pour l'art militaire, Korzeniowski; le secrétaire du Conseil était Théoph. Zakrzewski; le trésorier Ant. Z. Hlusiński, le secrétaire général Al. Smolikowski.

C'est le 17 mars 1832 que fut fondée la plus célèbre de toutes les Sociétés de l'Emigration, la *Société démocratique polonaise*. Elle avait pour but secondaire de propager dans l'émigration les principes d'égalité, de liberté et de fraternité, et pour but principal d'agir en s'appuyant sur ces principes dans l'intérêt de la cause nationale. Au bout de six ans d'existence elle comptait 1.250 membres. A l'origine elle avait son foyer principal à Paris. Mais les principaux membres ayant été éloignés de la capitale par le gouvernement, ce fut la *Section de Poitiers* qui devint prédominante et qui fut chargée de l'organisation définitive et de la création de la *Centralisation* élue. C'est le 29 janvier 1836 que la première Centralisation se réunit à Poitiers. Elle comprenait : Vincent Cypryński (mort la même année), J. Nep. Janowski, Thomas Malinowski, Al. Molsdorf, Victor Heltman, Henri Jakubowski, Robert Chmielewski, L. Zaczyński et Ad. Chrystowski.

Elle publia le fameux manifeste de la Société Démocratique le 4 décembre 1836. Bientôt la centralisation fut réduite à cinq membres : V. Heltman, Th. Malinowski, H. Jakubowski, Val. Breański et Alb. Darasz (Secrétaire). Elle fit insérer dans les journaux français et anglais quelques documents importants : 1^o une protestation contre tous les traités qui avaient démembré la Pologne depuis 1772 (8 mars 1839); 2^o une protestation contre l'emprunt de 40 millions de florins pour le Royaume de Pologne (19 juillet 1835); 3^o une protestation contre l'occupation armée de Cracovie (29 févr. 1836). De plus, paraissaient les circulaires autographiées de la Société et une revue ou *Mémorial* (*Pismo Towarzystwa*).

C'est à peu près à la même époque (29 avril 1832) qu'était née la *Société littéraire polonaise*, nommée depuis Société historique littéraire polonaise (*Towarzystwo historyczno-literackie*) qui a subsisté jusqu'en 1893.

En 1838-39, la société comptait 131 membres. Son but était de réunir et de publier les matériaux concernant l'ancien Royaume de Pologne et tout ce qui intéresse sa situation actuelle ou sa prospérité future, en vue de maintenir et de raviver dans l'opinion des peuples civilisés leurs sympathies pour la Pologne. Le président était le prince Adam Czartoryski, le vice-président Louis Plater, le rédacteur principal Théodore Morawski, le premier rédacteur auxiliaire Calixte Morozewicz, le second rédacteur auxiliaire Roman Załuski, le secrétaire André Plichta.

Les travaux de la société étaient les uns *généraux*, les autres *particuliers*.

Les travaux généraux étaient : 1^o *Surveillance de la presse*, ou contrôle de tout ce qui s'imprimait sur la Pologne, soit dans les périodiques, soit dans les livres, en tâchant d'y faire insérer les rectifications jugées nécessaires; 2^o *Relations avec les autorités*, soit par voie privée, soit par des écrits ou des imprimés afin d'agir efficacement dans l'intérêt de la cause nationale ou de l'émigration; 3^o *Témoignages de reconnaissance aux amis actifs et zélés de la Pologne*, par exemple, médailles en l'honneur de Cutlar-Ferguson et du général La Fayette et portrait de lord Dudley Stuart, nomination comme membres honoraires de MM. Bignon, Odilon-Barot, Saint-Marc-Girardin, défenseurs de la Pologne à la Chambre des Députés, et de MM. Ferguson-Cutlar, lord Dudley Stuart, Beaumont et du poète Campbell, défenseurs de la Pologne en Angleterre; 4^o *Enregistrement des faits courants, relatifs à l'oppression ou à la défense de la nationalité polonaise*; 3^o *Célébration des anniversaires nationaux*, c'est-à-dire du 3 mai 1791 et du 29 novembre 1830.

Les travaux particuliers étaient des travaux scientifiques : 1^o *Lectures d'articles aux séances du jeudi* sur des questions de politique, d'histoire de Pologne, de géographie, de statistique, ou de biographies d'hommes qui ont illustré la Pologne; 2^o *réunion de matériaux historiques* par la section fondée le 20 octobre 1836 sous la présidence du poète J. U. Niemcewicz; 3^o *Création d'une bibliothèque*.

Les autres sociétés, moins importantes, étaient :

I. — *La Société de Secours aux étudiants* (*Stowarzyszenie naukowej pomocy*), fondée le 29 décembre 1832 sous la présidence du prince A. Czartoryski avec Al. Jełowicki comme secrétaire. Cette société, outre les pensions mensuelles accordées (à raison de 15 francs) à 41 étudiants, payait les frais d'impression des thèses des étudiants en médecine de Montpellier et avait fondé une *école militaire* à Paris, où enseignaient les généraux Sznayde (cours de cavalerie) et Chrzanowski (cours d'infanterie et d'art militaire) avec une bibliothèque de 1.000 volumes sous la direction de Félix Wrotnowski. Elle avait fondé aussi en 1833 pour les enfants d'émigrés une école à Nancy, et une autre en 1834 à Orléans. Elles furent fermées (l'une en 1837, l'autre en 1839) faute de ressources.

II. — *Société slave*, fondée en 1834 pour entrer en relations avec les nations slaves amies de la Pologne, par Adam Mickiewicz, Bohdan Zaleski, Alb. Kazimirski, Stan. Ropelewski, Eust. Januskiewicz et K. E. Wodzyński.

III. — *La Société de Bienfaisance des Dames polonaises*, fondée le 12 mars 1834, sous la présidence de la Princesse Anna Czartoryska, pour venir en aide aux malades, aux veuves et aux orphelins, aux vieillards et aux infirmes, ou aux émigrés sans subsides. Dans le comité figurait comme secrétaire M^{me} Clémentine Hoffmann Tańska, célèbre écrivain.

IV. — *La Société polytechnique polonaise*, présidée par le général Bem, fondée le 15 mars 1835, et dissoute en 1836.

V. — *La Société polonaise* (ou Club de la rue Godot-de-Mauroy), fondée en 1836 et dirigée par Louis Plater, Ladislas Plater, Wołowicz Antoni (trésorier) et Radziszewski Stanislas (bibliothécaire).

En 1837-38, prit naissance à Poitiers la *Commission de Correspondance* (*Komisja Korespondencyjna*) ayant pour but l'organisation générale ou unification (*zjednoczenie*) de l'émigration polonaise et composée de Mieszkowski Jean, Miłaszewski Michel, Odynecki Antoine et Thomas, Piotrowski Sylvestre, Staniewicz Sylvestre, Wołowicz Laurent, et, un peu plus tard Malinowski Stanislas, qui fut nommé secrétaire de la Société et contribua beaucoup à l'établissement du Comité de Lelewel.

Mais ce Comité ne put fonctionner utilement. C'est le 15 novembre 1840 que furent nommés Joachim Lelewel et Valentin Zwierkowski. Le 10 octobre 1841, on réussit à élire deux nouveaux membres, Antoine Odynecki et J.-B. Ostrowski. Mais Lelewel et Zwierkowski refusèrent de siéger avec J.-B. Ostrowski, publiciste habile

mais compromis par le ton acerbe de son journal pamphlet la *Nowa Polska*. Après bien des discussions stériles, le projet d'Union dut être abandonné, et la lutte continua entre la Société Démocratique d'une part et la tendance contraire représentée par le prince Czartoryski.

Cependant de nouvelles institutions attestaient la vitalité exceptionnelle de cette émigration. Le 16 mai 1841 était décidée dans une séance tenue chez le général Dwernicki la création d'un conseil portant le nom de *Conseil des Fondateurs de la Société de l'éducation nationale*. Les deux principaux promoteurs de cette idée, provoquée par la fermeture des écoles d'Orléans et de Nancy, étaient le nonce Henri Nakwaski et l'ancien avocat et inspecteur des écoles du Royaume de Pologne, Vincent Krainiski. Six jours après, le 22 mai, fut discuté et adopté l'acte de fondation de l'Association des pères de famille polonais en émigration rédigé par Nakwaski, Dwernicki, A. Gorecki, Aloïse Biernacki, V. Krainiski, le philosophe et professeur Louis Królikowski, le nonce Vincent Chelmicki et le général François Sznajde. Devenue le 28 mai la Société de l'éducation nationale des enfants des émigrés polonais, cette institution put enfin créer l'École nationale polonaise, grâce aux dons venus de Posen et surtout à la somme de 50.000 florins polonais offerte par le nonce Jean Ledochowski sur l'héritage que venait de lui léguer sa parente, la Comtesse Clémentine Małachowska, née princesse Sanguszko.

D'abord réunie à la pension Chapusot à Châtillon-sous-Bagneux (octobre 1842), l'École polonaise fut transportée à Paris, rue des Fossés-Saint-Jacques (13 juin 1844), et en octobre de la même année au boulevard des Batignolles, n° 46, plus tard 56. Elle y est restée jusqu'en octobre 1874, et c'est depuis cette époque qu'elle est située rue Lamandé, 15, toujours aux Batignolles.

Les présidents du Conseil d'administration ont été successivement le général J. Dwernicki, Aloïse Biernacki, Séverin Gałęzowski, Xavier Gałęzowski et Joseph Gałęzowski, mort en mars 1916 et non encore remplacé. Parmi les vice-présidents, il faut citer Xavier Godebski, Adam Mickiewicz, Joseph Rusteyko, Al. Straszewicz et le vice-président actuel, V. Gasztowtt.

Les directeurs furent successivement : Xavier Bronikowski, Abbé Dąbrowski, Stanislas Malinowski pour la première fois, Hippolyte Klimaszewski, Stanislas Malinowski pour la seconde fois, Arthur Stępiński, Félix Saniewski par intérim, Félix Różycki et le directeur actuel, Alfred Budzyński, les quatre derniers anciens élèves de l'école.

A côté de cette organisation de nombreuses sociétés et institutions, il faut signaler une non moindre activité intellectuelle. De 1831 à 1842, il parut en langues étrangères (français et anglais) mais écrits par des Polonais : 1° sur l'histoire de l'émigration, 87 ouvrages d'importance inégale ; 2° sur l'histoire de l'insurrection, 54 ; 3° sur l'histoire de Pologne, 31 (1) ; 4° sur la politique, 69 ; 5° 40 ouvrages littéraires ; 6° sur la numismatique et les littératures étrangères, 14 ; 7° sur l'art militaire, 4 ; 8° sur les sciences naturelles et appliquées, 20 ; 9° sur la médecine, 14 ; 10° sur la pédagogie, 8 ; 11° Périodiques, 11, entre

(1) Ne pouvant citer tous ces ouvrages, rappelons au moins le plus populaire en son temps : *La Pologne historique, littéraire, monumentale et pittoresque*, par L. CRODZKO. Paris, 1835-1838.

autres *Le Polonais*, journal des intérêts de la Pologne, par Lad. Plater, Paris, 1833-36, formant 6 volumes ; 12° Cartes de Pologne et d'Europe, 4.

Bien plus nombreuses étaient les publications en langue polonaise. Il avait paru de 1831 à 1842 : 1° sur l'histoire de l'émigration, 92 ouvrages ou brochures ; 2° sur l'histoire de l'insurrection de 1830-31, 28, entre autres *L'insurrection de Volhynie ou Mémoires du Régiment de Cavalerie Volhynienne*, par Ch. RÓŻYCKI (32), Bourges ; *La cause polonaise évoquée devant le tribunal du glaive et de la politique en 1830*, par Thomas POMIAN (Bukaty), Paris, 1833 ; *L'insurrection de la Nation polonaise en 1830-31*, par Maurice MOCHNACKI, Paris, 2 vol., 1834 ;

3° Sur l'histoire de Pologne, 13, parmi lesquels *La Pologne sous forme de dictionnaire historique, statistique et géographique*, par André SŁOWACZYŃSKI, Paris, 1833-1838 ; la *Revue de l'histoire de Pologne*, Poitiers, 1836-1840 ; *Histoire de Pologne racontée familièrement*, par Joachim LELEWEL, 3e édit., Bruxelles, 1837, et du même auteur, *Histoire de la Lithuanie et de la Ruthénie jusqu'à l'Union de la Pologne et de la Lithuanie conclue en 1569*, Paris, 1839 ; *Règne du roi de Pologne Stanislas-Auguste Poniatowski*, nouvelle édition augmentée des trois Constitutions de 1791, 1807 et 1815, Paris 1839 ; le *Trésor de l'histoire de Pologne*, par Charles SIENKIEWICZ, Paris, 1839-1840 ;

4° Sur la politique, 45, y compris les *Livres de la nation et des pèlerins polonais*, d'Adam MICKIEWICZ, Paris, 1833, et la traduction en polonais des *Paroles d'un croyant* et du *Livre du peuple* de LAMENNAIS ; le *Message de la terre d'oppression à ses fils dispersés* (par BRODZIŃSKI), et toutes les publications de la Société démocratique ;

5° *Œuvres littéraires* : *Poésies* de Jules SŁOWACKI, Paris, 1832-33, 3 vol. ; la *Troisième partie des aïeux* (*Dziady*) de MICKIEWICZ ; les *Poésies* d'Etienne GARCZYŃSKI, Paris, 1833, 2 vol. ; les *Chants de Janusz* (Wincenty POL), Paris, 1833 ; les *Poésies d'un lancier polonais*, par M. (aurice) G. (oslawski), Paris, 1833 ; *Poésies d'un Lithuanien*, par Antoine GORECKI ; *Thadée Soplitz* (Pan Tadeusz), Paris, 1835, 2 vol., et le *Giaour*, trad. de Byron, Paris, 1834, par Adam MICKIEWICZ ; *Kordyan*, par Jules SŁOWACKI, Paris, 1834 ; *Nouveaux divertissements pour les enfants*, par Clémentine Hoffman née TAŃSKA, Paris, 1834, 2 vol. ; *Iridion*, poème dramatique (Sig. Krasinski), 1836 ; *Pugaczew* et *Maryna Zelażna*, poèmes de Louis MIĘROSLAWSKI ; *Poésies bibliques et diverses* d'Etienne WITWICKI (1836) ; la *Comédie non divine*, 2e éd. (Sig. Krasinski) ; les *Contes Cosaques*, par Michel CZAJKOWSKI ; *Wernyhora*, récit historique du même (1837) ; *Anhelli*, par Jules SŁOWACKI (1838) ; les *Trois Cordes* de Séverin GOSZCZYŃSKI, Strasbourg, 1839 ; *Balladyna*, les trois poèmes : *La peste au désert*, *En Suisse*, *Venceslas*, *Lilla Weneda* et le *poème sur l'Enfer* de Jules SŁOWACKI, Paris, 1839 ; les *Mémoires de Séverin Soplitz*, Paris, 1839-41 (H. Rzewuski) ; *Pan Sędzic*, récit sur la Lithuanie et la Samogetie, Poitiers, 1839 (Jean Gasztowtt). En 1840 : *Mazepa*, tragédie de Jules SŁOWACKI. En 1841 : *Beniowski*, poème de J. SŁOWACKI ; les *trois prédictions*, poème de Lucien SIEMIENSKI ; *Poésies* de Bohdan ZALESKI ; les *trois pensées* d'Henri LIGENZA (Sig. Krasinski) ; la *Nuit d'Été* (Sig. Krasinski) ;



LE GÉNÉRAL HENRI DEMBINSKI (1791-1834)

En 1809, il s'engagea comme volontaire dans l'armée nationale du Duché de Varsovie et fit, avec Napoléon, la campagne de Russie. Un des chefs militaires de l'Insurrection polonaise de 1830, après la reddition de Varsovie, se retira en France d'où, en 1848, il se rendit en Hongrie et reçut le commandement en chef des forces insurrectionnelles. En 1850, il revint en France et consacra le reste de sa vie à rédiger ses mémoires.



Manifestation en faveur de la Pologne à l'Assemblée nationale le 15 mai 1848.

(D'après une gravure de l'époque.)

6° 7 grammaires ou dictionnaires français à l'usage des Polonais; 7° 6 livres de piété; 8° 9 ouvrages sur l'art militaire.

Ajoutons à cela les écrits périodiques; dont nous citons les principaux :

En 1832 : *Le Mémorial de l'Émigration*, par Michel PODCZASZYŃSKI (Paris); le *Pèlerin Polonais* (Paris), par Eustache JANUSZKIEWICZ (organe de Mickiewicz); le *Barde de la Vistule sur les rives de la Durance et du Rhône*, par Alphonse STARZYŃSKI (Avignon).

En 1833 : suite du *Pèlerin Polonais*, par E. JANUSZKIEWICZ et Bohdan JAŃSKI.

La Nowa Polska (nouvelle Pologne), par J. B. OSTROWSKI.

Les Soirées du Pèlerin, par Et. WITWICKI.

En 1834 : *La Chronique de l'Émigration polonaise*, par St. KUNAT et Charles SIENKIEWICZ, puis par Charles HOFFMANN; le *Tygodnik* (revue hebdomadaire) de l'Émigration polonaise, par A. SŁOWACZYŃSKI.

En 1836 : *Le Démocrate polonais*, organe polémique de la Société Démocratique, rédigé à Poitiers et paraissant à Paris; le *Républicain*, par A. N. DYBOWSKI, Londres; les *Nouvelles du pays et de l'Émigration*, par Al. JEŁOWICKI, Paris.

En 1838 : *La jeune Pologne* (Młoda Polska).

En 1839 : *L'Aigle blanc* (Orzeł biały) paraissant à Bruxelles; *Pszonka*, écrit satirique par Léon ZIENKOWICZ, Strasbourg, tendance démocratique; *Trzeci Maj* (Trois Mai), paraissant à Paris, tendance aristocratique.

En 1840 : *La Nationalité* (Narodowość), par André SŁOWACZYŃSKI, Paris; *Zjednoczenie* (l'Union), par Louis KRÓLIKOWSKI, tendance communisme-chrétien.

En 1841 : *Le Dżiennik Narodowy* (Journal national) remplace la *Młoda Polska*, et est rédigé par Félix Wrotnowski et E. Januszkiewicz.

L'année 1841 est très importante dans l'histoire de la grande émigration. C'est alors que la lutte devient plus acharnée entre la Société démocratique et le parti qui défend le prince Adam Czartoryski et veut en faire le Chef (naczelnik) ou même le roi (Król) de facto de l'Émigration. C'est alors aussi que le grand poète Mickiewicz, appelé de Lausanne à Paris pour occuper la chaire de littérature slave au Collège de France, se fait bientôt l'adepte et l'apôtre du mystique lithuanien André TOWIAŃSKI et groupe autour de lui une cinquantaine de disciples qui cherchent le salut de la patrie uniquement dans le perfectionnement moral et dans l'amour des hommes. On voit figurer dans ce nouveau groupement des écrivains illustres et d'excellents patriotes, par exemple le prince Romuald Giedroyc, le poète Séverin Goszczyński, l'éditeur des chefs-d'œuvre de la poésie polonaise Eustache Januszkiewicz, le Colonel Nicolas Kamiński, le major Louis Nabelak et sa femme, le capitaine et publiciste Léonard Rettel, le colonel Charles Różycki, le poète Jules Słowacki, le critique Lucien Siemiński. Quelques-uns (entre autres Kamiński et Słowacki) se séparent bientôt du maître, qui se verra forcé de se réfugier hors de France, mais tous conserveront l'empreinte de ses doctrines mystiques, énergiquement combattues d'ailleurs par les démocrates nationalistes et par les catholiques orthodoxes à qui ce Messianisme paraît naturellement suspect et dangereux.

C'est alors aussi qu'est né l'ordre religieux des *Résurrectionnistes* (Zmartwychwstańcy), dont le premier inspirateur fut Bohdan JAŃSKI et les deux chefs principaux le R. P. Semenenko (Pierre) et le R. P. Kaysiewicz (Jérôme) autrefois poète et dès lors prédicateur de talent. L'histoire de cette congrégation a été faite par le R. P. Smolikowski, auquel nous renvoyons nos lecteurs après avoir constaté qu'en émigration, comme aussi en Galicie et en Bulgarie, le rôle des Résurrectionnistes fut très actif.

Rappelons avant d'en venir à la seconde période de l'histoire de la grande émigration, celle qui va de 1842 à 1848, que c'est de cette émigration que sortit l'initiative de l'entreprise avortée du colonel Joseph Zaliwski, lequel, après l'insurrection, en 1833, voulut commencer dans le Royaume de Pologne, en Lithuanie et en Volhynie, une guerre de partisans contre la Russie. Cette entreprise, mal préparée, malgré le dévouement héroïque de ceux qui traversèrent l'Europe pour aller y prendre part, et des habitants de la Galicie qui lui prêtèrent leur concours, devait fatalement échouer. Le gouvernement autrichien sur lequel on avait d'abord compté se montra impitoyable pour Zaliwski et ses amis qui n'avaient rien fait contre l'Autriche : Zaliwski, d'abord condamné à mort, fut ensuite enfermé à Kufstein pour vingt ans, Charles Borkowski pour quinze ans, Słotwiński Constantin pour huit ans, Henri Dmochowski fut condamné à trois ans de forteresse, Alexandre Komarnicki à six ans, Ferdinand Bielnicki à six ans. Le gouvernement russe fut naturellement encore plus inhumain. Arthur Zawisza le noir, qui avait pénétré dans le Royaume par la frontière prussienne, fut pendu le 14 novembre 1833 et ses fidèles compagnons fusillés ou envoyés en Sibérie. Aussi triste fut le sort des compagnons de Białkowski Léopold et de ceux de l'héroïque Michel Wołowicz qui fut pendu à Grodno par l'ordre de Mourawiew, le futur pendeur de Vilna. C'est aussi à cette expédition que se rattache le dramatique exil de Vincent Migurski et de sa femme Albine (V. ses mémoires dans le *Bulletin polonais*) et le suicide de Gaspard Drzewicki, lequel s'empoisonna dans sa prison pour échapper à la cruauté des Russes.

Une expédition en Allemagne qui aboutit à une retraite forcée en Suisse, l'échauffourée de Savoie commandée par Ramormo se rattachent aussi à l'histoire de cette émigration. Toujours prêts à lutter pour la liberté de la Pologne et des autres pays, nos malheureux exilés allaient ainsi de déception en déception.

Parmi les autres émissaires de la Société démocratique en Pologne, citons encore Rufin PIOTROWSKI, dont les Mémoires ont été traduits par J. Klaczko et publiés chez Hachette (Bibliothèque rose) sous le titre de *Souvenirs d'un Sibérien* (Rufin Piotrowski après son évasion de Sibérie revint en France et fut professeur à l'École polonaise. Il est mort en Galicie) et surtout Simon KONARSKI, le martyr de Vilna, dont le supplice eut un si grand retentissement en Pologne et dans l'émigration.

Les événements se précipitaient : l'occupation de Cracovie par les puissances (1836) avait amené en France un certain nombre de nouveaux émigrés forcés de quitter la République libre (?) de Cracovie et la Galicie où ils s'étaient d'abord réfugiés. Les complications de la question d'Orient avaient excité de nouvelles espérances, bientôt évanouies. Aussi, la majorité de l'émigration, constatant l'inanité des efforts d'ailleurs très sérieux et très dignes d'éloges de la diplomatie du prince Adam Czartoryski, adopta de plus en plus la ligne de conduite de la Société démocratique qui voulait que la Pologne se sauvât par elle-même en s'appuyant sur le peuple dont on reconnaissait les droits, et aussi, mais en sous-ordre, sur le mouvement républicain qui couvait alors partout, et surtout en Italie et en France.

La centralisation ou Comité directeur de la Société démocratique avait quitté Poitiers pour s'établir à Versailles, et c'est de là que rayonnait son action. Elle agit d'abord en Galicie par l'intermédiaire de son émissaire Théophile WIŚNIEWSKI (1844), puis à Posen où elle avait envoyé Victor HELTMAN qui organisa une vaste conjuration démocratique en Posnanie avec l'aide d'Edouard DEMBOWSKI, du grand patriote posnanien le Dr MARCINKOWSKI et du libraire W. STEFAŃSKI.

Avec Heltman la Centralisation envoya à Posen Louis MIEROSŁAWSKI, l'historien polono-français, dont elle avait fait un homme de guerre en lui facilitant ainsi qu'à Joseph WYSOCKI, ses études d'art militaire. Joseph Wysocki devait prendre le commandement des insurgés de Cracovie, Mierosławski celui des Posnanien.

Nous ne pouvons entrer dans le détail de cette tentative d'insurrection. On sait qu'elle fut entravée par plusieurs obstacles. D'abord eurent lieu les massacres des nobles polonais de Galicie dans les cercles de Tarnów, de Bochnia et de Tarnów par les paysans qui payèrent les agents du gouvernement du prince de Metternich et à propos desquels furent prononcés à la Chambre des députés de France de si beaux discours de Saint-Marc-Girardin et de Victor Hugo. A Posen l'insurrection fut empêchée par l'arrestation de Louis Mierosławski le 12 février 1846 et des principaux membres de la conjuration, suivie du fameux procès de Berlin où Mierosławski (août 1847) exposa si éloquemment la politique de la démocratie polonaise et qui se termina par 251 condamnations (2 décembre 1847) dont 12 à la peine de mort par décapitation : Louis Mierosławski, Lad. Kosiński, Stanislas Sadowski, Severin Elzanowski, abbé J. Łobodzki, Fl. s. Cejnowa, Joseph Puttkammer-Kleszczyński et Apollinaire Kurowski. Étaient condamnés à 25 ans de prison Adolphe Malczewski et Charles Libelt.

Parmi les autres condamnés (à la prison perpétuelle), citons Casimir Błociszewski, qui émigra plus tard en France avec S. Elżanowski et beaucoup d'autres membres de la conspiration.

On sait que les prisonniers polonais furent délivrés en 1848 par la révolution. Les Berlinoises les firent sortir en triomphe de la prison de Moabit où ils étaient enfermés et les menèrent devant le château royal, où le roi Frédéric-Guillaume IV effrayé fut obligé de les saluer par le peuple qui lui criait : « Chapeau bas ! »

Un seul des prisonniers fut mis à mort avant le procès. Ce fut l'héroïque Antoine BABIŃSKI, « émissaire de la Société démocratique, section Paris, et mis à mort ici à Posen le 1^{er} février 1847 », comme il l'écrivit lui-même au bas de quelques lignes laissées sur sa demande au soldat qui le gardait avant sa mort et où il lui disait : « Je t'en prie fraternellement, si tu veux mériter le nom d'homme de bien, renonce à toi-même, et si tu parviens à mourir pour tes frères, tu sentiras alors combien la mort est douce, car tu te réjouiras déjà à la pensée de voir Dieu et de l'entendre éternellement, ce que je souhaite moi aussi de toute mon âme. »

A Cracovie la révolution avait été, trop tard, remise à un moment plus favorable à la demande d'Alcyato par lui, Tyssowski et Gorzkowski, mais cette décision n'étant point parvenue à tous les conjurés, l'insurrection éclata le 20 février contre les Autrichiens. Il se forma un gouvernement national composé de Jean TYSSOWSKI, Louis GORZKOWSKI, Alexandre GRZEGORZEWSKI et Charles ROGOWSKI en qualité de secrétaire du gouvernement. Il faut nommer aussi le principal inspirateur du gouvernement, le jeune écrivain philosophe et démagogue Edouard Dembowski.

Cette révolution fut promptement réprimée, et le prestige de la Société démocratique et de l'émigration tout entière, dont l'influence avait été prépondérante dans tous ces événements, en fut considérablement amoindrie.

Cependant, ce mouvement avorté de 1846 annonçait et préparait le mouvement plus général de 1848. Cette fois ce fut la France qui donna le signal, et l'émigration polonaise salua avec enthousiasme l'avènement de la République qui semblait présager le triomphe de la liberté de tous les peuples opprimés. On sait que le nom de la Pologne servit de mot d'ordre aux partis avancés dans leurs revendications du mois de mai 1848. En même temps, l'insurrection de Berlin força

le roi de Prusse à délivrer les prisonniers polonais que la foule acclama aux cris de : « Vive la Pologne! Marchons contre la Russie! »

Un Comité national créé à Posen envoya une députation à Berlin ; Frédéric-Guillaume s'engagea à réorganiser le grand-duché de Posen, et une Commission mixte fut chargée de rédiger pour la Posnanie le projet d'un nouveau régime d'administration et de gouvernement. Le Comité national de Posen forma les cadres d'une armée polonaise pour combattre la Russie ; mais le roi de Prusse, vainqueur de l'émeute berlinoise, ayant retiré ses promesses, ce fut contre l'armée prussienne que Louis Mieroslawski dut se battre à Miłostaw et à Września ; lutte inégale et sans espoir de succès. Un grand nombre d'émigrés de France s'étaient rendus à Posen pour prendre part à ce mouvement.

On en trouve beaucoup aussi à Cracovie où la révolution de Vienne avait également provoqué un mouvement national ainsi qu'à Lwów, capitale de la Galicie. Mais le gouvernement autrichien se dégagea à son tour des promesses qu'il avait faites tout d'abord et revint à son régime d'oppression, d'où des soulèvements et des escarmouches entre les troupes autrichiennes et la population polonaise, suivies du bombardement de Cracovie et de Lwów.

Nos émigrés, vaincus dans leur patrie, se retrouvent encore dans les autres révolutions européennes de 1848. En Italie, quand Milan se révolta, Adam Mickiewicz forma une légion polonaise qui vint combattre pour l'Italie et par là aussi pour la Pologne. La Sicile se soulève contre les Bourbons et Mieroslawski est à la tête du mouvement ; il commande encore dans le grand-duché de Bade.

Puis vient la lutte des Hongrois contre l'Autriche, où Bem Dembiński et Wysocki se couvrent de gloire en défendant les insurgés contre les Autrichiens et leurs alliés russes. Là encore se trouvent avec eux de nombreux émigrés venus comme eux de France, et, après la défaite, c'est en France qu'ils reviennent avec beaucoup de leurs compatriotes venus de Pologne et qui vont former la *jeune émigration*, celle de 1846-49.

Les nouveaux émigrés (3.000 environ) se groupèrent sous la direction d'un Comité qui prit le nom de *Komitet nowej emigracji polskiej* (Comité de la nouvelle émigration polonaise).

La centralisation de la Société démocratique avait été forcée de quitter la France, et c'est de Londres que ses membres, Worcell, Darasz et Podolecki, dataient leurs circulaires. Ils y collaboraient au journal *le Proscrit*, organe de la République universelle avec Ch. Delescluze, Ledru-Rollin, J. Mazzini et Ch. Ribeyrolles.

La chute de la République et l'établissement de l'Empire ne modifièrent en rien la situation des émigrés. Mais la guerre d'Orient suscita de nouvelles espérances suivies de nouvelles déceptions. On sait qu'à la suite des démarches du prince A. Czartoryski et de son neveu le comte Ladislas Zamoyski on permit à ce dernier de former une division composée de lanciers polonais et de quelques bataillons d'infanterie qui ne furent pas envoyés au feu.

Michel Czajkowski, romancier et autrefois agent diplomatique

du prince Czartoryski, plus tard Sadyk-Pacha, organisa deux régiments de Cosaques ottomans qui furent employés dans la campagne contre les Russes.

Mais la paix fut conclue au mois de mars 1856 et le Congrès de Paris où figurait comme plénipotentiaire français un Polonais, le Comte Walewski, ne fit rien pour la Pologne.

De 1856 à 1861 il ne se passe rien d'important en émigration. Deux journaux seulement paraissent, l'un à Londres, le *Demokrata polski*, l'autre à Paris, les *Wiadomosci polskie* (Nouvelles polonaises), ce dernier rédigé par Felix Wrotnowski, J. Klaczko et V. Kalinka sous l'inspiration du général Ladislas Zamoyski. C'est à cette époque que remonte la fondation définitive de la Bibliothèque polonaise du Quai d'Orléans, 6, relevant de la Société historique littéraire due surtout à l'initiative et aux efforts de l'historien Charles Sienkiewicz.

Parmi les autres institutions, il importe de signaler la pension polonaise pour les jeunes filles fondée, en 1845, à l'hôtel Lambert, sous le nom d'Institut, par la princesse Anna Czartoryska, née Sapieha, et qui a subsisté jusqu'à la mort de sa fille la Comtesse Działynska.

C'est en 1852 que, sous l'impulsion du Dr Séverin Gałęzowski, l'école polonaise des Batignolles se réforme et prend un nouvel essor favorisé par le gouvernement français et surtout par le prince Napoléon.

De la même époque date l'École supérieure polonaise dite du Montparnasse, création de la famille Czartoryska, destinée aux jeunes gens du pays et de l'émigration qui veulent faire à Paris des études supérieures dans les écoles spéciales.

N'oublions pas non plus l'Etablissement de Saint-Casimir fondé en 1846 à Ivry où sont élevés des orphelins et des orphelines polonais, et qui hospitalise les vétérans sous la protection des sœurs de charité polonaises, établissement qui existe encore aujourd'hui.

La mission polonaise dirigée alors par le R. P. Résurrectionniste Alexandre Jełowicki s'installe dans l'église de l'Assomption, où elle est encore sous la direction de M^{re} Postawka.

Enfin les Visitandines de Vilna viendront après l'insurrection de 1863 chercher un asile à Versailles où elles fonderont aussi un pensionnat de jeunes filles. Elles se sont transportées depuis la séparation de l'Église et de l'État à Jasło (Galicie).

La place nous manque pour raconter les événements de 1861-1863 et pour dire la part que l'émigration prit aux manifestations franco-polonaises d'alors et plus tard à l'insurrection.

Ce sera l'objet d'un autre travail faisant suite à celui-ci et qui contiendra aussi l'histoire abrégée de l'émigration de 1863-64, de ses sociétés et de la participation à la guerre contre la Prusse en 1870. Disons seulement que les sources principales pour ces dernières époques sont les *Annales* (Roczniki) de la Société historique-littéraire rédigés de 1866 à 1878 par Bronislas ZALESKI et depuis 1875 le *Bulletin Polonais* publié par l'Association des anciens élèves de l'école polonaise, dont la fondation remonte à l'année 1865.

VENCESLAS GASZTOWTT.



VENTE DE CHARITÉ AU PROFIT DES POLONAIS INDIGENTS

Organisée à l'Hôtel Lambert par la princesse Czartoryska au mois de janvier 1859

(D'après une gravure sur bois de l'époque.)



LE COLONEL ROCHEBRUNE (OU ROCHEBRUN)

Français, commandant des Zouaves de la Mort, de l'Insurrection polonaise de 1863. Instituteur en Pologne au moment de l'Insurrection, il s'engagea et organisa les Zouaves de la Mort qui se sont distingués par des actes d'héroïsme et de bravoure particulièrement brillants.

Un triumvirat franco-polonais au Collège de France



MICHELET, Mickiewicz, Quinet... Il y a on ne sait quelle analogie intime entre l'amitié de ces hommes et les liens moraux de leurs patries. Ils s'aimèrent avant de se comprendre, attirés l'un vers l'autre plutôt par un instinct divinatoire et passionné que par la communauté des vues et des pensées. Pourtant la magnificence d'une même idée les fascina : la liberté. Sur ce point la communauté fut parfaite. Ce fut même une *communio* dans un culte également sacré en France et en Po-

logne. Mais ici encore, il s'agissait surtout d'une solidarité quasi mystique des âmes, d'une ivresse commune de cœurs dévoués à la même divinité inconnue et lointaine... Car ce mot enivrant de liberté contenait pour eux des concepts bien différents. Il eut pour Michelet surtout une signification sociale et égalitaire ; morale, politique et passionnément concrète pour Mickiewicz ; un peu floue, empreinte d'un symbolisme indécis et vaporeux — (à cette époque) — pour Quinet. — Ces particularités et ces distinctions promettaient d'ailleurs un contact fécond d'esprits qui cherchaient à se persuader et à se comprendre. — Naturellement, toutes divergences, quelque profondes qu'elles fussent, importaient peu aux auditeurs enthousiastes du Collège de France. Il leur suffisait de voir, en ce triumvirat inspiré, l'image vivante de la fraternité des peuples et surtout de l'union indissoluble de deux nations-sœurs : la France-la Pologne. Et dans la parole étincelante des trois maîtres, on croyait entendre déjà la voix d'une vérité nouvelle, régénératrice du monde.

Ce fut donc l'enthousiasme du public qui contribua surtout à identifier, à unifier, extérieurement du moins, les efforts et la pensée des trois professeurs et à sceller aussi leur amitié dans une apothéose commune. Ainsi se réalisa en quelque sorte cette idée de Mickiewicz : «... Ce n'est que sur ce terrain de l'enthousiasme et de l'intuition que la race slave pourra se faire comprendre de la France à venir (1). »

La médaille offerte en 1844 par la jeunesse des Ecoles à Michelet, le plus pathétique des historiens, à Quinet, ce philosophe-moraliste qu'on a appelé « un des pères de notre République » (2) et à Mickiewicz ce grand exilé polonais, « l'homme saint » qui « avait allumé un flambeau sur l'Europe, fondé le mariage des peuples de la France et des Slaves » (3) — cette manifestation spontanée et enthousiaste a dépassé le cadre d'une solennité universitaire : ce fut un symbole — le symbole d'une nécessité et d'une vérité politique et morale.

Cependant, et c'est encore une analogie suggestive à noter, la politique courante (le coup du 2 décembre) éloigna quelque peu les grands amis, sans toutefois aigrir leurs rapports et sans effacer l'éclat éblouissant et la tendresse du souvenir...

Si l'on veut se placer maintenant plus spécialement au point de vue biographique et littéraire — la grande amitié de Michelet, Mickiewicz, Quinet apparaîtra dans une lumière plus douce, plus discrète, mais qui ne différera point de celle de « la légende »...

Dans une lettre à sa mère datée du 23 décembre 1837, Quinet décrit sa première rencontre avec Mickiewicz : «... Jeudi dernier j'ai fait la connaissance du fameux poète polonais Mickiewicz. On ne peut pas avoir l'air plus gracieux et plus sauvage à la fois. Il est bien remarquable par l'élévation, morale surtout, à ce qu'il me semble. Je le crois un peu mystique, mais du mysticisme qui convient à une belle et grande nature. Il a l'air jeune et parfaitement naturel, ce qui, dans ce temps-ci, n'est pas la règle. Nous devons nous revoir souvent. Il est irrité contre la France. Mais, bon Dieu ! en ce moment quel Polonais ne le serait pas ? » Ici suit un passage sur Heine et la lettre se termine par cette curieuse comparaison antithétique : « Mickiewicz et Heine, voilà certainement deux antipodes, les plus distants l'un de l'autre : c'est l'ange et le démon (4). »

Et cinq mois plus tard, en parlant de Mickiewicz, Quinet avoue : « Il m'a semblé, qu'après les rêves de la moitié de ma vie, je rencontrais une de ces âmes viriles avec lesquelles je dois m'associer pour le reste de mes jours (5). » Ainsi, dès le début, les relations de Mickiewicz et Quinet ont pris ce caractère d'un enthousiasme romantique

sincère et dévoué, où le rôle du génie polonais fut en quelque sorte actif et dominateur. — Les cours faits au Collège de France (celui de Mickiewicz commencé le 22 décembre 1840, celui de Quinet environ un an plus tard) raffermirent l'union des deux professeurs. L'esprit vaste, le cœur généreux, l'imagination plutôt féconde que forte de Quinet se laissent impressionner, sinon influencer, et moralement conduire par l'âme virile, par la puissante personnalité morale du barde polonais. Voici, d'ailleurs, trois passages d'une correspondance qui font mieux ressortir le ton général et les nuances de cette amitié : « Cher ami, écrit Quinet à Mickiewicz en mars 1844, vous m'avez demandé quand j'ouvrirai mon cours. Ce sera mercredi 20 mars, à une heure. Je serais content que quelques-uns de vos amis y soient. Je ne puis me détacher de vos leçons. Merci pour tout le bien qu'elles me font (1)... » La même remarque revient dans une lettre du 13 juin 1844. « Ne pourriez-vous pas me prêter vos dernières leçons ? Elles me sont si précieuses (2)... » Et voici deux passages d'une lettre du 20 juin 1844 où Quinet parle de la fameuse médaille : « Cher Adam, il n'y a que Dieu qui ait pu me donner la force d'arriver sans me briser à la fin... Vous aurez su la décision, prise par l'auditoire, pour vous, Michelet et moi. C'est un sceau à nos paroles et un commencement de réalisation... Adieu, cher ! Vous m'avez fortifié quand j'en avais le plus besoin. Je n'oublierai ni dans cette vie, ni dans l'autre (3). »

Tout différent est le caractère de l'amitié de Michelet. L'enthousiasme, le dévouement sincère sont ici également forts, peut-être même — plus spontanés et plus « efficaces ». Une correspondance abondante en témoigne. Mais à côté d'une admiration profonde et d'un dévouement empressé il existe aussi bien chez l'un que chez l'autre un sentiment très net de différence, parfois même d'opposition... « Cher, bien cher ami — écrit Michelet le 28 février 1845 après avoir reçu *Les Slaves* (1^{er} volume) de Mickiewicz — je vous avais lu, relu, annoté, dévoré, quand j'ai reçu votre livre. Je le relis encore et j'en suis touché profondément. Nous sommes aussi *unis de sentiments qu'opposés de méthode* (4). » La même idée, il l'affirme quatre ans plus tard : « Cher illustre ami. Toute publication de vous est un événement dans ma vie. Vous êtes pour moi un révélateur et dans plus d'un sens. Votre Orient illumine mon Occident de lueurs inattendues. Je reste *moi*, mais je m'éclaire, et j'en serai plus fécond. A vous dans cette vie et dans celles qui suivront... Non, jamais livre ne m'a tant appris (5). »

Enfin, si le mot « influence » n'était pas ici trop décisif et trop tranchant — je dirais que la puissante personnalité de Mickiewicz influença directement, intérieurement l'âme même de Quinet. Le résultat de ce contact — littérairement parlant — se fait sentir par exemple dans « Le Christianisme et la Révolution Française ». Mais ce résultat dépassa, déborda le champ de la littérature.

Chez Michelet l'influence de Mickiewicz fut plutôt indirecte, extérieure et en quelque sorte « pratique ». C'est à elle que nous devons, entre autres, les pages inoubliables de Michelet sur Kosciuszko.

Le coup du deux décembre — nous l'avons dit — a mis, pour un certain temps du moins, comme une sourdine au magnifique accord de l'admiration, de l'amitié et de l'enthousiasme.

Mais ce malaise ne fut que passager. Le souvenir de la grande amitié, le souvenir du sacerdoce sublime exercé ensemble au Collège de France fera écrire à Michelet en 1867 :

« Mickiewicz, sous des formes différentes, nous était uni par le cœur, par le fond de la pensée même... Pour elle (pour la France) il tirait du cœur une lumière de révélation... Nous l'avons vu quelquefois plus qu'un homme. Une flamme vivante... »

Et Quinet qui ressentit plus directement, plus fortement le coup du deux décembre confessa seulement à Michelet : « Mickiewicz au moins a gardé toutes ses espérances ; il s'était terriblement éloigné de nous, à ce que l'on me raconte. Mais qu'importe ! il n'a jamais pu être un ennemi (6) ».

« Il n'a jamais pu être un ennemi. » L'impossibilité d'être ennemis, — telle est, en réalité, la signification plus exacte, plus générale et plus profonde à la fois de ce triumvirat franco-polonais qui affirmait au Collège de France, il y a soixante-dix ans, l'amitié et la solidarité historique des deux nations.

Z. L. ZALESKI.

(1) *Les Slaves*, V, 21.

(2) F. BUISSON. *Revue de l'enseignement secondaire*, 13 septembre 1892, p. 209.

(3) J. MICHELET. Lettre à M. Letronne du 2 février 1848, citée dans : L. MICKIEWICZ : *Adam Mickiewicz, sa vie et son œuvre*, p. 215.

(4) E. QUINET. *Lettres à sa mère*. Paris, Hachette, II, 289.

(5) *Korespondencya Adama Mickiewicza*. Paris, 1875, III, 257.

(1) *Korespondencya*. Op. cit., IV, 302.

(2) *Ibid.*, IV, 312.

(3) *Korespondencya*. Op. cit., IV, 313.

(4) *Ibid.*, IV, 314.

(5) *Korespondencya*, V, 338.

(6) Lettre du 10 avril 1855. *Lettres d'exil*. Paris, 1884, I, 220.



Fragment du projet du
MONUMENT D'ADAM MICKIEWICZ
à Paris.
(par Emile A. Bourdelle.)



ADAM MICKIEWICZ
(1798-1855)



Fragment du Projet du
MONUMENT D'ADAM MICKIEWICZ
à Paris.
(par Emile A. Bourdelle.)



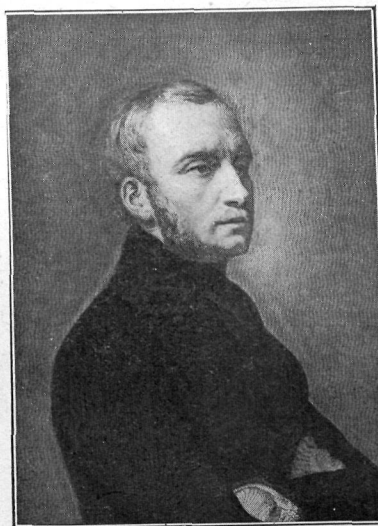
JULES SLOWACKI
(1809-1849)



BOHDAN ZALESKI
(1802-1886)
Poète polonais, émigré de 1831,
mort à Paris.



JOACHIM LELEWEL
(1786-1861)
Historien et patriote polonais.



SIGISMOND KRASINSKI
(1812-1859)

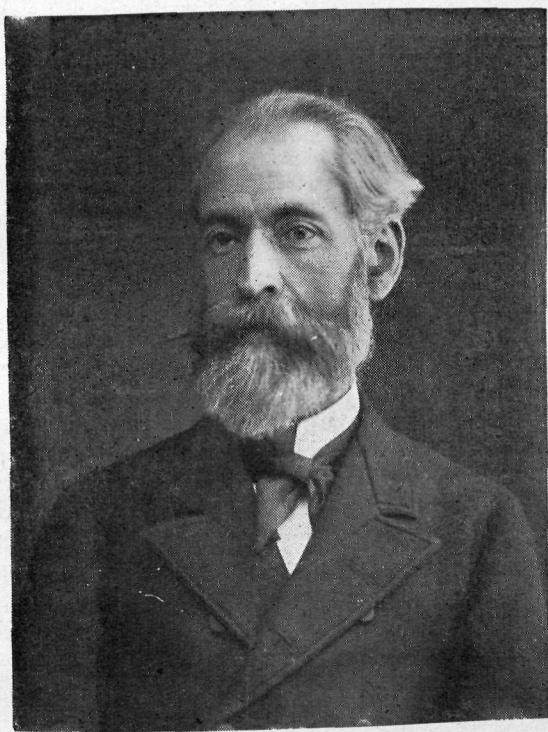


VICTOR HUGO
(1802-1885)

« Deux nations, entre toutes, depuis quatre siècles, ont joué dans la civilisation européenne un rôle désintéressé : ces deux nations sont la France et la Pologne. La France dissipait les ténèbres ; la Pologne repoussait la barbarie ; la France répandait les idées, la Pologne couvrait la frontière. Le peuple français a été le missionnaire de la civilisation en Europe ; le peuple polonais en a été le chevalier.

Si le peuple polonais n'avait pas accompli son œuvre, le peuple français n'aurait pu accomplir la sienne. A un certain jour, à une certaine heure, devant une invasion formidable de la barbarie, la Pologne a eu Sobieski comme la Grèce avait eu Léonidas. »

VICTOR HUGO.



PRINCE LADISLAS CZARTORYSKI



LÉONARD CHODZKO
(1800-1871)

Aide de camp du général La Fayette,
historien et patriote polonais.

CHOPIN ET LA FRANCE

La France aime la Pologne. C'est un fait acquis, indiscutable, constaté, contrôlé, une tradition contre laquelle rien ne saurait réagir. Mais, chez les races latines, l'affection ne saurait demeurer vague, idéale, abstraite comme chez les peuples du Nord. Elle a besoin de prendre corps; elle veut s'objectiver. C'est ainsi que nous avons élu dans nos préférences comme symboles de la nation polonaise Adam Mickiewicz et surtout Frédéric Chopin. L'auteur des *Nocturnes*, ai-je besoin de le rappeler, repose sur la pente du Père-Lachaise — notre vieux Mont-Louis — et, après soixante-sept ans de pèlerinages, le monument sculpté par Clésinger reste l'objet d'un véritable culte pour les admirateurs français comme pour les représentants de la colonie polonaise.

A vrai dire, ce double hommage est d'abord justifié par des considérations ethniques. Comme l'a très bien établi M. Edmond Gauche dans son beau livre sur l'illustre compositeur, Chopin avait du sang français et c'est en vertu d'un partiel atavisme qu'il est venu vivre à Paris sa courte mais brillante existence esthétique. D'autre part il restait Polonais ardent, Polonais irréductible, et il aurait vu une injure grave dans un doute à ce sujet. Né en 1810 au village de Zelazowa-Wola, dans le palatinat de Mazovie, il écrivait à ses parents, trente-cinq ans plus tard : « Je suis un vrai Mazovien. » Et dans une autre lettre, datée de 1846, il déclare : « Dans un mois, j'espère trouver encore Nowakowsky... Avec lui au moins je parle notre langue. » Mais ce patriotisme tenace ne nuisait en rien aux affinités avec la France devenue la seconde patrie du musicien.

Affinités persistantes et partagées. Disparu depuis plus de trois quarts de siècle, Chopin, suivant la belle expression d'Albert Soubies, reste de ceux qui ne sont jamais plus vivants qu'après leur mort. Il est mieux compris, plus influent qu'il n'a pu l'être à son époque; il est plus que jamais présent parmi nous, tant son génie correspond aux deux pôles de la mentalité française : la sensibilité et la force.

Il y a en effet deux principes différents chez celui que Massenet, peu de temps avant sa mort, définissait ainsi : « Frédéric Chopin est un génie unique dans la personnalité. » Cette unité géniale est à la fois harmonieuse et multiple. Elle représente d'abord une très fine exquisité dégagée et développée au contact de notre public parisien — ou plutôt d'une sélection de ce public. Le grand musicien a été un grand charmeur, tel que George Sand le représente sous le pseudonyme du prince Karol dans son roman de *Lucrezia Floriani* : «... un ange beau de visage comme une femme, pur et svelte de formes comme un jeune dieu de l'Olympe, et pour couronner cet assemblage une expression à la fois tendre et sévère, svelte et passionnée. »

Et cependant, malgré ces dons irrésistibles, le charme qui rayonne de son œuvre avec autant d'intensité qu'au premier jour ne lui était pas uniquement personnel. Il l'empruntait, en partie, à son entourage où n'ont cessé de dominer les influences féminines. On a comparé la gloire de Chopin à une étoile perdue dans les profondeurs du ciel, brillant d'une lueur adoucie, nimbée d'une auréole tremblante et mélancolique. Pour compléter l'image, il convient de rappeler que ce nimbe, des mains de femmes l'ont posé sur le front du compositeur. Son génie s'est épanoui dans la serre chaude des salons. La popularité de Chopin, en France, a été le chef-d'œuvre des cénacles. Chef-d'œuvre délicat mais résistant, puisque les années révolues n'ont porté atteinte ni au piédestal, ni à la statue, puisqu'au contraire de toute part, malgré les circonstances tragiques, du Conservatoire comme de la mondanité élégante, du groupe des professionnels, comme

du bataillon des amateurs, afflue le tribut annuel des émotions fleuries et des guirlandes d'hommages.

Aussi bien, à ce point de vue spécial, Chopin en tant qu'interprète de ce sens romantique qui est le fond de l'âme française devait-il s'imposer à nos admirations, ou pour mieux dire à notre reconnaissance émue comme étant le plus grand musicien élégiaque des temps modernes, le poète des *Ballades* et des *Nocturnes*. Son éclectisme aussi devait nous séduire, et aussi cette douceur, cette discrétion,

cette horreur des effets faciles, des succès vulgaires — si opposées aux brutalités de certains compositeurs. Mais la tristesse et la discrétion, qualités éminemment françaises, c'est une partie du génie de Chopin, ce n'est pas Chopin tout entier. Comme l'a dit excellemment le regretté Pugno, le grand virtuose qui n'était pas seulement l'admirable interprète du maître mais un de ses analystes les plus pénétrants : « Chopin a été longtemps prisonnier d'une réputation injustifiée de compositeur décadencé, efféminé, et il a passé auprès de bien des générations pour le chantre exclusif des langueurs malades. Non, Chopin n'est pas un névrosé, ni un malade; c'est un tendre mais pas un faible. »

Non seulement Chopin n'est pas un faible mais c'est un fort — et sa force il la puise dans l'ardeur de son patriotisme. Henri Blaze de Bury, qui l'étudia de près, en porte un témoignage éloquent : « Cette physionomie conquérante avait ses éclairs d'impatience et de colère; cette nature douce et fine avait ses emportements, ses brusqueries et ses soubresauts, empreintes originaires, souvenirs du sol barbare, dont la trace énergique et profonde se révèle en plus d'une de ses mazourkes... » On ne saurait mieux dire. Et Liszt aboutit aux mêmes conclusions, Liszt, le frère d'armes de Chopin, Liszt qui donna ce trop rare spectacle d'un grand artiste loué par un autre grand artiste. Il établit que l'inspiration de Chopin eut un mobile unique, le patriotisme, la protestation ininterrompue contre la barbarie pesant sur son

pays comme elle pèse en ce moment sur une partie de l'Europe occidentale et de notre propre pays. Les polonaises et les mazourkas sont des danses nationales, un lien entre Polonais et Polonaises de race immaculée, et le sentiment patriotique, dans les contrées encore occupées par des maîtres jaloux, donne un intérêt poignant aux moindres paroles échangées pendant la figure chorégraphique. Il y a là, comme on l'a dit, « des canons cachés sous les fleurs ».

Au demeurant, Frédéric Chopin se rattache à la France par les liens les plus intimes et les plus étroits. Il est des nôtres par cette sentimentalité élégiaque qui, malgré la brutalité des temps et le réalisme de l'épreuve actuelle, reste notre atmosphère naturelle, par la commune recherche du plus haut idéal, dont nous ne nous sommes jamais départis. Il est également des nôtres en tant que poète des énergies, en tant que grand patriote revendiquant sous toutes les formes à sa disposition, avec la même fougue inlassable et sauvage, les droits imprescriptibles des nations opprimées. Et d'ailleurs à ce dernier titre Chopin appartient à toutes les races que n'a pas infectées le virus de la servilité et de la mégalomanie allemande, c'est le chantre de l'héroïsme mondial. Dans cette sphère des grands sentiments se confirme périodiquement, avec une impressionnante précision, la théorie des correspondances mystérieuses que Baudelaire montrait

Comme de longs échos qui, de loin, se répondent
Dans une ténébreuse et profonde unité...

CAMILLE LE SENNE.



Chopin, d'après le portrait d'Ary Scheffer brûlé à Varsovie en 1863.

LES MALHEURS DE LA POLOGNE



AUVRE Pologne! Voilà qu'à toutes ses tortures on en ajoute une de plus. Il semblait difficile de la rendre plus malheureuse qu'elle ne l'a été depuis la suppression de sa nationalité, la dispersion de ses défenseurs dans toutes les parties du monde, le morcellement de son territoire, l'étouffement de ses forces intellectuelles et morales qui occupaient une si large place dans l'histoire de l'Humanité.

On a trouvé cependant quelque chose de plus. Il a fallu pour cela le génie infernal de domination, de cruauté et de barbarie dont l'Allemagne donne le spectacle au monde depuis plus de deux ans. Il a fallu l'instinct de férocité machiavélique qui a dicté, depuis les grands partages de la fin du XVIII^e siècle, les applications de la politique prussienne aux provinces passées sous le joug des successeurs de Frédéric dit le Grand.

Les mêmes hommes qui sont maîtres dans l'art de toutes les oppressions et de toutes les tyrannies ont jugé que le moment était venu pour eux d'obliger les populations ennemies, dont ils occupent provisoirement les cités et les campagnes dévastées, à s'unir à eux pour porter les armes contre leur propre race et travailler dans le sang de leurs frères à réaliser leur asservissement. Ils les ont enrégimentées comme des esclaves, sous la menace des revolvers et des baïonnettes, pour achever de leurs mains leur disparition.

Moyennant quoi, ils leur ont promis, eux les violateurs des neutralités confiées à leur garde, eux les destructeurs des droits qu'ils avaient juré de sauvegarder, eux les assassins des blessés, des prisonniers, des infirmières, des innocents de tout sexe et de tout âge qui se risquent dans leur voisinage — de les associer plus tard à une œuvre de régénération. Ils leur ont promis — par une dérision qui rend encore plus monstrueux leur crime — de leur donner la liberté, l'indépendance, la dignité qu'ils leur refusent obstinément et avec rage depuis plus de cent quarante ans.

L'assujettissement d'abord, l'assujettissement le plus vil, le plus odieux, le plus douloureux, le plus cynique. La récompense ensuite, plus tard, très tard, quand il plaira aux dispensateurs du servage et de l'humiliation utilisée pour une guerre fratricide... quand il leur plaira, c'est-à-dire jamais!

Voilà le régime actuel de l'un des peuples les plus nobles et les plus illustres, de l'un de ceux qu'on aime partout où l'on respecte le malheur, l'intelligence, le courage, le dévouement sans bornes à toutes les causes humaines. Plaignons la Pologne, mais ne doutons pas d'elle! Elle restera sous le fer de ses bourreaux d'Allemagne ce qu'elle fut toujours : un modèle de foi et de vertus civiques. Et un avenir prochain, fait de notre victoire et de notre justice, réparera ses maux et la vengera.

STEPHEN PICHON,

*Sénateur,
Ancien Ministre des Affaires Étrangères.*

JOACHIM LELEWEL (1786-1861)

Inter eruditissimos orbis terrarum principes.

Légende d'une médaille frappée par les numismates belges en l'honneur de Lelewel.

Grand historien, le plus grand peut-être de nos historiens, Joachim Lelewel fut aussi un grand homme et un grand patriote, un grand martyr de la cause nationale. Il a souffert pour elle à Wilno et à Varsovie, à Paris et à Bruxelles pendant toute une longue existence et jusqu'à son dernier souffle qu'il rendit à Paris le 29 mai 1861, à l'âge de soixante-quinze ans. Il ne nous laissa pas de méditations à l'instar de Marc-Aurèle, ni de traité de morale comme Epictète, — mais toute sa vie a été l'image de la VERTU. On ne peut lui reprocher aucune défaillance, aucun désaccord entre les paroles et les actes. Tout s'illuminait chez lui d'une même clarté intérieure. Et c'est dans le rayonnement de cette clarté qu'il nous apparaît à Wilno où Adam Mickiewicz le salue par un poème qu'on ne peut lire aujourd'hui encore — après un siècle de distance — sans une profonde émotion, aussi bien qu'au sein du Gouvernement Révolutionnaire de 1830-1831 où il livre seul *intra et extra muros* un combat mortel, qu'à Paris d'où le gouvernement l'expulse, sur la demande de Pozzo di Borgo, à Tours et de là à la frontière belge. Et tel aussi nous le retrouvons à Bruxelles où il mourait de faim, ayant toujours répugné à accepter des subsides. Prince de la science, admiré de tous ses contemporains, vénéré par quelques-uns, on l'y voit habillé d'une blouse d'ouvrier et ne dépensant pour son entretien que neuf sous par jour. Depuis l'aube jusqu'à minuit il travaille dans une chambre sans feu, les pieds enfoncés dans une caisse remplie de paille. Et en même temps il réussit à secourir de plus pauvres que lui, offrant à ceux qui réclament son aide, en plus de paroles d'encouragement, l'appui de pièces d'or tirées du fond d'une cachette. Aux calomnies qu'on propage sur son compte, il ne répond qu'en donnant à son pays tout ce que les circonstances lui permettent de donner, cherchant à intéresser au sort de la Pologne les milieux où il est apprécié et écouté et jouissant au même point de l'estime de La Fayette et de Raspail, de Ledru-Rollin et de Mazzini, de Marx et d'Engels, de Bakounine et de Gendebien — un des fondateurs de la Belgique. — Joachim Lelewel pénétra de son vivant dans la galerie immortelle du PLUTARQUE POLONAIS, dans le Panthéon des martyrs et des élus, de ces rares élus dont les mérites et la valeur morale furent reconnus par toutes les classes et toutes les sphères sociales.

Exilé à l'étranger, Lelewel y reprend les études de sa jeunesse. Il écrit sur *Pythias de Marseille et la géographie de son temps* (Paris, 1836). Sa *Numismatique du moyen âge* (Paris, 1835, 2 vol. ornés de planches gravées par l'auteur) appela l'attention des Académies ; ses *Etudes numismatiques et archéologiques (Type gaulois ou celtique)*, publiées à Paris 1841 — devinrent classiques, furent couronnées en 1855 par la *Géographie du moyen âge* (quatre volumes avec atlas), — « résultat d'un immense travail dont l'élaboration semble un défi à la patience humaine. Il peut paraître impossible — qu'un homme vivant isolé et pauvre soit parvenu à recueillir une telle quantité de documents

cartographiques. Il les reproduisait lui-même, les dessinait et les gravait avec un soin infini. Cette œuvre est un monument élevé à la science géographique. »

En 1844 parut l'*Histoire de la Pologne* (2 vol. avec un atlas in-4°), une traduction française de la célèbre « Histoire » « racontée par un oncle à ses neveux », augmentée de l'histoire de la Pologne « renais-sante » et conduite jusqu'à la fin de 1831. Le II^e volume embrasse une étude sur le règne de Stanislas-Auguste et des considérations sur l'état politique de l'ancienne Pologne. En 1861 seulement parut à Paris la traduction de l'*Histoire de la Lithuanie et de la Ruthénie jusqu'à leur union définitive avec la Pologne en 1569*. Ces deux travaux, auxquels il faut ajouter plusieurs brochures polémiques — ne constituent qu'une partie minime de ce que Lelewel a créé : ses Œuvres réunies et publiées en Pologne (1846-1861) comprennent vingt volumes. Et la bibliographie signale de plus une trentaine de numéros qui ne figurent pas dans cette édition, de même que plusieurs recueils de lettres.

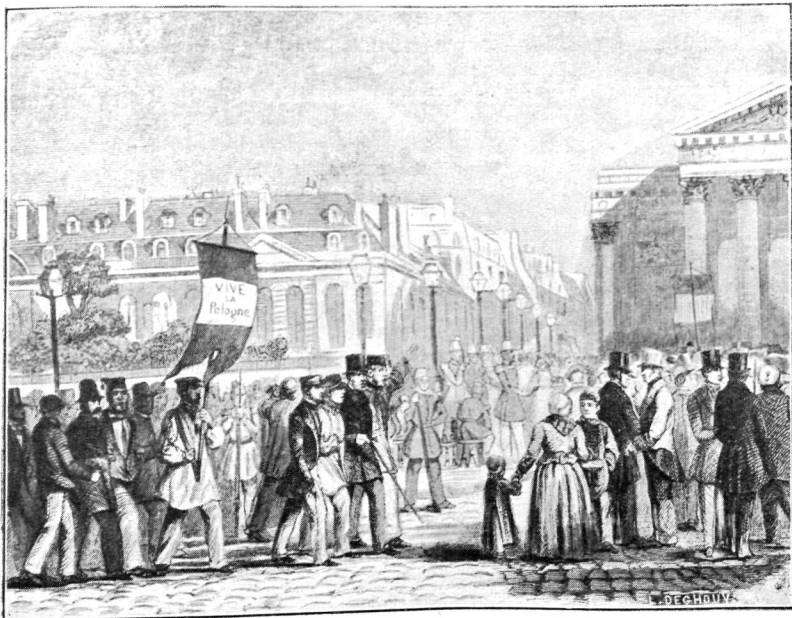
Exilé à l'étranger, Lelewel y représentait l'émigration polonaise. Plus il devenait conscient de l'étendue de l'échec du mouvement insurrectionnel de 1830-1831 et plus ardent se faisait chez lui le désir d'une nouvelle tentative de libération. Sa foi dans le peuple et dans la puissance idéale du peuple s'accroissait de plus en plus. Il avait la conviction inébranlable que c'est du peuple que doit venir notre salut, que le mouvement national a succombé pour ne pas l'avoir eu avec lui. La Pologne a subi des défaites dans les luttes pour son affranchissement, parce que les classes dirigeantes n'avaient pas fait appel aux masses populaires. Et c'est pourquoi nous voyons Lelewel s'élever contre le rôle dominant d'une seule classe sociale et notamment de la noblesse. C'est pourquoi aussi nous le voyons tendre une main fraternelle aux peuples d'Europe par delà leurs gouvernements et leurs classes dirigeantes. C'est cette manière d'envisager les choses qui lui dicte ses lettres aux Hongrois, aux Russes, aux Italiens —, ses discours prononcés aux anniversaires de l'Insurrection de 1830 et jusqu'en 1848, adressés séparément aux Belges et aux Polonais. Les mêmes raisons déterminent sa participation depuis 1838 à l'activité de la *Jeune Pologne*, sa correspondance avec Joseph Mazzini, sa collaboration avec les démocrates, les réfugiés réunis à Bruxelles dans les années précédant le « Printemps des Peuples » de 1848 ; elle crée aussi les liens insurrectionnel de Cracovie (1846) le trait d'union entre la Pologne et l'Europe de l'avenir. Il se rencontra avec Bakounine, il écrivait à Herzen (à l'occasion de la guerre de Crimée, 1855), mais il restait toujours et en tout Polonais, n'oubliant en aucune circonstance ce qu'il ne devait pas oublier.

Le 18 avril 1861, la jeunesse belge manifestait devant sa modeste demeure en l'honneur de la Pologne, Lelewel était pour elle le symbole vivant de sa patrie. Le grand socialiste belge Hector Denis nous a raconté un jour les détails de cette manifestation. Le vieillard ne put plus répondre de la fenêtre de sa chambre à ceux qui l'acclamaient. Il traça le lendemain dans les journaux de Bruxelles quelques paroles de remerciement d'une main tremblante et qui lui refusait déjà obéissance. Moins de six semaines après, il expirait à la Maison Dubois à Paris, où il avait été transporté par les soins de ses compatriotes. La Pologne perdait le meilleur, le plus grand de ses historiens.

Un grand penseur catholique a dit un jour : « L'histoire de l'Eglise est l'histoire de ses saints ». Si nous appliquons cette formule lapidaire à la Pologne et à son histoire, nous pourrions dire que Joachim Lelewel est un de ses grands saints nationaux en qui s'expriment les plus profondes aspirations de l'âme collective de sa patrie, son esprit de sacrifice, ses plus nobles affections et ses plus sublimes envolées.



EDGAR QUINET
(1803-1875)



Manifestation en faveur de la Pologne le 15 mai 1848.
(devant la Madeleine)
(D'après une gravure de l'époque.)

ACTE DE FONDATION DU COMITÉ NATIONAL POLONAIS

du 15 Décembre 1831



FRANÇAIS et Polonais ont été depuis des siècles unis par le même intérêt, les mêmes idées : l'amour de la liberté, la haine de la tyrannie. Ces deux peuples ont bien compris que l'existence de l'un est intimement liée à l'existence de l'autre ; ils ont les mêmes ennemis, et, le bonheur ou le malheur de l'un sont le bonheur ou le malheur de l'autre.

Cette conformité de sentiments, cette identité de tempérament politique, ont, depuis les temps les plus anciens, uni le Polonais au Français ; et, lorsque les Polonais cherchèrent un candidat au trône des Jagellons, c'est à la France qu'ils allèrent demander un roi.

L'amitié fidèle, le sentiment national, à chaque commotion politique, à chaque lutte contre l'oppression et les barbares, rapprochèrent ces mains amies. Le sang de France et celui de Pologne arrosèrent les mêmes champs de bataille, aussi bien sous le soleil brûlant de Haïti qu'à l'ombre des monuments funèbres des anciens maîtres de l'Égypte ; mélangés, ils rougirent les eaux du Borysthène et du Tage. En vingt ans, de 1795 à 1815, deux cent mille Polonais tombèrent sous les étendards de la France, et leur sang paya le droit de cité des autres.

La France brise la fleur de lys, ébranle le trône gothique, qui ne pouvait plus éclairer le peuple devant lequel luisait l'aurore de la Liberté. On anéantit le double joug de despotisme et des privilèges.

Mais le maître du Nord, — lui qui saignait son propre peuple, — prétendait être, à la face du monde, la Majesté à laquelle Dieu avait conféré le pouvoir, et aiguisait son glaive pour punir le peuple qui avait arraché le masque de l'imposture et reconquis ses droits.

Les Polonais saisirent le tranchant de ce glaive ; ils le saisirent, l'ébréchèrent et anéantirent l'attentat du géant du Nord.

Comme un lion pris au piège, pendant dix mois, le malheureux peuple repoussait les attaques des ennemis qui ne cessaient de croître et, sans les fautes de quelques-uns de ses chefs, celui qui l'opprime, eût été terrassé. Les Polonais, aujourd'hui, errants, exilés, accueilleraient à leurs foyers hospitaliers les peuples opprimés.

Hélas ! c'est nous qui, aujourd'hui, demandons asile ; et, voulant, même loin de la patrie, nous nourrir de son souvenir et de la foi en sa résurrection, nous nous réunissons sur la terre hospitalière de France, jugeant que nous en avons acquis le droit.

Considérant, donc, que :

La France sous Louis XIV prêta son appui aux Polonais contre le tsar Pierre I^{er} qui soutenait Auguste II contre Stanislas Leszczyński.

La France sous Louis XV aida la Confé-

dération de Bar contre les Moscovites imposant leurs cruautés impitoyables à la Pologne.

La Convention honorant la Pologne en la personne de Kosciuszko, lui conféra, le 26 août 1792, les droits de citoyen français.

La Convention protesta solennellement, le 30 décembre 1792, contre la conjuration de Targowica et contre l'abolition de la Constitution du 3 mai.

La France n'a jamais, par aucun acte, reconnu les trois partages de la Pologne.

Le Comité national Polonais, — fondé à Paris en 1795, après la chute de la Pologne, sous la présidence de François Bars, chargé d'affaires de Pologne et séjournant en France depuis l'époque de la Diète Constitutionnelle et au temps de la lutte pour l'indépendance sous Kosciuszko, — a joui d'une protection toute particulière du Directoire.

Le Directoire soutint et encouragea, en 1796, la création des Légions Polonaises, primitivement au service de la République Lombarde, ultérieurement entretenues aux frais de la République Française.

La loi du 22 fructidor, an VII, autorisa la création des Légions Polonaises du Danube, à l'armée du Rhin, sous Moreau.

Les Légions Polonaises ont servi la France à Saint-Domingue, et, à nouveau, en Italie en 1805 ; elles restèrent au service de l'Empire Français jusqu'en 1815.

Le Prince Joseph Poniatowski, chef des armées polonaises, fut nommé maréchal de France, sans être citoyen français.

La Révolution de Juillet provoqua la Révolution de Pologne du 29 novembre, et la lutte qui s'ensuivit garantit la France contre la guerre dont la menaçait inévitablement la coalition du despotisme.

Le roi des Français, Louis-Philippe, à l'ouverture des Chambres, le 23 juillet 1831, garantit solennellement à la Pologne la conservation de la nationalité qui résista au temps et à ses vicissitudes.

Les Chambres, dans l'adresse, répondant au discours du trône, confirmèrent et garantirent, sur l'honneur de la France, l'assurance que cette nationalité ne périrait pas.

Par ces raisons, vu ces nobles et solennels engagements, se basant sur les rapports ci-dessus rappelés des deux nations, les Polonais à Paris, — d'accord avec le Comité Central Franco-Polonais, présidé par le Général La Fayette et qui a, depuis le commencement de la guerre de Pologne, soutenu la cause des Polonais, — conscients du devoir de servir avec persévérance la cause nationale, ont décidé de fonder un Comité National permanent, conformément aux statuts ci-dessous.

[Suivent les Statuts.]



JULES MICHELET

(1789-1874)

« Quoi qu'il en coûte à un Français de l'avouer, nous devons dire, pour être juste, que les gouvernements de la France ont tous usé et abusé de l'amitié de la Pologne, de l'héroïque fidélité des Polonais. Ils l'ont mise aux plus rudes épreuves sans en trouver jamais le fond. »



HENRI MARTIN

(1810-1883)

Historien français, auteur de *la Russie et l'Europe* (1866) et de *la Pologne et Moscou* (1863), deux ouvrages dans lesquels il a brillamment défendu la cause polonaise.

« Il y avait naguère, même chez des esprits fort sympathiques à la cause, de l'incertitude sur la vraie Pologne et sur la place qu'elle tient en Europe, grâce aux nuages habilement amassés par une science officieuse aux gages de la politique, et on doit le dire aussi, grâce à la malheureuse direction de la guerre de 1831, trop enfermée dans le petit royaume de Varsovie par les conseils déplorables d'une impuissante diplomatie. La science russe s'efforçait, par d'adroites équivoques, de monter dans l'ancienne Pologne une agrégation factice qui s'était dissoute pour ne plus se reformer. Ces ombres se sont dissipées ; nous avons vu partout s'agiter d'un même frémissement les membres épars de l'ancienne, de la vraie Pologne. On ne peut plus demander où elle est ! Ne discutons pas sur telle ou telle ville, sur tel ou tel district. Elle est partout où s'étend la civilisation polonaise, partout où règne l'esprit polonais... Ajoutons aujourd'hui : partout où sévissent les exécutions, les déportations, les spoliations ; « l'état de siège, — on l'a très bien dit, — marque les minutes de la Pologne. »

KALINKA ET LA FRANCE

Kalinka, illustre historien polonais (1827-1906)

Notre amour pour la France a bien des motifs, d'innombrables motifs ; pour les énumérer il faudrait tout un livre. Il en est de politiques et de sociaux, de psychologiques et de religieux. La France a ce privilège que chacun voit en elle ce qu'il veut y voir, et que jusqu'à un certain point chacun a raison de voir ainsi. Les uns attendent d'elle ces impulsions vivifiantes ou destructives qui une fois déjà ont poussé l'humanité dans une nouvelle carrière ; les autres — mais ils sont moins nombreux — aiment en elle la France d'autrefois renaissante, la fille aînée de l'Eglise, Madeleine qui a beaucoup péché, mais qui par l'amour a racheté ses fautes. A la France nous rattachent la camaraderie d'armes et le souvenir des victoires remportées, si ce n'est toujours en commun, toujours contre des ennemis communs. Des sentiments de reconnaissance, nationale et souvent personnelle, nous lient encore à elle. Par surcroît, nous nous rapprochons de la France par une certaine similitude du caractère, bien qu'elle ne soit qu'apparente : une certaine passivité d'un côté, de l'autre une capacité prodigieuse d'expansion, un besoin séculaire de compléter notre individualité par des éléments étrangers, besoin que les Français s'efforcent si volontiers de satisfaire. Comme jadis la civilisation latine et italienne, depuis plus de cent ans la civilisation française verse en

nous toutes ses ondes, au point que dans l'esprit de beaucoup d'entre nous, il est difficile de discerner où finit le polonisme et où commence l'élément français. Enfin, et c'est là le motif le plus universel, seule la France proclame les principes de la justice dans le monde, bien qu'elle-même ne les observe pas toujours ; et nous sommes les lésés, les impuissants, les affamés de justice, vivant dans l'espérance plutôt que dans la réalité. C'est pourquoi on a dit avec tant de justice que « penser à la France c'est pour nous presque penser à la patrie », et puisque nous ne pouvons combattre nous-mêmes, nous nous réjouissons des triomphes de la France comme s'ils étaient les nôtres. Aussi une indicible douleur a-t-elle inondé les âmes polonaises au récit de ce qui se passait au delà du Rhin ; et sur les villes et sur les villages polonais s'est étendu un voile de tristesse tel que de mémoire d'homme il n'y en avait jamais eu de pareil : « Toute ma vie j'ai aimé trois choses : l'Eglise, la Pologne et la France — me disait un vénérable prêtre — toutes les trois sont dans une cruelle détresse : en vérité, il y a de quoi prendre la vie en horreur ! »

L'ABBÉ VALÉRIEN KALINKA.

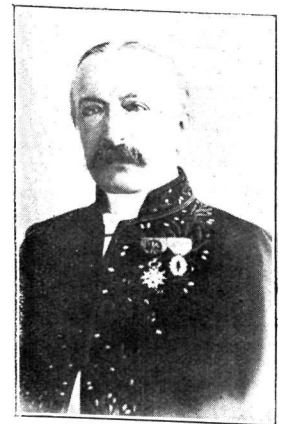
La défaite de la France et l'avenir de l'Europe. Cracovie, 1871, p. 2, 3.



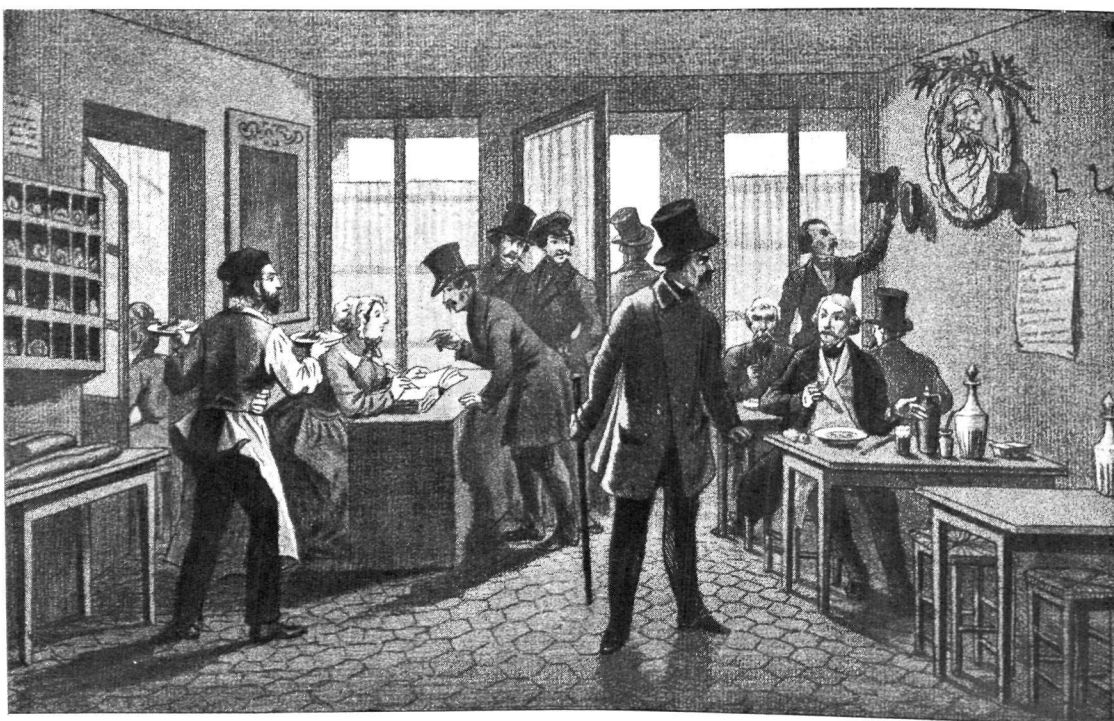
GÉNÉRAL BOSSAK-HAUKE
mort à Dijon au champ d'honneur de la France
en 1871.



GEORGE SAND
(1804-1876)
ARMANDINE-LUCILE-AUORE
DUPIN, baronne DUDEVANT



ALBERT SOREL
(1842-1906)
Auteur de la *Question d'Orient au XVIII^e siècle*
(étude sur les partages de la Pologne).
« Amis ou ennemis de la Pologne, tous trafiquaient de la nation polonaise. Cette république était, en quelque sorte, mise à l'encan, et nul ne se faisait scrupule d'en arracher un morceau pour payer la complicité d'un allié ou la complaisance d'un adversaire. »



Un restaurant polonais à Paris en 1851.

(D'après J. Lewicki.)



M^{me} HONORÉ DE BALZAC
NÉE RZEWUSKA

LA POLOGNE DANS LA CARICATURE FRANÇAISE IL Y A 53 ANS



Le magister et l'enfant qui se noie.
(Caricature de Cham, 1864.)



La diplomatie se portant vivement au secours de la Pologne.
(Caricature de Ch. Vernier, 1863.)



— Dis donc? papa, est-ce que c'est plus loin que le Mexique, dis, la Pologne? qu'on n'y va pas!
(Caricature de Ch. Vernier, 1864.)



Vous avez beau essayer de supprimer la Patrie des Polonais; ils finiront par en retrouver une.
(Caricature de Darjou, 1863.)



— Ne l'écoute donc pas, ma chère! amant de cœur peut-être, mais pour t'aider? jamais.
(Caricature de Cham, 1863.)



— Ne vois-tu rien venir?
— Je ne vois que l'hiver qui s'avance, qui s'avance et les feuilles qui tombent, qui tombent!
(Caricature de Darjou, 1863.)



Charivari à la France :
Madame, n'oubliez pas ce pauvre petit abandonné.
(Caricature de Cham, 1863.)



L'Europe : Vous voyez, mon enfant, j'ai les bras liés.
La Pologne : On a vu trancher des liens plus solides.
(Caricature de Vernier, 1863.)



Le Diplomate Sisyphus.
(Caricature de Cham, 1864.)

La Pologne dans l'Imagerie et la Caricature Françaises

La France est une grande dame qui aime à manifester ses sympathies. Depuis un siècle, elle a eu deux grandes passions qui ont exercé une très réelle influence sur ses productions en art et en littérature, la Grèce et la Pologne ; la Grèce toute imbue de romantisme byronien, la Pologne toute frémissante encore des souvenirs de la Révolution et du premier Empire.

Aujourd'hui, c'est chose réglée ; la *grécophilie*, par la faute de Constantin, va droit à la faillite, mais la *polonophilie*, elle, n'attend pour se montrer à nouveau aussi vivace, qu'une occasion qui ne tardera peut-être pas.

Ce sera une étude intéressante pour l'histoire des affinités et des sympathies entre nations, que de rechercher la place considérable tenue par la Pologne dans l'imagerie et la caricature françaises ; c'est, en tout cas, un thème qui m'est cher et pour lequel, depuis longtemps, j'amasse, je recueille, je groupe les documents graphiques les plus concluants.

J'ai dit *l'imagerie et la caricature* parce que c'est, en effet, dans ces deux domaines, sous ces deux formes de l'art, qu'il faut aller chercher les traces si curieuses de l'attraction polonaise.

L'imagerie ce sera, en quelque sorte, la période héroïque du cycle, celle qui va de 1795 à 1830.

La caricature — à laquelle appartiennent les quelques spécimens ici reproduits — c'est la période qui peut être toujours considérée comme actuelle, et dont l'époque de plein épanouissement fut le second Empire.

L'imagerie franco-polonaise ! elle commence avec Kosciuszko, le héros légendaire dont la Révolution fait un saint laïque, que les graveurs au service des idées nouvelles font entrer dans le Panthéon des grands hommes, plaçant son profil à côté des médaillons classiques de Brutus, de Marat, de Danton, de Robespierre, de Rousseau (1), et elle se perpétue, des années durant, ayant à son service tantôt les burins des imagiers populaires, tantôt le crayon des artistes de la grande épopée, ornant tous les murs, depuis le salon à la mode jusqu'à la plus infime chaumière, de ces gravures coloriées aux couleurs criardes, aux à-plat naïfs ou de ces belles et grasses lithographies aux scènes émouvantes, qui aujourd'hui encore, se retrouvent nombreuses, à la devanture de tant de bric-à-brac ; souvenirs touchants d'une impérissable amitié. Lanciers polonais sauvant le prince Eugène dans la campagne de Russie ; — lanciers polonais servant d'escorte à Napoléon (5 décembre 1812) ; — lancier polonais à l'attaque ; — lancier polonais au repos ; — lancier polonais blessé, jusqu'au jour où Poniatowski prendra figure de héros et sera la véritable « icône » de la Pologne militaire au service de la France.

Le beau, le brave, le noble et généreux Poniatowski, objet de tant de tableaux, de tant d'histoires en images : *Poniatowski avant la catastrophe du pont de l'Elster* ; — *Poniatowski se noyant dans les eaux de l'Elster*, monté sur un cheval écumant, transi, couvert de sang, épuisé physiquement et moralement, — jusqu'au jour où deux médaillons mettront en présence, sur la même feuille, l'effigie du *Bayard français* et du *Bayard polonais*. Juste hommage dû à un brave (2) !

Célébrée par les mêmes crayons qui popularisaient dans le monde entier l'homme à la redingote grise, l'amitié franco-polonaise devait survivre à la légende napoléonienne. Et l'on peut dire qu'elle fit entrer dans notre âme généreuse quelque chose de la grande âme de la Pologne.

(1) Le fameux médaillon dans lequel on voit Thadée Kosciuszko à mi-corps, jurant sur son épée de rétablir l'indépendance de la Pologne, est devenu une pièce classique reproduite à l'infini entre les années 1793 et 1797.

(2) On pourra consulter avec fruit, pour l'iconographie du prince Poniatowski maréchal de France, les livrets du Salon de 1815 à 1850.

C'est que, pour la France, la Pologne qui ne peut pas arriver à faire prévaloir ses aspirations, n'en est pas moins toujours vivante ; c'est qu'elle revêt, à ses yeux, le charme de la souffrance ; c'est qu'elle est en quelque sorte, pour elle, comme une Alsace avant la lettre dont le triste sort mérite tout intérêt.

Pitié, reconnaissance, sympathie, sans parler des souvenirs d'autrefois, tels sont, donc, les sentiments que l'on verra, sans cesse, apparaître sur les nombreuses lithographies du *Charivari* qui, à partir de 1842 surtout, populariseront, par le crayon des artistes du jour, les faits, les personnages et les choses de Pologne. Par l'image, comme par la chanson, on ne perdra pas l'occasion de rappeler aux jeunes générations qui pourraient avoir oublié l'histoire :

Je suis la Pologne meurtrie,
Je suis celle qui ne meurt pas.

Le *Charivari* de la fin du règne de Louis-Philippe, le *Charivari*, durant tout le second Empire, mine précieuse pour l'histoire des actualités polonaises ; pour la manifestation à jet continu, si l'on peut s'exprimer ainsi, des sympathies françaises à l'égard de cette Polonia dont nos dessinateurs ont su faire une belle et gracieuse personne, une souveraine prenant place dans les conseils des puissances, invoquant souvent l'aide et l'appui de l'Europe .. sourde et aveugle, hélas ! à toutes ses réclamations.

Pages d'une actualité jadis brûlante, signées Daumier, Cham, Vernier, Darjou, Stop, Draner et autres, qui portent en elles, aujourd'hui, toute la mélancolie des choses défuntes, à moins qu'elles ne nous rappellent l'influence exercée par la Pologne dans certains domaines, à tels moments de l'histoire.

Car ce n'est pas la politique seule qui valait à la Pologne d'apparaître sans cesse sur les pages illustrées de ce *Charivari* qui, tant de fois, se fit son défenseur ; elle était entrée, en effet, dans notre vie intime sous les formes les plus diverses ; par l'enseignement, par la littérature, par la grande personnalité d'Adam Mickiewicz, par la danse, par les modes, voire même par le charme très particulier de ses femmes.

La Polonaise conquiert le Paris du second Empire comme le lancier polonais avait conquis la France du premier Empire : c'est ainsi que certaine belle Polonaise se retrouve, sans cesse, dans les lithographies de Charles Vernier sur les bals de Paris :

Je suis Polonaise, oui-da.
Je me nomme Lodoïska ;

— c'est ainsi que la *Varsoviennne* et les polkas polonaises feront tourner toutes les têtes de plusieurs générations

L'image avait eu les petits Chinois ; elle eut, de même, les pauvres petits abandonnés polonais ; elle avait eu les fourreurs russes, elle inventa les bottiers polonais ; elle avait usé du grec sous toutes les formes, elle versa dans le polonais à outrance.

Blagues du moment ; scies d'atelier, plus ou moins spirituelles, dira-t-on. Soit ! Mais sous ces formes, quelquefois bizarres, ce qui prédominait quand même c'était la question polonaise, une question que Napoléon III eût bien voulu pouvoir solutionner, et qu'il appartient aujourd'hui aux alliés de résoudre conformément aux promesses solennelles de la Russie. Et ainsi se trouvera justifiée cette affirmation portée par l'image de Darjou, ici reproduite — image relative aux événements de 1863 — (époque du fameux mouvement des *faucheurs polonais*) : « Vous avez beau essayer de supprimer la patrie des Polonais ; ils finiront par en retrouver une ! » — Et l'on peut ajouter sans irrispect : « il y a longtemps que la caricature française eût voulu pouvoir la leur donner », la caricature qui faisait dire à notre trouper tendant la main au légionnaire polonais : « Tope là ; nous sommes frères ! »

J. GRAND CARTERET.



JEANNE D'ARC
(fragment)

(D'après le tableau de Jean Matejko.)

LA PRUSSE ET LA QUESTION POLONAISE

en 1863



L n'est sans doute pas un Polonais en Pologne, ni un politique avisé dans le monde, pour avoir pris au sérieux la prétention récente du gouvernement prussien qui, à la suite d'un accord péniblement imposé au gouvernement austro-hongrois, parle de constituer — en pleine guerre, sans attendre les négociations de paix — la Pologne russe, qu'il a pu occuper pendant la campagne de 1915, en un État autonome, où ne seraient pas comprises les provinces polonaises jadis attribuées aux cours de Vienne et de Berlin, État dont le souverain, prince allemand, vassal du Kaiser, n'aurait pour tâche que de lui fournir des contingents chargés de renforcer les armées austro-allemandes, visiblement épuisées. L'impudence d'un pareil dessein est d'autant plus cynique que la malheureuse Pologne n'a pas seulement à reprocher à la Prusse la part qu'elle a prise depuis le XVIII^e siècle à ses divers démembrements, mais que, lors de la dernière tentative sérieuse qu'elle a faite pour reconquérir son indépendance en secouant le joug de la Russie, c'est cette puissance même qui, par ses menées diplomatiques, a le plus contribué à la faire échouer.

Il suffit pour s'en convaincre de rappeler sommairement les événements dont l'Europe septentrionale fut le théâtre à cette époque, c'est-à-dire en 1863.

La Pologne russe avait vu disparaître, en 1831, par la volonté du tsar Nicolas, la constitution que le Congrès de Vienne lui avait fait espérer et que le tsar Alexandre I^{er} lui avait donnée. Depuis cette époque, elle subissait un régime discrétionnaire et brutal dont les excès lui parurent intolérables, surtout au lendemain de la guerre d'Italie (de 1859). Quand elle vit de toutes parts en Europe les nationalités se réveiller, s'agiter, se reconstituer et ses dominateurs eux-mêmes bénéficier de la révolution nouvelle, grâce à l'émancipation des serfs (éditée par Alexandre II le 5 mars 1861), elle perdit patience et se prépara virilement à un dernier effort pour recouvrer ses droits méconnus. Les violentes exécutions par lesquelles le gouvernement moscovite répondit en 1861 et 1862 à ses humbles prières, et finalement une vraie proscription organisée par lui sous le nom d'enrôlement militaire, amenèrent le 15 janvier 1863 l'explosion d'un patriotisme trop longtemps comprimé. En quelques jours, l'insurrection se répandit dans toutes les provinces du royaume et prit, surtout dans le Sud, un caractère tout à fait alarmant pour l'autorité russe.

En présence d'un événement aussi grave, quelle allait être l'attitude des principales puissances européennes ?

Le gouvernement anglais, depuis plusieurs années, ne perdait aucune occasion d'exprimer avec éclat sa sympathie pour la cause polonaise. Aussi ne manqua-t-il pas de se déclarer très haut pour elle, ce qui, de sa part, était fort habile, car il espérait bien entraîner par l'exemple le gouvernement français à des manifestations semblables qui, fatalement, altéreraient sa bonne intelligence avec la Russie. Le Cabinet de Londres ne voulait point, du reste, que la Pologne recouvrât son indépendance ; car, dans ce cas, elle eût formé un État dont l'alliance, pour longtemps assurée à Napoléon III, aurait permis à ce dernier de tenir en respect les trois puissances du Nord. Il lui convenait, au contraire, fort bien que celles-ci, unies au moins par la solidarité qu'avait établie entre elles le partage de ce malheureux pays, pussent toujours facilement former contre la France une inébranlable coalition. Il ménageait en même temps la Prusse pour pouvoir la détourner au besoin de ses vues hostiles contre le Danemark. Aussi se bornait-il à invoquer en faveur de la Pologne les traités de 1815, sachant bien que Napoléon III en avait horreur, et ne dissimulait guère que lui-même n'était nullement disposé à prendre les armes pour les venger.

Le gouvernement autrichien, bien qu'il eût, en 1846, confisqué sans pitié Cracovie, favorisait presque ouvertement l'insurrection polonaise qui, sous les yeux de ses agents, s'alimentait et devait longtemps encore s'alimenter en Galicie. Quel était au fond son dessein ? On a dit qu'il eût vu sans peine la Pologne se reconstituer et

former une forte barrière entre l'Autriche et la Russie, dont le voisinage, depuis 1815, l'alarmait fort. Mais, d'autre part, les diplomates de Vienne, élevés à l'école de Metternich, ne voulaient pour rien au monde se brouiller ouvertement et sans retour avec la cour de Saint-Pétersbourg qui représentait toujours à leurs yeux la Sainte-Alliance, la contre-révolution. Puis, s'ils soutenaient en Pologne le principe des nationalités, comment l'empêcheraient-ils de triompher en Hongrie, pays vaincu en 1849, qui réclamait encore si hautement ses droits ? Et la Vénétie ? Resterait-elle froide et immobile ? N'appellerait-elle pas Victor-Emmanuel et Garibaldi ? Ces considérations conduisirent la cour de Vienne à adopter une politique bâtarde, équivoque dont elle avait déjà bien des fois fait l'essai pour son malheur, et qui, pas plus que précédemment, ne devait lui réussir. Toutes les fois qu'il lui fut, par la suite, proposé de reconstituer la Pologne, elle devait exiger comme condition *sine qua non* pour cette œuvre le concours de l'Angleterre, sachant à merveille que cette puissance le refuserait. En somme, elle se proposerait surtout : 1^o de rendre sensible à la Russie la rancune de l'Autriche, qui lui battait froid depuis la guerre de Crimée, et de lui faire désirer le retour de son amitié ; 2^o de faire espérer à Napoléon III une alliance contre le tsar pour le relèvement de la Pologne, par suite, de l'amener à se compromettre vis-à-vis d'Alexandre II et à perdre à jamais ses bonnes grâces.

La Cour des Tuileries était dans le plus cruel embarras. Elle devenait depuis longtemps le piège où voulaient l'entraîner l'Angleterre et l'Autriche. Aussi s'était-elle soigneusement abstenue, en 1861 et 1862, d'encourager les patriotes polonais par des manifestations publiques ou officielles de sa sympathie. Elle eût voulu pouvoir ne pas changer d'attitude en 1863. De là le langage très réservé que le ministre d'État Billault tenait au Corps législatif, le 5 février, au sujet de l'insurrection. Mais il avait beau dire. La France tout entière se levait d'un élan fraternel en faveur de la Pologne. L'opposition démocratique plaidait la cause de ce malheureux pays au nom de la liberté. L'opposition cléricale se faisait un devoir et en même temps un malin plaisir de la soutenir au nom de la religion catholique. Les journaux de toute nuance la défendaient. Les enrôlements, les souscriptions se multipliaient. *Vive la Pologne !* était le cri général. L'entraînement était tel que Napoléon III, toujours soucieux de sa popularité, ne pouvait entièrement s'y soustraire et devait être entraîné à faire, ou du moins à avoir l'air de faire quelque chose.

La Prusse, elle, avait su, dès le début de l'affaire, prendre position bien plus nettement que l'Autriche et que l'Angleterre. Elle avait dès cette époque à sa tête le politique le plus clairvoyant et le plus résolu de toute l'Europe, c'est-à-dire M. de Bismarck, que le roi Guillaume I^{er} avait appelé le 24 septembre 1862 à la présidence du Conseil des ministres. Comment cet homme d'état fut amené à se prononcer avec éclat contre la Pologne pour la Russie, c'est ce que ne feraient pas suffisamment comprendre ses instincts réactionnaires, non plus que sa vieille sympathie pour la cour de Saint-Pétersbourg.

Enchaîner l'Allemagne à la Prusse était dès ce moment le but suprême de M. de Bismarck. Pour en arriver là, il était résolu à exploiter tous les différends auxquels pouvait s'intéresser le monde germanique, à les envenimer au besoin, pour en faire sortir, à l'heure opportune, un *casus belli*. L'éternelle, l'insoluble question des duchés danois lui fournit, dès le début de son ministère, la matière d'une de ces bonnes querelles d'Allemand qu'il avait jadis raillées si fort et dont il devait tirer pendant plus d'un quart de siècle un merveilleux parti.

Cette question était déjà devenue assez grave pour faire prévoir la guerre prochaine dont il entendait que la Prusse recueillit tout le bénéfice ; mais il tenait à s'assurer préalablement l'appui ou la neutralité bienveillante des grandes puissances qui pouvaient se croire intéressées à protéger l'intégrité du Danemark.

L'hostilité de l'Angleterre était à craindre. Non que ce gouvernement fût disposé à faire la guerre, et surtout à la faire seul, en faveur du Danemark. Mais il ne lui convenait pas de voir se former, entre la mer Baltique et la mer du Nord, une puissance maritime autrement redoutable que cette petite monarchie. Pour neutraliser cette opposition, M. de Bismarck eût pu recourir à la France. Mais il se disait que l'alliance française coûterait probablement à l'Allemagne les provinces rhénanes et que, dût-elle ne rien coûter, le patriotisme germanique ne lui pardonnerait pas d'avoir mis ouvertement sa main

dans celle d'un Napoléon. Il fallait donc, à son avis, soigneusement ménager la cour des Tuileries en vue de l'avenir, mais ne pas lui demander pour le moment d'assistance et se borner à manœuvrer de manière à ce qu'elle n'empêchât pas la Prusse d'exécuter ses desseins à l'égard des duchés.

Quant à l'Autriche, le parti de la *Croix*, qui avait poussé M. de Bismarck au ministère, souhaitait vivement qu'il n'entreprît, qu'il n'exécutât rien que de concert avec cette puissance. Le chef du cabinet prussien jugeait utile de ne pas contrarier ses amis. Il ne doutait pas, du reste, que l'appui de la cour de Vienne, dans une guerre contre le Danemark, ne lui fût assuré. François-Joseph, pas plus que Guillaume, ne pouvait s'exposer au reproche d'avoir trahi *l'honneur et les intérêts germaniques*. Mais il était clair qu'en pareille occurrence l'Autriche s'associerait à la Prusse moins pour la seconder que pour la contenir et l'empêcher de s'approprier en entier, comme elle le désirait, les dépouilles du vaincu.

Celle des grandes puissances dont M. de Bismarck jugeait indispensable de s'assurer la connivence et grâce à laquelle il se jugeait d'avance assuré du succès, c'était la Russie. Les conservateurs du parti de la *Croix* lui recommandaient de ne rien négliger pour resserrer les liens établis entre cette puissance et la Prusse. Ils prêchaient un converti. M. de Bismarck n'ignorait pas que nulle attaque n'était possible contre le Danemark sans l'assentiment du tsar. Il était convaincu que, grâce à cet assentiment, ni l'opposition de l'Angleterre, ni aucune autre n'était à redouter. Le cabinet de Saint-Pétersbourg avait, il est vrai, toujours soutenu celui de Copenhague dans sa lutte contre l'Allemagne. Mais il était à cette heure dans un embarras tel qu'il n'était pas difficile à la Prusse d'obtenir de lui un acte de complaisance. La question capitale pour lui c'était de réprimer au plus tôt l'insurrection polonaise. L'aider dans cette tâche, et l'aider sans retard, résolument, à la face de l'Europe, c'était s'assurer une réciprocité de bons offices qui rendrait certainement facile à M. de Bismarck l'exécution de son ténébreux dessein.

Voilà pourquoi ce ministre qui, du reste, avait toujours détourné le tsar de faire aux Polonais la moindre concession, détermina, dès la fin de janvier 1863, le roi Guillaume à lui envoyer un de ses aides de camp, le général Gustave d'Alvensleben, chargé de lui offrir le concours de la Prusse (qui se disait menacée comme la Russie dans ses propres possessions polonaises) pour réduire à l'obéissance cet infortuné peuple. Il mit même tant de zèle dans ses offres que le gouvernement russe ne put se défendre de quelque défiance (vu notamment l'insinuation bismarckienne que le gouvernement prussien pourrait être chargé, au besoin, d'occuper la ligne de la Vistule) et recula, pour le moment, devant une alliance formelle qui lui eût peut-être coûté trop cher. Mais, en somme, la Prusse acquit des titres sérieux à la bienveillance et à la gratitude d'Alexandre II par la convention du 8 février, en vertu de laquelle elle s'engageait non seulement à ne fournir aux insurgés aucune assistance, ni directe ni indirecte, mais aussi à coopérer au besoin, d'une manière active, à la répression du mouvement, en deçà comme en delà de ses frontières, et permettait aux troupes russes de pénétrer, si cela leur était nécessaire, sur son propre territoire.

Cet arrangement fut sévèrement jugé par l'Europe, qui, presque tout entière, s'intéressait à la cause polonaise, ou en avait l'air. Le gouvernement français, qui n'osait encore rompre en visière à la Russie et ne pouvait non plus se dispenser de témoigner quelque sympathie au peuple insurgé, crut trouver dans un pareil incident le moyen de tout concilier en entreprenant contre la Prusse une campagne diplomatique dans laquelle il s'efforça d'entraîner l'Angleterre et l'Autriche. Il y avait lieu, disait-il, de reprocher officiellement à la Prusse d'avoir par son intervention transformé en une question européenne cette affaire de Pologne qui, jusqu'au 8 février, intéressait seulement l'empire de Russie. Les cabinets de Paris, de Londres et de Vienne adressèrent au sujet de la convention des représentations assez vives à celui de Berlin. Mais le premier ne put obtenir des deux autres une entente formelle en vue d'une action commune et surtout de mesures d'exécution éventuelles. L'Angleterre et l'Autriche craignirent que la Prusse, se sentant menacée, ne se jetât sans réserve dans l'alliance russe; elles eurent peur de se trouver elles-mêmes à la merci de l'alliance française et d'avoir à la payer par l'abandon de la Belgique ou des provinces rhénanes. Aussi se déclarèrent-elles bientôt satisfaites des explications équivoques de M. de Bismarck. Elles feignirent de considérer la convention du 8 février comme réduite à l'état de lettre morte, alors que le ministre prussien, concentrant jusqu'à trois corps d'armée en Posnanie, l'exécutait dans toute sa rigueur, et, plus que jamais, elles s'efforcèrent d'entraîner l'empereur des Français, qui n'avait pu leur donner le change, à une agression diplomatique contre le tsar.

Nous n'avons pas à exposer ici les manœuvres diplomatiques auxquelles se livrèrent ces deux puissances à l'égard de Napoléon III qui, après avoir fait mine d'ébaucher une alliance avec l'Autriche

contre la Russie et la Prusse (ce que le tsar ne devait jamais lui pardonner), crut devoir se borner, en avril, à l'envoi d'une note au cabinet de Saint-Pétersbourg sur la Pologne (avril 1863), exemple qui fut suivi par les cabinets de Londres et de Vienne. Le gouvernement russe, qui croyait sage de gagner du temps, ayant invité les trois puissances à lui faire connaître les bases de l'arrangement par lequel elles désiraient mettre un terme aux troubles de Pologne (26 avril), elles travaillèrent six semaines à élaborer ce projet et finirent par se mettre d'accord, le 17 juin, sur les six points suivants : 1° Amnistie complète et générale aux Polonais ; 2° Représentation nationale avec des pouvoirs semblables à ceux qu'avait déterminés la Charte du 27 novembre 1815 ; 3° Nomination de Polonais aux fonctions publiques ; 4° Liberté de conscience pleine et entière et suppression des restrictions apportées à l'exercice du culte catholique ; 5° Exercice exclusif de la langue polonaise comme langue officielle de l'administration, de la justice et de l'enseignement ; 6° Etablissement d'un système de recrutement légal et régulier. Mais cet accord de principes ne suffisait pas à la Cour des Tuileries, qui, voulant qu'il y eût *quelque chose derrière*, demanda peu après aux deux autres de s'engager avec elle à poursuivre le règlement des affaires polonaises par voie diplomatique *ou autrement s'il était nécessaire*. La guerre semblait donc pouvoir résulter des nouvelles notes que les trois cours adressèrent à Saint-Pétersbourg à cette époque et par lesquelles elles insinuaient déjà l'idée d'une sorte de trêve par laquelle le tsar était invité à suspendre les hostilités en Pologne.

Pourquoi cette guerre n'éclata-t-elle pas ? Parce que l'Autriche et l'Angleterre refusèrent de s'aventurer *jusqu'au bout* avec la France. Et pourquoi refusèrent-elles ? Parce que, juste dans le même temps, le roi de Prusse venait de faire connaître au tsar que dans ce cas son concours armé lui était absolument assuré. L'historien le mieux renseigné du second Empire, Pierre de la Gorce, rapporte en effet qu'à cette époque le roi Guillaume I^{er}, qu'Alexandre II, son neveu, avait prié de s'entremettre auprès de l'Autriche en vue d'un accord entre cette puissance et la Russie, et qui n'avait pas réussi (ce dont il n'était guère contrarié), écrivait à ce souverain, le 11 juin, pour l'informer de son insuccès, mais ne croyait pas devoir se borner à cette information. Il assurait le tsar « de sa chaude amitié ». Il attribuait toute la responsabilité des complications présentes à Napoléon III qui, disait-il, menaçait la paix comme jadis l'avait fait son oncle. Il voulait bien pourtant ne pas croire à l'imminence de la guerre; que si, d'aventure, elle éclatait, il promettait à Alexandre son concours, à charge d'assistance réciproque si la France attaquait les Provinces Rhénanes. Quant au refus de l'Autriche, Guillaume en parlait avec un regret médiocre, en homme qui jugeait l'union à deux suffisante. Il ne dissimulait point, d'ailleurs, que l'alliance russe était impopulaire à Berlin; et, par là, il faisait valoir très habilement le prix de son amitié. Quelle récompense ne méritaient pas ses bons offices puisque, pour servir la Russie, il résistait non seulement aux puissances occidentales, mais au vœu de son peuple lui-même !

Aussi, quand le chancelier de Russie, Gortchakoff, eut répondu dédaigneusement aux dernières communications des cabinets de Vienne, de Londres et de Paris (13 juillet) en demandant : 1° que les Polonais fissent leur soumission préalablement à toute négociation ; 2° que les négociations relatives à leur pays eussent lieu dans une conférence formée simplement des trois puissances copartageantes de ce malheureux Etat et non dans une sorte de congrès de Vienne renouvelé, comme l'auraient voulu ces cabinets, le gouvernement français s'efforça vainement d'entraîner l'Angleterre et l'Autriche à riposter avec quelque énergie. Finalement les trois cours de Paris, de Vienne et de Londres se bornèrent à adresser à Saint-Pétersbourg, dans les premiers jours d'août, des communications distinctes qui, quoique assez vives de ton, dissimulaient mal leur volonté d'éviter la guerre. Cette fois Gortchakoff, ne croyant plus devoir garder aucun ménagement, répondit à leurs dernières notes par le mémorandum du 7 septembre, qui disait le débat définitivement clos en ce qui concernait la malheureuse Pologne. Le chancelier déclarait dans cette pièce que les sympathies témoignées par l'Europe à l'insurrection en expliquaient seules la durée; que les révoltés devaient d'abord se soumettre sans conditions et que, si le tsar ne leur défendait pas d'espérer quelques concessions, il les ferait du moins spontanément, sans nulle pression de l'étranger. Et, peu après, l'Angleterre continuant à parler des droits de la Pologne, la Prusse la menaça ouvertement de s'en prendre à ceux du roi de Danemark sur les duchés. Ce que voyant, le Foreign-Office n'hésita plus à faire amende honorable et, le 20 octobre, se déclara satisfait « des dispositions bienveillantes de la Russie envers la Pologne et envers les puissances ».

Napoléon III, désappointé par cette défection, ne craignit pas, peu après, de prononcer, à l'ouverture des Chambres françaises (5 novembre), un discours retentissant, par lequel, prêchant une fois de plus la politique des *nationalités*, qui lui était si chère, il déclara

rait que *les traités de 1815 avaient cessé d'exister* et proposait la réunion d'un nouveau Congrès qui aurait à refaire la carte de l'Europe. Mais, par suite du refus que firent les puissances, et surtout l'Angleterre, d'entrer dans ses vues, le programme aventureux de ce souverain ne devait aboutir qu'à un pitoyable avortement. Non seulement l'Europe ne fut pas reconstituée tout entière, comme il l'eût voulu, mais la Pologne, si imprudemment encouragée dans ses espérances, était condamnée une fois de plus, et cette fois, semblait-il, sans appel. Car elle ne s'était soutenue jusque-là que par la demi-complaisance de l'Autriche, et cette puissance, alarmée par le programme du 5 novembre, ne pouvait tarder à se laisser gagner ou intimider par la Russie et par la Prusse.

Quand l'Autriche et la Prusse, à la suite de complications qu'il serait trop long de retracer ici, eurent, au commencement de 1864, commencé l'attaque du Danemark, l'Angleterre, qui voulait à tout prix rester en paix, refusa de s'associer à la France par une intervention qui aurait pu l'entraîner à la guerre. Restait la Russie, dont le souverain semblait parfois se reprocher de trahir le roi de Danemark, son parent et son allié. Mais alors, comme en 1863, la question polonaise primait toutes les autres à ses yeux. L'insurrection était sans doute en décroissance dans les provinces de la Vistule, mais elle n'était pas encore entièrement comprimée. Si, comme on le craignait à Saint-Petersbourg, la politique des nationalités, récemment encouragée par Napoléon III, faisait explosion dans toute l'Europe au printemps de 1864, elle pouvait prendre une vigueur nouvelle et devenir redoutable. Il était donc urgent qu'elle fût étouffée. Mais ce résultat ne pouvait être obtenu sans le concours loyal de l'Autriche. L'insurrection s'alimentait encore en Galicie et ne s'alimentait que là. Alexandre II fit donc comprendre au roi Guillaume de Prusse que s'il pouvait à bref délai obtenir de François-Joseph des mesures de surveillance propres à accélérer la soumission de la Pologne, lui-même fermerait les yeux sur la guerre des duchés et sur ses conséquences. Aussi M. de Bismarck se hâta-t-il d'envoyer à Vienne un diplomate très persuasif, M. de Manteuffel. Ce personnage représenta aux ministres autrichiens, toujours en alarme depuis le discours du 5 novembre, qu'il se pouvait fort bien qu'au printemps Napoléon III favorisât une attaque de la Vénétie par l'Italie. Or, la Prusse voulait bien, disait-il, garantir à François-Joseph, par une convention en bonne forme, ses possessions non allemandes, mais il fallait que préalablement il se prêtât aux désirs du tsar. Le marché fut conclu. Dès le 29 février 1864, fut édictée la mise en état de siège

de la Galicie. C'était un arrêt de mort pour l'insurrection polonaise, qui allait être anéantie en quelques semaines.

C'est ainsi que par le fait des menées ténébreuses de la Prusse, le soulèvement national de 1863, sur lequel la Pologne avait fondé tant d'espérances, n'aboutit l'année suivante qu'à un pitoyable avortement. Soumis à d'épouvantables représailles, cet infortuné peuple non seulement ne recouvra aucun de ses droits, mais dut subir, plus que jamais, la dure loi du vainqueur, qui s'attacha dès lors, plus systématiquement encore que par le passé, à le dénationaliser et fit peser sur lui une surveillance répressive de tous les instants. Rivalisant d'âpreté persécutrice avec la Russie, le gouvernement de Berlin s'ingénia de mille façons, pendant le demi-siècle qui suivit, à maltraiter ses sujets polonais, de façon à les faire renoncer, s'il se pouvait, à leur drapeau, à leur religion et à leur langue. On n'a pas oublié l'expropriation systématique des propriétaires nationaux, entreprise en Posnanie par Bismarck il y a trente ans, et poursuivie depuis avec tant de ténacité par ses successeurs, ni l'enseignement de la langue allemande imposé aux enfants polonais dans les écoles primaires. Et maintenant les politiques prussiens ont l'audace de parler de liberté aux petits-fils de ceux qu'ils ont trahis et dont ils n'ont jamais su que forger les fers. Ils entendent bien, du reste, que cette liberté ne profite pas à ceux des Polonais qui vivent sous leur joug, non plus qu'à ceux qui subissent celui de l'Autriche. C'est seulement aux Polonais de l'empire russe qu'ils offrent, quoi? Simplement un souverain bavarois, valet des puissances centrales, qui n'aura d'autre mission que d'extorquer à la Pologne des impôts et d'exiger d'elle des soldats, chargés de verser leur sang pour l'assouvissement des ambitions prussienne et austro-hongroise. Mais cette infâme comédie ne sera pas jouée jusqu'au bout. S'il faut donner leur or, s'il faut verser leur sang, les descendants de Kosciuszko, de Dombrowski, de Langiewicz, ne le feront que pour la grande patrie qu'ils ont servie et qui n'est pas morte; pour cette nationalité vaillante qui fut celle de leurs aïeux et qui, intransigeante dans ses revendications, saura se reconstituer dans la plénitude de ses droits. Que cette chère Pologne dont les martyrs, proscrits, vinrent se réchauffer autrefois à nos foyers et, de leur voix mouillée de larmes, nous apprirent à prononcer son nom, reparaisse triomphante sous son drapeau vengé, sans avoir à sacrifier une parcelle de sa liberté, une parcelle de son territoire; qu'elle renaisse et revive tout entière.

Maxima Polonia resurgat!

ANTONIN DEBIDOUR,
Professeur à la Sorbonne.

L'HORLOGE DU PALAIS DE JUSTICE

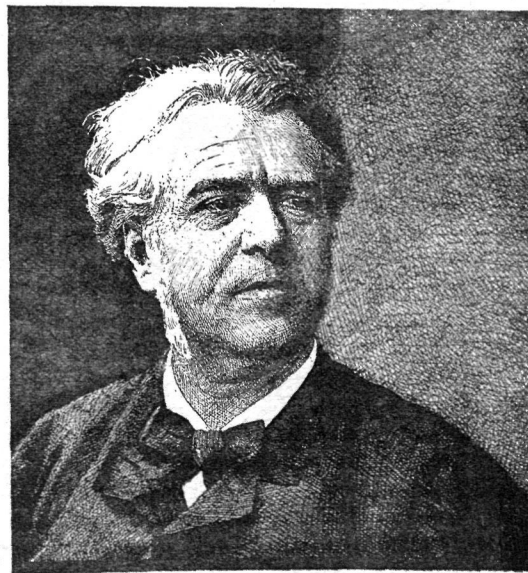
L'horloge du Palais de Justice, que représente notre couverture, est la plus ancienne de Paris, la plus belle de toute la France. Philippe le Bel ayant fait construire la Tour du Palais, elle fut décorée, dès 1374, d'une horloge. Changée et remaniée plusieurs fois au courant du XIV^e et du XV^e siècles, « c'est avec Henri III que l'horloge va prendre son aspect définitif. Le travail est confié à un artiste célèbre, Germain Pilon. Le cadran est historié et colorié; de chaque côté se dressent deux grandes figures allégoriques: la Justice, au nord, portant son glaive et ses balances; la Loi, au sud, avec ses tables et son sceptre. Deux anges supportent un médaillon surmonté d'une couronne royale » (1). Dans ce médaillon, entouré d'un collier de l'ordre du Saint-Esprit, se trouvent les armes de France et de Pologne. Deux inscriptions latines, dues à l'érudite Passerat, une au-dessus, l'autre au-dessous du cadran, complètent l'ensemble. La confection de l'horloge fut terminée en 1585.

Le cadran de l'horloge reposait, jusqu'en 1793, sur un fond d'azur fleurdelysé; il fut détruit à cette époque et recouvert de badigeon. L'horloge comportait en outre une cloche célèbre, la Cloche d'argent, qui ne carillonnait que dans les circonstances solennelles, telles par exemple l'élection du duc d'Anjou au trône de Pologne (1573), la naissance du Dauphin (1601), la naissance du duc d'Orléans (1607), etc. On la brisa en 1792 sous prétexte qu'elle avait donné le signal de la Saint-Barthélemy.

Ce n'est qu'en 1843 que la réparation de l'horloge fut décidée et fut confiée aux architectes: Duc, Dommey et Albert Lenoir. Elle fut achevée en 1852. On retrouva plusieurs fragments de sculptures qui servirent de modèles pour les ornements et les figures à reconstituer. Bientôt après, l'auvent qui protège le cadran fut recouvert de feuilles de cuivre, estampées en forme d'écaïlle.

Enfin, la dernière restauration de l'horloge a été effectuée en 1909 sous la direction de M. Tournaire, architecte du Palais de Justice, aidé par le décorateur Rudnicki, Polonais d'origine.

Cette horloge est un des plus anciens monuments franco-polonais de Paris, et il nous a semblé tout indiqué de la mettre à la tête de notre publication.



CHARLES FLOQUET

« Vive la Pologne, Messieurs! »

(1) GABRIEL HENRIOT: L'Horloge du Palais de Justice, dans *Le Vieux Paris*, 3^e série, Paris, Eggiman, 1913. — C'est dans cette étude que nous puisons tous les renseignements.



UR la tour de la Justice, l'amitié des deux peuples a gravé son emblème.

Le Temps en est l'expression, les Siècles en sont la mesure.

France et Pologne!

A l'aurore de la civilisation, au moment où s'épanouissaient leurs forces juvéniles, elles nouaient leurs premiers liens.

Quittant l'hermine du manteau royal, elles ont descendu les marches du trône pour aller au peuple en y forgeant une nouvelle alliance au nom des droits de l'Homme.

France et Pologne!

Sources sœurs d'élans généreux dont les ondes rougies par la fraternité du sang courent à travers des champs de gloire et de revers.

France et Pologne!

Sur ces deux terres séparées par l'espace retentit le même chant d'épopée.

France et Pologne!

Terre des Gaules où le droit moral dicte les lois.

Terre des Sarmates où l'esprit est plus fort que le joug du vainqueur.

Aussi longtemps que vivra leur amitié, leur fraternité consacrée par les siècles, aussi longtemps brilleront deux foyers de la même civilisation, du même idéal, des mêmes aspirations humaines.

Sur la tour de la Justice des deux Nations, l'horloge sonnera tantôt le neuvième siècle de leur union.

Nous avons confiance et espoir que sa voix ne se perdra pas dans la tourmente, qu'elle s'élèvera au-dessus des pensées étroites et des calculs mesquins.

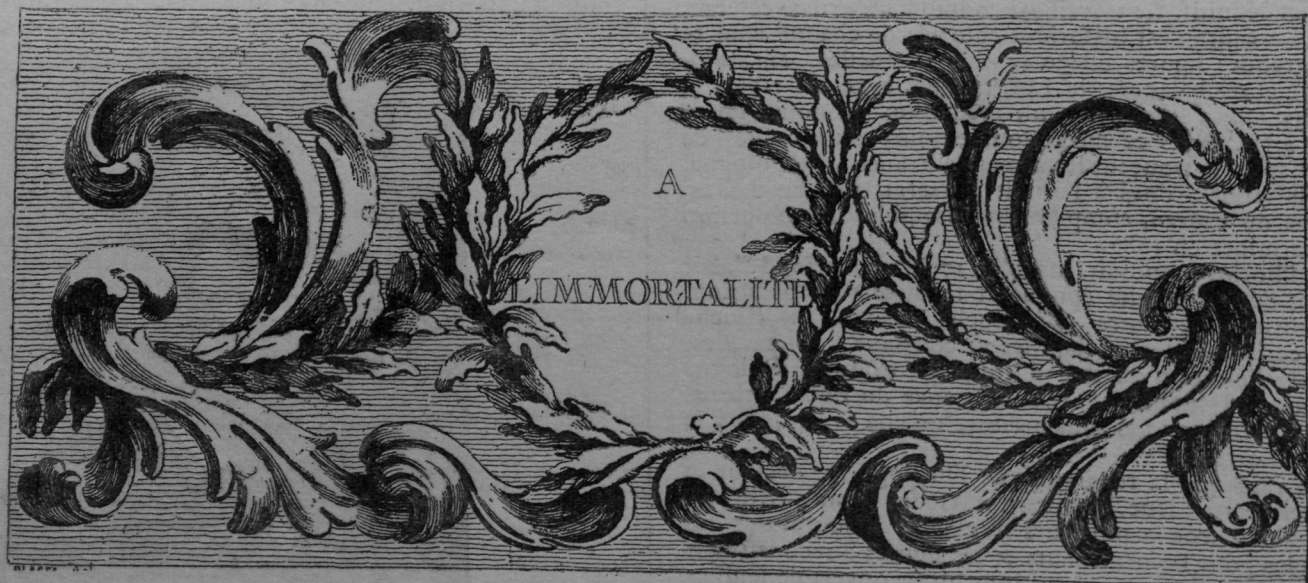
Pologne et France!

Vos deux causes n'en sont qu'une.

Ce que la France fait pour la Pologne, elle le fait pour elle-même.

Ce que la Pologne souhaite à la France, elle le souhaite à elle-même.

VENCESLAS GĄSIOROWSKI.



BANQUE DE COMMERCE DE SIBÉRIE

Fondée en 1872, au capital social de 20.000.000 roubles (80.000 actions à 250 roubles), la Banque de Commerce de Sibérie possède 15.000.000 roubles de réserve. Son siège social est à Petrograd

SUCCURSALES

Elle a des succursales à Akmolinsk, Akkerman, Andijan, Arkhangel, Barnaoul, Biisk, Birsik, Blagovestchensk, Boukhara, Chadrinsk, Ekaterinbourg, foire d'Irbit (du 7 février au 9 mars nouveau style), foire de Nijni-Novgorod (du 7 août au 13 septembre nouveau style), Irkoutsk, Kainsk (gouvernement de Tomsk), Kamen (gouvernement de Tom-k), Khabarovsk, Kokand, Koungour, Kourgan, Koustanai, Krasnoïarsk, Minoussinsk, Moscou, Nikolsk-Oussouriisk, Novo-Nikolaïevsk, Odessa, Omsk, Orsk, Oufa, Perm, Petropavlovsk (distr. d'Akmolinsk), Proskourov, Rybinsk, Samarkand, Sarapoul, Sémpalatinsk, Srétensk, Sterlitamak, Tioumen, Tobolsk, Tomsk, Tchita, Troitzkosavsk, Troitzk (gouvernement d'Orenbourg), Werkhnéoudinsk, Werkhnéouralsk, Werny, Wiatka, Windau, Wladivostok.

AGENCES

Agences à : Kansk (gouvernement d'Enisseïsk), Kotelnitsh (gouvernement de Wiatka), Kotlas (gouvernement de Wologda), Nikolaïevsk-sur-Amour, Zéa-Port.

AGENCE A PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE BANQUE ET DE CRÉDIT
8, boulevard Malesherbes — PARIS

Soins de Beauté, Hygiène de la Peau
Massage
Produits spéciaux "WALD'YS"

Institut Wald'ys

121, rue Saint-Lazare, 121 — PARIS
Tél. Gutenberg 77-45

ÉCOLE DE MASSAGE

Professeur ARONOVITCH *
Médaille d'Or : Exposition internationale 1913

PORTE-PLUME A RÉSERVOIR

"L'AIGLE BLANC"

Le Stylo de tous les Patriotes Polonais

SE FAIT EN 4 MODÈLES :

5 fr. 50 — 8 fr. 50 — 12 fr. 50 et 17 fr. 50

CATALOGUE SUR DEMANDE

STYLO-HOUSE, 206, rue de Rivoli, PARIS

Même Maison : 36, boulevard des Italiens

Société Française de Banque et de Crédit

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 7.500.000 FRANCS
8, BOULEVARD MALESHERBES — PARIS

OPÉRATIONS DE LA BANQUE :

Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse sur toutes les places, Avances sur Titres, Chèques et Traités, Envoi de fonds en Province et à l'Étranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires, Paiement de coupons.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Téléph. : LOUVRE 23-75 — CENTRAL 45-21

S. BESTER

PELLETIER-FOURREUR

4, rue Richer, 4 ←

→ PARIS

• • •

GRAND CHOIX

PRIX MODÉRÉS



MANUFACTURE
DE
PÂTES ALIMENTAIRES

VV. OO.

Nos pâtes aux œufs
sont fabriquées avec
de la semoule de Russie
et des œufs frais.



A. DRAMINSKI.

LIMOGES

FOURRURES PELLETERIES

E. REIFEN

19, rue Auber, 19 — PARIS

Pour AVOIR de BELLES et BONNES DENTS
SERVEZ-VOUS TOUS LES JOURS DU

SAVON DENTIFRICE VICIER

Le Meilleur Antiseptique, 31, Pharmacie, 12, B^e Bonne-Nouvelle, Paris.

Aux convalescents
Aux anémiés
Aux soldats fatigués qui reviennent du front

DONNEZ

L'ÉLIXIR SAINT-VINCENT de PAUL

Aussi agréable qu'une liqueur

PLUS ACTIF QU'UN MÉDICAMENT

Un verre à liqueur avant ou après
chaque repas

Le FLACON 5 francs

Pharmacie PELOILLE

2, faubourg Saint-Denis, 2
PARIS



B. TRELLER

13, rue de la Tour-des-Dames
PARIS-9^e

TAILLEUR POUR DAMES ET FOURREUR

MAISON LÉOPOLD

ROBERT, SUCCESSEUR

14, rue de Castiglione (près la rue Saint-Honoré)
PARIS

Salons de Coiffures pour Dames & Messieurs
SPÉCIALITÉ D'ONDULATIONS - SHAMPOOING
Teinture de Cheveux ↔ Postiches d'Art
MANUCURE - MASSAGE

Grand choix d'Écaillés et d'Ivoires PRIX MODÉRÉS

BANQUE DE L'UNION

(Moscou)

CAPITAL : 40.000.000 Roubles entièrement versés — RÉSERVES : Plus de 9.000.000 Roubles
Siège Central à Moscou

SUCCURSALE DE PARIS : 1 & 3, RUE TAITBOUT

Téléphones : LOUVRE 39-67. — CENTRAL 32-13

SUCCURSALES ET AGENCES :

Moscou : Arbat ; Moscou : rue Nikolskaïa ; Moscou : Verknye Riady ; Arkangel, Akhtyrka, Bakou, Balta, Batoum, Berlin (fermée par suite de la guerre), Bobrouisk, Bolkhov, Boukhara, Brest-Litovsk, Briansk, Bielgorod, Bielopolie, Dantzic (fermée par suite de la guerre), Dvinsk, Eupatoria, Gagry, Gaisyne, Galitch, Gîtomir, Gloukhov, Golta, Homel, Iekaterinoslaw, Ielissabetgrad, Igevsky-Zavode, Isume, Ivanovo-Vosnegensk, Kalouga, Kamenez-Podolsk, Kharkov, Kherson, Kichinew, Kiew, Kiew-Podol, Kinechma, Kirsanov, Koenisberg (fermée par suite de la guerre), Kokand, Konotope, Kostroma, Koursk, Kowno, Kremenchoug, Lebedine, Libau, Lipetz, Livny, Losovaya, Mohilew-sur-Dniéper, Mohilew-Podolsk, Morchansk, Nikolaïew, Novo-Oukraïnka, Novozybkov, Odessa, Orcha, Orel, Pavlograd, Pensa, Petrograd, Polotzk, Poltava, Prilouky, Proskourov, Reval, Riazan, Rylsk, Samara, Samarkand, Saransk, Sarapoul, Sébastopol, Skopine, Smolensk, Soltzy, Soukhinitchy, Sonmy, Spas-Klépiki, Staraïa-Roussa, Starodoub, Starokonstantinov, Sytchevka, Tambov, Tcheliabinsk, Tcherkassy, Tchernigov, Toula, Viazma, Vilna, Vitebsk, Vladimir, Vologda, Voronege, Yaroslav, Yefremov, Yeletz, Zolotonocha.

Henri HUT

66, rue de Provence, 66 — PARIS

FOURRURES & PELLETERIES
EN TOUS GENRES

Hautes nouveautés

pour Corbeilles de mariages

Prix modérés

La Société Française d'Alimentation Hygiénique

7, rue Broca, Paris

informe la Colonie Polonaise à Paris que l'excellent

PAIN COMPLET LUTÈCE

nutritif, digestif, savoureux et rafraîchissant, contenant tous les éléments utiles du grain de blé et rappelant le pain polonais, est en vente :

au siège de la Société, 7, rue Broca (Téléphone : Gobelins 29-87)

et dans ses Succursales et Dépôts :

206, boulevard Raspail

21, avenue de La Motte-Picquet

16, rue du Rocher (Gare Saint-Lazare)

118, avenue Mozart (Auteuil)

11, rue des Moines (Batignolles)

18, boulevard Voltaire



DEMANDEZ LE CATALOGUE DE NOS ALIMENTS POUR TOUS RÉGIMES



PELLETERIE

Fourrures

EN TOUS

GENRES

60

Rue de Richelieu

PARIS

Bagues riches — Pièces de commande — Dessins

Rubel Frères

JOAILLIERS — FABRICANTS

22, rue Vivienne, 22

PARIS

PRÈS LA BOURSE

PELLETERIES & FOURRURES

H. BRENNER

22, rue d'Hauteville, 22

PARIS

VITTEL

GRANDE SOURCE

poleca się cierpiącym na :
ARTRETYZM — SKLEROZĘ
REUMATYZM — PODAGRĘ

I. GOLDSCHNEIDER

Couturier-Fourreur

19, rue Vignon

PARIS

MARCELI BARASZ

35, RUE EUGÈNE-CARRIÈRE
PARIS

Edition de cartes postales
PHOTO-BROMURES

ÉCHANTILLONS

— CONTRE REMBOURSEMENT

Comment Bichara Les Parfums BICHARA

ET SES ESSENCES POUR CIGARETTES
sont les plus enivrants, les plus subtils, les plus suaves

BICHARA, Parfumeur Syrien

CRÉATEUR DE L' "EAU DE LOUVAIN"

PARIS : 10, Chaussée d'Antin (Téléphone : Louvre 27.95)

LONDRES : 14, Grafton Street

CANNES : 61, rue d'Antibes

Le CILLANA et le MOKOHEUL de BICHARA constituent le charme et la beauté du regard
L'Eau de Roses de Syrie, fraîcheur de la peau, santé des yeux

DÉPÔTS :

MARSEILLE : Maison M.-T. MAVRO, 69, rue Saint-Ferréol

NICE : Maison RAS-ALLARD, 27, avenue de la Gare

LYON : Dans toutes les bonnes Maisons

LE CAIRE : Société Anonyme des Drogueries d'Egypte

CATALOGUE FRANCO

FOURRURES & PELLETERIES

PAUL BLOCH

7, rue de la Tour-d'Auvergne, 7

PARIS

PELISSES POUR HOMMES

PRIX MODÉRÉS

TRAVAIL SOIGNÉ



FOURRURES EN TOUS GENRES

J. FREUNDLICH

5, rue de Provence, 5

PARIS

FOURRURES EN TOUS GENRES

L. LANDWIRTH

18, RUE D'HAUTEVILLE — PARIS

LA FRANCE
POUR LA POLOGNE

Enquête de la Revue *Polonia*

Réponses de près de cent personnalités
des mondes politique, scientifique et
littéraire français. — Dossier le plus
considérable qu'on ait pu constituer
jusqu'à ce jour en France sur la
Question Polonaise.

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES
et à l'Administration de la Revue *POLONIA*
3 bis, rue La Bruyère

au prix de 4 fr., franco 4 fr. 50

PELLETERIES ET FOURRURES — MODÈLES EN TOUS GENRES

H. WEINBERGER

10, rue Bleue, 10. — PARIS

LA LIBRAIRIE

DE LA REVUE

"POLONIA"

REÇOIT

Toutes les Commandes de Livres
CONSACRÉS A LA QUESTION POLONAISE

• • • • •

Grand choix de Livres Polonais

ET

D'ŒUVRES POLONAISES TRADUITES EN FRANÇAIS

• • • • •

3 bis, rue La Bruyère

PARIS (IX^e)

Téléphone : Trudaine 61.42 :: :: ::

• • • • •

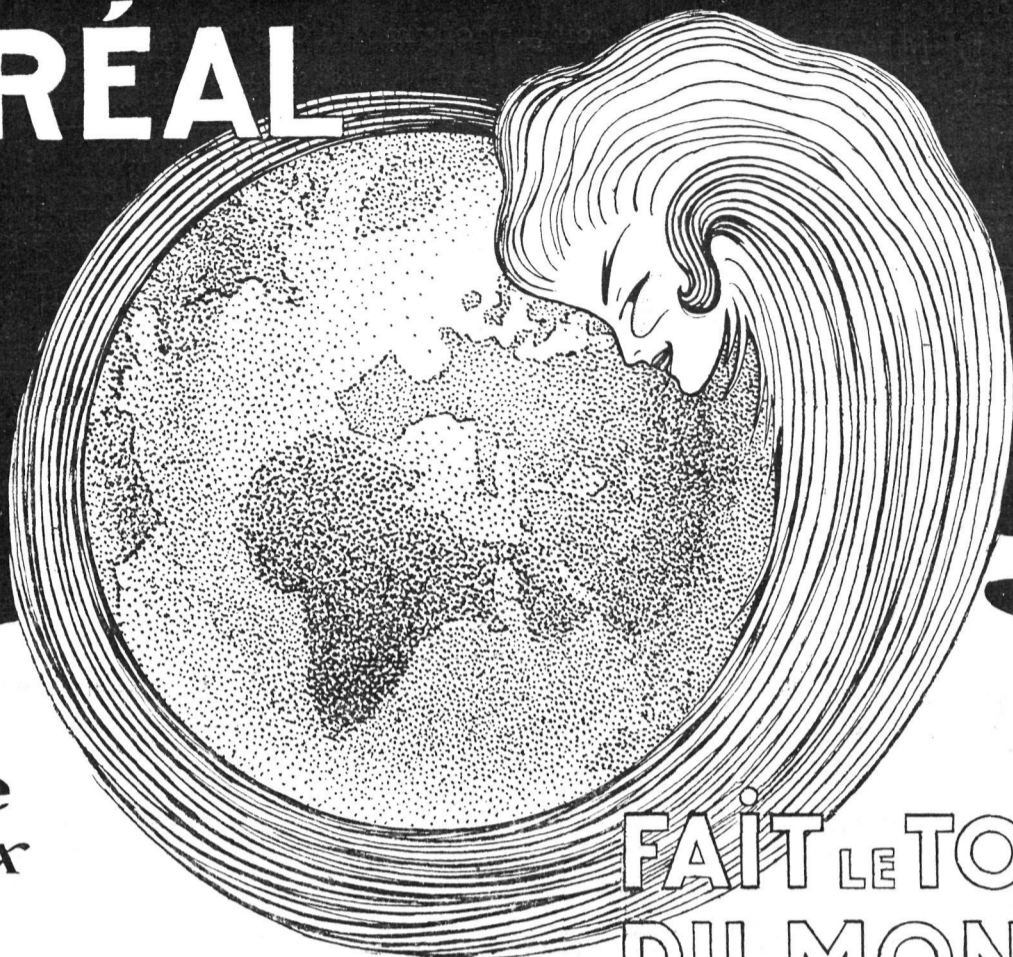
A paraître prochainement :

GRAMMAIRE de la LANGUE POLONAISE

PAR

IZA ZIELINSKA

L'ORÉAL



Teinture
pour
cheveux

FAIT LE TOUR
DU MONDE

Fabrique de Chapeaux de Paille et Feutre
POUR DAMES ET ENFANTS

Commission - Exportation - Haute Nouveauté

O. RESLER

44, rue du Temple (3^e Arrond.) - PARIS

S. SEILER

JOAILLIER - BIJOUTIER - FABRICANT

61, rue du Faubourg-Montmartre, 61

PARIS

FOURRURES EN TOUS GENRES

S. ZIFFER

126, rue Saint-Denis - PARIS

FOURREUR

Charles SEMMEL

Création de modèles

Conservation pendant l'été

21, boulevard Malesherbes - PARIS

Pierre FALINSKI

18, rue La Bruyère, PARIS-9^e

TAILLEUR POUR DAMES

FOURRURES CONFECTIONNEES EN GRCS
en tous genres

L. WEBER

11, Boulevard Beaumarchais - PARIS-4^e



L'ACADÉMIE SCIENTIFIQUE
DE BEAUTÉ

376, rue Saint-Honoré

(Angle rue Cambon)

PARIS

PRODUITS LAMOTTE

Donne le maximum de résultats pour les Soins et la Beauté du Visage, l'Esthétique du Buste, la Finesse des Bras, des Mains, et les soins des Cheveux.

PARFUMS

Vierge Aimée, Parfum désirable, suave et tenace

Premier Empire, Parfum exquis, tenace et capiteux

RÉPUTATION MONDIALE



— La Maison forme des Élèves et donne de précieux conseils —

PORTRAITS d'ART & PHOTOGRAPHIE de SPORT



PAUL DEMÉZY

9, Avenue de la Grande-Armée (Place de l'Étoile)

PARIS

Téléphone : 687.48

FOURRURES EN TOUS GENRES

Aloïse MAKOWSKI

10, rue Jean-de-Beauvais — PARIS

Stanislas LINK Tailleur pour Dames
Création de modèles

17, boulevard de la Madeleine — PARIS

BANQUE PRIVÉE

Société anonyme au Capital de CINQUANTE MILLIONS de francs

LYON : SIÈGE SOCIAL, 41, RUE DE L'HOTEL-DE-VILLE
PARIS, 30 ET 32, RUE LAFFITTE

AGENCES à :

ANNONAY — BESANÇON — CANNES — CHALON-S/-SAONE — DIJON — GRENOBLE — LYON — MARSEILLE
MONTPELLIER — PARIS — ROANNE — SAINT-ETIENNE — TARARE — TOULON — VILLI-FRANCHE-S/-SAONE

SOUS-AGENCES à :

ALBERTVILLE — AMBLEPUIS — AUBENAS — AUTUN — AUXONNE — BARJOLS — BEAUREPAIRE
BELLEVILLE-SUR-SAONE — BOËN-SUR-LIGNON — BOURG-ARGENTAL — BRIGNOLES — CETTE
CHAGNY — CHARLIEU — CHATEAURENARD — CHAUFFAILLES — CHAZELLES-SUR-LYON
COURS — CRAPONNE-SUR-ARZON — DUNIERES — FEURS — GIVORS — HYÈRES — LA CIOTAT
LA COTE-SAINT-ANDRÉ — LA MURE — LANGOGNE — L'ARBRESLE — LARGENTIÈRE
LA SEYNE — LA TOUR-DU-PIN — LE CHAMBON-FEUGEROLLES — LE CHEYLARD — LE PUY
LOUHANS — LUNEL — LYON-CHARPENNES — LYON-GUILLOTIÈRE — LYON-VAISE
MACON — MARSEILLE-LES-CHARTREUX — MARSEILLE LA-PLAINE — MONTBRISON — MORESTEL
NOLAY — NUITS-SAINT-GEORGES — OYONNAX — PANISSIÈRES — PONT-DE-BEAUVOISIN
RIVES-SUR-FURE — ROMANÈCHE — SAINT-MARCELLIN — SAINT-POURÇAIN-SUR SIOULE
SAINT-VALLIER — THIZY

PEPTONATE DE FER ROBIN

DÉCOUVERT PAR L'AUTEUR EN 1881

Admis dans les Hôpitaux de Paris et de Bruxelles



GUÉRIT :

**ANÉMIE - CHLOROSE
DÉBILITÉ**

Ne fatigue pas l'estomac, ne noircit pas les dents.
Il est entièrement assimilable.

DOSE. — 5 à 30 gouttes par repas dans un peu d'eau, de vin ou de lait; commencer par 5 gouttes et augmenter progressivement de 2 gouttes par jour suivant les cas.

Sous forme de PEPTO-ÉLIXIR ou de VIN, le Peptonate de Fer est à la fois un ferrugineux de premier ordre et une liqueur très agréable.

VENTE EN GROS : 13, Rue de Poissy, PARIS
DÉTAIL : PRINCIPALES PHARMACIES.

BRONZES POUR INSTALLATIONS DE LUMIÈRE ÉLECTRIQUE

LAMPES A GAZ — INSTALLATIONS

A. BOUILLON

112, boulevard de Belleville — PARIS



NOUVEAU MODÈLE
P. S. F.
à REPLESSAGE
ABSOLU et INSTANTANÉ

MODÈLE Régulier
LE PLUS SIMPLE

MODÈLE "SAFETY"
se porte dans toutes
les positions

**Porte-Plume
Ideal
Waterman**

EN VENTE DANS
TOUTES LES BONNES PAPETERIES

F. MICHAŁSKI & K. KONIECZNY

13, rue de l'Ancienne-Comédie

Tailleurs pour Hommes et Dames

MAROQUINERIE DE LUXE
ARTICLES POUR FUMEURS

E. NEUHOFF

Fabricant

Pièces de commande | 42, rue du Bac
Réparations | PARIS

BIJOUX D'OCCASION

O. FROMOWICZ

ACHAT — VENTE

Spécialité en perles fines

NICE

VICHY

15, avenue de la Gare * 20, Cunin-Gridaine

Plus de trous!

Plus de reprises!

AVEC LES

CHAUSSETTES AMÉRICAINES

INTERWOVEN

(ENTRETISSÉS)

BOUTS ET TALONS GARANTIS A L'USAGE

EN VENTE dans toutes les bonnes
chemiseries en coton, fil, soie et laine

GROS : INTERWOVEN, rue Lafayette, 103 - PARIS



Marque déposée

CHAUSSURES DE LUXE SUR MESURE

Koukoutch Frères

BOTTIERS

4, rue Clapeyron, 4

PARIS (8^e)

© BOTTES CHANTILLY ©

ANTIQUITÉS ET OBJETS D'ART
Achat — Vente — Échange

J. BAUER

37, rue des Martyrs — PARIS

PELLETERIES EN GROS

* **J. ROTTER** *

11, rue Ambroise-Thomas

Téléphone : Central 13.10 — PARIS (9^e)

MANUFACTURE
DE

Casquettes et Chapeaux piqués
EN TOUS GENRES

SPALTER

10, rue de Thorigny, 10

PARIS

INSTITUT SCIENTIFIQUE D'ESTHÉTIQUE FÉMININE de PARIS

PREMIER ORDRE UNIQUE A PARIS

Soins et Produits de Beauté renommés, pour le Visage et le Corps

39, Avenue Victor-Hugo — Paris

— ENVOI FRANCO DU CATALOGUE —

Docteur HUGON, O. I.
Spécialiste pour les Soins de Beauté